Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Wilkie Collins

MARI ET FEMME

Tome II

(1870)

Traduit par Charles-Bernard Derosne

Table des matières

SIXIÈME SCÈNE

LES CYGNES

35

SEMENCES DE L'AVENIR (1re SEMENCE)

– Pas si grand que Windygates. Mais... dirons-nous que c'est mignon, Jones ?

– Et confortable, Smith. Je suis complètement d'accord avec vous.

Tel fut le jugement prononcé par les deux gentlemen du Chœur, sur la maison de Julius Delamayn en Écosse.

Smith et Jones étaient, jusqu'à un certain point, doués d'un jugement sain. Les Cygnes, c'était le nom de cette habitation, n'avaient pas la moitié de la grandeur de Windygates mais ils étaient habités depuis deux cents ans, et ils possédaient les avantages de leur ancienneté. Une vieille habitation s'adapte au caractère humain, comme un vieux chapeau s'adapte à la tête humaine.

Le visiteur quittant les Cygnes s'en allait avec le même sentiment de regret qu'on éprouve en quittant son chez-soi. C'était une des rares maisons étrangères qui s'emparent vivement de nos sympathies.

Les jardins d'agrément étaient de beaucoup inférieurs comme étendue et comme splendeur à ceux de Windygates. Mais le parc était beau et moins monotone que les parcs anglais. Le lac, sur la limite septentrionale du domaine, fameux par la race des beaux cygnes qu'on y entretenait, était la curiosité des environs. C'était à eux que le domaine devait son nom. La mai-

son avait une histoire qui s'associait au souvenir de plus d'un personnage célèbre de l'Écosse.

Cette histoire avait été écrite et illustrée par Julius Delamayn lui-même. Les visiteurs qui se présentaient aux Cygnes recevaient un exemplaire du volume imprimé aux frais de l'auteur comme édition privée. Un sur vingt le lisait, tous paraissaient charmés et regardaient au moins les gravures.

On était au dernier jour d'août, date fixée pour la fête donnée par Mr et Mrs Delamayn dans leurs jardins.

Smith et Jones, qui avaient suivi les hôtes de Windygates à la remorque de lady Lundie, échangeaient leurs observations sur une terrasse, derrière la maison, près des marches d'un escalier qui descendait dans le jardin. Ils formaient l'avant-garde des visiteurs sortant par deux ou par trois des salons de réception, tous poussés par l'envie d'aller voir les cygnes.

Julius sortit avec le premier détachement, recruta Smith et Jones et d'autres gentlemen qui se promenaient çà et là et se dirigea vers le lac.

Pendant un intervalle d'une ou deux minutes, la terrasse demeura solitaire.

Puis deux dames, à la tête d'un second détachement de visiteurs, apparurent sous le porche de pierre qui abritait l'entrée de ce côté de la maison.

L'une de ces dames était une modeste et agréable petite personne, très simplement habillée. L'autre était le grand et formidable type des belles femmes, dans une éblouissante toilette. La première était Mrs Julius Delamayn, la seconde était lady Lundie.

– Exquis ! s'écria Sa Seigneurie, en contemplant les vieux vitraux sertis d'étain des fenêtres de la maison, avec leur encadrement de plantes grimpantes et les grands contreforts de

pierre faisant saillie par intervalles sur les murailles et dont la base était ornée de magnifiques fleurs. Je suis réellement chagrine que sir Patrick ait manqué cela.

– Vous m'avez dit, je crois, lady Lundie, que sir Patrick avait été appelé à Édimbourg pour une affaire de famille.

– Une affaire, Mrs Delamayn, qui n'a rien d'agréable pour moi. Elle a dérangé toutes les dispositions que j'avais prises pour l'automne. Ma belle-fille doit se marier la semaine prochaine.

– Est-ce si proche ?... Puis-je vous demander quel est le gentleman ?...

– Mr Arnold Brinkworth.

– Bien certainement ce nom s'associe pour moi à quelque souvenir.

– Vous avez probablement entendu parler de lui, comme l'héritier des propriétés de miss Brinkworth, en Écosse.

– C'est cela même. Avez-vous amené Mr Brinkworth ici, aujourd'hui ?

– Je vous apporte ses excuses, en même temps que celles de sir Patrick. Ils sont partis ensemble pour Édimbourg avant-hier. Les hommes de loi s'engagent à avoir préparé les contrats sous trois ou quatre jours au plus s'ils peuvent causer directement avec les parties. Il s'agit d'une question de forme, je crois, concernant les titres de propriété. Sir Patrick a pensé que la voie la plus sûre et la plus expéditive était d'emmener Mr Brinkworth avec lui à Édimbourg, pour avoir terminé l'affaire aujourd'hui. Il attendra que nous les rejoignions demain, sur notre route vers le sud.

– Vous quittez Windygates par ce beau temps ?

– Bien contre mon gré ! La vérité, madame, c'est que je suis à la merci de ma belle-fille. Son oncle a l'autorité, comme tuteur, et l'usage qu'il en fait est de la laisser maîtresse de ses volontés en toutes choses. Ce n'est que vendredi dernier qu'elle a consenti à ce que le jour du mariage fût fixé, et même alors, elle a mis comme condition expresse à ce consentement, que le mariage n'aurait pas lieu en Écosse. Pure folie ! Mais que pouvais-je faire ? Sir Patrick se soumet. Mr Brinkworth se soumet. Si je dois être présente au mariage, il me faut suivre leur exemple. Or, je sens qu'il est de mon devoir d'être présente... et naturellement je me sacrifie. Nous partons pour Londres demain.

– Miss Lundie doit-elle se marier à Londres à cette époque de l'année ?

– Non. Nous ne ferons que passer à Londres, pour nous rendre à la résidence de sir Patrick, dans le comté de Kent... résidence qui lui est échue avec le titre..., résidence qui s'associe avec les derniers jours de mon bien-aimé mari... Autre épreuve pour moi ! Le mariage doit être célébré au lieu témoin de mon veuvage. Mon ancienne blessure sera rouverte lundi prochain... et cela parce que ma belle-fille n'aime plus Windygates.

– D'aujourd'hui en huit. C'est donc le jour du mariage ?

– Oui, d'aujourd'hui en huit. Il y avait pour presser ce mariage des raisons dont il n'est pas besoin que je vous ennuie. Non, on ne saurait dire combien je voudrais que tout fût fini. Mais, chère Mrs Delamayn, comme je suis folle de vous assaillir ainsi avec mes tourments de famille ! Vous êtes si pleine de sympathie ! C'est ma seule excuse. Que je ne vous enlève pas à vos hôtes, je me plairais toujours dans cet endroit charmant. Où est Mrs Glenarm ?

– Je ne sais, en vérité. Je l'ai cherchée quand nous sommes venues sur la terrasse. Elle nous rejoindra probablement au lac. Désirez-vous voir le lac, lady Lundie ?

– J’adore les beautés de la nature, madame, surtout les lacs.

– Nous avons quelque chose à vous y montrer. C’est une race de cygnes particulière à ce beau pays. Mon mari est déjà parti avec quelques-uns de vos amis, et il s’attend à ce que nous le suivions, dès que le reste de la compagnie, sous la conduite de ma sœur, aura visité la maison.

– Et quelle maison, madame ! Dans tous les coins, des souvenirs historiques ! C’est un si grand soulagement pour mon esprit de chercher un refuge dans le passé ! Quand je serai loin de cette délicieuse résidence, je pourrai peupler les Cygnes des figures qui s’y sont succédé jadis et partager les joies et les douleurs des siècles écoulés.

Au moment où lady Lundie exprimait la joie qu’elle trouvait à faire revivre les anciennes générations, les derniers hôtes qui venaient de visiter l’antique maison apparurent sous le porche. Parmi eux étaient Blanche et une amie de son âge qu’elle avait retrouvée aux Cygnes.

Les deux jeunes filles se tenaient en arrière, causant confidentiellement et se donnant le bras ; le sujet de leur entretien, ai-je besoin de le dire ? c’était le futur mariage.

– Mais, chère Blanche, pourquoi ne vous mariez-vous pas à Windygates ?

– Je déteste Windygates, Janet. Les plus douloureux souvenirs s’associent pour moi à cette demeure. Ne me demandez pas quels souvenirs. L’effort de ma vie doit tendre maintenant à n’y plus penser. Je voudrais dire un dernier adieu à Windygates. Quant à célébrer là mon mariage, j’ai mis pour condition expresse de ne pas me marier en Écosse.

– Qu’est-ce que notre pauvre Écosse a donc fait pour déchoir dans votre bonne opinion, ma chère ?

– La pauvre Écosse, Janet, est une contrée où les gens ne savent pas s'ils sont mariés ou non. Je tiens cela de mon oncle, et je connais une personne qui est la victime... la victime innocente... d'un mariage écossais.

– C'est absurde, Blanche ! Vous pensez à des mariages clandestins, et vous rendez l'Écosse responsable des embarras qu'éprouvent toujours ceux qui n'osent pas avouer la vérité.

– Je ne suis nullement absurde. Je pense à l'amie la plus chère que j'aie au monde. Si vous la connaissiez...

– Ma chère, je suis écossaise, ne l'oubliez pas. Vous pouvez être tout aussi bien mariée, j'insiste sur ce point, en Écosse qu'en Angleterre.

– Je hais l'Écosse !

– Blanche !

– Je n'ai jamais été aussi malheureuse de ma vie que depuis que je suis en Écosse. Je ne veux pas m'exposer à une nouvelle épreuve. Je suis résolue à être mariée en Angleterre... dans la chère vieille maison que j'habitais quand j'étais petite fille. Mon oncle y donne son consentement. Il me comprend ! lui, et il a de l'amitié pour moi.

– Cela équivaut-il à dire que je ne vous comprends pas et que je n'ai pas d'amitié pour vous ! Peut-être ferais-je mieux de vous délivrer de ma compagnie, Blanche ?

– Si vous devez me parler sur ce ton, peut-être ferez-vous mieux, en effet !

– Dois-je entendre calomnier mon pays natal et ne pas dire un mot pour sa défense ?

– Oh ! vous autres Écossais, vous faites tant de tapage avec votre pays natal !

– Nous autres Écossais ? Mais vous êtes vous-même d'origine écossaise, et vous devriez avoir honte de parler comme vous le faites. Je vous souhaite le bonjour !

– Je vous souhaite un meilleur caractère !

Depuis une minute, les deux jeunes filles étaient comme deux boutons de rose sur une même branche. Maintenant, elles se séparaient le visage rouge, des sentiments hostiles au cœur, de dures paroles à la bouche. Quelle ardeur dans les scènes de la jeunesse ! Quelle indicible fragilité dans l'amitié des femmes !

Le troupeau de visiteurs suivit Mrs Delamayn sur les bords du lac. Peu de minutes après, la terrasse était complètement solitaire. Alors apparut, sous le porche, un homme seul qui s'avançait d'un air insouciant, une fleur à la bouche et les mains dans ses poches. C'était l'homme le plus fort des Cygnes, autrement dit Geoffrey Delamayn.

Un moment après, une dame se fit voir derrière lui marchant doucement, de manière à ne pas être entendue. Elle était richement habillée, à la dernière mode de Paris. La broche attachée sur sa poitrine était ornée d'un solitaire de la plus belle eau et remarquable comme grosseur. L'éventail qu'elle tenait à la main était un chef-d'œuvre de l'art indien. La dame avait bien l'air de ce qu'elle était, une personne qui a de l'argent à ne savoir qu'en faire mais qui est un peu moins riche en intelligence.

C'était la veuve sans enfants du grand marchand de fer, autrement dit Mrs Glenarm.

L'opulente veuve frappa coquettement l'épaule de l'homme fort du plat de son éventail.

– Ah ! mauvais sujet, dit-elle avec un ton et des façons légèrement étudiés, je vous trouve enfin !

Geoffrey sauta du porche sur la terrasse, laissant la dame derrière lui. On reconnaissait dans ce mouvement la supériorité

d'un sauvage étranger à toute soumission envers le beau sexe. Il consulta sa montre.

– J'ai dit que je viendrai ici quand j'aurai une demi-heure à moi, murmura-t-il en mâchonnant la fleur qu'il avait entre ses dents. J'ai cette demi-heure de liberté et me voici.

– Êtes-vous venu pour le plaisir de rencontrer les visiteurs ou pour me voir ?

Geoffrey sourit gracieusement.

– Pour vous voir, comme de raison.

La veuve du marchand de fer prit son bras et leva les yeux sur lui. Une jeune fille n'aurait point osé cela. Le soleil donnait en plein sur le visage de Mrs Glenarm.

Réduite à sa plus simple expression et à sa véritable valeur, l'idée commune des Anglais sur la beauté des femmes se résume en trois mots : jeunesse, santé, rondeurs.

Le charme de l'esprit, de l'intelligence, de la vivacité, l'attrait plus subtil de la délicatesse des lignes et de la finesse des détails sont rarement appréciés par la masse de nos insulaires. Il est impossible d'expliquer autrement l'aveuglement qui fait que neuf Anglais sur dix, en revenant d'outremer, déclarent n'avoir pas vu une seule jolie Française, soit à Paris, soit dans tout le reste de la France.

Notre type populaire de beauté se proclame lui-même en son complet développement matériel, dans toutes les boutiques où se vendent les publications illustrées. La même face pleine, avec un vague sourire sans la moindre expression, voilà ce qui se voit sous toutes les formes dans les journaux illustrés chaque semaine. Ceux qui désirent savoir ce qu'était Mrs Glenarm n'ont qu'à s'arrêter devant une boutique de libraire ou de marchand de gravures, et à regarder le premier portrait de jeune femme dans les vitrines.

La seule particularité dans la beauté prosaïque et purement matérielle de la riche veuve qui pût frapper un homme cultivé était quelque chose d'enfantin dans l'air et dans les manières. Un étranger s'adressant à cette femme, qui avait été mariée à 20 ans et qui était maintenant veuve à 24, l'aurait appelée... mademoiselle.

– Est-ce là l'usage à faire d'une fleur que je vous ai donnée ? dit-elle à Geoffrey... La mâcher entre vos dents, vilain que vous êtes, comme si vous étiez un cheval.

– Bon, répliqua Geoffrey. Je suis plus un cheval qu'un homme. Puisque je suis engagé pour une course et que le public parie sur moi. Oh ! oh ! cinq contre quatre !

– Cinq contre quatre. Je crois qu'il ne pense à rien qu'aux paris. Allons, lourde créature, je ne pourrai donc pas vous remuer. Ne voyez-vous pas que je veux rejoindre le reste de la société au lac ? Vous n'allez pas me refuser votre bras ? Vous allez m'y conduire, et tout de suite.

– Je ne puis pas. Il faut que je rejoigne Perry dans une demi-heure.

Perry, c'était l'entraîneur de Londres. Il était arrivé plus tôt qu'on ne l'attendait, et était entré en fonctions depuis trois jours.

– Ne me parlez pas de votre Perry, être vulgaire ! Mettez-le de côté un moment... ne le voulez-vous pas ?... Avez-vous l'intention de me faire croire que vous êtes assez sauvage pour préférer la société de Perry à la mienne ?

– Et les paris à cinq contre quatre, ma chère !... Et la course qui a lieu dans un mois !

– Oh ! allez rejoindre votre bien-aimé Perry ! Je vous hais. J'espère que vous serez battu dans la course. Restez dans votre cottage. Ne revenez plus à la maison, je vous prie ; et rappelez-

vous bien ceci : n’ayez plus la présomption de m’appeler « ma chère ».

– Si ce n’est pas pousser la présomption moitié assez loin, je vous prierai d’attendre un peu. Accordez-moi jusqu’à ce que la course soit passée. Et alors... Oui... alors j’aurai la présomption de vous épouser.

– Vous ! vous atteindrez l’âge de Mathusalem si vous attendez jusqu’à ce que je sois votre femme ! Je crois que Perry a une sœur ; si vous la lui demandiez ? Ce serait juste la personne qui vous conviendrait.

Geoffrey fit faire à la fleur un nouveau tour dans sa bouche et parut réfléchir à une idée qui méritait considération.

– Très bien, dit-il. Tout, pour vous être agréable. Je ferai ma demande à Perry.

Il tourna sur lui-même, comme s’il allait courir vers Perry. Mrs Glenarm avança sa petite main, recouverte d’un ravissant gant d’une couleur rosée et la posa sur le bras puissant de Geoffrey. Elle pinça doucement les muscles de fer, la gloire et l’orgueil de la Grande-Bretagne.

– Quel homme vous êtes ! dit-elle. Jamais je n’ai rencontré personne qui vous ressemblât !

Tout le secret de l’empire que Geoffrey avait acquis sur elle était dans ces quelques mots.

Ils étaient ensemble aux Cygnes depuis un peu moins de dix jours, et il avait royalement fait la conquête de Mrs Glenarm. La veille même de ce jour, durant un des intervalles de loisir que lui accordait Perry, il l’avait surprise seule, l’avait saisie par le bras et lui avait demandé, sans autre préambule, si elle voulait l’épouser.

Les exemples de femmes conquises après une cour encore plus brève, cela soit dit avec tout le respect possible, ne sont pas rares.

La veuve du marchand de fer avait pourtant exigé une promesse de secret avant de s'engager. Quand Geoffrey eut donné sa parole de retenir sa langue en public jusqu'au moment où elle l'autoriserait à parler, Mrs Glenarm, sans plus d'hésitation, avait dit oui. Après avoir, qu'on le remarque, dit non, pendant deux ans et repoussé une demi-douzaine au moins d'hommes supérieurs à Geoffrey sous tous les rapports, excepté la beauté et la force corporelle.

Et encore une fois cette raison disait tout.

Quelque persistance que les hypocrites de l'un et l'autre sexe des temps modernes mettent à le nier, il n'en est pas moins certain que la condition naturelle de la femme est de trouver son maître dans un homme.

Regardez en face une femme qui n'est sous la dépendance directe d'aucun homme, et sûrement vous verrez une femme qui n'est pas heureuse. L'absence d'un maître est leur grande souffrance inconnue, la présence d'un maître est, sans qu'elles en aient conscience elles-mêmes, le seul complément possible de leur vie.

Dans 99 cas sur 100, cet instinct primitif est au fond de la faiblesse inexplicable d'une femme qui se donne à un homme indigne d'elle.

Cet instinct primitif était incontestablement au fond de la facilité avec laquelle Mrs Glenarm s'était rendue.

Jusqu'à l'époque de sa rencontre avec Geoffrey, la jeune veuve n'avait fait qu'une expérience dans la vie, celle de la soumission des autres. Sa tyrannie était acceptée. Dans le court espace de six mois qu'avait duré son existence de femme mariée à

un homme dont elle aurait pu être la petite-fille, elle n'avait eu qu'à lever un doigt pour être toujours obéie.

L'idolâtre vieux mari était l'esclave volontaire des moindres caprices de sa jeune et pétulante femme. Plus tard, quand la société paya un triple hommage à sa naissance, à sa beauté et à sa richesse, quelle qu'en fût la source, elle se vit l'objet de la même admiration servile de la part des prétendants qui se disputaient sa main.

Pour la première fois, elle rencontrait un homme ayant une volonté quand elle fit connaissance avec Geoffrey aux Cygnes.

L'occupation athlétique, qui absorbait alors Geoffrey, favorisa fort particulièrement ce conflit entre l'affirmation de l'influence de la femme et la volonté de l'homme.

Durant les jours qui s'étaient écoulés entre son retour à la maison de son frère et l'arrivée de son entraîneur, Geoffrey s'était soumis à tous les préliminaires de discipline physique qui devaient le préparer pour la course. Il savait, par une expérience antérieure, quels exercices il fallait prendre, quel nombre d'heures y consacrer, à quelles tentations résister à table. Maintes et maintes fois Mrs Glenarm avait essayé de l'entraîner à commettre des infractions à son régime, et chaque fois l'influence de la belle veuve sur les hommes, qui ne lui avait jamais failli, s'était vue impuissante et méprisée.

Rien de ce qu'elle pouvait dire, rien de ce qu'elle pouvait faire n'avait d'action sur Geoffrey. Perry arriva, et la résistance de Geoffrey à toutes les tentatives et à tous les moyens de tyrannie féminine devint plus outrageante et plus obstinée.

Mrs Glenarm était aussi jalouse de Perry que si celui-ci eût été une femme. Elle se mit en colère, elle fondit en larmes, elle fit la coquette avec d'autres hommes, elle menaça de quitter la maison. Tout cela en vain.

Jamais Geoffrey ne manquait un rendez-vous avec Perry.

Jamais il ne touchait à rien de ce qu'elle lui offrait au lunch, si cela lui était défendu par Perry.

Ah ! rien n'est plus dommageable à l'influence du beau sexe que les exercices athlétiques !

Pas d'hommes plus inaccessibles au pouvoir des femmes que ceux dont la vie se passe à développer leur force physique. Geoffrey résista à Mr Glenarm sans le plus léger effort.

Par moments, il arrachait son admiration et la forçait au respect. Elle s'attachait à lui comme à un héros ; elle se reculait loin de lui comme d'un animal ; elle luttait avec lui, elle se soumettait à lui, elle le méprisait et l'adorait tout à la fois.

L'explication de tout ce mélange de sentiments, quelque confus et contradictoire qu'il paraisse, gît dans ce seul mot : Mrs Glenarm avait trouvé son maître.

– Conduisez-moi au lac, Geoffrey, dit-elle avec une légère pression de sa main gantée de rose.

Geoffrey consulta de nouveau sa montre.

– Perry m'attend dans vingt minutes, dit-il.

– Encore Perry ?

– Oui.

Mrs Glenarm leva son éventail avec une explosion soudaine de fureur et le brisa d'un coup vigoureux sur le visage de Geoffrey.

– Là ! s'écria-t-elle en frappant la terre du pied. Mon pauvre éventail est en pièces, monstre, et c'est vous qui en êtes cause.

Geoffrey ramassa froidement les morceaux de l'éventail brisé et les mit dans sa poche.

– J'écrirai à Londres, dit-il, pour en avoir un autre. Allons ! un baiser et ne pensez plus à cela.

Il regarda autour de lui pour s'assurer qu'ils étaient seuls ; puis, la soulevant de terre, et elle était assez pesante, il la tint en l'air comme un bébé et lui donna un vigoureux baiser sur chaque joue.

– Avec mes meilleurs compliments, de tout cœur, dit-il. Il partit d'un éclat de rire et la reposa par terre.

– Comment osez-vous faire une chose pareille ? s'écria Mrs Glenarm ; je réclamerai la protection de Mr et Mrs Delamayn si je dois être insultée de la sorte. Je ne vous pardonnerai jamais, monsieur !

En disant cela, elle lui lança un regard qui était en flagrante contradiction avec ses paroles. Un moment après, elle était appuyée sur son bras et le regardait, avec surprise et pour la millième fois, comme une variété nouvelle qui bouleversait décidément l'expérience qu'elle avait des hommes.

– Comme vous êtes rude, Geoffrey ! dit-elle avec douceur.

Il sourit pour reconnaître cet hommage sans fard rendu à la mâle vertu de son caractère.

Elle vit le sourire et fit immédiatement un nouvel effort pour disputer à Perry son odieuse suprématie.

– Laissez-le de côté, murmura la fille d'Ève décidée à obtenir d'Adam qu'il mordît à la pomme. Allons, Geoffrey, cher Geoffrey, oubliez Perry cette fois ; conduisez-moi au lac.

Geoffrey, pour la troisième fois, consulta sa montre.

– Perry m'attend dans un quart d'heure, dit-il.

L'indignation de Mrs Glenarm revêtit une forme nouvelle. Elle fondit en larmes. Geoffrey la regarda pendant un moment,

avec une expression de surprise, puis il la prit par les deux bras et la secoua.

– Réfléchissez ! Pouvez-vous me diriger dans mon entraînement ?

– Je voudrais le pouvoir.

– Ce n'est pas une réponse. Pouvez-vous me mettre en état de gagner cette course, oui ou non ?

– Non !

– Alors essuyez vos yeux et laissez faire Perry.

Mrs Glenarm essuya ses yeux et tenta un nouvel effort.

– Je ne suis plus en état de me montrer, dit-elle. Je suis si agitée… je ne sais que faire… Rentrons dans la maison et prenons une tasse de thé.

Geoffrey secoua la tête.

– Perry me défend le thé dans le milieu de la journée.

– Quelle brute ! s'écria Mrs Glenarm.

– Voulez-vous que je perde la course ? répliqua Geoffrey.

– Oui !

Sur cette réponse, elle le quitta et s'enfuit dans la maison.

Geoffrey fit un tour sur la terrasse, réfléchit un peu, s'arrêta et regarda le porche sous lequel la veuve irritée avait disparu à ses yeux.

« Dix mille livres de revenu, dit-il, en pensant aux avantages matrimoniaux qu'il mettait en péril. Et diablement bien gagnées », ajouta-t-il en rentrant dans la maison, en protestant pour apaiser Mrs Glenarm.

La dame offensée était sur un sofa, dans le salon solitaire. Geoffrey s'assit auprès d'elle. Elle refusa de le regarder.

– Ne soyez pas folle, dit Geoffrey de son ton le plus persuasif.

Mrs Glenarm porta son mouchoir à ses yeux. Geoffrey l'écarta sans cérémonie. Mrs Glenarm se leva pour quitter le salon ; Geoffrey l'arrêta de vive force. Mrs Glenarm menaça d'appeler les domestiques. Geoffrey répondit :

– Peu m'importe que toute la maison sache que je suis amoureux de vous.

Mrs Glenarm tourna les yeux vers la porte et murmura :

– Taisez-vous, pour l'amour de Dieu !

Geoffrey passa son bras sous le sien.

– Venez avec moi, dit-il, j'ai quelque chose à vous dire.

Mrs Glenarm recula et secoua la tête.

Geoffrey alors passa le bras autour de sa taille et l'entraîna. Une fois hors la maison, il prit la direction, non de la terrasse, mais d'une plantation de pins qui se trouvait de l'autre côté des jardins. Arrivé sous les arbres, il s'arrêta et, caressant le visage de la dame offensée, il lui dit :

– Vous avez juste la nature de femme que j'aime. Il n'y a pas un homme au monde qui puisse être de moitié aussi épris de vous que je le suis. Ne vous tourmentez pas au sujet de Perry et je vous permettrai de me voir faire un sprint.

Il recula d'un pas et fixa ses grands yeux bleus sur elle avec un regard qui semblait lui dire :

– Vous êtes une femme plus favorisée qu'aucune femme d'Angleterre.

À l’instant la curiosité prit la première place parmi les émotions de Mrs Glenarm.

– Qu’est-ce qu’un sprint, Geoffrey ? demanda-t-elle.

– Une sorte de course, pour essayer mon maximum de vitesse. Je ne laisserais pas une âme vivante, en Angleterre, assister à cela, excepté vous : maintenant suis-je encore une brute ?

Mrs Glenarm était reconquise. Elle dit avec douceur :

– Oh ! Geoffrey, si seulement vous étiez toujours comme cela !

Ses yeux se levèrent avec admiration sur ceux de l’athlète. Il reprit son bras, avec son consentement cette fois, et le pressa avec amour. Geoffrey sentait déjà les 10 000 livres de revenu dans sa poche.

– M’aimez-vous réellement ? murmura Mrs Glenarm.

– Qu’est-ce donc que d’aimer, si je ne vous aime pas ? répondit le héros.

La paix était faite et tous deux se remirent en marche.

Ils traversèrent la plantation et sortirent sur un petit terrain découvert et doucement accidenté. Puis à de légers monticules succédait une plaine unie, abritée, et bordée d’arbres qui cachaient un petit cottage.

Devant ce cottage, un petit homme trapu se promenait les mains derrière le dos. La plaine unie était le terrain d’exercice du héros, le cottage était la retraite du héros et le petit homme trapu était l’entraîneur du héros.

Si Mrs Glenarm haïssait Perry, Perry, à en juger sur les apparences, n’était pas en voie d’aimer Mrs Glenarm. Comme Geoffrey approchait avec sa compagne, l’entraîneur suspendit sa promenade et regarda la dame en silence.

La dame, au contraire, ne voulait point paraître remarquer que l'entraîneur existât et fût présent à cette scène.

– Combien ai-je encore de temps ? dit Geoffrey.

Perry consulta sa montre, fabriquée de façon à marquer les cinquièmes de seconde, et répondit à Geoffrey, sans détacher ses yeux de Mrs Glenarm.

– Vous avez encore cinq minutes.

– Montrez-moi votre course. Je meurs d'envie de voir cela, dit l'impatiente veuve, en pesant des deux mains sur le bras de Geoffrey.

Geoffrey la fit reculer jusqu'à une place marquée par un jeune arbre, auquel était attaché un drapeau, à une faible distance du cottage. Elle glissait à côté de lui avec une molle ondulation de mouvement qui paraissait exaspérer Perry. Il attendit qu'elle fût hors de la portée de sa voix. Alors il appela les foudres du ciel sur la tête de la *fashionable* Mrs Glenarm.

– Mettez-vous là, dit Geoffrey, en la plaçant près du petit arbre. Quand je passerai devant vous... ce sera, comme si j'étais un cheval, au grand galop. Ne m'interrompez pas, je n'ai pas fini. Vous devez me regarder, quand je vous quitterai, à l'endroit où le coin du mur de clôture du cottage coupe la ligne des arbres. Quand vous ne m'apercevrez plus derrière le mur, vous m'aurez vu courir la longueur de 3 miles, à partir de ce drapeau. Vous avez de la chance ! Perry m'essaie dans un long sprint, aujourd'hui. Vous comprenez bien... vous devez rester ici. Très bien ! Maintenant, permettez-moi de vous quitter et d'aller revêtir mon costume.

– Ne vous reverrai-je pas encore, Geoffrey ?

– Je viens de vous dire que vous me verrez courir.

– Oui, mais après ?

– Après, on m'épongera, on me frictionnera, et je me reposerai dans le cottage.

– Mais, nous vous verrons ce soir ?

Il fit de la tête un signe affirmatif et la quitta. Le visage de Perry avait une indicible expression quand Geoffrey et lui se rencontrèrent à la porte du cottage.

– J'ai une question à vous poser, Mr Delamayn, dit l'entraîneur. Avez-vous besoin de moi, oui ou non ?

– Comme de raison, j'ai besoin de vous.

– Que vous ai-je dit, quand je suis venu ici ? continua Perry d'un ton sévère. Je vous ai dit… que je voulais que personne ne vît un homme que j'entraînais. Ces dames et ces messieurs qui sont ici ont mis dans leur tête de vous voir. Moi, j'ai mis dans ma tête de n'avoir pas de spectateurs. Je veux que votre travail ne soit contrôlé que par moi. Je n'entends pas que chaque bienheureux yard que vous parcourez soit noté dans les journaux. Pas une âme ne doit savoir ce que vous pouvez faire et ce que vous ne pouvez pas faire. Vous ai-je dit cela, Mr Delamayn, ou ne vous l'ai-je pas dit ?

– Très bien !

– L'ai-je dit ou ne l'ai-je pas dit ?

– Vous l'avez dit.

– Alors, n'amenez plus de femme ici. C'est manifestement contraire à nos conventions, je ne veux pas de cela.

Toute autre créature vivante, le prenant sur un semblable ton, aurait eu probablement à s'en repentir. Mais Geoffrey avait peur de montrer son caractère en présence de Perry. Le premier entre tous les entraîneurs anglais n'était pas un personnage que pût traiter légèrement même le premier athlète de l'Angleterre.

– Elle ne reviendra plus, dit Geoffrey, elle quitte les Cygnes dans deux jours.

– J'ai mis tout ce que je possède, jusqu'au dernier shilling, sur vous, poursuivit Perry d'un ton plus doux. Cela me brise le cœur, quand je vous vois arriver avec une femme sur vos talons. C'est une trahison envers ceux qui vous soutiennent. Oui, monsieur, c'est une trahison envers ceux qui parient pour vous.

– Ne parlons plus de cela, dit Geoffrey, et venez m'aider à vous gagner votre argent.

Il ouvrit la porte du cottage d'un coup de poing, et l'athlète et l'entraîneur disparurent.

Après une attente de quelques minutes, Mrs Glenarm vit les deux hommes s'avancer vers elle. Vêtu d'un costume collant, léger, élastique, s'adaptant à tous les mouvements et répondant aux exigences de l'exercice auquel il allait se livrer, les avantages physiques de Geoffrey s'offraient sous leur aspect le plus beau.

Sa tête était bien posée sur son cou d'une blancheur éclatante, sa puissante poitrine aspirait l'air embaumé de l'été, et ses jambes musculeuses, d'une admirable forme, étaient le triomphe même de la beauté mâle, dans son type le plus parfait.

Mrs Glenarm le dévorait des yeux dans une muette admiration. Elle croyait voir un demi-dieu de la fable, une statue antique animée, avec la couleur et la vie.

– Oh ! Geoffrey !... s'écria-t-elle tout bas quand il arriva près elle.

Il ne lui répondit ni ne la regarda ; il avait bien autre chose à faire que d'écouter de niaises fadeurs.

Il se rassemblait pour l'effort qu'il avait à accomplir, ses lèvres étaient serrées, ses poings légèrement contractés. Perry le mit à sa place, en silence, le visage sévère, la montre à la main.

Geoffrey fit quelques pas au-delà du drapeau pour se donner plus d'élan. Il voulait avoir atteint la plus grande vitesse de sa course quand il passerait devant la veuve.

– Partez ! dit Perry.

Un instant après, il passait devant Mrs Glenarm comme une flèche lancée par une arbalète. Son action était parfaite. Son allure, à ce haut degré de vitesse, conservait des éléments constitutifs de force et de fermeté.

Il courait et devenait plus petit pour les yeux qui le suivaient, toujours franchissant l'espace avec légèreté, toujours gardant la ligne droite. Un moment encore, et le beau coureur s'évanouit derrière le mur du cottage. La montre de l'entraîneur alla reprendre sa place dans son gousset.

Dans son impatience de savoir le résultat de cette course, Mrs Glenarm oublia sa jalousie contre Perry.

– Combien a-t-il mis de temps ? demanda-t-elle.

– Bien d'autres que vous seraient heureux de le savoir, riposta Perry.

– Mr Delamayn me le dira, homme grossier !

– Cela dépend de la question de savoir si je le lui dirai à lui-même.

Sur cette réponse, Perry se hâta de rentrer au cottage.

Pas un mot ne fut échangé pendant que l'entraîneur donnait ses soins à son homme et pendant que l'homme reprenait son haleine. Quand Geoffrey fut bien et dûment frictionné et qu'il eut repris ses vêtements habituels, Perry avança un fauteuil. Geoffrey y tomba plutôt qu'il ne s'y assit.

Perry fit un soubresaut et le regarda attentivement.

– Eh bien, dit Geoffrey, et la question de temps : long, court, ou moyen ?

– Très bon temps, dit Perry.

– Combien ?

– Quand m'avez-vous dit que partait cette dame, Mr Delamayn ?

– Dans deux jours.

– Très bien, monsieur. Je vous dirai combien vous avez mis de temps quand la dame sera partie.

Geoffrey n'insista pas pour obtenir une réponse immédiate. Il sourit. Après un intervalle de moins de dix minutes, il étendit ses jambes, et ses yeux se fermèrent.

– Vous allez dormir ? dit Perry.

Geoffrey rouvrit les yeux avec effort.

– Non, dit-il.

À peine le mot était-il sorti de ses lèvres que ses yeux se fermèrent de nouveau.

– Holà ! dit Perry en l'observant. Je n'aime pas cela.

Il se rapprocha du fauteuil. Il n'y avait pas de doute possible, l'homme était endormi.

Perry sifflota entre ses dents, se baissa et posa doucement deux doigts sur le pouls de Geoffrey. Les battements étaient lents, lourds, pénibles ; c'était évidemment le pouls d'un homme épuisé.

L'entraîneur changea de couleur et fit un tour dans la chambre. Il ouvrit une armoire et y prit son journal de l'année précédente.

Les notes relatives à la dernière préparation à laquelle il avait soumis Geoffrey pour une course à pied entraient dans les plus grands détails. Il se reporta à la première épreuve d'une course de 300 yards à toute vitesse.

Quant au temps, il s'en fallait de quelques secondes que cette épreuve eût été aussi bonne que cette fois. Mais les résultats ultérieurs étaient bien différents. Perry avait alors écrit de sa main :

« Pouls bon. L'homme en parfaite disposition. Prêt, si j'avais voulu le lui permettre, à courir une seconde fois. »

Perry regarda le même homme, épuisé au bout d'un an et profondément endormi dans ce fauteuil.

Il prit dans l'armoire une plume, de l'encre et du papier, et écrivit deux lettres. Toutes deux portaient la mention : *Particulière.*

La première était pour un médecin jouissant d'une grande autorité parmi les entraîneurs.

La seconde était pour son agent à Londres.

Cette seconde lettre recommandait à l'agent le plus strict secret et contenait pour instruction de parier contre Geoffrey pour une somme égale à celle qu'il avait pariée pour lui.

« Si vous avez mis personnellement de l'argent sur lui, disait la lettre en concluant, *faites ce que je fais, couvrez-vous et retenez votre langue. »*

« Encore un d'usé, dit l'entraîneur en se retournant une dernière fois pour regarder l'homme endormi. Il perdra la course ! »

36

SEMENCES DE L'AVENIR (2e SEMENCE)

Qu'est-ce que les visiteurs dirent des cygnes ?

Ils dirent :

– Oh ! quelle quantité de cygnes !

Que pouvaient trouver de mieux des personnes ignorant l'histoire naturelle et les mœurs des oiseaux aquatiques ? Qu'est-ce que les visiteurs dirent du lac ? Quelques-uns d'entre eux s'écrièrent :

– Comme c'est solennel !

D'autres dirent :

– Que c'est romantique !

La plupart ne dirent rien, mais pensèrent que c'était un spectacle assez ennuyeux.

Or, le lac était encaissé dans un bois de sapins. L'eau était noire et immobile sous l'ombrage épais des arbres. La seule percée qui existât dans le bois de sapins se trouvait à l'extrémité du lac. Le seul signe de mouvement et de vie était le sillon tracé par le passage des cygnes glissant à la surface de l'eau. C'était solennel, c'était romantique, comme on l'avait dit ; c'était ennuyeux aussi, comme on l'avait pensé. Des pages entières de descriptions n'en diraient pas davantage. Laissons donc les descriptions briller ici par leur absence.

Après s'être rassasiée des cygnes et du lac, la curiosité générale en revint à la percée dans les arbres, et remarqua au loin un objet artificiel qui s'introduisait en scène sous la forme d'un grand rideau rouge suspendu entre deux des plus grands pins et interceptant la vue.

On demanda des explications à Julius Delamayn ; il répondit que le mystère serait dévoilé à l'arrivée de sa femme avec le reste de la compagnie attardée dans la visite de la maison.

Dès l'apparition de Mrs Delamayn et des retardataires, toute la société se trouvant réunie suivit le bord du lac et vint s'arrêter en face du rideau. Désignant les cordons de soie qui pendaient des deux côtés du rideau, Julius Delamayn envoya deux petites filles (enfants de la sœur de sa femme) pour tirer ces cordons bienheureux. Les enfants s'acquittèrent de cette mission avec un empressement curieux ; le rideau s'ouvrit ; un cri de surprise et de ravissement salua le tableau qui s'offrait aux regards.

Au bout d'une large avenue de pins, une pelouse étendait son vert tapis de gazon environné de grands arbres. À l'extrémité de la pelouse, le terrain s'élevait ; du pied de la première colline une source d'eau vive s'échappait en bouillonnant entre des roches de granit.

Au bord de la pelouse, à gauche, une rangée de tables, couvertes de nappes blanches et de rafraîchissements de toute espèce étaient dressées pour les hôtes. Sur le côté opposé, un orchestre fit éclater l'harmonie dès que le rideau se fut ouvert.

En regardant en arrière dans l'avenue des pins, on apercevait au loin le lac, dont les eaux étaient maintenant éclairées par le soleil, et l'on voyait resplendir le plumage blanc des cygnes.

Telle était la charmante surprise que Julius Delamayn avait ménagée à ses hôtes. Ce n'était que dans des occasions semblables, ou bien lorsque, avec sa femme, il jouait des sonates

dans le modeste salon de musique des Cygnes, que le fils aîné de lord Holchester se trouvait réellement heureux.

Il gémissait secrètement des devoirs que sa position de grand propriétaire lui imposait ; il souffrait des hauts privilèges de son rang ; c'était un martyr social.

– Nous dînerons d'abord, dit-il ; nous danserons après. Voilà le programme.

Il ouvrit la marche vers les tables, menant les deux dames qui se trouvaient le plus près de lui, sans s'inquiéter si elles étaient ou n'étaient pas de la condition la plus élevée parmi les personnes présentes. Au grand étonnement de lady Lundie, il prit les premiers sièges qui se présentèrent sans paraître s'occuper de la place qu'il devait occuper lui-même à sa propre table. Les hôtes suivirent son exemple et s'assirent aux places qui leur plurent, sans tenir compte des questions de préséance et de rang.

Mrs Delamayn, qui se sentait un attrait tout particulier pour la jeune personne qui allait devenir une femme, prit le bras de Blanche ; lady Lundie s'attacha résolument à son hôtesse.

Toutes trois s'assirent côte à côte. Mrs Delamayn fit de son mieux pour encourager Blanche à parler ; Blanche fit de son mieux pour répondre à ces gracieuses avances. L'expérience réussit médiocrement des deux parts. Mrs Delamayn y renonça en désespoir de cause et se retourna du côté de lady Lundie.

Elle soupçonnait que quelque sujet de réflexion désagréable obsédait en ce moment l'esprit de la jeune fiancée. En quoi elle jugeait sainement. Le petit emportement de Blanche contre son amie sur la terrasse, et le manque de gaieté et d'entrain de miss Lundie devaient être attribués à la même cause.

Blanche le cachait à son oncle, elle le cachait à Arnold, mais elle était aussi inquiète que jamais au sujet d'Anne ; et elle ne

cessait point d'épier, quoique pût dire ou faire sir Patrick, la première occasion de se remettre à la recherche de son amie.

Cependant, on buvait, on mangeait, on causait gaiement. L'orchestre exécutait ses plus vives mélodies. Les domestiques tenaient les verres toujours pleins ; la bonne humeur et la liberté régnaient autour de la table.

La seule conversation qui se poursuivît péniblement était celle qui avait lieu près de Blanche, entre sa belle-mère et Mrs Delamayn.

Parmi les qualités qui distinguaient lady Lundie, la faculté de faire de désagréables découvertes tenait la première place. Or, au dîner, sur la pelouse, elle avait réfléchi que personne ne remarquait l'absence du beau-frère de la maîtresse de la maison, ni, chose plus surprenante encore, la disparition d'une dame qui résidait actuellement dans la maison, en un mot, de Mrs Glenarm.

– Me suis-je trompée ? dit Sa Seigneurie, en portant son lorgnon à ses yeux et en promenant son regard tout autour de la table. Bien certainement quelqu'un nous manque... je ne vois pas Mr Geoffrey Delamayn.

– Geoffrey avait promis de venir, mais il n'est pas très exact à tenir les engagements de ce genre. Tout est sacrifié à son entraînement. Nous ne le voyons plus qu'à de rares intervalles.

Sur cette réponse, Mrs Delamayn essaya de changer de sujet. Lady Lundie reprit son lorgnon.

– Pardonnez-moi, insista Sa Seigneurie, mais je crois avoir découvert une autre absence. Je ne vois pas Mrs Glenarm. Pourtant, elle devrait être ici ! Mrs Glenarm ne se fait pas entraîner pour une course. La voyez-vous ? Pour moi, je ne la vois pas.

– Je l'ai perdue de vue quand nous sommes sortis sur la terrasse, et je ne l'ai pas aperçue depuis.

– N’est-ce pas fort étrange, chère Mrs Delamayn ?

– Nos hôtes aux Cygnes, lady Lundie, ont l’entière liberté de faire ce qui leur plaît.

Sur ces mots, Mrs Delamayn se figura follement avoir coupé court sur ce sujet.

Mais la robuste curiosité de lady Lundie ne se rendait pas aux indications de cette nature. La gaieté de ceux qui entouraient Sa Seigneurie la gagna probablement et la fit sortir de sa réserve accoutumée. Vous vous refuserez peut-être à y croire, mais il n’en est pas moins vrai que cette femme majestueuse sourit.

– Essaierons-nous de faire un rapprochement ? dit lady Lundie, avec une rare lourdeur de badinage. D’un côté nous avons Mr Geoffrey Delamayn… un jeune homme. De l’autre, Mrs Glenarm… une jeune veuve. Le rang du côté du jeune homme, la fortune, du côté de la veuve… Tous deux sont mystérieusement absents, au même moment, d’une agréable partie. Ah ! Mrs Delamayn ! Est-ce que je ne devinerais pas juste, si je prédisais qu’il y aura bientôt, aussi, un mariage dans votre famille ?

Mrs Delamayn parut un peu contrariée. Elle était entrée de tout cœur dans la conspiration qui devait amener un mariage entre Geoffrey et Mrs Glenarm. Mais elle n’était pas du tout préparée à avouer que la facilité de la dame avait fait réussir la conspiration dans le court espace de dix jours.

– Je ne suis pas dans la confidence de la dame et du gentleman dont vous parlez, répliqua-t-elle sèchement.

Un corps pesant est toujours lent à se mouvoir, mais une fois le mouvement imprimé, on ne peut plus l’arrêter. La gaieté de lady Lundie, étant essentiellement pesante, subissait la même loi. Elle persista dans sa plaisanterie.

– Quelle réponse diplomatique ! s'écria Sa Seigneurie. Je crois néanmoins en avoir trouvé l'interprétation. Un petit oiseau m'a dit que je verrais une Mrs Delamayn à Londres, à la saison prochaine. Et quant à moi je ne serais pas surprise d'avoir à adresser mes félicitations à Mrs Glenarm.

– Si vous persistez à donner carrière à votre imagination, lady Lundie, je n'y puis rien. Je ne puis que vous demander la permission de tenir la mienne en réserve.

Cette fois, lady Lundie comprit qu'il serait mieux de n'en pas dire davantage ; elle sourit et inclina la tête en signe d'assentiment. Si on lui avait demandé en ce moment quelle était la dame la plus remarquable de l'Angleterre, elle aurait demandé un miroir pour y voir se réfléchir le visage de lady Lundie, de Windygates.

Au moment où la conversation s'engageait auprès d'elle sur Geoffrey Delamayn et Mrs Glenarm, Blanche sentit une forte odeur de liqueurs spiritueuses qui l'enveloppait, qui paraissait souffler derrière elle, et qui passait par-dessus sa tête. L'odeur devenant de plus en plus intolérable, elle se retourna pour voir si l'on ne fabriquait point des grogs derrière sa chaise.

Deux mains tremblantes et goutteuses s'avancèrent, lui offrant d'un pâté de grouses abondamment garni de truffes...

– Eh ! ma charmante demoiselle, murmura à son oreille une voix persuasive, vous vous laissez mourir de faim en pays de cocagne. Acceptez mon conseil et prenez ce qu'il y a de meilleur sur la table. Une tranche de ce pâté de grouses aux truffes.

Blanche leva les yeux.

Près d'elle était l'homme aux yeux clignotants, aux manières paternelles, au nez énorme..., Bishopriggs enfin, conservé dans l'alcool, et prêtant son ministère à la fête des Cygnes.

Blanche ne l'avait vu qu'un moment pendant la nuit mémorable où elle était venue surprendre Anne à l'auberge. Mais quelques instants passés dans la société de Bishopriggs valaient bien des heures passées dans la société d'un homme moins remarquable. Blanche le reconnut à l'instant.

Et à l'instant aussi lui vint à l'esprit l'opinion de sir Patrick, à savoir que Bishopriggs était en possession de la lettre perdue par Anne. Elle arriva donc aussitôt à cette conclusion, qu'en découvrant Bishopriggs elle avait découvert une chance de retrouver la trace d'Anne.

Son premier mouvement fut de lui montrer sur l'heure qu'elle le reconnaissait, mais les yeux de ses voisins, fixés sur elle, lui firent comprendre qu'il valait mieux attendre. Elle prit un peu de pâté et regarda fixement Bishopriggs. Il la salua respectueusement et continua de faire le tour de la table.

– A-t-il la lettre sur lui ? se demandait Blanche.

Non seulement il avait la lettre sur lui, mais bien plus, il était en ce moment en quête des moyens de tirer de cette lettre un bon profit.

L'établissement des Cygnes ne comportait pas une nombreuse domesticité. Quand Mrs Delamayn avait beaucoup de monde, elle demandait l'assistance dont elle avait besoin, partie en mettant ses amis à contribution, partie à la principale auberge de Kirkandrew.

Justement Bishopriggs, qui servait momentanément et dans l'attente d'un meilleur emploi, comme surnuméraire à l'auberge de Kirkandrew, lui avait été envoyé avec d'autres garçons dont le service n'était pas indispensable à l'auberge.

Le nom du gentleman chez lequel il devait servir le frappa comme un nom qui lui était familier. Il s'était renseigné ; il avait demandé un supplément d'informations à la lettre ramassée sur le plancher dans le petit salon de Craig Fernie.

La feuille perdue par Anne contenait, on doit se le rappeler, deux lettres, l'une signée par Anne elle-même, l'autre signée par Geoffrey. L'une et l'autre devaient suggérer à l'étranger sous les yeux duquel elles passaient l'idée de relations entre les deux personnes qui les avaient écrites, relations qu'ils avaient intérêt à cacher tous les deux.

Pensant qu'il était possible, s'il gardait ses oreilles et ses yeux bien ouverts aux Cygnes, de trouver une occasion de tirer parti de la correspondance volée, Bishopriggs avait mis la lettre dans sa poche en partant de Kirkandrew.

Il avait reconnu Blanche, comme une amie de la dame de l'auberge et comme une personne qui, en cette qualité, pouvait lui faire gagner plus d'une livre. De plus, il n'avait pas perdu un mot de la conversation entre lady Lundie et Mrs Delamayn, au sujet de Geoffrey et de Mrs Glenarm.

Plusieurs heures encore devaient s'écouler avant que les hôtes se retirassent et que les domestiques pris en supplément fussent congédiés. Bishopriggs ne doutait point qu'il aurait tout lieu de se féliciter de la chance qui l'avait associé aux fêtes données aux Cygnes.

Il était encore de bonne heure dans l'après-midi, et la gaieté qui régnait autour de la table menaçait déjà de se lasser.

Les plus jeunes membres de la société, les dames spécialement, commençaient à paraître impatients de ne point voir le dessert. Elles jetaient des regards d'envie vers le terrain uni et favorable qui s'étendait au milieu de la clairière. Elles battaient distraitement la mesure quand il arrivait aux musiciens d'exécuter une valse.

Mrs Delamayn, remarquant ces symptômes, donna l'exemple en se levant de table, et son mari envoya un message au chef d'orchestre. Dix minutes après, le premier quadrille était en danse.

Les spectateurs, groupés d'une façon pittoresque, regardaient les danseurs ; et les domestiques dont le service n'était plus nécessaire s'étaient retirés pour collationner à leur tour.

Le dernier qui abandonna les tables désertées fut le vénérable Bishopriggs.

Seul, parmi les hommes de service, il avait voulu se donner un air de zèle qui s'arrangeait avec la satisfaction clandestine de ses projets. Au lieu de se précipiter vers le dîner avec les autres domestiques, il resta sous le prétexte d'enlever les miettes de pain qui remplissaient les verres.

Absorbé par cette occupation intéressante, il tressaillit à la voix d'une dame qui parlait derrière lui, et en se retournant aussi vivement que cela lui était possible, il se trouva en face de miss Lundie.

– Je voudrais un verre d'eau froide, dit Blanche. Soyez assez bon pour m'en aller emplir un à la source.

Elle montrait du doigt le petit ruisseau qui sortait en bouillonnant des rochers, à l'extrémité de la clairière.

Bishopriggs laissa voir une horreur qui n'avait rien de simulé.

– Pour l'amour du ciel, mademoiselle, s'écria-t-il, voulez-vous réellement offenser votre estomac avec de l'eau froide, quand pour avoir de bon vin, il n'y a ici qu'à demander ?

Blanche lui lança un coup d'œil. La lenteur à comprendre n'était pas précisément le défaut de Bishopriggs. Il prit un verre, cligna, lui aussi, de son bon œil, et ouvrit la marche vers la source.

En vérité, il était bien naturel de voir une jeune personne désirant un verre d'eau et un domestique allant le lui chercher. Personne donc ne fut surpris ; le bruit de l'orchestre empêchait que personne n'entendît ce qui allait se dire près de la source.

– Vous rappelez-vous de m'avoir vue à l'auberge le soir de l'orage ? demanda Blanche.

Bishopriggs avait ses raisons soigneusement renfermées dans son portefeuille pour ne pas montrer une mémoire trop prompte.

– Je ne dis pas non, répondit-il. On ne doit se rappeler que trop aisément votre personne, mademoiselle. Quel est l'homme qui pourrait faire une autre réponse à une charmante jeune dame comme vous ? Cependant...

Afin d'aider ses souvenirs, Blanche tira sa bourse. Bishopriggs s'absorba dans la contemplation du paysage. Il regarda couler l'eau de l'air d'un homme qui entretient une invincible méfiance contre ce liquide aimé des méchants.

– Vous voilà parti, dit-il, en s'adressant à ce ruisseau ; vous coulez en murmurant jusqu'à ce que vous alliez vous perdre dans le lac. On dit que vous êtes l'image de la vie humaine. Je porte témoignage contre cette pensée. Vous n'êtes l'image de rien du tout ; vous ne valez rien ; jusqu'à ce que vous ayez été chauffé, adouci avec du sucre et renforcé avec du whisky, alors vous êtes changé en grog, etc.

– J'ai bien plus entendu parler de vous depuis le jour où je suis allée à l'auberge que vous ne pouvez supposer, reprit Blanche en ouvrant sa bourse, et Bishopriggs devint tout attention. Vous avez été bon, très bon pour une dame qui s'était arrêtée à l'auberge de Craig Fernie. Je sais que vous avez perdu votre place à cause des attentions que vous aviez eues pour cette dame. Elle est ma meilleure amie, Mr Bishopriggs. J'éprouve le besoin de vous remercier et je vous remercie. Je vous en prie, acceptez cela.

Tout le cœur de la jeune fille avait passé dans ses yeux et dans sa voix, quand elle vida sa bourse dans les vieilles mains goutteuses de Bishopriggs. Une jeune fille ayant sur elle une

bourse bien garnie, quelque riche qu'elle puisse être, est une chose qui se voit rarement dans toutes les contrées du monde civilisé ; soit que l'argent ait été dépensé, soit qu'on l'ait oublié à la maison sur la table de toilette. La bourse de Blanche contenait un souverain et six ou sept shillings.

Comme argent de poche d'une héritière, c'était misérable ; mais comme gratification offerte à Bishopriggs, c'était magnifique. Le vieux drôle empocha l'argent d'une main, et de l'autre essuya une larme absente.

– Jetez votre pain à l'eau, s'écria Bishopriggs, en levant son bon œil vers les cieux d'un air dévot, et vous le retrouverez après de longs jours. Oh ! ne me suis-je pas dit, la première fois que j'ai jeté les yeux sur cette pauvre dame, que je me sentais pour elle les sentiments d'un père ? C'est merveilleux comme les bonnes actions se découvrent toujours dans ce bas monde. Si jamais la voix de l'affection a parlé à mon cœur, poursuivit Bishopriggs, les yeux fixés sur Blanche, c'est lorsque cette infortunée créature a levé son premier regard sur moi. Serait-il possible qu'elle vous ait dit les petits services que j'ai été à même de lui rendre, quand j'étais dans cet hôtel ?

– Oui. C'est elle-même qui m'a dit tout cela.

– Puis-je pousser la hardiesse jusqu'à vous demander où elle est à présent ?

– Je ne le sais pas, Mr Bishopriggs. C'est ce qui me rend malheureuse. Elle est partie, et je ne sais où elle est allée.

– Oh ! oh ! C'est mal ! Et son petit mari, qui est resté pendu à son cou tout un soir et qui s'est évanoui dès le point du jour le lendemain matin, sont-ils partis ensemble tous deux ?

– Je ne sais rien de lui ; je ne l'ai jamais vu. Mais vous, qui l'avez vu, dites-moi, comment est-il ?

– Eh ! c'était une pauvre faible créature, incapable d'apprécier un bon verre de sherry qu'on lui offrait, mais la main ouverte pour l'argent. Oh ! oui, vous pouvez dire de lui qu'il n'est pas avare !

Blanche jugea qu'il serait impossible de tirer de Bishopriggs une description plus claire de l'homme qui était demeuré une nuit avec Anne à l'auberge. Elle en arriva tout de suite au principal objet de l'entretien. Trop impatiente pour perdre du temps en circonlocutions, elle allait amener à l'instant la conversation sur le sujet délicat de la lettre.

– J'ai encore quelque chose à vous dire, reprit-elle. Mon amie a perdu quelque chose pendant son séjour à l'auberge.

Les derniers doutes s'évanouirent dans l'esprit de Bishopriggs. L'amie de la dame connaissait l'histoire de la lettre perdue, et bien mieux encore, elle paraissait souhaiter d'avoir cette lettre.

– Aïe, aie ! dit-il avec une apparente insouciance ; c'est assez probable ! La maîtresse de l'auberge de là-bas a fait des histoires, depuis que je l'ai quittée. Que pouvait bien avoir perdu la dame ?

– Une lettre.

Un air d'inquiétude reparut dans les yeux de Bishopriggs. C'était une question et une question sérieuse, à son point de vue, que de savoir si quelque soupçon de vol s'attachait à la perte de la lettre.

– Quand vous dites perdue, demanda-t-il, ne voulez-vous pas dire volée ?

Blanche comprit bien vite la nécessité de le rassurer sur ce point.

– Oh ! non, répondit-elle, pas volée, seulement perdue. Qu'avez-vous entendu dire à ce sujet ?

– Pourquoi aurais-je entendu dire quelque chose ?

Il regardait Blanche bien en face et remarqua un moment d'hésitation sur son visage.

– Dites-le-moi, ma jeune dame, reprit-il, en avançant prudemment vers le point difficile. Quand vous cherchez des nouvelles de cette lettre, qui vous engage à vous adresser à moi ?

Ces mots étaient décisifs. On peut dire que l'avenir de Blanche dépendait de la réponse qu'elle allait faire.

Si elle avait eu de l'argent et si elle avait répondu hardiment : « Vous avez la lettre, Mr Bishopriggs ; je vous donne ma parole qu'aucune question ne vous sera faite à ce sujet, et je vous offre dix livres sterling », il est probable que le marché eût été conclu sur l'heure. Le cours des événements en eût été changé.

Mais il ne lui restait plus une obole, elle n'avait pas d'amis, dans le cercle réuni aux Cygnes, à qui elle pût s'adresser, sans crainte d'une fausse interprétation, pour demander de lui prêter dix livres, sous le sceau du secret.

Sous la contrainte de la dure nécessité, Blanche abandonna donc tout espoir de faire utilement appel à la confiance de Bishopriggs.

Un autre moyen d'arriver à son but, qui se présenta à son esprit, fut de se faire une arme du nom de sir Patrick.

Un homme placé dans la position où elle était n'aurait pas commis cette folie ; mais Blanche, qui avait déjà sur la conscience un premier acte imprudent, fit comme toutes les femmes exaltées, et rien ne l'empêcha d'en commettre un autre.

La même impatience d'arriver à son but, qui l'avait déjà poussée à questionner Geoffrey, avant son départ de Windygates, la conduisit, avec aussi peu de réflexion, à mettre Bishopriggs en garde contre l'habileté de sir Patrick.

Elle n'écouta que son ardent amour fraternel, qui la rendait avide de retrouver la trace d'Anne. Son cœur lui disait d'en courir le risque ; elle le fit.

– Sir Patrick m'a donné l'idée de m'adresser à vous, dit-elle.

Les mains de Bishopriggs, qui s'ouvraient déjà pour lâcher la lettre et recevoir sa récompense, se refermèrent à l'instant même.

– Sir Patrick ? répéta-t-il. Ah ! ah ! vous avez déjà parlé de cela à sir Patrick, n'est-ce pas ? C'est un homme qui a sur les épaules une tête bien organisée, s'il en fût jamais. Que peut vous avoir dit sir Patrick ?

Blanche remarqua ce changement dans le ton de Bishopriggs. Blanche prit le plus grand soin, mais il était trop tard, de veiller sur les termes de sa réponse.

– Sir Patrick a pensé que vous pouviez avoir trouvé la lettre et ne vous l'être rappelé qu'après avoir quitté l'auberge.

Bishopriggs évoqua l'expérience qu'il avait de son ancien patron et arriva aisément à une exacte conclusion. Sir Patrick soupçonnait qu'il était l'auteur de la disparition de cette lettre.

« Le vieux diable, se dit-il, me connaît bien ! »

– Dites-moi, demanda Blanche avec impatience, sir Patrick a-t-il deviné juste ?

– Juste ! répliqua vivement Bishopriggs. Il est aussi loin de la vérité qu'Édimbourg l'est de Jéricho.

– Vous ne savez rien qui concerne la lettre ?

– Absolument rien. Les premiers mots que j'ai entendus à ce sujet sont ceux que vous me dites en ce moment.

Le cœur de Blanche cessa de battre dans sa poitrine. Avait-elle fait une fausse manœuvre et coupé le terrain sous les pieds de sir Patrick, pour la seconde fois ?

Certainement non !

Il y avait encore une chance pour que cet homme consentît à révéler à son oncle ce qu'il était trop prudent pour confier à une jeune personne comme elle, qui lui était étrangère.

La seule bonne chose à faire en ce moment était de préparer les voies à l'influence et à l'astuce de sir Patrick. Elle reprit la conversation.

– Je suis désolée que mon oncle n'ait pas deviné juste, dit-elle, mon amie était bien préoccupée du désir de retrouver sa lettre, quand je la vis pour la dernière fois, et j'espérais que vous m'en donneriez des nouvelles. Quoi qu'il en soit, qu'il ait bien ou mal deviné, sir Patrick a le désir de vous voir et je profite de l'occasion pour vous l'apprendre. Il a même laissé une lettre pour vous à l'auberge de Craig Fernie.

– Cette lettre pourra rester longtemps à l'auberge, si elle attend que j'y retourne pour la chercher.

– En ce cas, dit Blanche vivement, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de m'indiquer une adresse à laquelle sir Patrick puisse vous écrire. Vous ne voudriez pas, je suppose, que je lui dise vous avoir vu ici, et lui donner lieu de penser que vous refusez de le voir.

– Oh ! non ! non ! s'écria Bishopriggs avec chaleur. S'il existe une chose au monde à laquelle je tiens entre toutes, c'est à garder le respect que je dois à sir Patrick. J'oserai prendre la liberté, mademoiselle, de vous charger de cette carte. Je n'ai pas encore de place fixe. Triste chose à mon âge ! Mais sir Patrick aura toujours à cette adresse des nouvelles de moi, si cela lui est nécessaire.

Il tendit à Blanche une petite carte crasseuse où étaient inscrits le nom et l'adresse d'un boucher d'Édimbourg.

– Samuel Bishopriggs, lut-il vivement, aux soins de O'Davie, boucher, Cowgate, Édimbourg.

Blanche reçut cette carte avec un invincible sentiment de soulagement. Si elle s'était encore une fois aventurée à prendre la place de sir Patrick, et si sa témérité n'avait pas été justifiée par le résultat, elle avait du moins obtenu un avantage, celui d'ouvrir les moyens de communication entre son oncle et Bishopriggs.

– Vous entendrez parler de sir Patrick, dit-elle.

Puis elle le salua avec bonté et alla reprendre sa place parmi les hôtes.

« J'entendrai parler de sir Patrick ? répéta Bishopriggs quand il fut seul. Sir Patrick fera un grand miracle s'il trouve Samuel Bishopriggs. »

Il sourit à son habileté et se retira dans un endroit écarté, au milieu des arbres, où il pouvait consulter la correspondance volée, sans crainte d'être observé par âme qui vive.

Une fois encore la vérité avait essayé de venir au jour, avant le mariage, et une fois encore, Blanche l'avait innocemment replongée dans les ténèbres.

37

SEMENCES DE L'AVENIR (3e SEMENCE)

Après une nouvelle lecture attentive de la lettre d'Anne à Geoffrey et de celle de Geoffrey à Anne, Bishopriggs s'étendit confortablement sous un arbre et se donna la tâche d'envisager nettement sa position.

Tirer profit de la correspondance en en disposant en faveur de Blanche n'était plus chose possible.

Quant à traiter avec sir Patrick, Bishopriggs se détermina à rester invisible aussi bien à Cowgate, dans Édimbourg, qu'à l'auberge de Mrs Inchbare, tant qu'il aurait les plus faibles chances de sauvegarder ses intérêts en s'adressant ailleurs.

Personne au monde n'était, en effet, plus capable de lui soutirer cette précieuse correspondance, dans des conditions d'un marché ruineux, que son ancien patron.

« Je ne me mettrai pas dans les pattes de sir Patrick, pensa Bishopriggs, avant d'avoir fait ma tournée dans d'autres quartiers. »

Ce qui revenait à dire que sa résolution était de ne se mettre en communication avec sir Patrick qu'après avoir essayé d'entrer en négociations avec d'autres personnes également intéressées à être mises en possession de la lettre et plus disposées à la bien payer.

Quelles étaient ces autres personnes ?

Il n'avait qu'à se rappeler la conversation qu'il venait d'entendre entre lady Lundie et Mrs Delamayn, pour arriver à la découverte de l'une d'elles.

Mr Geoffrey Delamayn était sur le point d'épouser une dame nommée Mrs Glenarm. Et ce même Geoffrey Delamayn était en correspondance matrimoniale, il n'y avait guère plus de quinze jours, avec une autre dame qui signait du nom d'Anne Sylvestre.

Quelle que pût être la position de ce jeune homme entre ces deux femmes, son intérêt à être nanti de la correspondance était évident. Il était également clair que la première chose à faire, pour Bishopriggs, était de trouver les moyens d'avoir un entretien particulier avec Geoffrey.

Si cet entretien n'amenait pas d'autre résultat, il déciderait au moins une importante question qui était encore à résoudre. La dame que Bishopriggs avait servie à Craig Fernie devait bien être Anne Sylvestre. Dans ce cas, Mr Geoffrey Delamayn était-il le gentleman qui s'était fait passer pour son mari à l'auberge ?

Bishopriggs se remit sur ses pieds goutteux avec toute la vivacité dont il était susceptible, et partit pour prendre les renseignements qui lui étaient nécessaires. Pour cela, il s'adressa non aux domestiques mâles qui avaient servi à table, mais aux femmes qui étaient restées à la besogne dans la maison.

Il obtint facilement les indications nécessaires pour trouver le cottage. Mais on le prévint en même temps que l'entraîneur ne permettait à personne d'être présent à ses exercices, et que probablement il recevrait l'ordre de s'éloigner dès qu'il se ferait voir.

C'est pourquoi Bishopriggs fit un circuit afin d'éviter le terrain découvert et d'approcher du cottage, à l'abri des arbres qui s'élevaient derrière la maison. Un coup d'œil jeté sur Mr Geoffrey Delamayn, était ce dont il avait besoin pour le mo-

ment. On pouvait bien le chasser après cela, le premier point étant gagné.

Il hésitait encore à l'extrême limite du bois, quand il entendit une voix forte et impérative sortant du cottage, crier :

– Maintenant, Mr Geoffrey, le temps est venu !

Une autre voix répondit :

– C'est bien !

Et après un court intervalle, Geoffrey Delamayn parut dans la partie découverte, se dirigeant vers le lieu où il avait coutume de parcourir la distance mesurée d'un mile.

Mais ayant voulu s'avancer de quelques pas pour regarder son homme de plus près, Bishopriggs fut à l'instant découvert par l'œil vigilant de l'entraîneur.

– Holà ! cria Perry, que venez-vous faire ici ?

Bishopriggs ouvrait la bouche pour s'excuser.

– Qui diable êtes-vous ? demanda Geoffrey d'une voix tonnante.

L'entraîneur répondit à la question avec les lumières de l'expérience :

– Un espion, monsieur, venu pour calculer la vitesse de votre course, pendant vos exercices.

Geoffrey leva son poing formidable et fit un pas en avant.

Perry retint son élève.

– Ne frappez pas, monsieur, l'homme est trop vieux. Pas de danger qu'il y revienne, car vous l'avez terrifié.

C'était la pure vérité. La terreur de Bishopriggs à la vue du poing de Geoffrey lui avait rendu l'activité de la jeunesse. Il cou-

rut, pour la première fois depuis vingt ans, et ne s'arrêta pour songer à ses infirmités et pour reprendre haleine que lorsqu'il fut hors de vue du cottage, à l'abri des arbres.

Il s'assit pour se reposer et se remettre, avec la consolante conviction que, d'une façon au moins, il avait atteint son but. Le sauvage en fureur, dont les yeux lançaient du feu et dont le poing l'avait menacé d'une destruction certaine, lui était complètement étranger. En d'autres termes, ce n'était pas là l'homme qui se faisait passer à l'auberge pour le mari de la jeune dame.

D'un autre côté, il était également certain que c'était bien l'homme compromis dans la correspondance volée.

Mais comment en appeler désormais à l'intérêt qu'il avait à obtenir la lettre ? Une telle démarche était entièrement incompatible, après l'exhibition que l'athlète venait de faire de son poing, avec l'estime profonde que Bishopriggs sentait pour sa sécurité personnelle.

Le bonhomme n'avait pas d'autre possibilité maintenant que d'ouvrir les négociations avec l'autre personne intéressée dans la question, une personne appartenant heureusement, cette fois, au beau sexe, et qu'il avait à sa portée.

Mrs Glenarm était aux Cygnes.

Elle tiendrait sûrement à éclaircir la question des droits antérieurs d'une autre femme sur Mr Geoffrey Delamayn, et elle ne pouvait arriver à cet éclaircissement que par la remise entre ses mains de la pièce à conviction.

« Gloire à la Providence pour ses bontés ! se dit Bishopriggs en se remettant de nouveau sur ses pieds. J'ai, comme on dit, deux cordes à mon arc. Je crois que la femme est la corde la plus agréable des deux. Essayons donc de la faire vibrer. »

Il revint sur ses pas, pour chercher Mrs Glenarm parmi la compagnie réunie auprès du lac.

La danse était dans toute son animation, quand Bishopriggs vint reprendre son service. Pendant son absence la société avait vu reparaître dans ses rangs la personne brillante qu'il se proposait actuellement de joindre.

Après avoir reçu avec soumission une réprimande du chef des domestiques pour son absence prolongée, Bishopriggs, tout en tenant ouverts ses yeux observateurs, s'occupa d'aider la circulation des glaces et des boissons froides.

Tandis qu'il remplissait ce bel emploi, son attention fut attirée par deux personnes qui, à des titres différents, tranchaient d'une manière bien remarquable sur le commun des hôtes.

La première personne était un vif et irascible vieux gentleman, qui persistait à traiter le fait indiscutable de son âge comme une scandaleuse fausseté mise en circulation par le Temps. Il était scrupuleusement sanglé et rembourré. Ses cheveux, ses dents, son teint, étaient des triomphes de jeunesse artificielle, et quand il n'était pas empressé auprès des dames les plus jeunes, il s'attachait du moins à la société des plus jeunes parmi les hommes. Il insistait pour prendre part à chaque danse. Deux fois il prit aussi la mesure de son corps sur le gazon. Mais rien ne le rebutait. Il valsait avec une jeune femme, comme si rien ne lui était arrivé, dès que l'orchestre donnait le signal d'une nouvelle valse.

Bishopriggs s'informa de ce que pouvait être ce bouillant vieux gentilhomme, et découvrit que c'était un officier de marine en retraite connu familièrement par ses inférieurs sous le nom du Tartare, plus exactement désigné dans la bonne société sous le nom plus anglais de capitaine Newenden. Il était le dernier représentant mâle d'une des plus anciennes familles d'Angleterre.

La seconde personne qui se distinguait parmi ceux qui se mêlaient aux danses dans la clairière était une dame.

Aux yeux de Bishopriggs, c'était un miracle de beauté. Est-ce qu'elle ne portait pas sur elle, en soie, en dentelles, en bijoux, une petite fortune pour un homme pauvre !

Aucune des femmes présentes n'était d'ailleurs l'objet d'une plus vive attention parmi les hommes, que cette attrayante et inappréciable créature.

Elle s'éventait avec un ouvrage incomparable qui avait la prétention d'être un mouchoir et représentait une île de batiste au milieu d'un océan de dentelle.

Elle était entourée par une petite cour d'admirateurs qui allaient et venaient sur un signe d'elle, comme une meute bien dressée. Ils lui apportaient les rafraîchissements qu'elle avait demandés, elle les refusait quand ils les lui présentaient. Ils venaient lui donner des renseignements sur ce qui se passait parmi les danseuses, elle semblait impatiente de les obtenir au moment où ils couraient les chercher, et semblait n'y pas prendre le plus léger intérêt à leur retour.

Cependant, chacun poussait des cris de détresse, quand interrogée sur les causes de son absence au dîner, elle répondait : « Les pauvres nerfs ! » Chacun disait : « Qu'aurions-nous fait sans vous ? » quand elle exprimait le regret, dans le triste état où elle était, d'avoir rejoint le bal champêtre.

Bishopriggs s'informa de ce que pouvait être cette dame si favorisée et découvrit qu'elle était la nièce de l'indomptable gentleman qui voulait danser quand même et, pour parler encore plus clairement, qu'elle n'était autre que celle-là même dont il espérait faire une cliente, Mrs Glenarm.

En dépit de son énorme assurance, Mr Bishopriggs se trouva fort embarrassé de savoir ce qu'il allait faire.

L'ouverture des négociations avec Mrs Glenarm, dans les circonstances présentes, par un homme de sa condition était tout simplement impossible. D'un autre côté, la chance de traiter d'une manière profitable avec cette dame, dans une occasion meilleure était, on peut bien le dire, hérissée de difficultés peu communes.

En supposant qu'il trouvât le moyen de lui révéler la position de Geoffrey, que ferait-elle en recevant cet avis ? Elle en appellerait probablement aux deux hommes formidables intéressés dans la question.

Si elle allait tout droit à celui qui serait accusé de rechercher sa main alors qu'il était déjà engagé envers une autre femme, Bishopriggs se retrouverait en présence du poing formidable qui l'avait si justement terrifié.

Si, au contraire, elle remettait ses intérêts aux soins de son oncle, Bishopriggs n'aurait plus affaire qu'au capitaine. Et comment aller imposer ses conditions à ce fat de 66 ans, mauvais payeur, qui n'acquittait pas même sa dette envers le temps et défiait ouvertement ce terrible créancier de lui faire régler ses comptes.

Quand des obstacles si sérieux se dressaient sur la route, que fallait-il faire ? Le seul parti à prendre était de se mettre en rapport avec Mrs Glenarm directement et surtout mystérieusement.

Arrivé à cette conclusion, Bishopriggs s'informa auprès des domestiques des déplacements prochains de Mrs Glenarm, et résolut de la surprendre par un avertissement anonyme, qui lui arriverait par la poste et lui demanderait une réponse par la voie des gazettes.

De cette façon, il avait la certitude de l'alarmer en restant à couvert. Mrs Glenarm ne se doutait guère, quand son caprice lui fit arrêter un domestique circulant avec des verres de limonade,

que la vieille et infime créature qui lui présentait le plateau méditait de se mettre en correspondance avec elle avant la fin de la semaine, en la double qualité d'« une personne qui lui voulait du bien » et d'« un véritable ami ».

La soirée s'avançait. Les ombres s'allongeaient, les eaux du lac devenaient sombres et le passage des cygnes de plus en plus rare.

Les plus âgés des invités songeaient à regagner leur demeure. Les plus jeunes, excepté le capitaine Newenden, commençaient à manquer d'entrain à la danse. Petit à petit, les attraits intimes du logis, le thé, le café, la lumière des bougies dans les petites chambres bien closes, reprenaient leur influence sur les cœurs. Les hôtes abandonnèrent la pelouse ; les doigts et les poumons des musiciens goûtèrent enfin le repos.

Lady Lundie fut la première à demander ses voitures et à faire ses adieux. Le départ de Windygates qui devait avoir lieu le lendemain et le voyage au sud lui servirent d'excuse suffisante pour donner l'exemple de la retraite.

Une heure après, les seuls visiteurs restant étaient ceux qui résidaient aux Cygnes.

Les invités partis, les garçons engagés à l'auberge de Kirkandrew furent payés et congédiés.

Au retour, le silence de Bishopriggs surprit ses camarades.

J'ai à penser à mes affaires, fut la seule réponse qu'il daigna opposer aux remontrances qu'on lui adressait.

Les affaires auxquelles il faisait allusion comprenaient, entre autres changements dans ses plans, son départ de Kirkandrew pour le lendemain, avec référence, en cas d'enquête sur son compte, à son honorable ami d'Édimbourg.

Sa destination actuelle, qui devait être un secret pour tout le monde, était Perth. C'est dans le voisinage de cette ville, ainsi

qu'il l'avait appris de la femme de chambre de Mrs Glenarm elle-même, que la riche veuve avait l'intention de se rendre en quittant les Cygnes.

À Perth, Bishopriggs connaissait plus d'un bon coin où il pouvait trouver momentanément de l'emploi, et c'est à Perth qu'il résolut de faire parvenir son premier avertissement anonyme à Mrs Glenarm.

Le reste de la soirée se passa assez tranquillement aux Cygnes.

Les hôtes étaient somnolents et fatigués, après les plaisirs de la journée. Mrs Glenarm se retira de bonne heure. À 11 h, Julius Delamayn était la seule personne encore debout dans la maison. On le croyait dans son cabinet préparant une adresse pour ses électeurs, d'après les instructions que son père lui avait envoyées de Londres.

En réalité, il était occupé, dans le salon de musique, maintenant que personne ne pouvait l'y découvrir, à jouer des exercices en sourdine sur son bien-aimé violon.

Au cottage de l'entraîneur, il survint un petit incident pendant la soirée, qui fournit à Perry le sujet d'une note dans son journal professionnel.

Geoffrey avait soutenu la dernière épreuve de la marche à toute vitesse, dans un temps et sur une distance donnés, sans montrer les symptômes d'épuisement qui s'étaient manifestés après l'expérience plus sérieuse de la course du matin.

Perry s'appliquait honnêtement, bien que personnellement il se fût couvert de ses paris, à mettre son sujet en état de l'emporter le jour de la course.

Aussi avait-il défendu à Geoffrey de faire sa visite du soir à la maison, et l'avait-il fait mettre au lit de meilleure heure que de coutume.

L'entraîneur était seul, consultant des instructions écrites et réfléchissant aux modifications qu'il pourrait apporter dans le régime et dans les exercices du jour suivant, quand il tressaillit au bruit d'un gémissement parti de la chambre où dormait son élève.

Il entra et trouva Geoffrey s'agitant sur son oreiller, le visage convulsé, les poings serrés, le front couvert d'une sueur abondante, évidemment sous l'empire d'une oppression produite par les terreurs imaginaires d'un rêve.

Perry lui parla et le secoua dans son lit.

Geoffrey s'éveilla en poussant un cri. Il regarda fixement son entraîneur avec une vague épouvante, en lui adressant d'étranges paroles.

– Qu'est-ce que vos horribles yeux ont à regarder par-dessus mon épaule ? s'écria-t-il. Allez au diable et emportez avec vous votre infernale ardoise !

Perry le secoua encore une fois.

– Vous avez rêvé, Mr Delamayn, dit-il, que vient faire ici une ardoise ?

Geoffrey regarda vivement par toute la chambre et poussa un grand soupir de soulagement.

– J'aurais juré qu'elle me regardait fixement par-dessus les poiriers nains, dit-il. Très bien ! Je sais où je suis maintenant.

Perry, attribuant ce rêve à une mauvaise digestion, lui fit prendre un peu d'eau et de brandy et le laissa se rendormir.

Geoffrey lui défendit avec effroi d'éteindre la lumière.

– Vous avez peur de l'obscurité, dit Perry en riant.

– Non.

Il avait peur de rêver encore de la cuisinière muette de Windygates.

SEPTIÈME SCÈNE

L'HERMITAGE

38

LA DERNIÈRE SOIRÉE AVANT LE MARIAGE

C'était la veille du mariage, le soir était arrivé. On était à la résidence de sir Patrick, dans le comté de Kent. Rien n'était survenu… aucun obstacle. Les actes et contrats avaient été signés deux jours auparavant. À l'exception du chirurgien et de l'un des trois jeunes gens de l'Université, qui avait des engagements ailleurs, les visiteurs de Windygates avaient émigré dans le Sud pour assister au mariage.

Outre ces gentlemen, on comptait parmi les hôtes quelques dames invitées par sir Patrick ; toutes appartenaient à la famille ; trois avaient été choisies comme demoiselles d'honneur de miss Blanche. Ajoutons un ou deux voisins invités au déjeuner et nous connaîtrons toutes les personnes réunies pour les noces.

Rien de remarquable, au point de vue de l'architecture, dans la maison de sir Patrick ; elle n'avait ni la grandeur de Windygates ni le pittoresque du castel de Julius Delamayn. C'était une résidence anglaise parfaitement ordinaire au milieu des sites ordinaires qu'offre la campagne anglaise.

Une agréable monotonie régnait à l'intérieur, et vous retrouviez cette même agréable monotonie quand vous vous approchiez d'une fenêtre pour regarder au-dehors.

La variété et l'animation qui manquaient à l'Hermitage étaient loin d'être compensées par la composition de la compa-

gnie réunie dans la maison. On se rappela, plus tard, que jamais on n'avait vu de noce plus triste.

Sir Patrick, qui ne rattachait aucun vieux souvenir à cette demeure, avouait franchement que sa résidence dans le Kent assombrissait son humeur et qu'il aurait infiniment préféré une simple chambre à l'auberge du village.

Les efforts qu'il faisait pour soutenir sa vivacité habituelle n'étaient guère encouragés ni par les personnes qui l'entouraient ni par les circonstances.

La fidélité de lady Lundie à la mémoire du feu sir Thomas persistait à s'affirmer dans ce lieu témoin de sa dernière maladie et de sa mort ; elle employait à cet effet une ostentation d'efforts, intentionnellement maladroits, pour la dissimuler, qui agaçait les nerfs de sir Patrick lui-même.

Blanche, accablée par son inquiétude au sujet d'Anne, n'était pas dans une situation d'esprit à envisager sous un aspect bien gai les derniers jours de sa vie de jeune fille.

Arnold, sacrifié, sur l'ordre exprès de lady Lundie, à l'excès de délicatesse qui défend au futur époux de passer la nuit, avant le mariage, dans la même maison que la future, se voyait impitoyablement exclu de l'hospitalité de sir Patrick et forcé de s'exiler chaque soir à l'auberge. Il acceptait son martyre solitaire avec une résignation qui devait prouver une fois de plus l'heureuse égalité de son caractère.

Quant aux dames, les plus âgées ne songeaient qu'à protester contre lady Lundie et à la contredire ; et les plus jeunes étaient absorbées par l'examen des toilettes de noce. Les deux jeunes gentlemen de l'Université se confondaient en de prodigieux bâillements, dans l'intervalle des séances tenues à la salle de billard.

Smith disait avec désespoir :

– La vie n'est pas gaie dans cette maison, Jones.

Jones soupirait et en demeurait d'accord avec Smith.

Dans la soirée du dimanche, veille du mariage, l'ennui était arrivé à son comble. Parmi les occupations qu'on peut se permettre le dimanche, il en est deux qui sont toujours considérées comme édifiantes dans la bonne société anglaise.

Il n'y a pas de péché à soutenir des controverses religieuses. Il n'y a pas de péché à sommeiller sur un livre religieux.

À l'Hermitage, les dames mirent en pratique la pieuse observance de la soirée du dimanche, d'après ce programme. Les plus âgées soutinrent entre elles des controverses religieuses, et les plus jeunes sommeillèrent sur les livres religieux.

Quant aux hommes, inutile de dire qu'ils fumaient quand ils ne bâillaient pas, et qu'ils bâillaient quand ils ne fumaient plus. Sir Patrick resta dans la bibliothèque, occupé à classer de vieilles lettres et à vérifier d'anciens comptes.

Chacun dans la maison sentait l'oppression des absurdes prohibitions sociales qu'on s'impose en Angleterre, et pourtant chaque personne eût été scandalisée, si cette question eût été nettement posée :

– Vous savez que c'est une tyrannie créée par vous-même ; vous n'y croyez pas réellement, et elle vous pèse. Pourquoi vous y soumettez-vous ?

Les gens les plus libres du monde civilisé sont les seuls de tout le monde civilisé qui n'oseraient pas affronter cette question brûlante.

La soirée se traîna péniblement, et chacun vit avec plaisir approcher le moment d'aller au lit pour y chercher l'oubli de ces sottises.

Arnold songeait, pour la dernière fois, à la perspective accoutumée de son exil à l'auberge, quand il s'aperçut que sir Patrick lui faisait de grands signes. Il se leva et suivit son hôte dans la salle à manger qui était déserte. Sir Patrick ferma soigneusement la porte. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Cela signifiait, en ce qui concerne Arnold, qu'une conversation particulière allait du moins apporter une diversion à la monotonie de cette longue soirée du dimanche à l'Hermitage.

– J'ai un mot à vous dire, Arnold, dit le vieux baronnet, avant que vous soyez devenu un homme marié. Vous rappelez-vous la conversation qui a eu lieu hier au dîner au sujet de la fête de jour aux Cygnes ?

– Oui.

– Vous rappelez-vous ce qu'a dit alors lady Lundie ?

– Elle a dit, ce que je ne puis croire, que Geoffrey Delamayn était sur le point d'épouser Mrs Glenarm.

– C'est cela. J'ai remarqué que vous aviez paru fort surpris de ce que disait ma belle-sœur. Lorsque vous avez déclaré qu'elle devait certainement se méprendre, votre air et votre ton en parlant étaient, pour moi, ceux d'un homme animé d'un vif sentiment d'indignation ; du moins, je l'ai cru. Ai-je eu tort ?

– Non, sir Patrick, vous étiez dans le vrai.

– Voyez-vous un empêchement à me dire pourquoi vous vous sentiez indigné ? Vous êtes probablement embarrassé pour vous expliquer l'intérêt que je puis avoir en cela.

Arnold le reconnut avec sa franchise accoutumée.

– En ce cas, reprit sir Patrick, ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'arriver tout de suite au but, en vous laissant apprécier vous-même s'il existe quelque rapport entre ce que je vais vous

dire et la question que je vous ai posée. Mon cher enfant, le sujet sur lequel j'ai besoin de vous parler se rapporte à miss Sylvestre.

Arnold tressaillit.

Sir Patrick le regarda avec attention, pendant un moment, et continua :

– Ma nièce a ses défauts de caractère et ses erreurs de jugement, dit-il, mais elle a, pour racheter ces défauts, une qualité, entre beaucoup d'autres, qui doit faire et qui fera, je le crois, le bonheur de votre vie : Blanche est fidèle comme l'acier. Une fois son ami, on l'est toujours. Voyez-vous où je veux en venir ? Elle n'en a pas dit un seul mot, Arnold, mais elle n'a pas cédé un pouce de sa résolution de ramener miss Sylvestre. Une des premières questions que vous aurez à décider après-demain sera celle de savoir si vous autoriserez ou non les tentatives de votre femme pour se remettre en rapport avec son amie perdue.

Arnold répondit sans la moindre réserve.

– Je suis sincèrement chagrin, pour Blanche, de la perte de son amie, sir Patrick. Ma femme aura ma pleine approbation pour faire revenir auprès d'elle miss Sylvestre, et toute mon assistance si je peux lui être de quelque secours.

Ces paroles furent dites avec une sincère conviction ; il était clair qu'elles partaient du cœur.

– Je pense que vous avez tort, dit sir Patrick. Moi aussi, je regrette ce qui est arrivé. Je suis convaincu que miss Sylvestre n'a pas quitté Blanche sans une sérieuse raison ; et je crois que vous encourageriez votre femme dans d'inutiles efforts, si vous souffriez qu'elle persistât à rechercher son amie perdue. Néanmoins, c'est votre affaire et non la mienne. Je peux au moins vous offrir quelques facilités pour retrouver la trace de miss Sylvestre.

– Si vous le pouviez, monsieur !… vous feriez acte de bonté envers Blanche et envers moi.

– Très bien. Vous vous rappelez, je le suppose, ce que je vous ai dit, un matin que nous parlions de miss Sylvestre à Windygates ?

– Vous m'avez dit que vous étiez déterminé à la laisser faire à sa guise.

– C'est tout à fait cela. Dans la soirée du jour où je vous ai ainsi parlé, j'ai reçu l'avis que la trace de miss Sylvestre avait été suivie jusqu'à Glasgow. Il y a deux autres chances de la retrouver ; elles sont d'une nature plus spéculative et ne peuvent être mises à l'épreuve que si j'amène deux hommes, tous deux également difficiles à confesser, à dire ce qu'ils savent. L'un de ces hommes est un nommé Bishopriggs, autrefois garçon à l'auberge de Craig Fernie.

Arnold tressaillit et changea de couleur. Sir Patrick, après l'avoir observé en silence, raconta les circonstances qui se rapportaient à la lettre perdue par Anne, et fit part au jeune homme de la conclusion à laquelle il était arrivé, à savoir que cette lettre devait être en la possession de Bishopriggs.

– J'ajouterai, continua-t-il, que malheureusement Blanche a trouvé l'occasion de parler à Bishopriggs aux Cygnes. Quand elle et lady Lundie nous rejoignirent à Édimbourg, elle m'a montré, en particulier, une carte qui lui avait été remise par Bishopriggs. Il y avait indiqué l'adresse à laquelle on pouvait avoir de ses nouvelles, et Blanche me pria, avant notre départ pour Londres, de mettre cette référence à l'épreuve. Comme je l'avais prévu, la carte me renvoyait à quelqu'un qui n'avait pas entendu parler de Bishopriggs depuis des années et qui ne savait point ce que cet homme-là faisait pour le moment. Blanche l'avait mis sur ses gardes et lui avait fait comprendre la nécessité de se rendre introuvable. S'il vous arrivait de le rencontrer un jour, ne dites rien à votre femme et venez vous entendre avec

moi. C'est assez sur le compte de Bishopriggs... Passons maintenant à l'autre homme.

– Quel homme ?

– Votre ami, Mr Geoffrey Delamayn.

Arnold bondit sur ses pieds par un mouvement de surprise qu'il ne put maîtriser.

– Cela paraît vous surprendre, fit observer sir Patrick.

Arnold reprit sa place et attendit, sans souffler mot, ce qui allait suivre.

– J'ai mes raisons pour savoir, dit sir Patrick, que Mr Delamayn est parfaitement renseigné sur la nature des chagrins de miss Sylvestre. Quel rapport y a-t-il entre ces chagrins et lui ? Comment est-il arrivé à se procurer les renseignements qu'il possède, je n'ai pu le découvrir. Mais je suis bien sûr qu'il possède ces renseignements.

– Puis-je vous poser une question, sir Patrick ?

– Quelle est-elle ?

– Comment avez-vous appris ce que vous me dites de Geoffrey Delamayn ?

– Il faudrait trop de temps pour vous l'expliquer, dit sir Patrick, et il n'est pas du tout nécessaire que vous le sachiez. Je ne suis obligé pour le moment qu'à vous dire en confidence que les secrets de miss Sylvestre ne sont pas des secrets pour Mr Delamayn. Revenons à la question que je vous ai adressée quand nous sommes entrés ici. Voyez-vous maintenant le lien qui unit cette question et ce que je viens de vous dire ?

Arnold ne le voyait pas bien. Son esprit était uniquement occupé de la découverte faite par sir Patrick. Ne se doutant guère qu'il devait à l'incomplète description de Mrs Inchbare de

n'avoir pas été reconnu, il se demandait comment il pouvait avoir échappé au soupçon et comment Geoffrey n'avait pu s'y soustraire.

– Je vous demandai, reprit sir Patrick, essayant de lui venir en aide, pourquoi la simple annonce que votre ami allait probablement épouser Mrs Glenarm avait excité votre indignation. Vous avez hésité à me répondre. Hésitez-vous encore !

– Il ne m'est pas aisé de vous satisfaire, sir Patrick.

– Prenons une autre voie. Je suppose que l'effet produit sur vous par cette nouvelle tient à la connaissance que vous pouvez avoir des affaires privées de Mr Delamayn, connaissance que nous n'avons pas. Ma supposition est-elle exacte ?

– Parfaitement exacte.

– Ce que vous savez de Mr Delamayn a-t-il un rapport avec ce que vous savez de miss Sylvestre ?

Si Arnold s'était senti libre de répondre à cette question, les soupçons de sir Patrick eussent été éveillés, et avec son caractère résolu, il aurait forcé le jeune homme à tout lui découvrir avant qu'il ne quittât la maison.

Il était près de minuit. La première heure du jour du mariage allait sonner lorsque la vérité faillit une dernière fois se produire au jour. Les noirs fantômes des tourments et des terreurs futurs planaient dans l'air. Arnold hésita encore. Sir Patrick attendait une réponse. La pendule sonna minuit un quart.

– Je ne puis rien vous dire, dit Arnold.

– C'est un secret ?

– Oui.

– Confié à votre honneur ?

– Doublement confié à mon honneur.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que Geoffrey et moi nous nous sommes querellés, depuis qu'il m'a mis dans sa confidence. Je suis donc doublement obligé à ne pas trahir sa confiance.

– La cause de la querelle est-elle secrète aussi ?

– Oui.

Sir Patrick regarda Arnold bien en face.

– J'ai éprouvé une invincible méfiance envers Mr Delamayn, dès la première fois que je l'ai vu, dit-il. Répondez à ceci. Avez-vous eu quelque sujet de penser, depuis la conversation que nous avons eue ensemble à Windygates, relativement à Mr Delamayn, qu'après tout, mon opinion sur lui pourrait être bien fondée ?

– Il m'a cruellement désappointé, répondit Arnold, je ne puis en dire davantage.

– Vous avez peu de connaissance du monde, continua sir Patrick, et vous venez de reconnaître que vous avez des raisons pour vous méfier de l'expérience que vous aviez faite de votre ami. Êtes-vous entièrement sûr que vous agissez sagement en gardant son secret vis-à-vis de moi ? Êtes-vous entièrement sûr que vous ne vous repentirez pas du parti que vous allez prendre ce soir ?

Il appuya fortement sur ces derniers mots.

– Réfléchissez, Arnold, ajouta-t-il avec bonté, réfléchissez avant de répondre.

Sir Patrick se leva et mit fin à l'entretien, en murmurant :

– Il n'y a plus rien à dire.

Sur ces mots, il donna la main à Arnold et, après l'avoir cordialement pressée, il lui souhaita une bonne nuit.

En traversant l'antichambre, Arnold trouva Blanche qui consultait le baromètre.

– L'aiguille est au beau fixe, ma chérie, murmura-t-il. Bonne nuit, pour la dernière fois.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa. Au moment où il lui rendait sa liberté, Blanche glissa un petit billet dans sa main.

– Lisez-le, quand vous serez seul à l'auberge, murmura-t-elle.

C'est ainsi qu'ils se séparèrent la veille du mariage.

39

LE JOUR DU MARIAGE

Le baromètre tint ses promesses.

Le soleil brilla pour le jour du mariage de Blanche.

À 9 heures du matin eut lieu le premier événement de la journée. Il était d'une nature essentiellement clandestine.

Les futurs époux échappèrent à la contrainte imposée par l'autorité légitime et s'arrogèrent le droit d'avoir ensemble un entretien particulier dans la serre de l'Hermitage.

– Vous avez lu ma lettre, Arnold ?

– Je viens ici pour y répondre, Blanche. Mais pourquoi ne pas parler ?... pourquoi écrire ?...

– Parce que c'était trop long à dire... parce que je ne savais pas comment vous pourriez prendre... cela..., et puis cinquante autres raisons. Je vous ai fait ma confession, je n'ai plus maintenant un seul secret dans lequel vous ne soyez de moitié. C'est le moment de dire non, Arnold, si vous pensez qu'il ne doit y avoir de place dans mon cœur que pour vous. Mon oncle dit que je suis opiniâtre et que j'ai tort de ne pas oublier Anne. Si vous êtes du même avis que lui, dites-le, cher, avant de faire de moi votre femme.

– Vous répéterai-je ce que m'a dit sir Patrick, hier au soir ?

– À ce sujet ?

– Oui. La confession que vous me faites dans votre chère petite lettre, voilà justement ce qui a fait l'objet de notre entretien dans la salle à manger avant mon départ de la maison. Il m'a dit que votre cœur était résolu à retrouver miss Sylvestre. Il m'a demandé ce que je comptais faire quand nous serions mariés.

– Et vous avez répondu ?...

Arnold répéta la réponse qu'il avait faite à sir Patrick avec les chaleureux embellissements de langage qui convenaient à la situation.

La joie de Blanche s'exprima par deux outrages successifs qu'elle ne rougit pas de commettre contre les convenances.

Ses bras entourèrent le cou d'Arnold et elle l'embrassa deux heures avant que la sanction de la loi et de l'Église l'y eût autorisée.

Frémissons, mais ne la blâmons pas. C'est la conséquence des institutions libres.

– Maintenant, dit Arnold, c'est à mon tour de prendre la plume. J'ai une lettre à écrire avant que nous soyons mariés ; seulement, moi, j'ai besoin de votre aide.

– À qui allez-vous écrire ?

– À mon homme de loi, à Édimbourg. Je n'en trouverai pas le temps, si je ne le fais à l'instant. Nous partons pour la Suisse cette après-midi, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Très bien. Je veux vous tranquilliser l'esprit, ma chérie, avant que nous ne partions. N'aimeriez-vous pas à savoir que des gens intelligents sont à la recherche de miss Sylvestre ? Sir Patrick m'a nommé le dernier endroit jusqu'où elle a été suivie, et mon homme de loi mettra du monde en campagne. Aidez-

moi à rédiger ce billet convenablement, et l'affaire marchera sans retard.

– Oh ! Arnold ! comment vous récompenser jamais de ce que vous faites aujourd'hui pour moi ?

– Nous verrons cela en Suisse, Blanche.

Ils pénétrèrent audacieusement, bras dessus, bras dessous, dans le cabinet de travail de sir Patrick, qu'ils savaient être à leur disposition, à cette heure de la matinée.

Avec les plumes, l'encre et le papier de sir Patrick ils rédigèrent une lettre d'instructions pour rouvrir l'enquête que sir Patrick, dans sa sagesse supérieure, avait cru devoir clore.

L'homme de loi ne devait épargner ni peines ni argent pour fouiller d'abord Glasgow et retrouver Anne.

Les rapports devaient être adressés à Arnold sous le couvert de sir Patrick, à l'Hermitage.

Pendant le temps qu'ils écrivaient cette lettre, 10 heures étaient arrivées.

Blanche quitta Arnold pour aller revêtir les splendeurs de toilette nuptiale, après un nouvel outrage aux convenances et une nouvelle application des conséquences de nos institutions libres.

Les événements ultérieurs furent d'une nature publique et avouable, conformes aux précédents consacrés par l'usage.

Les nymphes du village semèrent de fleurs le porche de l'église et envoyèrent leur note le même jour.

Les villageois sonnèrent joyeusement les cloches et firent des écarts de conduite le soir avec l'argent qu'ils avaient reçu.

Le futur attendit dans l'église.

Suivant la tradition et suivant leur nature, les dames versèrent des larmes quand la fiancée fut conduite à l'autel.

Le ministre examina la licence, ce qui veut dire précaution officielle, et le regard du clerc, adressé au futur, voulait dire : n'oublions par les rémunérations officielles.

Puis le service commença.

À la bien considérer, c'est certainement la plus terrible de toutes les cérémonies humaines.

Ce service qui unit deux êtres humains, qui ne savent rien de la nature de chacun d'eux et qui risquent l'effrayante expérience de vivre ensemble jusqu'à ce que la mort les sépare, on y devrait dire un psaume qui commencerait par ces mots : « Faites le saut dans les ténèbres, nous sanctifions votre folie mais nous ne garantissons pas les conséquences. »

La cérémonie continua sans que le plus léger obstacle vînt l'entraver.

Aucune aventure imprévue, aucune erreur de mauvais augure.

Les derniers mots étaient dits et le livre saint était fermé. Ils signèrent leurs noms sur le registre, l'époux fut félicité, l'épouse fut embrassée.

Ils revinrent à la maison sur un tapis de fleurs jetées sous leurs pieds.

On hâta le déjeuner de noces, et les épithalames furent écourtés.

Il n'y avait pas de temps à perdre, si les nouveaux mariés voulaient arriver pour le train de la marée.

Une heure après, la voiture de noces les avait emportés à la station et les hôtes leur avaient fait leurs adieux du haut perron de la maison.

Jeunes couples bienheureux, jeunes amants désormais attachés l'un à l'autre, planez au-dessus des sordides soucis de la vie !

Quel avenir doré s'ouvrait devant eux !

Mariés avec le consentement de leur famille et les bénédictions de l'Église, qui aurait pu supposer que le temps était proche où un terrible problème viendrait les surprendre dès les premiers temps de leurs amours :

– Êtes-vous mari et femme ?

40

LA VÉRITÉ SE FAIT JOUR ENFIN

Deux jours après le mariage, le mercredi 9 septembre, un paquet de lettres reçu à Windygates fut envoyé par l'intendant de lady Lundie à l'Hermitage.

À l'exception d'une seule, ces lettres étaient toutes adressées, soit à sir Patrick, soit à sa belle-sœur. Une seule l'était :

« À Arnold Brinkworth, Esq.

» Aux soins de Lady Lundie.

Windygates,

Comté de Perth. »

L'enveloppe était protégée par un sceau.

Après avoir remarqué que cette lettre portait le timbre de la poste de Glasgow, sir Patrick regarda avec une certaine défiance l'écriture de l'adresse. Elle ne lui était pas connue, mais c'était évidemment l'écriture d'une femme.

Lady Lundie était assise en face de lui de l'autre côté de la table. Il dit d'un air indifférent :

– Une lettre pour Arnold.

Et il la lui passa.

Sa Seigneurie prit la lettre et la laissa tomber dès qu'elle eut vu l'écriture, comme si ce papier lui eût brûlé les doigts.

– La Personne ? encore ! s'écria lady Lundie. La personne a l'audace d'adresser une lettre à Arnold, chez moi.

– Miss Sylvestre ? demanda sir Patrick.

– Non ! non ! dit Sa Seigneurie en serrant bruyamment les dents. La Personne peut m'insulter en adressant une lettre confiée à mes soins ; mais son nom ne sortira pas de mes lèvres. Pas même dans votre maison, sir Patrick ; pas même pour vous plaire.

Sir Patrick était suffisamment édifié.

Après tout ce qui était arrivé, après sa lettre d'adieu à Blanche, voici que miss Sylvestre écrivait à Arnold de son propre mouvement. C'était inexplicable.

L'intendant de lady Lundie était un homme méthodique. Il avait mis sur le dos de toutes les lettres la date à laquelle chacune lui avait été délivrée. Celle adressée à Arnold lui avait été apportée le lundi 7 septembre, le jour même du mariage.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

C'était du temps perdu que de le chercher.

Sir Patrick se leva pour enfermer la lettre dans un des tiroirs du bureau placé derrière lui.

Lady Lundie intervint dans l'intérêt de la morale.

– Sir Patrick ?

– Madame... ?

– Ne considérez-vous pas comme un devoir pour vous d'ouvrir cette lettre ?

– Chère dame ! comment est-il possible que vous ayez une telle pensée ?...

La plus vertueuse des femmes de ce monde avait sa réponse toute prête.

– Je pense, dit lady Lundie, aux intérêts moraux d'Arnold.

Sir Patrick sourit.

Sur la longue liste des respectables déguisements grâce auxquels nous affirmons notre importance et nous satisfaisons notre penchant à nous mêler des affaires du voisin, le souci des intérêts moraux d'autrui figure au premier rang.

– Nous recevrons probablement des nouvelles d'Arnold dans un jour ou deux, dit sir Patrick en enfermant le pli dans le tiroir ; nous lui enverrons cette lettre dès que nous saurons où la lui faire parvenir.

Le lendemain apporta des nouvelles des jeunes époux.

Ils annonçaient qu'ils étaient trop heureux. Ils n'avaient guère souci du lieu où ils vivaient pourvu qu'ils fussent ensemble. Aussi ne s'occupaient-ils de rien ; leur serviteur décidait de tout. Cet homme intelligent qui méritait toute confiance avait décrété que Paris n'était pas un lieu de séjour pour tout être humain doué de raison, pendant le mois de septembre.

Il avait donc arrangé qu'on quitterait Paris pour Bade, le 10. Les lettres devaient être adressées dans cette ville jusqu'à nouvel avis ; si le serviteur se plaisait à Bade, ils y séjourneraient probablement quelque temps ; mais si le serviteur avait du goût pour les montagnes, ils visiteraient plutôt la Suisse.

En attendant, rien n'intéressait Arnold que Blanche, et Blanche n'avait d'autre intérêt qu'Arnold.

Sir Patrick adressa la lettre d'Anne Sylvestre à Arnold, poste restante, à Bade. Une seconde lettre, arrivée le matin, adressée à Arnold par quelque homme d'affaires et portant le timbre du bureau de poste d'Édimbourg, fut envoyée par la même voie et en même temps.

Deux jours après, l'Hermitage était déserté par ses hôtes.

Lady Lundie était retournée à Windygates, les autres invités chez eux. Sir Patrick, qui avait aussi l'intention de revenir en Écosse, était resté pour une semaine, comme un prisonnier solitaire, dans sa triste résidence.

Une accumulation d'affaires arriérées, qu'il était impossible à son intendant de régler seul, l'obligeait à demeurer provisoirement dans le comté de Kent. Pour un homme qui n'avait pas le goût de la chasse aux perdrix, l'épreuve était rude.

Sir Patrick arrivait cependant à remplir la journée, grâce à ses affaires et avec quelques lectures. Dans la soirée, le recteur d'une paroisse voisine venait pour dîner et provoquait son hôte au noble et antique jeu de piquet. Le recteur était un admirable joueur et sir Patrick, quoique né presbytérien, chérissait du fond du cœur l'Église d'Angleterre.

Trois jours se passèrent ainsi. Les affaires arriérées à l'Hermitage touchaient à leur fin. Le moment pour sir Patrick de retourner en Écosse approchait. Les deux partenaires au jeu de piquet convinrent de se réunir pour une dernière partie, le lendemain soir, à la demeure du recteur.

Mais donnons-nous la consolation de remarquer que nos supérieurs dans l'Église et dans l'État sont à la merci des circonstances, tout comme les plus humbles et les plus pauvres d'entre nous. La dernière partie de piquet entre le baronnet et le ministre ne devait jamais être jouée.

Dans l'après-midi du quatrième jour, sir Patrick, revenant de sa promenade en voiture, trouva une lettre d'Arnold qui l'attendait et avait été apportée lors de la deuxième distribution.

À en juger rien que par les apparences, c'était une lettre d'une importance et peut-être aussi d'un intérêt extraordinaire.

Arnold était le dernier homme qu'on pût soupçonner d'aimer à écrire longuement. Néanmoins, cette lettre avait trois fois le volume et le poids des lettres ordinaires. Et certes elle contenait quelque chose de rare, d'étranges nouvelles. En haut de l'enveloppe était écrit le mot : *Pressée*, et sur l'un des coins le mot inquiétant : *Particulière* était souligné deux fois.

« Rien de fâcheux, j'espère ? » pensa sir Patrick. Il brisa l'enveloppe. Deux lettres qui y étaient incluses tombèrent sur la table, c'étaient les deux mêmes qu'il avait réexpédiées à Bade. La troisième, qui lui était restée en mains, couvrait deux feuilles de papier ; elle était d'Arnold lui-même. Sir Patrick lut celle-ci d'abord. Elle était datée de Bade et commençait ainsi :

« Mon cher sir Patrick,

» Ne prenez pas l'alarme, si cela est possible. Je suis dans un terrible embarras... »

Sir Patrick détacha un moment les yeux du papier.

Étant donné un jeune homme qui écrit de Bade et se déclare dans un terrible embarras, que doit-on penser ? Quelle interprétation est naturelle ? Sir Patrick tira l'inévitable conclusion : Arnold a joué. Il secoua la tête et continua :

« Je dois dire, quelque affreux que cela soit, que je ne suis pas à blâmer, ni elle non plus, la pauvre créature ! »

Sir Patrick s'arrêta de nouveau.

Elle ?... Blanche a donc joué aussi ? Il ne manque plus, pour compléter le tableau, que d'apprendre par la phrase suivante que le serviteur, entraîné à son tour, a perdu jusqu'à ses chausses.

Sir Patrick reprit sa lecture :

« Vous ne pouvez, c'est certain, croire que je connaissais la loi quand j'ai secouru la pauvre miss Sylvestre... »

« Miss Sylvestre !... qu'est-ce que miss Sylvestre fait là-dedans, et que peut signifier cette allusion à la loi ? » se dit le baronnet.

Sir Patrick avait lu la lettre debout. Une vague appréhension le saisit, à l'apparition de ce nom de miss Sylvestre. Il n'éprouva rien pourtant qui ressemblât à une claire prévision de ce qui allait suivre. Mais une influence indéfinissable agissait sur lui, qui ébranlait ses nerfs et qui lui fit sentir tout à coup les infirmités de son âge. Il fut obligé d'attendre un moment avant de reprendre sa lecture.

La lettre continuait ainsi :

« Et quant à la pauvre Anne Sylvestre, quoi qu'elle éprouvât, comme elle me le rappelle, quelques mauvais pressentiments, jamais pourtant elle n'a pu prévoir, n'étant pas légiste, comment tout cela pouvait finir. Je ne sais quelles expressions employer, pour vous apprendre une chose à laquelle je ne puis et ne veux pas croire moi-même ; mais fût-elle vraie, je suis certain que vous trouverez le moyen de nous tirer de peine. Rien ne m'arrêtera et rien n'arrêtera miss Sylvestre, ainsi que vous pouvez en juger par sa lettre. Comme de raison, je n'ai pas dit mot de cette fatale histoire à ma bien-aimée Blanche, qui est parfaitement heureuse et ne se doute de rien. Tout cela, cher sir Patrick, est très mal écrit, je le crains, mais je voulais vous préparer, et vous faire voir d'abord le moins affreux côté des choses, néanmoins il faut dire la vérité. Que la honte retombe sur la loi écossaise ! Voilà ce que c'est : Geoffrey Delamayn est un plus grand misérable que vous ne l'avez pensé, et je regrette amèrement, après la manière dont les choses ont tourné, d'avoir retenu ma langue, le soir où nous avons eu un entretien particulier à l'Hermitage. Bon ! vous allez croire que je mêle toutes choses ensemble. Il n'en est rien. Veuillez garder dans votre esprit ce que je viens de vous dire sur Geoffrey et rapprochez-le de ce qui me reste à vous apprendre. Oh ! le plus terrible est encore à venir. La lettre ci-incluse de miss Sylvestre me révèle des choses...

Vous devez savoir que je me rendis auprès d'elle, en secret, comme messager de Geoffrey, le jour de la fête dans les jardins de Windygates. Eh bien ! comment cela a-t-il pu arriver, Dieu seul le sait ! mais il y a sujet de craindre que je ne l'ai épousée, sans le savoir, en août dernier, à l'auberge de Craig Fernie. »

La lettre tomba des mains de sir Patrick. Il se renversa sur son siège, étourdi par le choc qu'il venait de recevoir.

Il revint à lui et encore tout accablé se remit pourtant sur pieds, et fit un tour dans la chambre. Il s'arrêta, rappela sa volonté, se calma par un violent effort. Il ramassa la lettre, il en relut la dernière phrase.

Son front rougit et il était sur le point de céder à une explosion de colère contre Arnold, quand la raison l'arrêta.

« C'est assez d'un fou dans la famille, dit-il ; mon affaire, dans cette effroyable conjoncture, est de garder ma tête et d'agir pour l'intérêt de Blanche. »

Il attendit encore un peu pour être sûr d'être bien maître de lui, et revint à la lettre, curieux de voir ce que celui qui l'avait écrite pouvait dire en sa faveur, et quelle excuse ou quelle explication Arnold lui donnait.

Arnold, qui avait eu tant de choses à dire, n'avait pas su comment les exprimer. Il était difficile de décider ce qu'il y avait de plus remarquable dans sa lettre, ou du désordre de ses idées ou de l'ingénuité de ses aveux. La lettre n'avait ni commencement, ni milieu, ni fin.

Il disait la façon dont il avait été mêlé aux ennuis d'Anne Sylvestre, depuis le jour mémorable où Geoffrey Delamayn l'avait envoyé à Craig Fernie, jusqu'à la non moins mémorable soirée où sir Patrick avait vainement essayé de le faire parler à l'Hermitage.

« J'avoue que je me suis conduit comme un sot, concluait la lettre, en gardant le secret de Geoffrey Delamayn, d'après la manière dont les choses ont tourné. Mais pouvais-je dire ce que je savais sur lui sans compromettre miss Sylvestre ? Lisez sa lettre : vous verrez ce qu'elle dit et avec quelle générosité elle me donne toute liberté. Il est inutile de vous exprimer combien je suis chagrin d'avoir été si peu prudent. Le mal est fait. Rien ne m'arrêtera, comme je l'ai dit plus haut, pour le réparer. Dites-moi seulement ce que je dois faire, et tant que cela ne me séparera pas de Blanche, soyez certain que je le ferai. En attendant de vos nouvelles, cher sir Patrick, je reste votre bien embarrassé,

» ARNOLD BRINKWORTH. »

Sir Patrick replia la lettre et regarda les deux missives qui l'accompagnaient et qui étaient restées sur la table. Ses yeux étaient durs, ses sourcils froncés, quand il avança la main pour prendre la lettre d'Anne. La lettre de l'agent d'Arnold était la plus proche, et il arriva que ce fut celle-là qu'il prit la première.

Elle était assez courte et assez lisiblement écrite pour être parcourue d'un regard.

L'homme de loi annonçait qu'il avait fait les recherches nécessaires à Glasgow. Anne avait été suivie jusqu'à l'*Hôtel de la Tête de Mouton*. Elle y avait séjourné malade et dans un état désespéré jusqu'au commencement de septembre. On avait inséré à son sujet, sans résultat, un avis dans les journaux de Glasgow. Le 5 septembre, elle était suffisamment rétablie pour quitter l'hôtel. On l'avait vue le même jour à la station du chemin de fer, mais à partir de ce moment sa trace avait encore été perdue. L'homme de loi avait discontinué ses démarches ; il attendait de nouvelles instructions de son client.

Cette lettre ne resta pas sans effet, car elle disposa sir Patrick à suspendre tout jugement sévère et précipité sur le

compte d'Anne, ce que tout homme placé dans sa situation eût été porté à faire.

La maladie de la jeune femme réclamait une petite part de sympathie ; son abandon, si clairement et si tristement révélé par l'avis inséré dans les journaux, plaidait l'indulgence pour les fautes commises.

Gravement, mais sans colère, sir Patrick ouvrit la lettre d'Anne, cette lettre qui jetait un doute sur la validité du mariage de sa nièce.

41

LE SACRIFICE

Anne écrivait ce qui suit :

« Glasgow, 5 décembre.

» Cher Monsieur Brinkworth,

» Il y a près de trois semaines, j'ai essayé de vous écrire de cette ville. J'ai été saisie par un mal soudain, pendant que j'écrivais ma lettre, et depuis ce temps je suis restée au lit dans un état désespéré. J'ai vu de près, de bien près la mort, à ce qu'on m'a dit.

» Cependant, j'ai pu me lever quelques instants avant-hier et hier. Aujourd'hui, j'ai fait un progrès plus grand vers le rétablissement. Je puis tenir ma plume et rassembler mes pensées. Le premier usage que je fais de mes forces est de vous écrire ces lignes.

» Je vais, autant que je puis le savoir, vous surprendre beaucoup et peut-être vous alarmer. Il n'y a pas moyen d'échapper à cette cruelle nouvelle, il faut que cela soit dit.

» Ne sachant comment présenter ce que j'ai maintenant à vous apprendre, je ne trouve pas de meilleur moyen que celui-ci : c'est de vous prier instamment de vous reporter, par le souvenir, à certain jour. Oh ! nous aurons tous deux de tristes raisons pour regretter ce jour où Geoffrey Delamayn vous envoya vers moi, à l'auberge de Craig Fernie.

» Peut-être ne vous rappellerez-vous pas, car cela ne fit aucune impression sur vous alors que j'éprouvais et que j'exprimais une grande répugnance à passer pour votre femme devant les gens de l'auberge. Cette feinte pourtant était nécessaire, pour qu'il me fût permis de rester à Craig Fernie. Je le savais, mais je reculais devant cette nécessité. Il m'était impossible de vous démentir, sans attirer sur moi les plus pénibles conséquences et sans courir le risque de provoquer un scandale qui pouvait arriver aux oreilles de Blanche. Je savais cela aussi, mais ma conscience persistait à m'adresser des reproches. C'était un pressentiment. J'ignorais le danger imminent auquel vous vous exposiez, autrement j'aurais parlé, quoi qu'il en pût arriver.

» Je devinais que vous n'agissiez pas sagement… rien de plus. Aussi vrai que j'aime et que je vénère la mémoire de ma mère ! Aussi vrai que je crois en la miséricorde de Dieu ! cela est la vérité.

» Vous avez quitté l'auberge le lendemain matin et nous ne nous sommes pas revus depuis.

» Peu de jours après votre départ, et livrée à moi-même, mon anxiété me devint de plus en plus impossible à supporter. Je me rendis secrètement à Windygates et j'eus un entretien avec Blanche.

» Elle s'absenta quelques moments de la pièce dans laquelle nous nous étions rencontrées. Dans cet intervalle, je vis Geoffrey Delamayn pour la première fois depuis que j'avais quitté la fête donnée par lady Lundie. Il me traita comme si j'étais une étrangère pour lui. Il me dit qu'il avait découvert ce qui s'était passé entre nous à l'auberge. Il me dit qu'il avait pris l'avis d'un homme de loi. Oh ! Mr Brinkworth, comment finir… ? Comment écrire les mots qu'il prononça ensuite ?… il le faut cependant… Il le faut… Il me refusa en face de m'épouser. Il me dit que j'étais déjà mariée. Il me dit que j'étais déjà votre femme.

» Maintenant, vous savez pourquoi je vous ai rappelé ce que j'éprouvais pendant la soirée que nous avons passée ensemble à Craig Fernie. Si vous pensez et si vous parlez mal de moi, je n'ai pas le droit de vous en blâmer. Je suis innocente. Et pourtant c'est ma faute !

» Des larmes insensées obscurcissent mes yeux, il faut que je m'arrête et que je me repose un moment…

» Je me suis assise à la fenêtre et j'ai regardé les gens qui vont et viennent dans la rue. Tous me sont étrangers, mais leur vue me calme. Le bourdonnement de la grande cité m'a redonné du cœur, et je continue.

» Je ne puis prendre sur moi d'écrire à l'homme qui nous a trahis tous les deux. Toute déshonorée et toute brisée que je suis, quelque chose encore m'élève au-dessus de lui. S'il venait repentant en ce moment et s'il m'offrait tout ce que le rang, la fortune et la considération publique peuvent donner, je préférerais rester ce que je suis plutôt que devenir sa femme. Laissez-moi vous parler de vous et, dans l'intérêt de Blanche, laissez-moi vous parler de moi-même.

» J'aurais dû, sans doute, attendre à Windygates pour vous voir et vous dire immédiatement ce qui était arrivé. Mais j'étais faible et malade, et le choc produit sur moi par les paroles que je venais d'entendre fut si violent que je m'évanouis. Quand je repris connaissance, je fus si épouvantée en pensant à vous et à Blanche qu'une sorte de folie s'empara de moi. Je n'avais qu'une idée, l'idée de m'enfuir et de me cacher.

» Mes idées s'éclaircirent et se calmèrent pendant mon voyage jusqu'à cette ville, et à mon arrivée je fis ce qu'il y avait, je l'espère et je le crois, de mieux à faire. Je consultai deux hommes de loi. Ils différèrent d'opinion sur la question de savoir si j'étais mariée ou non, d'après ce que décide, en pareille matière, la loi en Écosse. Le premier dit : oui. Le second dit : non, mais me conseilla de vous écrire immédiatement et de

vous dire dans quelle position vous étiez placé. J'essayai d'écrire le même jour et je tombai malade, ainsi que vous le savez à présent.

» Grâce à Dieu, ce retard est sans conséquence. J'ai demandé à Blanche, à Windygates, quand vous deviez vous marier, et elle m'a répondu que ce ne serait pas avant la fin de l'automne. Nous ne sommes qu'au 5 septembre, vous avez du temps devant vous. Dans notre intérêt à tous, mettez-le donc à profit.

» Qu'allez-vous faire ?

» Allez immédiatement chez sir Patrick Lundie, et montrez-lui cette lettre. Suivez ses avis... quoi qu'il puisse en arriver pour moi. Je répondrais mal à votre bonté, je trahirais l'amour que je porte à Blanche, si j'hésitais à braver toutes les révélations nécessaires dans votre intérêt et dans le sien. Vous avez été, en cette circonstance, si généreux et si bon !

» Vous avez gardé mon honteux secret... j'en suis sûre... avec la fidélité d'un homme d'honneur ayant à sauvegarder la réputation d'une femme. Je vous relève de tout cœur de votre engagement, cher Mr Brinkworth. Je vous supplie à genoux de vous considérer comme libre de révéler la vérité. Je ferai, de mon côté, toutes les déclarations confirmatives qui pourraient être nécessaires dans les circonstances où nous sommes, quelque publiques qu'elles puissent être.

» Reconquérez votre liberté à tout prix, et alors, mais seulement alors, rendez un peu d'estime à celle qui a fait peser sur vous le fardeau de ses chagrins et obscurci votre vie de l'ombre de sa honte.

» Je vous en prie, ne voyez pas en tout ceci un sacrifice de ma part. C'est un moyen de rendre de la tranquillité à mon esprit... et voilà tout.

» Qu'est-ce qui me reste dans la vie ? Rien que la nécessité de vivre. Quand je pense maintenant à l'avenir, mon esprit passe par-dessus les années que je dois passer en ce monde. Parfois j'ose espérer que la divine bonté du Christ – qui plaida autrefois sur la terre pour une femme comme moi – plaidera du moins quand la mort m'aura prise pour faire admettre mon âme au ciel. Parfois j'ose espérer voir ma mère et celle de Blanche dans un monde meilleur. Leurs cœurs étaient unis comme ceux de deux sœurs, tant qu'elles furent sur terre, et elles ont légué leur mutuel amour à leurs enfants.

» Oh ! ce n'était pas en vain que j'avais promis d'être une sœur pour Blanche. La dette que j'ai contractée envers elle est la dette de reconnaissance de ma mère. Et que suis-je maintenant ? Un obstacle au bonheur de sa vie ! Me sacrifier à ce bonheur, c'est la seule chose qui me reste à faire, je n'ai nul souci de moi-même. Dites toute la vérité sur moi ; appelez-moi pour en porter témoignage, aussi publiquement qu'il vous plaira...

» J'ai attendu quelques instants, m'efforçant de penser, avant de clore ma lettre et de chercher dans ma tête ce que je pouvais encore avoir à vous écrire.

» Je ne me trouve plus d'autres devoirs à remplir que celui de vous apprendre comment vous pourrez me trouver si vous désiriez m'écrire ou si vous jugiez nécessaire de me revoir.

» Un mot avant d'aborder ce sujet.

» Il m'est impossible de deviner ce que vous ferez ou ce que d'autres vous conseilleront de faire, quand vous aurez reçu ma lettre. Je ne sais même pas si vous n'avez pas appris déjà quelque chose par Geoffrey Delamayn. Dans ce cas ou dans celui où vous croiriez devoir mettre Blanche dans la confidence, je vous suggère l'idée de m'envoyer une personne en laquelle vous puissiez avoir confiance. Si cela n'était pas possible, ne me voyez du moins vous-même qu'en présence d'un tiers.

» L'homme qui n'a pas hésité à nous trahir tous deux n'hésiterait pas à nous calomnier encore, s'il en trouvait l'occasion. Dans votre propre intérêt, évitons avec soin de donner aux langues menteuses aucun prétexte pour attaquer la place que vous occupez dans l'estime de Blanche. N'agissez pas de manière à vous mettre encore dans une fausse position. Faites !... oh ! faites qu'un sentiment indigne d'elle ne s'éveille pas dans l'aimante et généreuse nature de votre fiancée.

» Cela dit, je puis maintenant vous indiquer les moyens de communiquer avec moi après que j'aurai quitté Glasgow.

» Vous trouverez, sur la feuille de papier ci-incluse, le nom et l'adresse du second des deux hommes de loi que j'ai consultés. Il est convenu entre nous que je l'informerai, par lettre, du lieu où je m'arrêterai, et il est autorisé à vous communiquer ce renseignement si vous le lui demandez, vous et sir Patrick Lundie, soit personnellement, soit par lettre. Je ne sais pas encore où je trouverai un refuge. Rien n'est certain, mais ce que je sais, c'est que je ne pourrai pas aller bien loin dans l'état de faiblesse où je suis.

» Si vous vous étonnez que je me déplace avant de me sentir plus forte, je ne puis vous en donner qu'une raison qui pourra vous paraître insuffisante et fondée sur des craintes exagérées.

» J'ai été informée qu'il avait été inséré à mon sujet dans les journaux de Glasgow, pendant ma maladie à l'hôtel, un avis qui me représentait comme une étrangère en danger de mort. Mes tourments m'ont peut-être rendue déraisonnablement soupçonneuse.

» J'ai peur de ce qui peut arriver si je reste ici, après que le lieu de ma résidence a été rendu public. Aussi, dès que je pourrai me mouvoir, je partirai en secret. Je serai satisfaite si je puis trouver le repos et la tranquillité dans quelque petite ville des environs de Glasgow.

» Vous n’avez pas à vous inquiéter de mes moyens d’existence.

» J’ai assez d’argent pour pourvoir à tous mes besoins, et si ma santé se rétablit, je connais les moyens de gagner ma vie.

» Je ne vous charge d’aucun message pour Blanche, je ne l’ose pas jusqu’à ce que tout soit terminé. Attendez qu’elle soit votre heureuse femme, et alors vous lui donnerez un baiser et vous lui direz que c’est de la part d’Anne.

» Essayez de me pardonner, cher monsieur Brinkworth. Je vous ai tout dit.

» Votre bien reconnaissante,

» Anne Sylvestre. »

Sir Patrick déposa la lettre sur la table avec un véritable sentiment de respect pour la femme qui l’avait écrite.

Un peu de l’influence personnelle qu’Anne exerçait plus ou moins sur tous les hommes qui se trouvaient en contact avec elle semblait se communiquer au vieux légiste, par l’intermédiaire de cette lettre.

Ses pensées s’égarèrent loin de la sérieuse et pressante question, loin de la situation menaçante de sa nièce pour passer dans une région de méditations purement spéculatives dont Anne était l’unique objet.

« Quelle infatuation, se demanda-t-il, a pu mettre cette noble créature à la merci d’un homme tel que ce Geoffrey Delamayn ? »

Nous nous sommes tous trouvés, à une époque quelconque de notre vie, aussi embarrassés que l’était sir Patrick en cet instant.

L'expérience nous a appris que les femmes se perdent par une impulsion irréfléchie, pour des hommes indignes, et que les hommes courent tête baissée à leur ruine pour des femmes indignes d'eux. L'institution du divorce n'a pas de raison plus principale d'exister chez nous.

Et pourtant, chaque fois qu'un de ces cas de folie s'offre à nos yeux, nous sommes étonnés de trouver que l'homme et la femme ne se sont presque jamais choisis l'un et l'autre pour des motifs sensés et avouables. Nous sommes toujours assez naïfs pour attendre de la passion qu'elle agisse d'après des principes logiques, et de la fragilité humaine, égarée par l'amour, qu'elle se défende du péril et de l'erreur.

Demandez aux plus sages parmi les personnes du sexe d'Anne Sylvestre ce qui justifie, d'une façon rationnelle, le choix qu'elles ont fait de l'homme auquel elles ont donné leur cœur et leur vie. Vous leur poserez une question qu'elles n'ont jamais songé à se poser elles-mêmes.

Et il y a plus encore. Consultez votre propre expérience et dites-le franchement : auriez-vous pu justifier vous-même le mouvement de votre cœur, au moment où vous l'avez engagé ? Auriez-vous pu exposer sur le papier vos raisons d'aimer quand vous vous êtes avoué à vous-même que vous aimiez ?

Et ces raisons supporteraient-elles un examen critique, en supposant que vous les ayez formulées par écrit ?

Sir Patrick abandonna ce sujet, désespérant de trouver une solution à un si dur problème. Il résolut sagement de réveiller son esprit en s'occupant des nécessités pratiques du moment.

Il lui parut essentiel d'envoyer d'abord des excuses au recteur afin d'avoir sa soirée à lui et de la consacrer à réfléchir au plan de conduite qu'il devait tracer à Arnold.

Après avoir écrit quelques mots à son partenaire au piquet, rejetant sur une affaire de famille l'obligation où il était de manquer à son engagement, sir Patrick sonna.

Le fidèle Duncan apparut et vit à l'instant, sur le visage de son maître, qu'il était arrivé quelque chose.

– Envoyez un homme avec ce billet chez le recteur, dit sir Patrick. Je ne puis dîner dehors aujourd'hui. Je mangerai un morceau à la maison.

– Je crains, sir Patrick, si vous voulez bien m'excuser d'en faire la remarque, que vous n'ayez reçu de mauvaises nouvelles.

– Les plus mauvaises nouvelles possibles, Duncan. Je ne puis vous en parler maintenant. Restez à portée d'entendre ma sonnette, et veillez à ce que personne ne vienne m'interrompre, personne, pas même l'intendant. Je ne puis le recevoir.

Après avoir mûrement réfléchi, sir Patrick décida qu'il n'y avait pas d'autre possibilité que d'envoyer un message à Arnold et à Blanche pour les rappeler en Angleterre. Il comprenait la nécessité de questionner Arnold dans les plus minutieux détails sur ce qui s'était passé entre lui et Anne Sylvestre à l'auberge de Craig Fernie.

En même temps, il lui paraissait désirable, dans l'intérêt de Blanche, de la laisser ignorer, pour le moment du moins, tout ce qui était arrivé. Sir Patrick triompha de cette difficulté avec son ingéniosité et sa promptitude de ressources habituelles. Il écrivit un télégramme à Arnold, rédigé dans les termes suivants :

« J'ai reçu votre lettre et celles qui y étaient incluses. Revenez à l'Hermitage aussitôt que vous le pourrez. Tenez encore la chose secrète pour Blanche. Dites-lui, comme raison pour revenir, qu'on a retrouvé la trace d'Anne Sylvestre. »

Duncan ayant été envoyé à la station avec ce message, son maître se livra au calcul de la question de temps.

Arnold, selon toutes les probabilités, recevrait le télégramme le lendemain, 17 septembre. Dans trois jours, lui et Blanche pouvaient être attendus à l'Hermitage.

Durant cet intervalle de liberté, sir Patrick aurait amplement le temps de se remettre et de voir ce qu'il y avait de mieux à faire dans les alarmantes conjonctures qu'il avait à affronter.

Le 19, sir Patrick reçut un télégramme l'informant qu'il pouvait espérer de voir arriver le jeune couple le 20 dans la soirée.

Assez tard dans la soirée du 20, le bruit d'une voiture se fit entendre, et sir Patrick, de la porte de son appartement, entendit des voix familières dans l'antichambre.

– Eh bien ! s'écria Blanche en l'apercevant sur le seuil de la porte, Anne est-elle retrouvée ?

– Pas encore, ma chère.

– A-t-on de ses nouvelles ?

– Oui.

– Et j'arrive à temps pour être utile ?

– Parfaitement à temps. Vous apprendrez tout demain matin. Allez quitter votre costume de voyage et descendez pour souper le plus tôt que vous le pourrez.

Blanche l'embrassa et monta à l'étage. Sa beauté avait gagné au mariage. C'est ce que pensa sir Patrick après le rapide coup d'œil qu'il avait jeté sur elle. Blanche lui semblait plus calme et plus posée. Il y avait dans son regard et dans ses manières des grâces nouvelles.

Arnold, en revanche, paraissait moins à son avantage. Il était inquiet et tourmenté, sa position vis-à-vis de miss Syl-

vestre semblait obséder son esprit. Dès que la jeune femme eut disparu, il parla tout bas à sir Patrick.

– J'ose à peine vous adresser la question que je désire vous faire, dit-il. Si vous êtes fâché contre moi, je dois accepter votre colère. Mais dites-moi seulement s'il y a un moyen pour nous de sortir d'embarras ? Y avez-vous pensé ?

– Je ne suis pas assez sûr de moi pour pouvoir parler clairement et avec calme, ce soir, dit sir Patrick. Qu'il vous suffise de savoir que j'ai songé aux moyens de sortir de peine et attendez pour le reste à demain matin.

D'autres personnes aussi impliquées dans le drame qui se préparait avaient eu à songer aux difficultés passées et à calculer leur conduite à venir, pendant le voyage de Blanche et d'Arnold, et leur retour en Angleterre.

Entre le 17 et le 20 septembre, Geoffrey Delamayn avait quitté les Cygnes pour gagner ses nouveaux quartiers d'entraînement, plus près de l'endroit où la course à pied devait avoir lieu. Le capitaine Newenden avait profité de son passage à Londres pour consulter ses solicitors.

L'objet de la conférence était de découvrir l'auteur d'une lettre anonyme adressée en Écosse, qui avait eu l'audace de causer de sérieux ennuis à Mrs Glenarm.

C'est ainsi qu'isolément, deux par deux, ils convergeaient, venant de divers points, vers le voisinage de la grande cité dans laquelle ils devaient se trouver tous réunis et se rencontrer face à face pour la première et la dernière fois dans la vie de ce monde.

42

LE MOYEN D'EN SORTIR

Le déjeuner venait de finir. Blanche, voyant devant elle une agréable journée de flânerie, proposa à Arnold une promenade dans les jardins.

Le jardin était brillant de soleil et la jeune épouse brillante de bonne humeur. Elle surprit les yeux de son oncle qui la regardait avec admiration, et répondit à cet hommage muet par un petit compliment.

– Vous n'avez pas d'idée, dit-elle, combien il est bon d'être de retour à l'Hermitage.

– Dois-je entendre par là, répliqua sir Patrick, que je suis pardonné d'avoir interrompu la lune de miel ?

– Vous êtes plus que pardonné de l'avoir interrompue, dit Blanche, vous êtes remercié. Oui, reprit-elle, de l'air d'une matrone vieille de vingt ans au moins de mariage, j'ai beaucoup réfléchi sur se sujet et je suis arrivée à penser qu'une lune de miel qui prend la forme d'un tour sur le Continent est un de nos abus nationaux. Il faut ici une réforme. Quand on est amoureux l'un de l'autre, et je considère un mariage sans amour comme n'étant pas du tout un mariage, qu'a-t-on besoin de l'excitation que produit la vue des pays étrangers ? N'y a-t-il pas assez d'étrangeté pour une nouvelle mariée dans son mari ? N'est-il pas une nouveauté pour elle ? Et quel est l'objet le plus intéressant de la Création, pour un homme dans la position d'Arnold ? Les Alpes ? Certainement non ! L'objet le plus intéressant, c'est

sa femme. Le temps qui convient pour une excursion maritale, c'est dix ou douze ans plus tard ; quand on commence, non pas à être las l'un de l'autre, ceci est hors de la question, mais à être un peu trop habitués l'un à l'autre. Alors, on fait son voyage en Suisse et l'on s'intéresse aux Alpes. On fait des excursions de lune de miel dans l'automne de la vie de mariage, et cela est très bien !... Venez dans le jardin, Arnold, et calculons combien il nous faudra de temps pour être las l'un de l'autre, et pour avoir besoin que les beautés de la nature nous tiennent compagnie.

Arnold fit un appel du regard à sir Patrick.

Il n'avait pas encore été échangé un seul mot entre eux au sujet de la lettre d'Anne Sylvestre. Sir Patrick comprit la nécessité de lui fournir une excuse vis-à-vis de Blanche.

– Pardonnez-moi, dit-il, si je demande la permission d'empiéter sur votre monopole. J'ai quelque chose à dire à votre mari au sujet de sa propriété en Écosse. Voulez-vous le laisser avec moi, si je vous promets de lui rendre la liberté promptement ?

Blanche sourit avec grâce.

– Vous le garderez tant qu'il vous plaira, cher oncle. Voici votre chapeau, ajouta-t-elle en le jetant gaiement à son mari ; je l'ai apporté avec le mien. Vous me trouverez sur la pelouse.

Elle salua de la tête et sortit.

– Fixez-moi à l'instant, sir Patrick, dit Arnold. Est-ce sérieux ?... Pensez-vous que je sois à blâmer ?

– Je répondrai d'abord à votre dernière question, dit sir Patrick. Oui, vous êtes à blâmer. Vous avez commis un acte d'impardonnable légèreté, quand vous avez consenti à vous rendre, comme messager de Geoffrey Delamayn, auprès de miss Sylvestre, à l'auberge de Craig Fernie. Vous étant une fois placé dans cette fausse position, vous ne pouviez guère agir autrement

que vous ne l'avez fait par la suite. On ne peut guère non plus vous reprocher de ne pas connaître la loi écossaise. En tant qu'homme d'honneur, vous étiez obligé de garder un secret confié à votre honneur et dans lequel était intéressée la réputation d'une femme. Votre première et dernière faute dans tout cela est l'erreur fatale que vous avez commise en acceptant une part des responsabilités qui appartenaient exclusivement à un autre homme.

– Cet homme m'avait sauvé la vie, dit Arnold, et je croyais rendre service pour service à mon meilleur ami.

– Quant à votre autre question, continua sir Patrick, si je considère votre position comme sérieuse ? Très certainement oui ! Tant que nous ne sommes pas absolument sûrs que Blanche est légitimement votre épouse, la position est plus que sérieuse, elle est intolérable. Je maintiens l'opinion que, grâce à votre silence, ce misérable Delamayn a réussi à m'arracher des renseignements. Je lui ai dit, ce que je vous dis à présent, que vos paroles et vos actions à Craig Fernie ne constituent pas un mariage, d'après la loi écossaise. Mais... poursuivit sir Patrick en levant le doigt pour avertir Arnold, vous avez lu dans la lettre de miss Sylvestre, et vous pouvez prendre cela comme le résultat de mon expérience personnelle, qu'il ne faut pas se fier, en pareille matière, à une opinion individuelle. Sur deux hommes de loi consultés par miss Sylvestre à Glasgow, l'un arrive à une conclusion tout opposée à la mienne et décide que, vous et elle, vous êtes mariés. Je crois qu'il a tort. Mais dans notre situation nous n'avons pas d'autre possibilité que de combattre hardiment la manière de voir qu'il représente. En d'autres termes, nous devons considérer bien en face le pire état des choses.

Arnold froissa entre ses deux mains le chapeau de voyage que Blanche lui avait jeté.

– Supposons que les choses tournent au plus mal, demanda-t-il, qu'arrivera-t-il donc ?

Sir Patrick secoua la tête.

– Il n’est pas aisé de vous le dire, répliqua-t-il, sans entrer dans l’examen de la question de droit. Je ne ferais que confondre vos idées. Examinons la chose dans ses conséquences sociales, c’est-à-dire dans les conséquences qu’elle peut avoir pour vous, pour Blanche et pour vos enfants à naître.

Arnold poussa un gémissement sourd.

– Je n’avais pas pensé aux enfants, dit-il, avec un air de consternation.

– Ce qui ne les empêcherait pas de se présenter, reprit sèchement sir Patrick. Maintenant écoutez-moi. Il peut vous être venu dans l’esprit que le moyen bien simple de sortir du dilemme dans lequel nous sommes placés serait, pour vous et pour miss Sylvestre, de déclarer chacun de votre côté ce qui est la vérité ; à savoir que vous n’avez jamais eu la moindre intention de vous marier ensemble. Gardez-vous de fonder aucun espoir sur un pareil remède. Vous comptez sans Geoffrey Delamayn. Il est intéressé, rappelez-vous bien, à prouver que, vous et miss Sylvestre, vous êtes mari et femme. Des circonstances peuvent se présenter, je ne perdrai pas mon temps à les prévoir, qui permettent à une tierce personne d’invoquer contre vous le témoignage de la patronne et du garçon de l’auberge de Craig Fernie. Ils viendront affirmer que votre déclaration et celle de miss Sylvestre sont le résultat d’un accord frauduleux entre vous. Ne vous étonnez pas. De semblables choses se sont vues. Miss Sylvestre est pauvre et Blanche est riche. Vous pouvez vous trouver placé dans la fausse position d’un homme qui nie son mariage avec une femme pauvre pour établir la validité de son mariage avec une héritière. Miss Sylvestre se prêterait à la fraude dans un double et puissant intérêt, celui de réclamer ses droits sur un homme qui a un rang dans le monde et celui de se faire payer en argent son renoncement à cet homme en faveur de Blanche. Voilà comment un misérable peut présenter

l'affaire, et avec quelque apparence de raison, devant une cour de justice.

– Bien certainement, la loi ne peut pas permettre de pareilles infamies.

– La loi ne peut rien contre quiconque est prêt à payer les hommes de loi qui usent leur cerveau et leur temps à son service. Mettez ceci de côté pour le moment. Delamayn peut faire surgir la cause, si cela lui plaît, sans réclamer l'aide d'un homme de loi. Il n'a qu'à s'arranger pour faire arriver aux oreilles de Blanche certains bruits publics disant qu'elle n'est pas votre femme légitime. Avec son caractère, supposez-vous que Blanche nous laisserait une minute de repos jusqu'à ce que le fait fût éclairci ? Prenez les choses autrement : endormez-vous dans l'idée que personne ne viendra vous troubler pour le moment. Pouvons-nous savoir comment les choses pourront tourner dans l'avenir et si la légitimité de vos enfants ne pourra pas être contestée ? Nous avons affaire à un homme que rien ne retient. Nous avons une législation qu'on ne peut démolir qu'en la déclarant d'une incertitude scandaleuse. Et nous avons deux personnes, Bishopriggs et Mrs Inchbare, qui peuvent dire ce qui s'est passé entre vous et miss Sylvestre à l'auberge. Dans l'intérêt de Blanche et dans l'intérêt de vos enfants à naître, nous devons envisager la question sur-le-champ et la faire décider pour toujours. La première face de cette question qui s'offre à nous est celle-ci : commencerons-nous par nous mettre en communication avec miss Sylvestre, oui ou non ?

À ce point important de la conversation, ils furent interrompus par la réapparition de Blanche.

Avait-elle, par quelque hasard, entendu ce qu'ils avaient dit ?

Non ; c'était la vieille histoire de beaucoup d'interruptions. L'oisiveté, qui ne s'occupe de rien, était venue voir le travail, qui doit songer à tout. C'est apparemment une loi de nature en ce

monde que les gens qui n'ont rien à faire ne peuvent supporter la vue du travail chez leurs voisins. Blanche apportait un nouveau spécimen de chapeau extrait de la collection d'Arnold.

– J'ai pensé à ceci dans le jardin, dit-elle d'un ton tout à fait sérieux. Voici le chapeau noir haut de forme... Vous êtes mieux avec celui-ci qu'avec le chapeau gris. Je suis venue pour en opérer l'échange, voilà tout.

Elle changea le chapeau d'Arnold et s'en alla, sans avoir le moindre soupçon d'avoir été importune.

– Mettez le chapeau noir quand vous sortirez et venez le plus tôt possible, cher. Je ne reste pas un instant de plus, mon oncle, je ne voudrais pas vous interrompre, pour rien au monde.

Elle envoya un baiser de la main à sir Patrick, sourit à son mari et s'éloigna.

– Que disions-nous ? demanda Arnold. C'est désagréable d'être ainsi interrompus, n'est-il pas vrai ?

– Si j'entends quelque chose à la nature de la femme, répondit gravement sir Patrick, votre femme ne fera ainsi qu'entrer et sortir pendant toute la matinée. Je ne lui donne pas dix minutes avant qu'elle ait changé d'idée sur la sérieuse question du chapeau gris et du chapeau noir. Ces petites interruptions, toutes charmantes dans un autre moment, font naître un doute dans mon esprit. Ne serait-il pas plus sage, je me le demande, de faire de nécessité vertu et de mettre Blanche en tiers dans la conversation ? Que dites-vous de l'idée de la rappeler et de lui dire la vérité ?...

Arnold tressaillit et changea de couleur.

– Cela nous créera bien des difficultés, dit-il.

– Mon cher ami, à chaque pas dans cette affaire, il se présentera des difficultés. Tôt ou tard, votre femme doit savoir ce qui est arrivé. Le moment opportun pour le lui dire, je le laisse à

votre décision et non à la mienne. Seulement, réfléchissez bien que la révélation aura meilleure grâce de votre part si vous la faites avant d'être mis au pied du mur et dans la nécessité de parler.

Arnold se leva, fit un tour dans la serre, se rassit et regarda sir Patrick de l'air d'un homme confondu, qui ne sait plus où il est.

– Je ne sais que faire, dit-il, je suis tout à fait accablé. La vérité, sir Patrick, c'est que j'ai été forcé, à Craig Fernie, de tromper Blanche d'une façon qui devra lui paraître cruelle et impardonnable.

– Voilà qui est louche !... Que voulez-vous dire ?

– Je vais essayer de vous l'expliquer. Vous vous rappelez quand vous êtes venu à l'auberge pour voir miss Sylvestre. Eh bien, me trouvant là pour une affaire secrète, j'ai été obligé de me tenir à l'écart.

– Je comprends ! Et quand Blanche est venue à son tour, vous avez été forcé de vous cacher de Blanche, comme vous vous étiez caché de moi ?

– Encore pis que cela ! Un jour ou deux après, Blanche m'a mis dans sa confidence. Elle m'a parlé de sa visite à l'auberge, comme si j'y étais complètement étranger. Elle m'a dit en face, sir Patrick, la conduite de l'homme invisible qui s'était si étrangement caché d'elle... sans le moindre soupçon que je fusse cet homme. Et je n'ai pas répondu un mot pour la désabuser. J'étais obligé de garder le silence, sans quoi j'aurais trahi miss Sylvestre. Qu'est-ce que Blanche va penser de moi, si je le lui dis maintenant ? Voilà la question !

À peine le nom de Blanche était-il sorti des lèvres de son mari que Blanche elle-même vint vérifier la prédiction de sir Patrick, en apparaissant à la fenêtre, avec le chapeau gris à la main.

– Vous n'avez pas encore fini ! s'écria-t-elle. Je suis désolée de vous interrompre encore, cher oncle, mais ces horribles chapeaux d'Arnold commencent à obséder mon esprit. Après plus mûre réflexion, je pense que le chapeau gris est le plus convenable des deux. Changeons encore, cher. Oui, le noir est hideux. Il y a un pauvre à la grille, je vais lui donner le chapeau noir, et de cette façon la question sera tranchée. Suis-je vraiment bien importune ? Je crains que vous ne me trouviez turbulente. Je suis, en effet, agitée. Je ne comprends pas ce que j'ai ce matin.

– Je puis vous le dire, dit sir Patrick de son ton le plus grave et le plus sec. Vous souffrez, Blanche, d'une maladie qui est excessivement commune parmi les jeunes femmes en Angleterre. Une maladie presque incurable et dont le nom est l'oisiveté.

Blanche fit à son oncle une petite révérence.

– Vous auriez pu me dire, en moins de mots, que j'étais importune.

Elle tourna sur elle-même, chassa du pied devant elle le chapeau noir disgracié hors de la serre et laissa encore une fois seuls son oncle et son mari.

– Votre position vis-à-vis de votre femme, Arnold, reprit sir Patrick, revenant gravement au sujet qui les occupait, est certainement une position difficile.

Il s'arrêta, pensant à cette soirée dans laquelle Blanche, voulant lui donner une preuve de l'incomplète description faite par Mrs Inchbare de l'homme qui était venu à l'auberge, avait cité Arnold lui-même comme un des êtres innocents auxquels cette description aurait pu s'appliquer.

– Peut-être, ajouta-t-il, la difficulté est-elle encore plus grande que vous ne le supposez. Il eût été plus facile pour vous et cela lui eût paru plus honorable de votre part, de lui faire l'inévitable confession avant le mariage. Si vous ne l'avez pas

fait et si, ce qui est bien plus sérieux, vous vous trouvez dans l'embarras où vous êtes vis-à-vis de miss Sylvestre, j'en suis, jusqu'à un certain point, responsable. Si je n'avais pas, innocemment, hâté votre mariage avec Blanche, l'admirable lettre de miss Sylvestre serait arrivée amplement à temps pour éviter ce malheur. Il est inutile de nous appesantir là-dessus à présent. Reprenez courage, Arnold. Je suis tenu de vous montrer la route pour sortir de ce labyrinthe, quelles que puissent être les difficultés et, s'il plaît à Dieu, je le ferai.

Il montrait à l'autre bout de la serre une table chargée de tout ce qu'il faut pour écrire.

– J'ai horreur de me mouvoir, aussitôt après mon déjeuner, dit-il. Nous n'irons pas dans la bibliothèque. Apportez-moi ici une plume et de l'encre.

– Allez-vous écrire à miss Sylvestre ?

– C'est la question que nous avons à examiner et qui n'est pas encore décidée. Avant de prendre un parti, j'ai besoin d'être en possession des faits et de savoir dans les moindres détails tout ce qui s'est passé entre vous et miss Sylvestre à l'auberge. Je vais vous interroger comme si vous étiez assis devant moi sur le banc des témoins, dans une cour de justice.

Sur cette préface et la lettre écrite de Bade par Arnold à la main comme mémento, sir Patrick posa ses questions clairement, sans rien omettre, et Arnold répondit à toutes avec patience et avec la plus entière franchise. L'interrogatoire continua sans interruption jusqu'au moment où Anne, dans le cours des événements, avait froissé la lettre de Geoffrey dans sa main et l'avait jetée à l'autre bout de la chambre. Alors, pour la première fois, sir Patrick trempa sa plume dans l'encre, comme pour prendre une note.

– Apportez un grand soin dans votre réponse, dit-il. J'ai besoin de connaître tout ce que vous pourrez dire au sujet de cette lettre.

– La lettre est perdue ? demanda Arnold.

– La lettre a été volée par Bishopriggs, répliqua sir Patrick, et elle est encore en sa possession en ce moment.

– Mais vous en savez là-dessus plus que moi ? s'écria Arnold.

– J'espère que non. Je ne sais pas ce que contenait la lettre. Le savez-vous ?

– Oui. En partie du moins...

– En partie ?

– Il y avait deux lettres écrites sur la même feuille de papier, dit Arnold. L'une l'avait été par Geoffrey Delamayn, et c'est celle que je connais.

Sir Patrick tressaillit, son visage s'éclaircit, et il prit une note à la hâte.

– Continuez, dit-il vivement. Comment se fait-il qu'il y eût deux lettres écrites sur la même feuille ? Expliquez cela !

Arnold expliqua que Geoffrey, n'ayant point d'autre papier pour envoyer ses excuses à Anne, avait écrit sur la quatrième page, restée blanche, d'une lettre qui lui avait été précédemment adressée par Anne elle-même.

– Avez-vous lu cette lettre ? demanda sir Patrick.

– J'aurais pu la lire si je l'avais voulu.

– Et vous ne l'avez pas lue ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Par délicatesse.

Le sang-froid de sir Patrick lui-même, toujours si maître de lui, ne tint plus.

– Voici l'acte de délicatesse le plus mal entendu dont j'aie eu connaissance de ma vie ! s'écria le vieux baronnet avec vivacité. N'y pensons plus, il est inutile de le regretter maintenant. En tout cas, vous avez lu la réponse de Delamayn à la lettre de miss Sylvestre.

– Oui, je l'ai lue.

– Répétez-la, aussi fidèlement que votre mémoire vous le permet.

– Elle était si courte, dit Arnold, qu'il n'y a presque rien à répéter. Autant que je puis m'en souvenir, Geoffrey disait qu'il était rappelé à Londres par la maladie de son père. Il conseillait à miss Sylvestre de demeurer où elle était, et il m'indiquait comme son messager. C'est tout ce que je me rappelle maintenant.

– Fouillez votre cervelle, mon cher garçon. C'est très important. Ne faisait-il pas d'allusion à un engagement d'épouser miss Sylvestre à Craig Fernie ? Ne cherchait-il pas à la calmer par quelques paroles d'espoir ?

Cette question provoqua un nouvel effort de mémoire de la part d'Arnold.

– Oh ! répondit-il, Geoffrey disait quelque chose comme ceci : je serai fidèle à mon engagement... je tiendrai ma promesse, ou des mots semblables.

– Vous en êtes sûr ?

– J'en suis sûr.

Sir Patrick prit une autre note.

– La lettre était-elle signée ? demanda-t-il quand il eut fini.

– Oui.

– Et datée ?

– Oui.

La mémoire d'Arnold fit un second effort après cette seconde réponse affirmative.

– Attendez un peu, dit-il. Je me rappelle quelque chose encore. La lettre était non seulement datée, mais l'heure du jour à laquelle elle avait été écrite était aussi mentionnée.

– Comment avait-il fait cela ?

– Je le lui avais conseillé. La lettre était si courte que je me sentis honteux d'avoir à la remettre telle qu'elle était. Je lui dis de mentionner au moins l'heure pour prouver qu'il était obligé d'écrire à la hâte. Il écrivit donc l'heure à laquelle le train devait partir, et je pense aussi l'heure à laquelle il traçait ces lignes.

– Et vous avez remis la lettre à miss Sylvestre, vous-même, dès que vous l'avez vue à l'auberge ?

– Je la lui ai remise.

Sir Patrick prit une troisième note et repoussa le papier d'un air d'excessive satisfaction.

– J'avais toujours soupçonné la lettre perdue d'être un important document, dit-il, sans cela Bishopriggs ne l'aurait pas volée. Il faut nous en mettre en possession, Arnold, et à tout prix. La première chose à faire est d'écrire à Glasgow à l'homme de loi de miss Sylvestre.

– Attendez un peu ! cria une voix de la serre, n'oubliez pas que je suis revenue de Bade pour vous aider !

Sir Patrick et Arnold relevèrent la tête. Cette fois, Blanche avait entendu les derniers mots de leur entretien. Elle s'assit à la table près de sir Patrick et posa une main caressante sur son épaule.

– Vous avez tout à fait raison, mon oncle, dit-elle ; je souffre ce matin de la maladie de n'avoir rien à faire. Allez-vous écrire à Anne ? Ne le faites pas ; laissez-moi écrire à votre place.

Sir Patrick refusa de lui céder la plume.

– La personne qui connaît l'adresse de miss Sylvestre, dit-il, est un homme de loi de Glasgow. Je vais écrire à l'homme de loi. Quand il nous aura fait savoir où est votre amie, alors, Blanche, il sera temps d'employer vos bons offices pour la décider à revenir.

Il ramena vers lui ce qu'il lui fallait pour écrire, et suspendant, pour le moment, l'interrogatoire d'Arnold, il commença sa lettre à Mr Crum.

Blanche insista énergiquement pour avoir une occupation quelconque.

– Personne n'a-t-il rien à me donner à faire ? Glasgow est si loin et l'attente est si cruelle. Ne restez pas ainsi à me regarder, Arnold, ne pouvez-vous me suggérer quelque chose ?

Arnold, cette fois, fit preuve d'une grande promptitude de ressource.

– Si, dit-il, vous devez une lettre à lady Lundie. Il y a trois jours qu'elle vous a écrit... et vous ne lui avez pas encore répondu.

Sir Patrick s'arrêta et leva vivement les yeux de son pupitre.

– Lady Lundie ! murmura-t-il.

– Oui, dit Blanche. C'est parfaitement exact ; je lui dois une lettre. Je vais lui annoncer que nous sommes revenus en Angleterre. Elle sera joliment furieuse quand elle saura pourquoi.

La perspective de provoquer la fureur de lady Lundie sembla réveiller l'énergie endormie de Blanche. Elle prit une feuille de papier à lettre et se mit à l'instant même et sur place à écrire sa réponse.

Sir Patrick compléta sa communication à l'homme de loi, après avoir regardé Blanche, avec des yeux qui exprimaient tout autre chose que de l'approbation donnée pour son occupation présente.

Quand il eut placé sa lettre dans le sac destiné aux envois pour la poste, il fit, en silence, signe à Arnold de le suivre dans le jardin. Ils sortirent ensemble, laissant Blanche absorbée par sa tâche.

– Ma femme fait-elle quelque chose de mal ? demanda Arnold qui avait vu le regard que sir Patrick avait jeté sur Blanche.

– Votre femme fait le mal, avec toute la rapidité que ses doigts possèdent pour glisser sur le papier.

Arnold regarda sir Patrick avec un air étonné.

– Elle doit cependant répondre à la lettre de lady Lundie, dit-il.

– Sans doute.

– Et elle doit lui annoncer que nous sommes de retour.

– Je ne le nie pas.

– Alors, quelle objection faites-vous à ce qu'elle écrive ?

Sir Patrick prit une pincée de tabac et montra du bout de sa canne d'ivoire les abeilles activement occupées à butiner dans les corbeilles de fleurs.

– Je vais vous faire comprendre l'objection. Supposez que Blanche dise à l'un de ces insectes indiscrets que, par un accident inattendu, il n'y a plus de miel à trouver dans le calice des fleurs ; pensez-vous qu'il tiendrait la chose comme sûre ? Non. Il se plongerait tête baissée dans la fleur la plus proche et voudrait vérifier le fait par lui-même.

– Eh bien ? dit Arnold.

– Eh bien ! voilà Blanche dans la serre, annonçant à lady Lundie que le voyage de noce, par un accident inattendu, se trouve terminé. Pensez-vous que lady Lundie soit femme à accepter la chose tranquillement ? Non, non ! Lady Lundie, comme l'abeille, insistera pour se livrer à une investigation personnelle. Comment cela finira-t-il si elle découvre la vérité, et quelles nouvelles complications apportera son intervention dans une affaire qui, Dieu le sait, est déjà suffisamment compliquée ? Je vous le laisse à imaginer. Ma pauvre puissance de prévision ne va pas jusque-là.

Avant qu'Arnold eût pu répondre, Blanche quitta la serre et vint les rejoindre.

– J'ai fini, dit-elle. C'était une lettre difficile à écrire, et j'éprouve du soulagement à en être quitte.

– Vous avez fini, ma chère, fit observer tranquillement sir Patrick. Cela peut être un soulagement. Mais vous n'en êtes pas quitte.

– Que voulez-vous dire ?

– Je pense, Blanche, que vous recevrez des nouvelles de votre belle-mère, par le retour du courrier.

43

DES NOUVELLES DE GLASGOW

Les lettres à lady Lundie et à Mr Crum ayant été expédiées le lundi, on pouvait attendre les réponses par retour du courrier, c'est-à-dire dans l'après-midi du mercredi à l'Hermitage.

Sir Patrick et Arnold, durant cet intervalle, tinrent plusieurs conseils privés sur la question délicate et difficile d'admettre ou de ne pas admettre Blanche à la connaissance de ce qui était arrivé. Le plus prudent et le plus âgé des deux émit son avis, et le plus jeune et le moins expérimenté écouta.

– Pensez à cela, dit sir Patrick, et faites-le.

Arnold y pensa et ne le fit pas.

Que ceux qui seraient disposés à le blâmer se rappellent qu'il n'était marié que depuis une quinzaine de jours. Il est dur, assurément, après deux semaines seulement de possession, de paraître devant sa femme en coupable, assis sur la sellette ; de lui demander grâce et de trouver qu'un ange de justice vous a été accordé par la destinée libérale dans celle que vous adorez.

Ils étaient tous trois à la maison dans l'après-midi du mercredi, regardant au-dehors pour guetter l'arrivée du facteur.

La correspondance arriva ; elle contenait, exactement comme l'avait prévu sir Patrick, une lettre de lady Lundie ; mais ce n'était pas le sujet le plus intéressant. Aucunes nouvelles de Glasgow. L'homme de loi n'avait pas répondu à sir Patrick par le retour du courrier.

– Est-ce mauvais signe ? demanda Blanche.

– C’est signe, au contraire, qu’il est arrivé quelque chose, répondit son oncle. Mr Crum attend peut-être d’avoir reçu quelque information spéciale et veut se donner l’honneur de nous la communiquer. Nous devons espérer, ma chère, dans la poste de demain.

– Ouvrez toujours la lettre de lady Lundie, dit Blanche. Êtes-vous sûr qu’elle soit pour vous, et non pour moi ?

Il n’y avait pas de doute à avoir. La réponse de Sa Seigneurie était évidemment adressée à son beau-frère.

– Je sais ce que cela signifie, dit Blanche en regardant attentivement son oncle pendant qu’il lisait sa lettre. Prononcer le nom d’Anne, c’est insulter ma belle-mère. J’ai pris la liberté de le prononcer. Lady Lundie est mortellement offensée et furieuse.

Téméraire jugement de la jeunesse ! Une femme qui prend une attitude digne, dans un événement de famille, n’est pas mortellement offensée, elle est profondément affligée. Lady avait pris une attitude digne.

« Je sais bien », écrivait cette estimable et chrétienne dame, « que j’ai été depuis longtemps considérée comme une intruse par les membres de la famille de mon défunt et bien-aimé mari. Mais je n’étais guère préparée à me voir entièrement exclue de toute confiance, dans un moment où quelque catastrophe domestique nous menace. Je n’ai nul désir, cher sir Patrick, d’intervenir d’une manière indiscrète. Sentant néanmoins que ce serait manquer à l’honneur de ma position de correspondre désormais avec Blanche, je m’adresse au chef de la famille, dans le pur intérêt des convenances. Permettez-moi de demander si, dans des circonstances qui paraissent assez sérieuses pour nécessiter le rappel de ma belle-fille et de son mari de leur voyage de noce, vous pensez qu’il soit *décent* de laisser la

veuve du feu sir Thomas dans l'ignorance la plus complète de ce qui a pu arriver. Réfléchissez à cela, non par rapport à moi !... mais par rapport à votre position dans la société. La curiosité, vous le savez, est étrangère à ma nature, mais quand cet effroyable scandale, quel qu'il puisse être, éclatera, ce qui, cher sir Patrick, ne peut manquer d'arriver, que pensera le monde s'il demande l'opinion de lady Lundie et s'il apprend que lady Lundie ne sait absolument rien ? Quoi que vous décidiez, je n'y verrai pas d'offense. Je serai peut-être blessée, mais peu importe ! Dans le petit cercle de mes devoirs, je serai toujours prête et résignée. Si même vous m'excluez complètement de toute délibération de famille, mes meilleurs souhaits trouveront encore le chemin de l'Hermitage. Puis-je ajouter, sans m'exposer à vos railleries, que les prières d'une femme isolée sur la terre sont offertes pour le bonheur de tous ? »

– Eh bien ? dit Blanche.

Sir Patrick plia la lettre et la mit dans sa poche.

– Recevez les meilleurs souhaits de votre belle-mère, ma chère enfant.

Après avoir répondu en ces termes, il salua sa nièce avec beaucoup de bonne grâce et sortit de la serre.

« Si je pense qu'il est décent, se disait-il à lui-même, quand il eut fermé la porte, de laisser la veuve du feu sir Thomas Lundie dans l'ignorance la plus complète de tout cela ?... Quand le caractère d'une telle dame est en ébullition, je pense qu'il est plus que décent, je pense qu'il est absolument désirable de la laisser avoir le dernier mot. »

Il se rendit à la bibliothèque et enferma la lettre de remontrances de sa belle-sœur, dans son carton, portant cette inscription : *Lettres sans réponses.*

Après s'en être débarrassé de cette manière, il fredonna son petit air écossais favori, mit son chapeau et alla faire un tour au soleil dans le jardin.

Blanche n'était pas complètement satisfaite par la réponse de sir Patrick. Elle en appela à son mari.

– Y a-t-il quelque chose de mauvais, dit-elle, que sir Patrick voudrait me cacher ?

Arnold ne pouvait pas trouver de meilleure occasion que celle-ci pour faire la révélation si longtemps différée. Il leva les yeux sur le visage de Blanche.

Par une malheureuse fatalité, elle avait une mine charmante ce matin-là. Quelle mine ferait-elle s'il lui racontait l'histoire de sa présence à l'auberge ?

Arnold était amoureux d'elle, Arnold ne dit rien.

La distribution de la poste du lendemain, apporta non seulement la lettre attendue de Mr Crum, mais aussi un numéro du *Journal de Glasgow*, qu'on n'attendait pas.

Cette fois, Blanche n'eut pas lieu de se plaindre que son oncle gardât sa correspondance pour lui. Sir Patrick lut la lettre de l'homme de loi avec un intérêt et une agitation qui indiquaient que son contenu le surprenait grandement ; il la tendit à Arnold et à sa nièce.

– Mauvaises nouvelles, dit-il ; nous devons tous en prendre notre part.

Après avoir accusé réception de la lettre de sir Patrick, Mr Crum commençait par faire connaître tout ce qu'il savait sur les mouvements de miss Sylvestre, à partir de l'époque où elle avait quitté l'*Hôtel de la Tête de Mouton*.

Quinze jours après environ, il avait reçu une lettre d'elle, l'informant qu'elle avait trouvé un lieu de résidence à son gré,

dans un village près de Glasgow. Porté d'un vif intérêt pour miss Sylvestre, il était allé lui rendre visite.

Il s'était assuré qu'elle habitait chez des gens convenables et qu'elle était là aussi bien que les circonstances le permettaient. Pendant toute une semaine, il n'avait eu aucune nouvelle.

À l'expiration de ce temps, il avait reçu une lettre l'informant que miss Sylvestre avait lu dans le *Journal de Glasgow* du jour où elle écrivait quelque chose qui avait un intérêt sérieux pour elle et qui l'obligeait à faire immédiatement un voyage dans le Nord et de le poursuivre aussi vite que ses forces le lui permettraient ; plus tard, quand elle serait fixée sur ses démarches ultérieures, elle écrirait à Mr Crum pour l'informer de l'endroit où il pourrait communiquer avec elle, si cela devenait nécessaire.

En attendant, elle ne pouvait que le remercier de sa bonté et le prier de recevoir toutes les lettres ou les messages qui pourraient arriver à son adresse. Depuis la réception de ce billet, l'homme de loi ne savait plus rien. Il avait attendu dans l'espoir de recevoir quelque chose de nouveau, qu'il pourrait transmettre à sir Patrick. L'espoir ne s'était pas réalisé.

Il avait maintenant fait connaître tout ce qu'il savait et il envoyait un numéro du journal auquel miss Sylvestre faisait allusion, pour le cas où l'examen qui en serait fait par sir Patrick pourrait le conduire à d'autres découvertes.

En terminant, il s'engageait à écrire dès qu'il aurait reçu d'autres renseignements.

Blanche s'empara du journal et le déplia.

– Laissez-moi voir, dit-elle. Je saurai trouver ce qu'Anne y a vu, mieux que personne.

Elle le parcourut des yeux, colonne par colonne, et page par page, et laissa tomber le journal sur ses genoux, avec un geste de désespoir.

– Rien ! s'écria-t-elle, je ne vois rien nulle part qui puisse intéresser Anne. Rien qui puisse intéresser personne... excepté lady Lundie, continua-t-elle, en jetant à terre le journal qu'elle avait sur ses genoux. La nouvelle qui s'est répandue aux Cygnes paraît se confirmer, Arnold, Geoffrey Delamayn est sur le point d'épouser Mrs Glenarm...

– Comment ! s'écria Arnold, frappé tout à coup de l'idée que c'était la nouvelle qu'Anne avait lue.

Sir Patrick l'avertit du regard et ramassa le journal.

– Je ferai bien de le parcourir à mon tour, Blanche, et de m'assurer que rien ne vous a échappé, dit-il.

L'annonce de laquelle Blanche avait dit ces deux mots était au nombre des nouvelles classées sous ce titre : NOUVELLES DU MONDE ÉLÉGANT.

« Une alliance matrimoniale », disait le *Journal de Glasgow*, « est projetée entre l'Honorable Geoffrey Delamayn et la belle et charmante veuve de feu Mathieu Glenarm, Esquire, antérieurement miss Newenden. Le mariage selon toutes les probabilités sera célébré, en Écosse, avant la fin de cet automne, et le déjeuner de noces, dit-on, réunira une nombreuse et brillante société aux Cygnes. »

Sir Patrick passa, en silence, le journal à Arnold.

Il était clair, pour quiconque avait connaissance de l'histoire d'Anne Sylvestre, que c'était cet article qui était fatalement parvenu jusqu'à elle dans sa pénible retraite. L'explication de ce qui s'était ensuivi n'était guère moins claire.

Mais ce qui était encore plus facile à comprendre, selon sir Patrick, c'était le but du voyage d'Anne dans le Nord. La femme

abandonnée avait rappelé ce qui lui restait d'énergie et s'était dévouée à un effort désespéré pour empêcher le mariage de Mrs Glenarm.

Blanche fut la première à rompre le silence.

– C'est comme une fatalité, dit-elle. De perpétuels insuccès, des désappointements sans fin, Anne et moi sommes-nous condamnées à ne jamais nous revoir ?

Elle regarda son oncle. Sir Patrick ne montrait pas son énergie ordinaire en face de ce désastre.

– Elle a promis d'écrire à Mr Crum, dit-il, Mr Crum a promis de nous transmettre les nouvelles qu'il recevrait d'elle. C'est la seule chance qui nous reste. Il nous faut l'accepter avec autant de résignation que possible.

Blanche s'en alla errer avec une insouciance apparente parmi les fleurs de la serre. Sir Patrick ne fit pas mystère de l'impression produite sur lui par la lettre de Mr Crum, quand il se trouva seul avec Arnold.

– Il n'y a pas à nier, dit-il, que les choses aient pris un tour très sérieux. Mes plans et mes calculs sont renversés. Je ne peux prévoir quels nouveaux malheurs nous menacent, si ces deux femmes se rencontrent. Quel acte désespéré peut commettre Delamayn, si sa famille le met au pied du mur ? Dans l'état des choses, j'avoue franchement que je ne sais plus que faire... Une grande lumière de l'Église presbytérienne, ajouta-t-il avec un éclair passager de son humeur sarcastique, déclarait une fois, en ma présence, que l'invention de l'imprimerie n'était rien de moins que la preuve de l'activité intellectuelle des démons. Sur mon honneur, pour la première fois de ma vie, je me sentirais disposé à en tomber d'accord avec lui.

Il reprit machinalement le journal qu'Arnold avait posé sur la table.

– Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-il à la vue d'un nom qui lui sauta aux yeux dès la première ligne du journal. Encore Mrs Glenarm ! Veulent-ils faire de la veuve du marchand de fer un personnage public ?

C'était bien le nom de la veuve qui figurait pour la seconde fois dans les colonnes du journal, au milieu d'une sorte de chronique, fournie par un correspondant occasionnel et insérée sous ce titre : CE QU'ON DIT ET CE QU'ON FAIT DANS LE NORD.

Après d'agréables bavardages sur les chasses projetées pour la saison, sur les modes de Paris, sur un accident arrivé à un touriste et sur un scandale dans l'Église d'Écosse, l'auteur procédait au récit d'un cas intéressant, relatif à un mariage dans la sphère connue dans le langage des valets de pied comme étant la sphère du *high life*.

« Un grand bruit », continuait le correspondant, « a été causé dans le comté de Perth et ses environs par la révélation d'une tentative anonyme de *chantage* dont une dame de distinction a été l'objet. Un nom a été déjà mentionné publiquement dans une note adressée au magistrat, il ne peut donc y avoir indiscrétion à faire savoir que ce nom est celui de Mrs Glenarm, dont le prochain mariage avec l'Honorable Geoffrey Delamayn a été annoncé dans une autre partie du journal.

» Mrs Glenarm avait, à ce qu'il paraît, reçu une lettre anonyme le premier jour de son arrivée dans la demeure d'une amie qui réside dans le comté de Perth. Cette lettre l'avertissait qu'il existait un obstacle, dont elle n'avait probablement pas connaissance, à son mariage projeté. Le gentleman qu'elle devait épouser était sérieusement compromis avec une autre dame, et cette dame s'opposerait au mariage, avec des preuves écrites, à l'appui de ses droits. La preuve consisterait en deux lettres échangées entre les parties et signées de leurs noms, et cette correspondance serait tenue à la disposition de Mrs Glenarm, aux deux conditions qui suivent :

» La première, qu'elle offrirait un prix suffisamment libéral à celui qui était présentement possesseur des deux lettres. La seconde, qu'elle consentirait à adopter un moyen d'effectuer le versement de l'argent qui garantirait la personne en question de tout danger de tomber sous l'atteinte de la loi.

» La réponse à ces deux propositions devait être faite par l'intermédiaire d'un avis inséré dans le journal local, avec cette adresse : *À un ami dans l'ombre.*

» Certains tours de phrases et deux ou trois fautes d'orthographe désignaient cette insolente lettre comme, selon toutes les probabilités, l'œuvre d'un Écossais, appartenant aux rangs les plus infimes de la société. Mrs Glenarm montra immédiatement cette épître à son plus proche parent, le capitaine Newenden. Le capitaine consulta un homme de loi dans le Perth. Il fut décidé, après mûre réflexion, que l'avis demandé serait inséré, et qu'on prendrait les mesures nécessaires pour s'emparer de l'auteur de la lettre quand il se révélerait, sans permettre à cet homme de profiter de l'acte d'escroquerie tenté par lui.

» La finesse de l'*ami dans l'ombre* quel qu'il puisse être, l'expérience l'a prouvé, est égale au moins à celle des hommes de loi.

» Non seulement il a échappé au piège qui lui a été d'abord tendu mais à d'autres qu'on lui a préparés. Une deuxième et une troisième lettre anonyme, plus impudentes l'une que l'autre, ont été reçues par Mrs Glenarm, déclarant à cette dame et aux amis qui agissaient pour elle qu'ils ne faisaient que perdre du temps et élever le prix qui serait demandé pour la remise de la correspondance par leur façon d'agir.

» Le capitaine Newenden, ne sachant quel autre parti prendre, a fait appel aux magistrats de la ville, et une récompense a été offerte, sous la sanction des autorités municipales, à qui découvrirait l'homme. Ce moyen étant resté également sans

résultat, le capitaine a pris ses dispositions, d'accord avec ses conseils, pour placer l'affaire entre les mains d'un agent expérimenté de la police de Londres.

» Tel est l'état des choses, autant que le correspondant peut le savoir, dans le moment présent.

» Il est seulement nécessaire d'ajouter que Mrs Glenarm quitte le voisinage de Perth, afin d'échapper à de nouveaux ennuis et s'est placée sous la protection de quelques amis, dans une autre partie de la contrée.

» Mr Geoffrey Delamayn, dont la bonne renommée a été attaquée sans le moindre fondement, a exprimé non seulement son indignation, bien naturelle en pareilles circonstances, mais aussi son excessif regret de n'être pas en position d'aider le capitaine Newenden à livrer le calomniateur à la justice.

» Cet honorable gentleman, comme cela est parfaitement connu du monde du sport, est en cours d'entraînement pour sa prochaine participation à la course à pied de Fulham.

» Il était si important que son esprit ne fût pas tourmenté par ces ennuis, dans la position où il se trouvait, que son entraîneur et les principaux parieurs qui le soutenaient ont jugé désirable de hâter son transport dans le voisinage de Fulham, où les exercices qui doivent le préparer pour la course seront continués sur le lieu même. »

– Le mystère semble s'épaissir, dit Arnold.

– Tout au contraire, répliqua vivement sir Patrick. Le mystère s'éclaircit rapidement, grâce au *Journal de Glasgow*. Je n'aurai pas la peine de traiter avec Bishopriggs pour les lettres volées. Miss Sylvestre est dans le comté de Perth pour reconquérir sa correspondance avec Geoffrey Delamayn.

– Vous pensez qu'elle aura reconnu qu'il s'agissait de cette correspondance ? dit Arnold.

– Certainement ! Mais, selon moi, elle ne peut manquer d'avoir été plus loin encore. Ou je me trompe bien, ou les précautions prises par l'auteur anonyme ne l'ont pas trompée sur l'identité du personnage.

– Comment a-t-elle pu deviner cela ?

– Voici de quelle façon, je pense. Quoi qu'elle ait pu supposer antérieurement, elle doit soupçonner maintenant que la correspondance absente a été volée et non perdue. Il n'y a que deux personnes qu'elle peut considérer comme probablement coupables du vol : Mrs Inchbare et Bishopriggs. La mention faite du style des lettres anonymes montre que c'est le style d'un Écossais de la plus basse classe. C'est désigner maître Bishopriggs. Vous comprenez ?... Très bien. Maintenant, supposez qu'elle recouvre la possession de ce qui lui a été volé. Qu'est-ce qui arriverait alors ? Elle ne sera pas une femme si, munie de ces preuves écrites, elle ne se rend pas aussitôt près de Mrs Glenarm. Innocemment, elle peut servir ou renverser nos plans. Dans l'un et l'autre cas, la marche que nous avons à suivre est encore facile à tracer. Notre intérêt à nous mettre en communication avec miss Sylvestre reste ce qu'il était, avant que nous eussions reçu le journal de Glasgow. Je propose d'attendre jusqu'à dimanche la chance d'une nouvelle lettre de Mr Crum. Si nous n'avons pas entendu parler de lui, je partirai pour l'Écosse lundi matin, et j'essaierai de retrouver miss Sylvestre, par l'intermédiaire de Mrs Glenarm.

– Vous me laisserez ici ?

– Je vous laisserai ici. Quelqu'un doit rester avec Blanche. Elle n'est mariée que depuis quinze jours, ai-je besoin de vous le rappeler ?

– Pensez-vous que Mr Crum écrira avant lundi ?

– Ce serait une circonstance si heureuse pour nous qu'il écrivît, que je n'ose l'espérer.

– Vous cotez notre chance à la baisse, sir Patrick.

– Je déteste l'argot, Arnold. Mais l'argot exprime bien, cette fois, l'état de mon esprit.

– La chance de chacun tourne tôt ou tard, reprit Arnold. Je ne puis m'empêcher de penser que la nôtre est au moment de tourner. Consentiriez-vous à faire un pari, sir Patrick ?

– Adressez-vous aux écuries. Je laisse les paris à mon groom, comme je lui laisse le soin d'étriller mes chevaux.

Sur cette réponse un peu verte, le baronnet mit fin à l'entretien.

Les heures s'écoulèrent, le temps ramena l'heure de la poste, et la poste décida en faveur d'Arnold.

Le manque de confiance de sir Patrick dans le favorable patronage de la fortune fut démenti par l'arrivée, le lendemain, d'une seconde lettre de l'homme de loi de Glasgow.

« J'ai le plaisir de vous annoncer », écrivait Mr Crum, « que j'ai reçu des nouvelles de miss Sylvestre, par la distribution qui suivit l'envoi de ma lettre à l'Hermitage. Elle m'écrit très brièvement pour m'annoncer qu'elle a demandé de fixer sa résidence à Londres. La raison donnée au parti qu'elle prend et qu'elle n'avait certainement pas prévu la dernière fois que je la vis, est qu'elle voit approcher l'épuisement de ses ressources pécuniaires. Ayant déjà décidé, comme moyen de gagner sa vie, d'adopter la profession de chanteuse de concert, elle s'était arrangée pour remettre ses intérêts entre les mains d'un ancien ami de sa mère, qui paraît aussi avoir exercé la profession musicale. Cet ami dirige une agence dramatique et musicale, depuis un temps établie dans la métropole, il est bien connu d'elle comme un homme dans lequel on peut avoir confiance et qui de tout point est respectable.

» Elle m'envoie le nom et l'adresse de cette personne, que vous trouverez incluse dans ma lettre, copiée sur un chiffon de papier, pour le cas où j'aurais à lui écrire avant qu'elle ne fût définitivement établie à Londres.

» Telle est la substance de sa lettre. Je dois seulement ajouter qu'elle ne fait pas la plus légère allusion à l'affaire qui l'a décidée à quitter le voisinage de Glasgow. »

Sir Patrick se trouvait seul quand il ouvrit la lettre de Mr Crum.

Son premier soin, après l'avoir lue, fut de consulter l'*Indicateur des Chemins de fer,* suspendu dans l'antichambre. Cela fait, il retourna à la bibliothèque, écrivit un court billet à l'agent musical et sonna.

– Miss Sylvestre est attendue à Londres, Duncan. J'ai besoin d'une personne discrète pour communiquer avec elle ; vous êtes cette personne.

Duncan s'inclina ; sir Patrick lui remit le billet.

– Si vous partez à l'instant, vous arriverez à temps pour le train. Rendez-vous à cette adresse et informez-vous de miss Sylvestre. Si elle est arrivée, portez-lui nos compliments et dites-lui que j'aurai l'honneur de me présenter chez elle dans l'intérêt de Mr Brinkworth, à l'époque la plus rapprochée qu'il lui conviendra. Faites diligence ; vous pourrez être prêt à repartir par le dernier train. Mr et Mrs Brinkworth sont-ils de retour de leur promenade en voiture ?

– Non, sir Patrick.

En attendant le retour d'Arnold et de Blanche, sir Patrick relut la lettre de Mr Crum une seconde fois.

Il n'était pas parfaitement certain que la raison pécuniaire fût la véritable cause du voyage d'Anne vers le sud.

Se rappelant que l'entraîneur de Geoffrey Delamayn l'avait conduit dans le voisinage de Londres, il était enclin à soupçonner qu'une querelle sérieuse pouvait être survenue entre Anne et Mrs Glenarm et qu'elle pourrait bien avoir comme résultat un appel direct à Geoffrey Delamayn lui-même.

Dans ce cas, les conseils et l'assistance de sir Patrick devaient être mis sans scrupule à la disposition de miss Sylvestre.

En opposant ses droits à ceux de Mrs Glenarm, Anne affirmait sa qualité de femme non mariée et servait ainsi les intérêts de Blanche aussi bien que les siens.

« Je dois à Blanche de lui venir en aide, pensa sir Patrick, et je me dois à moi-même d'amener Geoffrey Delamayn à se voir obligé de compter avec ses engagements. »

Les aboiements des chiens dans la cour annoncèrent le retour de la voiture. Sir Patrick alla à la rencontre d'Arnold et de Blanche jusqu'à la grille et les mit au courant des nouvelles.

Au moment précis auquel il était attendu, le discret Duncan revint avec un billet de l'agent musical.

Miss Sylvestre n'était pas encore arrivée à Londres, mais on l'attendait pour le mardi de la semaine suivante au plus tard. L'agent était désormais muni d'instructions qui lui faisaient un devoir de se conformer avec la plus scrupuleuse attention aux ordres de sir Patrick Lundie. Il avait promis d'avoir soin que le message de sir Patrick fût transmis à miss Sylvestre aussitôt son arrivée.

Enfin, on avait des nouvelles sur lesquelles on pouvait compter ! Enfin on avait l'espérance de la voir !

Blanche était radieuse ; Arnold était en belle humeur pour la première fois depuis son retour de Bade.

Sir Patrick fit tout ce qu'il put pour se laisser gagner par la gaieté de ses jeunes amis, mais, à sa grande surprise aussi bien qu'à la leur, ses efforts restèrent inutiles.

Le cours des événements se tournait évidemment en sa faveur ; il était délivré de la perspective d'un voyage en Écosse, dont le résultat eût été douteux, assuré d'avoir une entrevue avec Anne dans quelques jours ; néanmoins il resta en proie aux humeurs noires toute la soirée.

– Encore à la baisse sur nos chances ! lui dit Arnold au moment où ils allaient se séparer pour la nuit, après leur dernière partie de billard. Nous ne pouvions désirer rien de plus encourageant que la perspective que nous promet la semaine prochaine.

Sir Patrick posa sa main sur l'épaule d'Arnold.

– Soyons indulgents l'un et l'autre, dit-il avec sa gravité humoristique, pour l'humiliant spectacle de la folie d'un vieillard. Je sens en ce moment, Arnold, que je donnerais tout ce que je possède au monde pour que la semaine prochaine fût passée.

– Mais pourquoi ?

– C'est là qu'est la folie. Je ne saurais dire pourquoi avec les meilleures raisons pour être dans des dispositions d'esprit plus satisfaisantes que jamais, je me sens envahi par une invincible et inexplicable tristesse. Que conclure de cela ? Est-ce quelque avertissement surnaturel de quelque malheur à venir ? Suis-je sous l'influence d'un dérangement momentané des fonctions du foie ? Telle est la question. Qui la décidera ? Que l'humanité est méprisable, Arnold, quand on la connaît bien !... Donnez-moi la bougie et souhaitons que ce soit le foie...

HUITIÈME SCÈNE

L'OFFICE

44

ANNE REMPORTE UNE VICTOIRE

Un certain soir du mois de septembre, au moment où Blanche et Arnold effectuaient leur retour de Bade à l'Hermitage, un homme âgé, un œil terne et voilé, l'autre humide et brillant, était assis seul dans l'office de l'auberge de la *Harpe d'Écosse* dans le comté de Perth, sucrant avec attention un verre de punch au whisky.

On sait que cet homme s'était attribué le rôle d'un père vis-à-vis d'Anne Sylvestre, et celui d'humble serviteur vis-à-vis de Blanche à la fête donnée aux Cygnes. Il est maintenant en relations amicales avec une troisième dame, et prend le rôle mystérieux d'un *ami dans l'ombre*, vis-à-vis de Mrs Glenarm.

En arrivant dans le comté de Perth, le lendemain de la fête donnée à la propriété des Cygnes, Bishopriggs s'était rendu à la *Harpe d'Écosse*, auberge dans laquelle il avait l'avantage d'être connu comme le bras droit de Mrs Inchbare et d'occuper un rang distingué parmi les vieux et intimes amis du premier garçon. Il demanda ce premier garçon sous le nom de Thomas, ou, plutôt, de Tammy Pennyquick.

Le pauvre Bishopriggs trouva son ami dans un triste état de corps et d'esprit. Combattant les désagréables assauts d'un rhumatisme, Thomas Pennyquick contemplait avec effroi la perspective d'être cloué au lit par une longue maladie, avec une femme et un enfant à nourrir, pendant que les émoluments de sa place passeraient dans la poche du premier étranger qui se présenterait pour le remplacer dans ses fonctions.

Bishopriggs écouta cette douloureuse histoire et entrevit, avec sa finesse habituelle, le moyen de servir ses intérêts tout en jouant le rôle de l'ami généreux et dévoué de Thomas.

Il s'offrit à l'instant pour remplir la place, sans prendre les émoluments du pauvre garçon malade, à la seule condition que le propriétaire de l'auberge consentît à lui accorder gratuitement la table et le logement.

L'aubergiste ayant très volontiers accepté cette condition, Thomas Pennyquick se retira dans sa famille, et Bishopriggs se trouva doublement garanti par une position avouable et par une action si vertueuse, contre les soupçons qui auraient pu s'attaquer à un étranger dans le comté de Perth, au cas où sa correspondance avec Mrs Glenarm le rendrait l'objet d'investigations légales provoquées par les amis de la belle veuve.

En ouvrant ainsi la campagne, Bishopriggs avait de nouveau fait preuve de la sagacité qui l'avait distingué dans toute cette affaire.

Néanmoins, la découverte de ses démarches ténébreuses le menaçait par un côté qui n'était pas entré dans ses calculs. Anne Sylvestre était dans le comté de Perth.

Elle y était venue pour éclaircir le soupçon qui lui désignait Bishopriggs comme le mystérieux personnage qui essayait de tirer un avantage pécuniaire de sa correspondance.

Les recherches faites à la requête d'Anne, dès son arrivée dans la ville, et sur des déclarations qui faisaient connaître le nom et les anciennes fonctions de premier garçon à l'auberge de Craig Fernie, exercées par Bishopriggs, amenèrent facilement à savoir que le bonhomme était celui-là même qui venait de faire une si belle action à l'endroit de Thomas Pennyquick.

Le jour même de l'arrivée d'Anne dans le comté de Perth vers le soir, elle fut informée que Bishopriggs était en service à

l'auberge de la *Harpe d'Écosse*. Le propriétaire de l'hôtel où elle était descendue lui demanda s'il devait l'envoyer chercher, elle répondit :

– Non. Je porterai mon message moi-même. J'ai besoin seulement d'une personne qui me montre le chemin de l'auberge.

Retiré dans la solitude de l'office du premier garçon, Bishopriggs était donc tranquillement assis, faisant fondre le sucre dans son punch au whisky.

On arrivait à cette heure de la soirée où un peu de tranquillité s'établissait dans l'auberge, avant ce qu'on appelait le coup de feu du soir. Bishopriggs avait coutume de boire et de méditer chaque jour pendant cet intervalle de repos. Il goûta son punch et sourit d'un air satisfait en reposant le verre sur la table.

Les perspectives qui s'ouvraient devant lui étaient assez agréables. Il avait dépisté les hommes de loi, pendant les préliminaires de ses négociations. Il n'avait plus maintenant qu'à attendre que la crainte d'un scandale public, entretenue par quelques lettres de *l'ami dans l'ombre*, produisît son effet sur Mrs Glenarm et la poussât à payer de ses propres mains l'argent demandé comme prix de la fameuse correspondance.

« Laissons mûrir l'idée dans son cerveau et l'argent sortira de lui-même de sa bourse », pensait Bishopriggs.

Ses réflexions furent interrompues par l'apparition d'une malpropre servante, qui portait un mouchoir de coton noué autour de la tête et tenait une casserole à la main.

– Eh ! Maître Bishopriggs, cria la fille, il y a là une belle jeune dame qui vient vous demander par votre nom.

– Une dame ! répéta Bishopriggs d'un air de vertueux dégoût. Vous ne saurez jamais faire rien de bien. Osez-vous bien venir près d'un homme décent et raisonnable comme moi, lui

faire une pareille ouverture ? Pour qui me prenez-vous ? Pour un Marc Antoine qui perdit le monde par amour, un pur fou !... pour un Don Juan qui comptait ses concubines par centaines, ou pour Salomon ? Sauvez-vous avec votre batterie de cuisine, et dites à la Vénus errante qui vous envoie d'aller se promener !...

Avant que la fille eût pu répondre, elle se sentit poussée doucement, et Bishopriggs demeura foudroyé à la vue d'Anne Sylvestre, debout devant lui.

– Vous feriez mieux de dire à cette fille que je ne suis pas une étrangère pour vous, dit Anne en jetant un coup d'œil à la servante, qui était restée dans le corridor et la regardait avec un étonnement stupide.

– La propre fille de ma sœur ! s'écria Bishopriggs, avec sa présence d'esprit accoutumée. Allez à vos affaires, Meggie. Cette belle personne est de ma chair et de mon sang. Les méchantes langues n'ont rien à dire contre cela. Que Dieu nous protège et nous guide ! ajouta-t-il en changeant de ton, dès que la servante eut refermé la porte sur eux. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

– J'ai quelque chose à vous dire. Je ne suis pas bien, j'ai besoin de me reposer un peu. Donnez-moi une chaise.

Bishopriggs obéit en silence. Son bon œil se fixa sur Anne, lorsqu'il avança la chaise, avec une attention défiante.

– J'ai besoin de savoir une chose, dit-il. Par quels moyens miraculeux, ma jeune dame, avez-vous pu me découvrir à cette auberge ?

Anne lui répéta les questions qu'elle avait adressées et les résultats qu'elle avait obtenus, tout cela clairement et franchement. Le visage assombri de Bishopriggs commença à s'éclairer.

– Eh ! eh ! s'écria-t-il, en reprenant toute son impudence native. Comme j'ai déjà eu l'occasion de le faire observer à une

autre dame, c'est tout simplement merveilleux comme les bonnes actions d'un homme se découvrent en ce monde. J'ai fait une bonne action au profit du pauvre Thomas Pennyquick. Voici que le bruit en a circulé dans le Perth, et Samuel Bishopriggs est si bien connu qu'une étrangère n'a qu'à le demander pour le trouver sur l'heure. Comprenez bien, je vous en conjure, que ce n'est pas ma main qui a attaché cette nouvelle plume à mon chapeau. Comme bon calviniste, mon âme est pure de toute vanité ; quand je considère ma vaine renommée, je me demande comme le Psalmiste se l'est demandé avant moi, par quelle rage d'enfer les hommes ont-ils inventé la vanité... Il me semble que vous aviez quelque chose à me dire, ajouta-t-il en revenant tout à coup à l'objet de la visite d'Anne. Est-il humainement possible que vous ayez fait le voyage de Perth tout exprès ?

Une expression soupçonneuse se montra de nouveau sur son visage.

Cachant de son mieux le dégoût qu'il lui inspirait, Anne lui exposa le motif de sa visite, de la manière la plus directe et en aussi peu de mots que possible.

– Je suis venue ici pour vous demander quelque chose, dit-elle.

– Quoi ?... quoi ?... Est-il possible que vous ayez besoin de moi ?

– J'ai besoin de la lettre que j'ai perdue à Craig Fernie.

L'empire de Bishopriggs sur lui-même fut ébranlé par cette attaque directe. Sa langue si preste demeura paralysée pour un moment.

– Je ne comprends pas où vous voulez en venir, dit-il, après un long intervalle et avec la conscience qu'il avait été bien près de se trahir.

Le changement survenu dans les manières du bonhomme démontra clairement à Anne qu'elle avait trouvé, en Bishopriggs, la personne même qu'elle cherchait.

– Vous avez ma lettre, dit-elle en insistant sévèrement pour obtenir la vérité, et vous êtes en train de chercher à en faire un honteux usage. Je ne vous permettrai pas de trafiquer de mes affaires privées. Vous avez offert de vendre une lettre qui m'appartient à une personne étrangère. J'insiste pour que vous me la rendiez, avant que j'aie quitté cette pièce.

Bishopriggs hésitait. Il croyait qu'Anne avait été informée en secret par les hommes de loi de Mrs Glenarm. Cette idée se confirma dans son esprit. Il sentit la nécessité de faire une réponse prudente.

– Je ne veux pas perdre un temps précieux, dit-il après un moment de réflexion, à chasser le souffle de la médisance. C'est un souffle sans objet, ma jeune dame, quand il s'attaque à un honnête homme comme moi. Ayez plutôt honte d'avoir dit ce que vous venez de dire sur moi… sur moi qui ai été un père pour vous à Craig Fernie. Qu'est-ce qui vous a poussé à cela ? Y a-t-il un homme ou une femme qui m'ait calomnié derrière mon dos !

Anne prit le *Journal de Glasgow* dans la poche de son manteau de voyage, et le plaça devant lui, tout ouvert à l'endroit où était relatée la tentative d'escroquerie dirigée contre Mrs Glenarm.

– J'ai trouvé là, dit-elle, tout ce que j'avais besoin de connaître.

« Puisse la tribu des éditeurs, des imprimeurs, des marchands de papier, des vendeurs de journaux, et toute la séquelle, être précipitée dans les profondeurs de l'Enfer ! »

Après cette pieuse exclamation faite mentalement, Bishopriggs prit ses lunettes et lut le passage qui lui avait été désigné.

– Je ne vois rien là touchant le nom de Samuel Bishopriggs, rien qui concerne ce que vous avez pu perdre ou ne pas perdre à Craig Fernie, dit-il, toujours défendant sa position avec un courage digne d'une meilleure cause.

L'orgueil d'Anne se révolta à l'idée de prolonger cette discussion. Elle se leva et dit son dernier mot.

– J'en ai assez appris, répondit-elle, pour savoir qu'il n'y a pas d'autre argument qui agisse sur vous que l'argent. Si l'argent peut m'épargner l'ennui de discuter avec vous, toute pauvre que je sois, vous en aurez. Gardez le silence, s'il vous plaît, vous avez intérêt à entendre ce qu'il me reste à vous dire.

Elle ouvrit sa bourse et en tira un billet de cinq livres.

– Si vous vous décidez à avouer la vérité et à rendre la lettre, reprit-elle, je vous donnerai ceci, comme récompense pour m'avoir restitué quelque chose que j'ai perdu. Si vous persistez dans les menées coupables que vous poursuivez en ce moment, je puis et je veux faire de la lettre que vous m'avez volée une feuille de papier sans valeur entre vos mains. Vous avez menacé Mrs Glenarm de mon intervention... Supposez que j'aille trouver Mrs Glenarm... Supposez que j'intervienne avant la fin de la semaine... Supposez que j'aie entre mes mains d'autres lettres de Mr Delamayn et que je les produise... Que devient alors votre marché avec Mrs Glenarm ? Répondez à cela !...

Les couleurs reparurent sur son pâle visage. Ses yeux éteints et fatigués, quand elle était entrée, brillèrent d'un incommensurable mépris.

– Répondez à cela !... répéta-t-elle.

C'était comme un retour de son ancienne énergie qui révélait bien que le feu de la colère et de la passion n'était pas encore tout à fait éteint dans cette malheureuse femme.

Bishopriggs avait un mérite, mérite bien rare parmi les hommes, celui de reconnaître qu'il était battu. Il avait aussi un talent, celui de se retirer après la défaite avec tous les honneurs de la guerre.

– Miséricorde ! s'écria-t-il de l'air le plus innocent du monde. Serait-ce vous-même qui avez écrit la lettre adressée à l'homme appelé Geoffrey Delamayn, et reçu la petite réponse au crayon, sur la page blanche ?... Comment, au nom du ciel, pouvais-je savoir que c'était à ce chiffon que vous en vouliez ?... L'avez-vous jamais dit à l'hôtel que vous étiez Anne Sylvestre ?... Jamais !... Cette pauvre créature de mari que j'ai vu avec vous à l'hôtel était donc Geoffrey Delamayn ?... Le Geoffrey que j'ai vu a paru à mes yeux être deux fois grand et gros comme lui. Vous demandez votre lettre ? Sur ma foi, maintenant que je sais que cette lettre est à vous, je vous la rendrai avec le plus grand plaisir que j'aie éprouvé de ma vie.

Il ouvrit son portefeuille, et vraiment en tira la lettre avec un empressement digne du plus honnête homme du monde. Et, ce qui est encore plus merveilleux, il feignit la plus parfaite indifférence au sujet du billet de cinq livres qu'Anne tenait à la main.

– Tenez ! tenez ! dit-il, dois-je prendre votre argent ?... Ce point n'est pas bien clair dans mon esprit. Eh ! bon ! bon ! je le recevrai, si cela vous plaît, comme un souvenir pour les quelques petits services que j'ai été à même de vous rendre à l'auberge vous ne verrez peut-être pas d'objection à m'écrire une ligne, en manière de reçu pour me mettre à l'abri de tout nouveau soupçon, au sujet de cette lettre ?

Anne jeta le billet sur la table et lui arracha la lettre des mains.

– Vous n'avez pas besoin de reçu, répondit-elle. Il n'y aura plus de lettre pour porter témoignage contre vous !

Elle leva l'autre main pour la déchirer, Bishopriggs lui saisit les deux poignets et la tint ferme.

– Un instant ! dit-il, vous n'aurez pas la lettre, ma jeune dame, sans reçu. Il se peut qu'il soit indifférent pour vous, maintenant que vous avez épousé un autre homme, que Geoffrey Delamayn vous ait fait ou non de belles promesses, autrefois. Mais, sur ma foi ! il est de quelque importance pour moi, qui ai été accusé d'avoir volé la lettre et d'avoir voulu en faire l'objet d'un marché, et Dieu sait ce qui en est, d'avoir un reçu couché sur un morceau de papier. Donnez-moi mon reçu d'abord et vous ferez ensuite ce que vous voudrez de la lettre.

La lettre échappa des mains d'Anne ; celle-ci laissa Bishopriggs en reprendre possession quand elle tomba entre eux sur le plancher.

« Il se peut qu'il soit indifférent pour vous, maintenant que vous avez épousé un autre homme, que Geoffrey Delamayn vous ait fait ou non de belles promesses, autrefois. »

Ces paroles venaient de lui faire voir sa position sous un jour qu'elle n'avait pas envisagé encore. Elle avait sincèrement exprimé le dégoût que lui inspirait Geoffrey, quand elle avait déclaré, dans sa lettre à Arnold, que si Geoffrey lui offrait le mariage à présent, comme réparation du passé, elle aimerait mieux mourir que de devenir sa femme.

Comme il ne lui était jamais venu à l'esprit que d'autres pussent mal interpréter les susceptibilités d'orgueil qui lui conseillaient de renoncer à faire valoir ses droits sur l'homme qui l'avait perdue, elle n'avait jamais compris que si elle lui laissait, par mépris, la liberté de se vendre à la première femme qui aurait assez d'argent pour le payer, sa conduite viendrait sanctionner cette fausse conclusion : qu'elle était impuissante contre cet homme, parce qu'elle était déjà mariée à un autre homme.

Les couleurs qui avaient reparu sur son visage s'évanouirent pour faire place à une pâleur mortelle. Elle commençait à voir que le but de son voyage dans le Nord n'était pas encore atteint !

– Je vous donnerai votre reçu, dit-elle. Dites-moi ce que je dois écrire et je l'écrirai.

Bishopriggs dicta le reçu. Elle l'écrivit et le signa. Bishopriggs le mit dans son portefeuille avec le billet de cinq livres et lui remit la lettre en échange.

– Déchirez-la, si vous voulez, dit-il ; cela m'est égal, à présent.

Pendant un moment elle hésita.

Un soudain frémissement la parcourut tout entière... un avertissement peut-être de l'influence que cette lettre, sauvée de la destruction par l'épaisseur d'un cheveu, était destinée à exercer sur sa vie à venir.

Elle revint à elle et serra son manteau autour de sa froide taille, comme si elle avait senti une passagère impression.

– Non, dit-elle, je garderai cette lettre.

Elle la plia et la mit dans la poche de sa robe, puis elle marcha vers la porte comme pour sortir, et s'arrêta sur le seuil.

– Une chose encore, ajouta-t-elle. Connaissez-vous l'adresse actuelle de Mrs Glenarm ?

– Vous allez réellement chez Mrs Glenarm ?

– Cela ne vous regarde pas. Vous pouvez répondre ou ne pas répondre à ma question, c'est comme il vous plaira.

– Eh ! ma jeune dame, vous n'aviez pas ce caractère dans le temps, à l'hôtel. N'importe !... n'importe !... vous m'avez donné votre argent, et, en retour, je vous ferai bonne mesure, de mon

côté. Mrs Glenarm s'est rendue en secret, incognito, comme elle dit, chez le frère de Geoffrey Delamayn à sa propriété des Cygnes. Vous pouvez vous fier à ce renseignement, et il n'a pas été facile à obtenir, car *ils* croient bien que c'est un secret pour tout le monde. Le plus jeune fils de Thomas Pennyquick, qui n'a que deux enfants, est petit groom dans la maison où Mrs Glenarm est venue en visite dans le faubourg de Perth. Gardez un secret, si vous pouvez, avec toutes les oreilles qui sont ouvertes dans l'antichambre... Eh ! la voilà partie sans un mot d'adieu ! s'écria-t-il, quand Anne l'eut quitté sans cérémonie, au milieu de sa dissertation sur la difficulté de garder un secret avec de nombreux domestiques. Il se trouve que je me suis mis en route pour recueillir de la laine, et que je reviens tondu, ajouta-t-il tristement en réfléchissant à la désastreuse conclusion de la spéculation si brillante dans laquelle il s'était embarqué. Ma foi ! il n'y avait pas autre chose à faire pour moi que glisser des mains de cette jeune dame. Qu'est-ce que cela lui fait que Geoffrey épouse ou non une autre femme ? pensa-t-il en revenant à la question qu'Anne lui avait posée avant de partir. Et quel but peut-elle avoir, si réellement elle a l'intention de se rendre près de Mrs Glenarm ?

Quel que fût le but de miss Sylvestre, sa première démarche, après s'être reposée deux jours, fut de quitter Perth, par le premier train du matin, pour se rendre aux Cygnes.

NEUVIÈME SCÈNE

LE SALON DE MUSIQUE

45

JULIUS FAIT UN MALHEUR

Julius Delamayn était seul, allant et venant, son violon à la main, sur la terrasse de sa résidence des Cygnes.

Les ombres du soir commençaient à descendre ; on était à la fin de cette journée où Anne Sylvestre avait quitté Perth.

L'après-midi, pendant quelques heures, Julius s'était sacrifié aux devoirs de sa position politique, tels que les lui avait tracés son père. Il s'était soumis à la cruelle nécessité de faire un discours à ses électeurs, à une réunion publique qui se tenait dans la ville voisine de Kirkandrew.

Une détestable atmosphère qu'il faut respirer ; un auditoire turbulent auquel il faut s'adresser ; une opposition insolente qu'il faut se concilier ; de sottes questions auxquelles il faut répondre ; de grossières interruptions qu'il faut supporter ; des mains sales qu'il faut presser : telles sont les étapes par lesquelles doit passer le gentleman anglais qui se porte candidat, dans son voyage de la modeste obscurité de la vie privée à la glorieuse publicité de la Chambre des communes.

Julius se soumettait à ces ennuis préliminaires qui attendent le premier pas dans la vie politique, ennuis qui sont la conséquence naturelle de nos libres institutions. Il avait eu toute la patience nécessaire. Mais il était retourné chez lui, plus indifférent, si cela était possible, aux attraits des honneurs parlementaires que lorsqu'il en était parti.

Les discordantes vociférations du peuple, qui retentissaient encore dans ses oreilles, avaient aiguisé sa sensibilité accoutu-

mée au charme de la poésie des sons, et son goût passionné pour les compositions de Mozart, interprétées sur le piano et le violon.

Ayant en main son instrument bien-aimé, il était sorti sur la terrasse pour respirer l'air frais du soir ; il attendait l'arrivée du domestique qu'il avait appelé à l'aide de la sonnette du salon de musique. Le serviteur apparut sur le seuil de la porte-fenêtre, et en réponse à la question de son maître, annonça que Mrs Delamayn était en visites, et qu'elle ne devait pas rentrer avant une heure.

Julius grommela :

– La plus belle musique que Mozart ait écrite pour le violon associe cet instrument au piano.

Sans l'aide de sa femme, le mari était muet.

Après un instant de réflexion, il fut frappé d'une idée qui devait, jusqu'à un certain point, remédier à l'absence de Mrs Delamayn.

– Mrs Glenarm est-elle aussi sortie ? demanda-t-il.

– Non, monsieur.

– Portez mes compliments à Mrs Glenarm, et priez-la, si elle n'a rien de mieux à faire, de venir me rejoindre au salon de musique.

Le domestique partit avec son message.

Julius s'assit sur un banc de la terrasse et commença à accorder son violon.

Mrs Glenarm, nous le savons déjà par Bishopriggs, était allée secrètement chercher aux Cygnes un refuge contre son correspondant anonyme. Musicalement parlant, elle était bien loin d'être capable de suppléer Mrs Delamayn.

Julius possédait en sa femme une de ces rares artistes sous les doigts desquelles le piano trouve une âme et produit de l'harmonie et non du bruit.

La fine organisation qui peut accomplir ce miracle n'avait pas été accordée à Mrs Glenarm. Elle avait eu de bons maîtres et l'on pouvait s'en fier à elle pour jouer correctement, mais c'était tout. Julius, affamé de musique et résigné aux circonstances, n'en demandait pas plus.

Le domestique revint avec cette réponse :

– Mrs Glenarm viendra joindre Mr Delamayn au salon de musique dans dix minutes.

Julius se leva fort satisfait et reprit sa promenade sur la terrasse, tantôt exécutant un petit fragment de musique, tantôt s'arrêtant pour regarder les fleurs, avec des yeux sensibles à leur beauté et une main amoureuse dont le toucher était une caresse.

Si le Parlement l'avait vu en ce moment, le Parlement aurait adressé cette question à son illustre père :

– Est-il possible que vous ayez engendré un pareil fils ?

S'étant arrêté un moment pour tendre l'une des cordes de son violon, Julius demeura bien surpris à la vue d'une dame qui s'avançait vers lui sur la terrasse.

Il alla à sa rencontre, et s'apercevant qu'elle lui était complètement inconnue, il supposa que c'était, selon toutes les probabilités, une personne qui venait visiter sa femme.

– Ai-je l'honneur de parler à une amie de Mrs Delamayn ? demanda-t-il.

– Le domestique m'a informé que Mrs Delamayn était sortie, dit l'étrangère, et que je trouverais ici Mr Delamayn.

Julius salua et attendit une plus ample explication.

– Je dois vous prier d'excuser mon indiscrétion, continua l'étrangère ; l'objet de ma visite est de vous demander la permission de voir une dame qui, à ce qu'on m'a dit, est en ce moment l'hôte de votre maison.

L'étrange formalisme de la demande étonna Julius.

– Voulez-vous parler de Mrs Glenarm ? demanda-t-il.

– Oui.

– Ne croyez pas, je vous prie, qu'aucune permission soit nécessaire. Une amie de Mrs Glenarm peut se considérer comme la bienvenue dans cette maison.

– Je ne suis pas une amie de Mrs Glenarm : je lui suis complètement étrangère.

Cette réplique rendait un peu plus intelligible la demande cérémonieuse de la dame, mais laissait dans l'obscurité l'objet qu'elle se proposait en désirant de voir Mrs Glenarm.

Julius attendit poliment qu'il plût à l'inconnue de continuer et de s'expliquer davantage. L'explication n'était pas facile à donner, ses yeux s'abaissèrent vers la terre. Elle hésita avec un sentiment pénible.

– Mon nom, si je le dis, reprit-elle sans relever les yeux, vous renseignera peut-être.

Elle s'arrêta, les couleurs se montrèrent et disparurent de ses joues. Elle hésita encore, lutta contre son agitation et parvint à la vaincre.

– Je suis Anne Sylvestre, dit-elle tout à coup en relevant son pâle visage et en assurant sa voix tremblante.

Julius tressaillit et la regarda dans une silencieuse surprise.

Ce nom lui était doublement connu. Il n'y avait pas longtemps qu'il l'avait entendu sortir des lèvres de son père, pen-

dant qu'il se tenait au chevet du vieillard malade. Lord Holchester lui avait recommandé, instamment recommandé de garder ce nom dans sa mémoire et de prêter son aide à la femme qui le portait, si jamais elle venait s'adresser à lui.

Il avait encore entendu mentionner ce nom plus récemment, associé alors d'une façon scandaleuse à celui de son frère.

À la réception de la première lettre anonyme qui lui avait été adressée, Mrs Glenarm avait non seulement sommé Geoffrey de réfuter la calomnie lancée contre lui, mais elle avait envoyé une copie de la lettre à ses parents, aux Cygnes.

La défense de Geoffrey n'avait pas convaincu Julius que son frère fût exempt de tout blâme. Maintenant qu'il regardait Anne Sylvestre, ce doute lui revint avec plus de force.

Cette femme si modeste, si simple, si distinguée, était-elle l'aventurière éhontée représentée par Geoffrey, comme invoquant des droits sur lui, en vertu de sottes relations de galanterie, alors qu'elle se savait déjà mariée à un autre homme ?

Cette femme qui avait la voix, l'air, les manières d'une dame du meilleur monde, était-elle liguée, ainsi que Geoffrey le déclarait, avec le vagabond illettré qui avait essayé de soutirer de l'argent à Mrs Glenarm, sous le voile de l'anonymat ?

Impossible !

Même en faisant la plus large part au danger de se fier aux apparences, c'était impossible.

– Votre nom a été prononcé devant moi, dit Julius, après avoir pris du temps pour répondre.

Son instinct de gentleman le faisait hésiter à dire qu'il avait entendu ce nom associé à celui de son frère.

– Mon père m'a parlé de vous, ajouta-t-il, adoptant un moyen plus digne d'expliquer comment il la connaissait, la dernière fois que je l'ai vu à Londres.

– Votre père !

Elle avança d'un pas avec une expression de défiance mêlée de surprise sur le visage.

– Votre père est lord Holchester, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Comment a-t-il été amené à parler de moi ?

– Il était malade, alors, répondit Julius, et il repensait à des événements passés, dont je n'ai aucune connaissance. Il m'a dit qu'il avait connu votre père et votre mère. Il désirait, si jamais vous aviez besoin d'assistance, que je me misse à votre service. Quand il m'exprima ce désir, il parlait très sérieusement, ce qui me donna à penser qu'il associait un sentiment de regret à de certains souvenirs.

Lentement et en silence, Anne recula jusqu'au mur de la terrasse qui était près d'elle. Elle y appuya l'une de ses mains pour se soutenir. Julius avait prononcé des paroles terribles sans en avoir le moindre soupçon.

Anne ne savait pas que l'homme qui l'avait trahie était le fils de cet autre homme, qui, en découvrant un vice de forme dans le mariage de sa mère, avait fourni à un ambitieux le moyen de trahir sa mère avant elle.

Maintenant marchait-elle, sans le savoir, sur la trace de la morte ?

Était-ce une destinée héréditaire ?

Les intérêts du moment s'effacèrent de son esprit, quand ce formidable doute vint l'assiéger. Elle se reporta au temps de son

enfance. Elle revit le visage de sa mère, flétri par le désespoir, lorsque le titre d'épouse lui fut dénié.

Julius s'approcha d'elle et la ramena aux réalités présentes.

– Puis-je vous faire donner quelque chose ? demanda-t-il. Vous paraissez très malade. J'espère n'avoir rien dit qui ait pu vous affliger.

Cette question échappa à son intention. Elle fit elle-même une question au lieu de répondre.

– Avez-vous réellement dit cela ? fit-elle. Ignoriez-vous vraiment à quoi pensait votre père, quand il vous a parlé de moi ?

– Je l'ignorais entièrement.

– Est-il probable que votre frère en sache plus long que vous à ce sujet ?

– Certainement non.

Elle s'arrêta, absorbée une seconde fois par ses réflexions. Le jour mémorable et funeste où ils s'étaient rencontrés pour la première fois, frappée par le nom de famille de Geoffrey, elle lui avait demandé s'il n'y avait pas eu quelques relations entre leurs parents au temps passé. S'il l'avait trompée sur tous les autres points, il ne l'avait pas trompée sur celui-ci.

Il lui avait parlé avec une entière bonne foi, en lui déclarant n'avoir jamais entendu prononcer le nom de son père ou de sa mère, dans la maison paternelle.

La curiosité de Julius était éveillée. Il essaya d'amener Anne à en dire davantage.

– Vous paraissez savoir à quoi mon père faisait allusion quand il m'a parlé de miss Sylvestre, reprit-il. Puis-je vous demander...

Elle l'interrompit d'un geste suppliant.

– Je vous en prie, ne me le demandez pas ! C'est une histoire passée... qui ne vous intéresse guère... qui n'a rien à faire avec le motif de ma présence ici... Je dois revenir, continua-t-elle à la hâte, au but qui m'amène, et abuser de votre bonté... Avez-vous entendu parler de moi, Mr Delamayn, par un membre de votre famille autre que votre père ?

Julius n'avait pas prévu qu'elle dût aborder, d'elle-même le pénible sujet qu'il s'était interdit de toucher. Il demeura un peu désappointé.

Il avait attendu d'elle plus de délicatesse de sentiment.

– Est-il nécessaire, demanda-t-il froidement, d'entrer dans tout cela ?

Le sang reparut encore aux joues d'Anne.

– Si cela n'avait pas été nécessaire, répondit-elle, pensez-vous que j'aurais pu me décider à vous en parler moi-même ? Permettez-moi de vous rappeler que je suis ici par tolérance. Si je ne parle pas franchement, au prix de n'importe quel sacrifice de mes répugnances, je rends ma situation plus embarrassante encore. J'ai quelque chose à dire à Mrs Glenarm, sur les lettres anonymes qu'elle a reçues dans ces derniers temps. Et j'ai aussi un mot à lui dire au sujet du mariage qu'elle veut contracter. Avant que vous me permettiez chez vous de pareilles démarches, vous avez le droit de savoir qui je suis. Je vous l'ai avoué. Vous devez avoir entendu tout ce qui a pu être dit de mal sur ma conduite ; votre visage m'avertit que je ne me trompe pas. Après l'indulgence que vous m'avez montrée, je ne commettrai pas la bassesse de vous prendre par surprise. Peut-être, Mr Delamayn, comprenez-vous maintenant pourquoi je me sens obligée de faire allusion à votre frère. Voulez-vous m'accorder la permission de parler à Mrs Glenarm ?...

Cela fut dit si simplement, si modestement, et avec une si sincère et si touchante résignation dans le ton et dans les manières que Julius rendit aussitôt à la jeune femme le respect et la sympathie que, pour un moment, il lui avait injustement retirés.

– Vous avez mis en moi une confiance que peu de personnes, dans votre position, auraient eue. Je me sens obligé, en retour, d'avoir confiance en vous. Je prends pour accordé que le motif qui vous guide en cette circonstance est un motif qu'il est de mon devoir de respecter. Ce sera à Mrs Glenarm à dire si elle désire ou non que cet entretien ait lieu. Tout ce que je puis faire, c'est de vous laisser libre de le lui proposer… Vous en êtes libre.

Comme il parlait, le son du piano arriva jusqu'à lui, venant du salon de musique. Julius désigna du doigt la porte-fenêtre qui ouvrait sur la terrasse.

– Vous n'avez qu'à entrer par cette porte, dit-il, et vous trouverez Mrs Glenarm seule.

Anne le salua et le quitta.

Arrivée au bas des quelques marches qui montaient jusqu'à la porte, elle s'arrêta pour rassembler ses pensées.

Une certaine répugnance à aller plus avant et à entrer dans le salon s'empara d'elle, au moment où elle mit le pied sur la première marche. L'annonce du mariage projeté de Mrs Glenarm n'avait pas fait sur elle l'effet que sir Patrick avait supposé, elle n'avait trouvé dans son cœur ni un reste d'amour ni un sentiment de jalousie.

Son but, quand elle était partie pour Perth, n'était bien que de ramener, entre ses mains, sa correspondance avec Geoffrey. Le changement de vues qui l'avait conduite aux Cygnes était entièrement dû à une nouvelle façon d'envisager sa position vis-à-vis de Mrs Glenarm que le gros bon sens de Bishopriggs lui avait suggérée. Si elle s'abstenait de protester contre ce mariage, dans

l'intérêt de la réparation que lui devait Geoffrey, sa conduite n'aurait-elle pas pour effet de confirmer l'audacieuse assertion de Geoffrey, disant qu'elle était déjà mariée ?

Dans son propre intérêt, elle aurait encore pu hésiter à agir. Mais l'intérêt de Blanche était en jeu, et pour Blanche elle s'était décidée à faire le voyage à la résidence des Cygnes.

Avec les sentiments qu'elle éprouvait maintenant pour Geoffrey et sentant si bien qu'elle ne désirait plus la réparation qu'elle allait demander, elle croyait sauvegarder son respect d'elle-même, en se proposant un but qui pût la justifier, à ses propres yeux, de prendre le rôle de rivale de Mrs Glenarm.

Elle n'avait qu'à se rappeler la situation critique de Blanche, pour voir clairement le but qu'elle devait viser.

En supposant qu'elle pût ouvrir l'entretien qui allait avoir lieu par une démonstration tranquille de ses droits sur Geoffrey, elle pourrait alors, sans crainte d'une fausse interprétation, prendre le ton d'une amie, au lieu de celui d'une ennemie.

Elle pourrait, de la meilleure grâce du monde, assurer à Mrs Glenarm qu'elle n'avait pas de rivalité à craindre, à la condition qu'elle engageât Geoffrey à réparer le mal qu'il avait fait.

Elle pourrait lui dire : Épousez-le, sans avoir à craindre un mot de moi, s'il dément les paroles et les actes qui jettent un doute sur le mariage d'Arnold et de Blanche.

Et si elle pouvait amener l'entretien à cette conclusion, le moyen était trouvé de tirer Arnold de la fausse position où il avait été innocemment mis à cause d'elle vis-à-vis de sa femme.

Tel était l'objet qu'elle se proposait maintenant qu'elle arrivait au moment de son entrevue avec Mrs Glenarm.

Jusqu'alors elle avait fermement cru à la possibilité de réaliser ce projet. Mais maintenant qu'elle avait le pied sur la pre-

mière marche, bien des doutes sur le succès de l'expérience qu'elle allait tenter traversaient son esprit.

Pour la première fois, elle voyait le point faible de son raisonnement… pour la première fois elle comprenait combien elle avait été aveugle en admettant comme un fait acquis que Mrs Glenarm trouverait au-dedans d'elle un suffisant sentiment de justice et que la belle veuve aurait assez d'empire sur elle-même pour l'écouter patiemment.

Tout son espoir ne reposait plus que sur l'opinion favorable qu'elle avait d'une femme qui lui était entièrement étrangère ! Mais qu'arriverait-il si les premiers mots échangés venaient lui prouver qu'elle s'était trompée ?

Il était trop tard pour s'arrêter et pour examiner à nouveau la position.

Julius Delamayn avait remarqué son hésitation et s'avançait vers elle, du bout de la terrasse.

Elle n'avait plus autre chose à faire que de maîtriser son irrésolution et de courir le risque hardiment.

– Quoi qu'il arrive, j'ai été trop loin pour m'arrêter, dit-elle.

Animée d'une résolution désespérée, elle franchit les marches et pénétra dans le salon.

Mrs Glenarm, qui était au piano, se leva. Les deux femmes, l'une si richement, l'autre si simplement mise, l'une dans tout l'éclat de sa beauté, l'autre flétrie et fatiguée, l'une ayant la société à ses pieds, l'autre mise à l'index et vivant sous l'ombre désolée du blâme, se trouvèrent face à face et échangèrent les saluts polis qu'échangent entre elles des personnes étrangères.

Mrs Glenarm alla la première au-devant des triviales nécessités de la situation. De bonne grâce, elle mit fin à l'embarras que la timide visiteuse semblait éprouver.

– Je crains que les domestiques ne vous aient pas dit que Mrs Delamayn était sortie.

– Je vous demande pardon. Je n'ai pas demandé à voir Mrs Delamayn.

Mrs Glenarm parut un peu surprise ; elle continua néanmoins avec la même bonne grâce.

– Mr Delamayn, peut-être ?... suggéra-t-elle. Je l'attends d'un moment à l'autre.

Anne donna une nouvelle explication.

– Je quitte à l'instant Mr Delamayn.

Mrs Glenarm ouvrit les yeux plus grands.

Anne continua :

– Si vous voulez bien excuser mon indiscrétion...

Elle hésita, ne sachant comment terminer sa phrase.

Mrs Glenarm, qui commençait à sentir une vive curiosité de ce qui allait suivre, vint encore une fois à son aide.

– Je vous en prie, pas d'excuses, dit-elle. Je crois comprendre que vous êtes assez bonne pour être venue dans le but de me voir. Vous semblez fatiguée... Ne voulez-vous pas prendre un siège ?

Anne ne pouvait plus tenir debout, elle accepta le siège qui lui était offert.

Mrs Glenarm reprit sa place au piano et promena ses doigts chargés de bagues sur le clavier.

– Où avez-vous vu Mr Delamayn ? continua-t-elle. Le plus commode des hommes, excepté quand il a son violon à la main ! Va-t-il bientôt venir ? Allons-nous avoir un peu de musique ?

Mr Delamayn est tout à fait fanatique de musique, n'est-ce pas ? Pourquoi n'est-il pas ici pour nous présenter l'une à l'autre ? Je suppose que vous aimez aussi le style classique ? Saviez-vous que j'étais dans le salon de musique ? Puis-je vous demander votre nom ?

Toutes frivoles qu'elles étaient, les questions de Mrs Glenarm ne furent pas sans utilité. Elles donnèrent à Anne le temps d'évoquer sa résolution. Elle sentit la nécessité de s'expliquer.

– Je parle, je crois, à Mrs Glenarm ? commença-t-elle.

L'aimable veuve sourit et salua gracieusement.

– Je suis venue ici, Mrs Glenarm, avec l'autorisation de Mr Delamayn, pour demander la permission de vous parler d'un sujet qui vous intéresse.

Les doigts ornés de bagues de Mrs Glenarm s'arrêtèrent sur les touches du piano, la face épanouie de Mrs Glenarm se tourna vers l'étrangère avec l'expression d'un soupçon naissant.

– En vérité ?... Je suis intéressée dans tant de sujets. Puis-je vous demander de quoi il s'agit ?...

Le ton dégagé de son interlocutrice inquiéta Anne. Si la nature de Mrs Glenarm était aussi légère qu'elle le paraissait, il y avait peu d'espoir que la sympathie s'établît entre elles.

– Je désirais vous parler, répondit-elle, de quelque chose qui est arrivé pendant que vous étiez en visite dans le voisinage de Perth.

L'expression de naissante surprise qui s'était montrée sur le visage de Mrs Glenarm se changea en une expression caractérisée de méfiance. Ses manières cordiales disparurent tout à coup, sous un voile de civilité conventionnelle.

« Jamais, en son plus beau temps, cette femme n'a été une beauté, pensait-elle. Dans un état déplorable de santé maintenant… vêtue comme une servante… et ayant pourtant l'air d'une dame. Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Ce dernier doute ne pouvait pas être supporté en silence par une personne du tempérament de Mrs Glenarm. Elle chercha la solution du problème de la façon la plus directe, mais habilement excusée par la plus engageante franchise de manières.

– Pardonnez-moi, dit-elle. Ma mémoire des visages est fort mauvaise. Je pense que vous ne m'avez pas entendue tout à l'heure, quand je vous ai demandé votre nom. Nous sommes-nous déjà rencontrées ?

– Jamais.

– Et pourtant, si je comprends bien ce à quoi vous faites allusion, vous désirez me parler d'une chose qui n'intéresse que moi et mes plus intimes amis.

– Vous m'avez parfaitement comprise, dit Anne. Je désire vous parler au sujet de quelques lettres anonymes…

– Pour la troisième fois, voulez-vous me permettre de vous demander votre nom ?

– Vous l'apprendrez dans un instant, si vous voulez me permettre de finir d'abord ce que j'ai à vous dire. Je désire, si je le puis, vous persuader que je viens ici en amie, avant de faire connaître mon nom. Vous ne serez pas fâchée d'apprendre, j'en suis certaine, que vous n'avez plus d'autres ennuis à craindre…

– Pardon encore, dit Mrs Glenarm en l'interrompant pour la seconde fois, il m'est impossible de savoir à quoi attribuer ce gracieux intérêt à mes affaires, de la part d'une personne qui m'est totalement étrangère.

Cette fois, son ton était plus que poliment froid. Il était poliment impertinent. Mrs Glenarm avait toujours vécu dans la

bonne société et elle était passée maîtresse en fait de subtilités et de raffinements d'insolence, dans les rapports avec les personnes qui avaient encouru son déplaisir.

La nature sensible d'Anne sentit sa blessure, mais son patient courage fut le plus fort. Elle n'eut pas l'air de remarquer l'insolence qui avait essayé de la piquer ; elle continua tranquillement, mais avec fermeté, comme si rien n'était arrivé.

– La personne qui vous a écrit sous le voile de l'anonymat, dit-elle, faisait allusion à une correspondance qui n'est plus en sa possession. Cette correspondance est passée dans des mains sûres qui sauront la respecter. Il n'en sera pas fait un ignoble usage, à l'avenir. J'en réponds.

– Vous en répondez ?... répéta Mrs Glenarm, en se penchant par-dessus le piano et en fixant un regard scrutateur sur le visage d'Anne.

La violence de caractère si souvent combinée avec les natures faibles commençait à se trahir en elle, par la coloration de son visage et le froncement de ses sourcils.

– Comment savez-vous ce que cette personne a écrit ? demanda-t-elle. Comment savez-vous que la correspondance est passée dans d'autres mains ?... Qui êtes-vous ?...

Avant qu'Anne ait pu répondre, elle bondit sur ses pieds, électrisée par une nouvelle idée.

– L'homme qui m'a écrit parle de quelque chose, en plus de la correspondance. Il parle d'une femme. J'ai découvert qui vous êtes ! s'écria-t-elle. Vous êtes cette femme !...

Anne se leva de son côté, toujours en possession d'elle-même.

– Mrs Glenarm, dit-elle avec calme, je vous avertis... non, je vous supplie de ne pas prendre ce ton avec moi. Et je m'engage à vous prouver que vous êtes plus intéressée que vous

ne voulez le croire, dans ce qui me reste à vous dire. Je vous en prie, supportez encore un instant ma présence. Je reconnais que vous avez deviné juste. J'avoue que je suis la malheureuse femme qui a été perdue et abandonnée par Geoffrey Delamayn.

– C'est faux ! s'écria Mrs Glenarm. Misérable ! osez-vous bien venir à moi avec votre histoire mensongère ? À quoi pense Mr Delamayn de m'exposer à pareille chose ?

Son indignation de se trouver dans le même lieu que sa rivale fit explosion sans être retenue par le respect des plus simples convenances.

– Je vais sonner les gens, dit-elle. Je vous ferai chasser de cette maison.

Elle essaya de s'approcher de la cheminée pour saisir le cordon de la sonnette. Anne, qui en était plus près, fit un pas en avant au même instant sans dire un mot et fit signe à Mrs Glenarm de reculer.

Il y eut un silence.

Les deux femmes attendaient, les yeux fixés l'une sur l'autre, luttant à qui montrerait le plus de résolution. Au bout d'un instant la plus belle nature l'emporta : Mrs Glenarm recula d'un pas en silence.

– Écoutez-moi, dit Anne.

– Que je vous écoute ? répéta Mrs Glenarm. Vous n'avez pas le droit d'être dans cette maison. Vous n'avez pas le droit de m'imposer votre présence. Quittez cette pièce !

La patience d'Anne, si fermement, si admirablement gardée jusque-là, commençait à lui manquer.

– Prenez garde ! Mrs Glenarm, dit-elle, bien que luttant encore contre elle-même. Je ne suis pas, par nature, une femme patiente. Les tourments ont fait beaucoup pour dompter mon

caractère, mais la patience a ses limites ; vous avez atteint les limites de la mienne. J'ai le droit d'être entendue, et, après tout ce que vous m'avez dit, vous m'entendrez !

– Vous n'avez pas de droit. Femme sans pudeur, vous êtes mariée déjà. Je connais le nom de l'homme : Arnold Brinkworth.

– Est-ce Geoffrey qui vous a dit cela ?

– Je me refuse à répondre à une femme qui parle de Mr Geoffrey Delamayn de cette façon familière.

Anne fit un autre pas en avant.

– Est-ce Geoffrey qui vous a dit cela ? répéta-t-elle.

Il y avait un éclat dans ses yeux, une vibration dans sa voix qui montraient qu'elle s'était enfin réveillée. Mrs Glenarm répondit cette fois.

– Il me l'a dit.

– Il a menti !

– Il n'a pas menti. Je le crois, *lui.* Je ne vous crois pas, *vous.*

– S'il a dit que j'étais autre chose qu'une femme sans époux ; s'il dit qu'Arnold Brinkworth était marié à une autre que miss Lundie, de Windygates ; je le dis encore, il a menti !

– Je le dis encore : je le crois, *lui,* et je ne vous crois pas, *vous.*

– Vous croyez que je suis la femme d'Arnold Brinkworth ?

– J'en suis sûre.

– Et vous me dites cela en face ?

– Je vous le dis en face. Vous pouvez avoir été la maîtresse de Mr Delamayn, vous êtes la femme d'Arnold Brinkworth.

À ces mots, la colère longtemps contenue d'Anne éclata, d'autant plus violente qu'elle avait été plus fermement maîtrisée.

En un moment, le tourbillon de son indignation balaya tout devant elle, non seulement le but qui l'avait amenée aux Cygnes, mais tout sentiment même du tort impardonnable qu'elle avait souffert de la part de Geoffrey.

S'il avait été là en ce moment et qu'il lui eût offert de remplir ses engagements, elle aurait consenti à l'épouser pendant que Mrs Glenarm avait les yeux sur elle, sans penser qu'elle se serait tuée peut-être un moment après, quand la réflexion lui serait revenue.

Le petit aiguillon s'était planté enfin dans cette noble nature. La plus généreuse des femmes n'est qu'une femme après tout.

– Je m'oppose à votre mariage avec Geoffrey Delamayn. J'insiste pour qu'il remplisse la promesse de faire de moi sa femme !... Je l'ai là écrite... par lui... de sa propre main... Sur son âme, il jure d'être à moi... Il tiendra son engagement... Sa maîtresse, disiez-vous ?... Sa femme, Mrs Glenarm, avant que la semaine soit passée...

C'est par ces paroles passionnées qu'elle lui rendit ses insultes en agitant d'un air de triomphe la lettre qu'elle tenait à la main.

Domptée un moment par le doute, épouvantée de penser qu'Anne pouvait réellement avoir sur Geoffrey les droits qu'elle invoquait, Mrs Glenarm répondit pourtant avec l'obstination d'une femme aux abois, résolue à ne pas être persuadée même dans son propre intérêt.

– Je ne renonce pas à lui ! s'écria-t-elle, votre lettre est l'œuvre d'un faussaire. Vous n'avez pas de preuves… Je ne veux pas… je ne veux pas renoncer à lui ! répéta-t-elle, avec l'impuissante réitération d'un enfant en colère.

Anne montra dédaigneusement la lettre.

– Voilà son engagement écrit, dit-elle. Tant que je vivrai, jamais vous ne serez sa femme.

– Je serai sa femme le lendemain de la course à pied. Je vais le retrouver à Londres et le tenir en garde contre vous.

– Je serai à Londres avant vous, avec ceci dans ma main. Connaissez-vous son écriture ?

Elle avança la lettre tout ouverte. La main de Mrs Glenarm s'avança avec la prestesse d'une patte de chat. Quelque prompte qu'elle eût été, sa rivale fut plus prompte encore.

Pendant un instant elles se mesurèrent des yeux, l'une tenant la lettre derrière elle, l'autre la main encore tendue en avant.

Au même instant, avant qu'un mot de plus eût été échangé entre elles, la porte-fenêtre s'ouvrit. Julius entra dans la chambre, et s'adressant à Anne :

– Nous avons décidé sur la terrasse, dit-il tranquillement, que vous parleriez à Mrs Glenarm si elle le désirait. Pensez-vous que l'entretien doive continuer plus longtemps ?

La tête d'Anne retomba sur sa poitrine. Son fier courroux s'était subitement amorti.

– J'ai été cruellement provoquée, Mr Delamayn, répondit-elle. Mais je n'ai pas le droit d'invoquer ce moyen de défense.

De chaudes larmes de honte lui vinrent aux yeux et se répandirent sur ses joues. Elle baissa immédiatement la tête pour les lui cacher.

– La seule chose que je puisse faire, c'est de vous demander pardon et de quitter cette maison.

Elle se dirigea vers la porte en silence ; Julius Delamayn lui fit l'insignifiante politesse de lui éviter la peine de l'ouvrir, elle sortit.

L'indignation de Mrs Glenarm, suspendue un moment, se tourna contre Julius lui-même.

– Si un piège m'a été tendu pour me forcer à voir cette femme sous votre approbation, dit-elle avec hauteur, je me dois à moi-même, Mr Delamayn, de suivre son exemple et de quitter votre maison.

– Je l'ai autorisée à vous demander un entretien, Mrs Glenarm. Si elle a abusé de la permission que je lui ai donnée, je le regrette sincèrement et je vous prie d'accepter mes excuses. Mais permettez-moi de défendre ma conduite et d'ajouter que je la considérais et que je la considère encore comme une femme plus à plaindre qu'à blâmer.

– À plaindre, dites-vous ? répéta Mrs Glenarm, ne sachant si ses oreilles ne l'avaient pas trompée.

– À plaindre, répéta Julius.

– Vous pouvez trouver convenable, Mr Delamayn, d'oublier ce que votre frère a dit au sujet de cette personne... je me le rappelle, moi.

– Moi aussi, Mrs Glenarm. Mais, avec l'expérience que j'ai de mon frère...

Il hésita et effleura les cordes de son violon.

– Vous ne le croyez pas ? dit Mrs Glenarm.

Julius se refusa à reconnaître positivement qu'il doutait de la parole de son frère, en face de celle qui allait devenir sa belle-sœur.

– Je ne vais pas jusque-là, dit-il, je trouve seulement difficile de concilier ce que Geoffrey nous a dit avec les manières et l'apparence de miss Sylvestre.

– Son apparence ! s'écria Mrs Glenarm dans un transport d'indignation et de dégoût, son apparence !... Oh ! les hommes !... Je vous demande pardon... J'aurais dû me rappeler qu'il ne faut pas discuter des goûts. Continuez, je vous en prie, continuez.

– Ne ferions-nous pas mieux de nous calmer, par un peu de musique ? suggéra Julius.

– Je vous requiers tout particulièrement de continuer, répondit Mrs Glenarm en accentuant ses paroles. Vous trouvez impossible de concilier...

– J'ai dit : difficile.

– Oh ! très bien. Vous trouvez donc difficile de concilier ce que Geoffrey nous a dit avec les manières et l'apparence de miss Sylvestre ? Après ?... Vous aviez encore quelque chose à dire quand je vous ai interrompu. Qu'était-ce ?

– Seulement ceci, dit Julius. Je ne trouve pas aisé non plus de comprendre la conduite de sir Patrick Lundie, permettant à Mr Brinkworth de se rendre coupable de bigamie en épousant sa nièce.

– Attendez un instant ! Le mariage de Mr Brinkworth avec cette horrible femme était un mariage secret. Vous pensez bien que sir Patrick n'en avait nulle connaissance.

Julius avoua que cela était possible, et fit une seconde tentative pour amener la femme irritée à prendre place au piano.

Inutile effort.

Quoique reculant devant l'idée de se l'avouer à elle-même, la foi de Mrs Glenarm en la sincérité de son adorateur était ébranlée. Le ton de Julius, tout modéré qu'il était, avait ravivé tous les premiers soupçons que le langage et la conduite d'Anne l'avaient forcée à concevoir sur le degré de créance qu'on pouvait accorder aux paroles de Geoffrey.

Elle se laissa tomber sur la chaise la plus proche et porta son mouchoir à ses yeux.

– Vous avez toujours haï le pauvre Geoffrey, dit-elle en fondant en larmes, et maintenant vous le diffamez devant moi.

Julius sut admirablement la prendre. Sur le point de répondre sérieusement, il s'arrêta.

– J'ai toujours haï le pauvre Geoffrey, répéta-t-il avec un sourire. Vous devriez être la dernière à dire une chose pareille ! Je l'ai amené de Londres exprès pour vous le présenter.

– Alors, je désirerais que vous l'eussiez laissé à Londres, répliqua Mrs Glenarm, en passant des larmes à la colère. J'étais une femme heureuse avant de rencontrer votre frère... Je ne puis renoncer à lui, s'écria-t-elle en revenant de la colère aux larmes. Je ne m'inquiète pas de savoir s'il m'a trompée... Je ne veux pas qu'il soit à une autre... Je veux être sa femme !

Par un mouvement théâtral, elle se jeta à genoux devant Julius.

– Oh ! aidez-moi à découvrir la vérité. Oh ! Julius ! ayez pitié de moi... Je suis folle de Geoffrey...

Une douleur sincère était écrite sur son visage, sa voix avait l'accent de la vérité. Qui aurait cru qu'il y avait en réserve dans

le cœur de cette femme un fond d'insolence impitoyable et d'implacable cruauté et qu'elle avait donné, cinq minutes auparavant, un libre cours à cette insolence et à cette cruauté envers une sœur tombée.

– Je ferai tout ce qu'il me sera possible, dit-il en la relevant. Permettez que nous reparlions de cela quand vous serez plus calme. Essayons de faire un peu de musique à présent. Rien que pour calmer vos nerfs.

– Cela vous serait agréable ? dit-elle, en devenant en un instant un modèle de docilité féminine.

Julius ouvrit le volume des sonates de Mozart et porta son violon à son épaule.

– Essayons la quinzième sonate, dit-il, en plaçant Mrs Glenarm devant le piano. Nous commencerons par l'adagio. Si jamais musique divine a été écrite par un mortel, c'est celle-là.

Ils commencèrent. À la troisième mesure, Mrs Glenarm sauta une note, et l'archet de Julius s'arrêta en frémissant sur les cordes.

– Je ne puis pas jouer, dit-elle, je suis si agitée ! Je suis si tourmentée ! Comment arriverai-je à découvrir si cette femme est mariée ou non ? À qui le demander ? Je ne puis aller trouver Geoffrey à Londres. L'entraîneur ne me permettrait pas de le voir. Je ne puis m'adresser à Mr Brinkworth lui-même. Je ne le connais pas. À qui donc parler ? Pensez-y et dites-le moi.

Il n'y avait qu'un moyen de la faire revenir à l'adagio : c'était de trouver une idée qui la satisfît et la tranquillisât. Julius déposa son violon sur le piano et réfléchit sérieusement à la question.

– Il y a les témoins, dit-il ; si l'on doit se fier au récit de Geoffrey, la propriétaire et le garçon de l'auberge peuvent nous faire connaître les faits.

– Des gens du bas peuple ? objecta Mrs Glenarm ; des gens que je ne connais pas... des gens qui peuvent prendre avantage de ma situation pour être insolents avec moi ?

Julius réfléchit encore et émit un autre avis. Avec la fatale sagacité de l'innocence, il émit l'idée de renvoyer Mrs Glenarm, à qui ?

Ni plus ni moins qu'à lady Lundie.

– Il y a notre bonne amie de Windygates, dit-il. Quelques rumeurs doivent être parvenues aux oreilles de lady Lundie. Il serait peut-être un peu maladroit de s'adresser à elle, si elle ne sait rien encore, au moment d'une calamité de famille ; mais vous êtes le meilleur juge en cette matière. Tout ce que je puis faire, c'est d'en exposer l'idée. Windygates n'est pas loin et il peut résulter quelque chose de cette démarche. Qu'en pensez-vous ?

Il en pouvait résulter quelque chose. Qu'on se rappelle que lady Lundie avait été laissée dans la plus complète ignorance, qu'elle avait écrit à sir Patrick sur un ton qui montrait clairement qu'elle était blessée, que ses soupçons étaient éveillés, et qu'elle allait recevoir la première nouvelle de la sérieuse difficulté dans laquelle Arnold Brinkworth se trouvait, grâce à Julius, de la bouche d'une personne qui n'était pour elle qu'une simple connaissance.

Qu'on se rappelle tout cela, et alors qu'on imagine ce qui pouvait en résulter, non seulement à Windygates, mais aussi à l'Hermitage.

– Qu'en pensez-vous ? répéta Julius.

Mrs Glenarm était enchantée.

– C’est la seule personne auprès de laquelle je puisse aller, dit-elle. Si on ne me laisse pas entrer, j’écrirai pour expliquer le but de ma visite. Lady Lundie a l’esprit si droit, elle est si sympathique !… Si elle ne reçoit personne, je n’aurai qu’à lui confier mes tourments et je suis sûre qu’elle consentira à me voir. Vous me prêterez une voiture n’est-ce pas ? J’irai demain à Windygates.

Julius reprit son violon sur le piano.

– Ne me reprochez pas d’être importun, dit-il d’un ton insinuant. D’ici à demain nous n’avons rien à faire… et nous avons là une si adorable musique ! Une fois qu’on s’y est mis… on sent l’envie d’en essayer encore.

Mrs Glenarm était disposée à tout faire pour prouver sa gratitude à Julius après l’inestimable conseil qu’il venait de lui donner.

À la seconde épreuve, les yeux et les mains de la belle pianiste étaient dans une harmonie parfaite. L’adorable chant de l’adagio de cette quinzième sonate se poursuivit cette fois sans encombre. Julius était transporté dans le septième ciel musical.

Le lendemain, Mrs Glenarm et Mrs Delamayn partirent ensemble pour Windygates.

DIXIÈME SCÈNE

LA CHAMBRE À COUCHER

46

LADY LUNDIE FAIT SON DEVOIR

La scène s'ouvre dans une chambre à coucher et met, en pleine lumière, une dame au lit.

Les personnes douces d'un sentiment irritable en matière de convenances et qui croient que leur devoir est de jeter les hauts cris au premier mot sont priées d'attendre cette fois avant de crier.

La dame dont il s'agit ici n'étant autre que lady Lundie elle-même, ce nom seul doit les rassurer ; les plus scrupuleuses convenances sont toujours observées par Milady, en quelque endroit qu'elle se trouve. Dire en somme qu'il peut résulter un avantage moral, pour le lecteur, de ce qu'au lieu de lui présenter Sa Seigneurie dans une position horizontale, nous la lui présenterions dans une situation verticale, cela reviendrait à soutenir que la vertu est une question de posture, et qu'une femme cesse d'être respectable quand elle n'apparaît pas en toilette du matin ou du soir. Qui serait assez hardi pour soutenir ce paradoxe ?

Lady Lundie était au lit.

Sa Seigneurie avait reçu la lettre que Blanche lui avait écrite lui annonçant la subite suspension du voyage de noces ; elle avait envoyé sa réponse à sir Patrick ; nous avons déjà décrit l'effet produit par l'arrivée de cette lettre à l'Hermitage.

Cela fait, lady Lundie sentit qu'elle se devait à elle-même de prendre une position convenable dans sa maison, en attendant la réponse du baronnet.

Que doit faire une femme ayant l'esprit juste, quand elle doit se croire l'objet d'une cruelle défiance de la part des membres de sa famille ?

Une femme ayant l'esprit juste doit ressentir assez vivement ce déplaisir pour en tomber malade.

En conséquence, lady Lundie était malade.

Le cas étant sérieux, il fallait un habile praticien, du plus haut grade dans le corps médical, pour le traiter. Un médecin du voisinage, de la ville de Kirkandrew, fut mandé.

Le praticien vint dans un équipage à deux chevaux. Il avait la tête chauve de rigueur et l'inévitable cravate blanche.

Il tâta le pouls de Sa Seigneurie, lui adressa quelques questions, tourna le dos ensuite de cet air grave qu'un grand docteur seul sait prendre quand il est bien convaincu que sa malade se porte bien.

Puis il s'écria sur le ton d'un homme qui croit à ce qu'il dit :

– Ce sont les nerfs, lady Lundie, le repos au lit est absolument nécessaire, je vais rédiger une ordonnance.

Il prescrivit toujours avec la même gravité :

– Esprit d'ammoniaque aromatisé, 15 gouttes. Esprit de lavande rouge, 10 gouttes. Sirop d'écorce d'oranges, 2 grammes. Julep camphre, une once.

Quand il eut écrit : *Misce fiat Hautius*, au lieu de : mélangez en une potion, quand il eut ajouté : *Ter die Sumendus*, au lieu de : à prendre trois fois par jour, et quand il eut certifié son latin en mettant au-dessous ses initiales, il ne lui resta plus qu'à saluer, qu'à glisser deux guinées dans sa poche et à retourner à ses affaires. Sa conscience professionnelle lui disait qu'il avait agi comme un médecin qui a rempli son devoir.

Lady Lundie était donc au lit, la partie visible de Sa Seigneurie était élégamment parée d'une superbe pointe de dentelle blanche autour de sa tête, d'une adorable camisole en batiste bordée de dentelle également blanche et de rubans lilas. Sur une table auprès du lit reposait la potion de lavande rouge, d'une couleur agréable aux yeux, d'une saveur qui n'avait rien de déplaisant au palais. Un livre de dévotion était aussi là, tout ouvert, et les livres de dépenses et le rapport journalier fait pour la cuisine apparaissaient modestement rangés derrière le livre pieux.

Les nerfs de Sa Seigneurie, qu'on veuille bien le remarquer, ne dispensaient pas Sa Seigneurie de remplir ses devoirs de maîtresse de maison.

Un éventail, un flacon d'odeur et un mouchoir étaient placés à sa portée sur le couvre-pieds. La vaste chambre n'était que partiellement assombrie. Une des fenêtres restait ouverte pour laisser pénétrer la quantité cubique d'air nécessaire à Sa Seigneurie.

Le défunt sir Thomas, suspendu en effigie à la muraille, regardait la fenêtre.

Pas une chaise hors de sa place, pas un vestige de vêtements hors des limites sacrées du cabinet de toilette ou des tiroirs. Les brillants trésors de la toilette étincelaient dans la pénombre et dans la partie la plus reculée de la pièce ; les pots et les cuvettes étaient de porcelaine blanche et sans tache, délicieux à voir. De quelque côté que vous portiez vos regards, tout était ordonné dans la chambre.

Si vous regardiez le lit, vous y voyiez une femme plus ordonnée que tout le reste, comme complément du tableau.

On était au lendemain du jour de l'apparition d'Anne aux Cygnes ; l'après-midi touchait à sa fin.

La femme de chambre de lady Lundie entrebâilla la porte sans bruit et s'avança sur la pointe des pieds jusqu'au chevet. Les yeux de Sa Seigneurie étaient fermés. Sa Seigneurie les ouvrit soudain.

– Je ne dors pas, Hopkins… je souffre… Qu'y a-t-il ?

Hopkins déposa deux cartes sur le couvre-pieds.

– Mrs Delamayn, Milady, et Mrs Glenarm.

– Naturellement, on leur a dit que j'étais malade ?

– Oui, Milady, Mrs Glenarm m'a fait appeler. Elle est venue dans la bibliothèque et a écrit ce billet.

Hopkins remit le billet plié en forme de triangle.

– Sont-elles parties ?

– Non, Milady. Mrs Glenarm m'a dit que oui ou non lui suffirait comme réponse, si vous vouliez seulement lire ceci.

– C'est un manque de réflexion de la part de Mrs Glenarm, dans un moment où le docteur me recommande un repos parfait, dit lady Lundie. N'importe ! un sacrifice de plus ou de moins est de peu de conséquence.

Elle se fortifia en respirant le flacon d'odeur et ouvrit le billet. Il était ainsi conçu :

« Bien désolée d'apprendre que vous êtes retenue prisonnière dans votre chambre ! J'ai saisi l'occasion de la visite de Mrs Delamayn, espérant avoir la possibilité de vous poser une question. Votre inépuisable bonté me pardonnera-t-elle si je la lui adresse par écrit ? Avez-vous reçu quelque nouvelle inattendue de Mr Arnold Brinkworth récemment ? Je veux dire : avez-vous appris quelque chose sur lui qui vous ait causé une grande surprise ? J'ai une sérieuse raison pour vous demander cela. Je vous la dirai dès que vous serez en état de me recevoir.

Jusqu'alors, un seul mot de réponse est tout ce que je désire. Faites-moi connaître ce mot : oui ou non. Mille excuses et prompte guérison. »

La singulière question contenue dans ce billet mit l'imagination de lady Lundie en demeure de choisir entre deux déductions.

Ou Mrs Glenarm avait appris le retour inattendu du jeune couple en Angleterre, ou, ce qui était et bien plus intéressant et bien plus important, elle avait un indice qui pouvait servir à percer le mystère de ce retour.

La phrase employée dans ce billet : « J'ai une sérieuse raison pour demander cela » devait la faire pencher pour la dernière de ces deux interprétations.

Tout impossible que cela pût sembler, Mrs Glenarm pouvait savoir sur Arnold quelque chose dont lady Lundie n'avait pas la moindre connaissance.

La curiosité de Sa Seigneurie, déjà puissamment excitée par la lettre mystérieuse de Blanche, ne pouvait être calmée qu'en obtenant, à l'instant, les explications que pouvait fournir un entretien particulier.

– Hopkins, il faut que je voie Mrs Glenarm.

Hopkins leva respectueusement les mains en l'air, comme si elle était saisie d'horreur.

– De la compagnie dans la chambre à coucher et dans l'état présent de la santé de Sa Seigneurie ! s'écria-t-elle.

– Une question de devoir, Hopkins ; donnez-moi un miroir.

Hopkins apporta un élégant miroir à main ; lady Lundie s'y examina avec soin depuis la tête jusqu'à la partie de son corps enfermée sous les draps.

Au-dessus de toute critique, sous tous les rapports, même de la critique d'une femelle.

– Introduisez Mrs Glenarm.

Une minute ou deux après, la veuve du marchand de fer fit son entrée dans la chambre à coucher, un peu exagérée dans sa toilette comme toujours et un peu prodigue en expressions de gratitude, de reconnaissance, pour la bonté de Sa Seigneurie, et d'inquiétude au sujet de la santé de Sa Seigneurie.

Lady Lundie endura ces compliments tant qu'elle put, puis l'arrêta d'un geste poli et aborda le point intéressant.

– Maintenant, ma chère, arrivons à la question que vous me posez dans votre billet. Est-il possible que vous ayez déjà appris qu'Arnold Brinkworth et sa femme sont revenus de Bade ?

Mrs Glenarm ouvrit des yeux étonnés. Lady Lundie s'expliqua plus catégoriquement.

– Ils devaient visiter la Suisse, vous le savez, pour leur voyage de noces ; et ils ont tout à coup changé d'idée et sont revenus en Angleterre dimanche dernier.

– Chère lady Lundie, il s'agit bien de cela. N'avez-vous rien appris sur Mr Brinkworth ?

– Rien.

Il y eut un silence. Mrs Glenarm fit tourner avec embarras son ombrelle entre ses mains. Lady Lundie se pencha en avant sur son lit et la regarda attentivement.

Mrs Glenarm était de plus en plus embarrassée.

– C'est si difficile à dire… commença-t-elle.

– Je puis tout supporter, hors l'incertitude, dit lady Lundie.

Mrs Glenarm se décida donc à risquer l'aventure.

– N'avez-vous jamais entendu dire, demanda-t-elle, que Mr Brinkworth s'était compromis avec une autre dame avant d'épouser miss Lundie ?

Sa Seigneurie ferma d'abord les yeux avec horreur et chercha à tâtons le flacon d'odeur sur le couvre-pieds.

Mrs Glenarm le lui donna et attendit avant d'ajouter un mot pour voir comment Sa Seigneurie supporterait ce terrible coup.

– Il y a des choses qu'on doit entendre, fit observer lady Lundie. J'entrevois ici un devoir à accomplir. Les mots ne sauraient exprimer combien vous m'étonnez. Qui vous a dit ?...

– Mr Geoffrey Delamayn.

Sa Seigneurie eut de nouveau recours au flacon d'odeur.

– Le plus intime ami d'Arnold ! s'écria-t-elle. Il doit savoir mieux que personne... C'est effroyable ! Et comment Mr Geoffrey Delamayn... ?

– Je suis sur le point de me marier avec lui, reprit Mrs Glenarm. C'est mon excuse, chère lady Lundie, pour venir vous troubler l'esprit d'un pareil sujet.

Lady Lundie entrouvrit les yeux dans un état de surprise feinte.

– Je ne comprends pas. Pour l'amour du ciel, expliquez-vous.

– N'avez-vous pas entendu parler des lettres anonymes ? demanda Mrs Glenarm.

Oui, lady Lundie avait entendu parler des lettres anonymes, mais elle ne savait que ce que tout le monde avait entendu dire.

Le nom de la dame qui était au fond de cette histoire n'avait pas été mentionné, et Mr Geoffrey Delamayn se prétendait aussi innocent que l'enfant qui vient de naître. Cette allégation pouvait-elle être mise en doute ?

– Donnez-moi votre main, ma chère amie, et confiez-moi tout, dit la châtelaine.

– Il n'est pas complètement innocent, dit Mrs Glenarm. Il avoue un sot flirt ; la femme seule est coupable, sans doute. Naturellement, j'ai insisté pour avoir une explication catégorique. A-t-elle réellement un droit sur lui ? Pas l'ombre d'un droit. Je n'avais pour garantie que la parole de Geoffrey ; je le lui ai dit. Il m'a répondu qu'il pouvait prouver ce qu'il avançait ; il m'a dit qu'il la savait secrètement mariée à un autre. Son mari l'avait reniée et abandonnée ; elle était à bout de ressources, assez désespérée pour tout tenter. J'ai considéré tout cela comme fort suspect, jusqu'au moment où Geoffrey a prononcé le nom de l'homme... Ce nom devait me prouver certainement qu'il avait renié sa femme, puisque ce gentleman a épousé une autre femme.

Lady Lundie se dressa soudain sur son séant, sous l'influence d'une agitation et d'une alarme cette fois sincères.

– Mr Delamayn vous a dit le nom de l'homme ? fit-elle toute oppressée.

– Oui.

– Est-ce que je le connais ?

– Ne me demandez pas ce nom.

Lady Lundie retomba sur ses oreillers.

Mrs Glenarm se leva pour appeler du secours. Avant qu'elle eût pu atteindre le cordon de la sonnette, Sa Seigneurie était revenue à elle.

– Arrêtez ! s'écria-t-elle. Je puis confirmer cela ! C'est vrai, Mrs Glenarm, c'est vrai ! Ouvrez le coffret d'argent sur la table de toilette. La clef est à la serrure. Apportez-moi la lettre qui est la première sous votre main. C'est cela. Parcourez-la. Je l'ai reçue de Blanche. Pourquoi avaient-ils soudain interrompu leur voyage de noces ? Pourquoi étaient-ils revenus chez sir Patrick, à l'Hermitage ? J'étais sûre que quelque chose d'affreux était arrivé. Maintenant, je vois ce que c'est.

Elle retomba en arrière, les yeux fermés, et répéta ces mots à voix basse :

– Maintenant, je vois ce que c'est !

Mrs Glenarm lut la lettre. La raison que Blanche donnait à ce soudain retour était évidemment un subterfuge, et ce qui était encore plus extraordinaire, le nom d'Anne Sylvestre y était mêlé.

Mrs Glenarm devint à son tour fort agitée.

– C'est une confirmation, sans doute, dit-elle. Mr Brinkworth s'est trahi, la femme s'est mariée avec lui. Geoffrey est libre. Oh ! ma chère amie, de quel poids d'anxiété vous avez soulagé mon esprit. Cette vile misérable…

Lady Lundie ouvrit soudain les yeux.

– Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle. La femme serait-elle au fond de tout ce malheur ?

– Oui. Je l'ai vue hier. Elle a osé pénétrer aux Cygnes. Elle l'appelait Geoffrey tout court. Elle a réclamé ses droits sur lui, devant moi, de la façon la plus audacieuse. Elle a ébranlé ma foi, lady Lundie ; elle a ébranlé ma foi en Geoffrey.

– Qui est-elle ?

– Qui ? répéta Mrs Glenarm ; ne savez-vous même pas cela ?... mais son nom est répété à chaque ligne dans cette lettre !...

Lady Lundie poussa un cri terrible. Mrs Glenarm se leva vivement. La femme de chambre apparut à la porte toute tremblante.

Lady Lundie lui fit signe de la main de se retirer à l'instant et montra un fauteuil à Mrs Glenarm.

– Asseyez-vous. Laissez-moi prendre une minute ou deux de repos. Je n'ai pas besoin d'autre chose.

Le silence ne fut pas interrompu dans la chambre jusqu'au moment où lady Lundie reprit la parole. Elle demanda la lettre de Blanche. Après l'avoir lue attentivement, elle la mit de côté et tomba pendant un moment dans de profondes réflexions.

– J'ai été injuste envers Blanche ! s'écria-t-elle. Ma pauvre Blanche !

– Vous pensez qu'elle ne sait rien de tout cela ?

– J'en suis sûre. Vous oubliez, Mrs Glenarm, que cette horrible découverte jette un doute sur le mariage de ma belle-fille. Pensez-vous que si elle savait la vérité, elle écrirait au sujet de la misérable qui l'a mortellement offensée ce qu'elle écrit ici ? Ils lui ont donné le change au moyen de l'excuse qu'elle me transmet dans son innocence. Je le vois aussi clairement que je vous vois moi-même. Mr Brinkworth et sir Patrick sont ligués ensemble pour me laisser dans les ténèbres. La chère enfant ! Je lui dois une réparation. Si personne ne lui ouvre les yeux, c'est moi qui le ferai. Sir Patrick verra que Blanche a en moi une amie.

Un sourire, le dangereux sourire d'une femme vindicative toute à ses idées de vengeance, se montra sur son visage. Mrs Glenarm en fut un peu surprise. Lady Lundie, si différente

au fond de lady Lundie à la surface, n'était pas un objet agréable à contempler.

– Je vous en prie, essayez de vous calmer, dit Mrs Glenarm. Chère lady Lundie, vous m'effrayez !

La bénigne surface de Sa Seigneurie reparut comme un voile jeté sur l'être intérieur, qui s'était un moment exposé à la vue du prochain.

– Pardonnez-moi d'être aussi sensible, dit-elle avec la douce patience qui la distinguait si éminemment dans les temps d'épreuve. Ce coup est tombé un peu trop lourdement sur une pauvre femme, toute confiante et pourtant insultée par le plus cruel manque d'égards. Que ma position ne vous chagrine pas ! Je prendrai le dessus, ma chère, je prendrai le dessus. Dans cette effroyable calamité, dans cet abîme de scélératesse, de malheur, et de trahison, je n'ai à compter que sur moi-même. Dans l'intérêt de Blanche, toute cette affaire doit être tirée au clair et sondée, ma chère, dans toutes ses profondeurs. Blanche doit prendre une position digne d'elle. Blanche doit faire valoir ses droits, sous ma protection. Ne songeons pas à ce que j'aurai à souffrir et à sacrifier. C'est une œuvre de justice qui s'impose à moi, pauvre faible femme. Je l'accomplirai.

Et Sa Seigneurie s'éventa d'un air d'inébranlable résolution en répétant :

– Je l'accomplirai !

– Mais, lady Lundie, que pouvez-vous faire ? Ils sont tous dans le Sud. Et quant à l'abominable femme...

Lady Lundie toucha l'épaule de Mrs Glenarm du bout de son éventail.

– Je vous tiens une surprise en réserve, chère amie, tout aussi bien que vous. Cette abominable femme a été employée dans cette maison comme institutrice de Blanche. Attendez, ce

n'est pas tout ! Elle nous a subitement quittés, elle s'est enfuie sous le prétexte qu'elle était secrètement mariée. Je sais où elle est allée ; je puis savoir ce qu'elle a fait ; je puis découvrir qui était avec elle ; je peux suivre les démarches de Mr Brinkworth, derrière les pas de Mr Brinkworth. Je puis chercher la vérité, sans me mettre sous la dépendance des gens compromis dans cette sombre affaire, dont l'intérêt est de me tromper. Et je le ferai aujourd'hui même.

Elle ferma brusquement son éventail d'un air triomphant et s'installa sur ses oreillers pour jouir tranquillement de la surprise de son amie.

Mrs Glenarm se rapprocha du lit d'un air confidentiel.

– Comment allez-vous vous y prendre ? demanda-t-elle avec avidité. Ne me croyez pas curieuse. Mais j'ai intérêt aussi à découvrir la vérité. Ne me laissez pas en dehors de tout cela, je vous en supplie.

– Pouvez-vous revenir ici demain à pareille heure ?

– Oui !... oui !...

– Venez donc, et vous saurez tout.

– Puis-je vous être de quelque utilité ?

– Pas pour le moment.

– Mon oncle peut-il vous être utile ?

– Savez-vous comment communiquer avec le capitaine Newenden ?

– Oui, il réside avec quelques amis-dans le comté de Sussex.

– Il est possible que nous ayons besoin de son assistance. Je ne puis le dire encore. Ne faites pas attendre Mrs Delamayn plus longtemps, ma chère. Je vous reverrai demain.

Elles échangèrent un affectueux embrassement, et lady Lundie resta seule.

Sa Seigneurie se plongea dans ses réflexions, les sourcils contractés et les lèvres closes. Elle paraissait bien son âge alors, plutôt un an ou deux de plus, tandis qu'elle était là pensant, la tête appuyée sur sa main et le coude sur ses oreillers.

Après s'être mise entre les mains du docteur et s'être soumise à prendre la potion de lavande rouge, le plus ordinaire sentiment de logique lui faisait une nécessité de garder le lit ce jour-là. Et pourtant il était essentiel d'ouvrir immédiatement son enquête. D'un côté, le problème n'était pas aisé à résoudre. De l'autre, Sa Seigneurie ne se tenait pas aisément pour battue. Comment envoyer chercher l'aubergiste de Craig Fernie sans éveiller ses soupçons ou l'attention ?

Telle était la première question qui s'offrait à elle. En moins de cinq minutes, elle avait repassé dans sa mémoire le cours des événements survenus à Windygates et l'avait résolue.

Son premier acte fut de sonner pour appeler la femme de chambre.

– Je vous ai presque effrayée, Hopkins. C'est la faute de mes nerfs. Mrs Glenarm a été un peu trop prompte à me donner une nouvelle qui m'a surprise. Je suis mieux maintenant, et je puis m'occuper des affaires de la maison. Il y a une erreur dans le compte du boucher… envoyez-moi la cuisinière.

Elle prit le livre de dépenses et le rapport de la cuisine, corrigea l'erreur du boucher et vida l'arriéré des affaires domestiques avant de rappeler Hopkins. Ayant habilement prévenu tout rapprochement que cette Hopkins aurait pu être tentée de faire après le départ de Mrs Glenarm sur ce qui avait pu se passer pendant la visite de cette dame, lady Lundie se sentit libre de préparer la voie aux investigations qu'elle était résolue à commencer avant de prendre son repos de la nuit.

– Pour les arrangements intérieurs, cela suffit, dit-elle. Vous devez me servir de Premier ministre pendant que je suis retenue ici inactive. Manque-t-il quelque chose aux gens du dehors ? Le cocher ?... le jardinier ?...

– Je viens de voir le jardinier, Milady. Il apportait les comptes de la semaine dernière. Je lui ai dit qu'il ne pouvait pas voir Votre Seigneurie aujourd'hui.

– Très bien ! Avait-il quelque rapport à faire ?

– Non, Milady.

– Bien certainement, j'avais quelque chose à dire soit à lui, soit à quelque autre. Mon livre de notes, Hopkins... dans la corbeille, sur cette chaise. Pourquoi la corbeille n'est-elle pas près de mon lit ?

Hopkins apporta le livre de notes. Lady Lundie le consulta sans la moindre nécessité, mais justement avec la même gravité magistrale qu'avait déployée le docteur, quand il avait écrit son ordonnance, également sans la moindre nécessité.

– Voilà ce que c'est, dit-elle en recouvrant soudain la mémoire, ce n'est pas le jardinier, mais la femme du jardinier ; le livre de notes porte que j'ai à lui parler au sujet de Mrs Inchbare. Remarquez, Hopkins, ce que c'est que l'association des idées. Mrs Inchbare est associée dans mon esprit avec la question des volailles, les volailles s'associent à la femme du jardinier, et voilà comment le jardinier m'est revenu à la mémoire, comprenez-vous cela ? Je fais des efforts continuels pour améliorer mon esprit, vous comprenez ? Très bien ! Ah ! maintenant Mrs Inchbare...

– Bien, Milady.

– Je ne suis pas du tout sûre, Hopkins, d'avoir eu raison de ne pas prendre en considération le message que Mrs Inchbare m'a envoyé au sujet des volailles. Pourquoi n'offrirait-elle pas de

prendre les bêtes que je ne veux pas garder ? C'est une femme respectable, et il est important pour moi de vivre en bons termes avec tous mes voisins, grands et petits. A-t-elle un poulailler à Craig Fernie ?

– Oui, Milady, et bien tenu, je puis le dire.

– En vérité, je ne vois pas, après réflexion, Hopkins, pourquoi j'hésitais à traiter avec Mrs Inchbare. Je ne considère pas comme au-dessous de moi de vendre le gibier tué sur mes terres au marchand de gibier. Que voulait-elle acheter ? Quelques-unes de mes poules noires d'Espagne ?

– Oui, Milady. Les poules noires d'Espagne de Votre Seigneurie sont renommées dans tout le voisinage, personne ne possède la même race. Et Mrs Inchbare...

– Veut partager avec moi l'avantage de posséder cette race. Je la verrai dès que je serai un peu mieux, et je lui dirai que j'ai changé d'idée. Envoyez un des hommes à Craig Fernie avec un message, je ne pourrais garder une pareille misère dans ma mémoire ; allez-y tout de suite, ou je l'oublierai. Qu'on dise à Mrs Inchbare que je désire la voir au sujet des poules, dès qu'elle trouvera un moment à sa convenance pour venir ici.

– Je suis bien sûre, Milady, que Mrs Inchbare, qui a si fort à cœur ces poules d'Espagne, viendra ici à l'instant, et aussi vite que ses jambes pourront la porter.

– Dans ce cas, vous la conduirez à la femme du jardinier. Dites-lui qu'elle pourra avoir des œufs, à la condition d'en payer le prix. Si elle vient, veillez à ce que j'en sois avertie.

Hopkins sortit, la maîtresse d'Hopkins se recoucha sur ses oreillers et s'éventa. Un sourire vindicatif reparut sur son visage.

– Je m'imagine que je serai assez bien pour voir Mrs Inchbare, pensa-t-elle, et il est possible que la conversation s'égare au-delà des mérites de son poulailler et du mien.

Il y eut un laps de temps d'un peu moins de deux heures. Hopkins avait bien auguré de l'enthousiasme de Mrs Inchbare pour les poules d'Espagne. L'active aubergiste apparut à Windygates sur les talons du serviteur chargé du message.

Parmi la longue liste des faiblesses humaines, la passion des volatiles n'est pas plus condamnable et a sûrement plus d'avantages pratiques que la manie de collectionner des tabatières ou d'amasser des autographes et des timbres-poste.

Quand l'hôtesse de Craig Fernie fut amenée devant la maîtresse de Windygates, lady Lundie laissa voir une pointe de gaieté pour la première fois de sa vie. Sa Seigneurie était égayée, sans doute par les propriétés exhilarantes de la potion de lavande rouge ; cette heureuse disposition s'exerça d'abord aux dépens de Mrs Inchbare.

– Bien ridicule, Hopkins ! Cette pauvre femme doit souffrir d'un transport de volailles au cerveau. Malade comme je suis, j'aurais pensé que rien ne pouvait m'amuser. Mais réellement, cette bonne créature, se mettant en ébullition et accourant ici, comme vous dites, aussi vite que ses pieds peuvent la porter, c'est irrésistible. Je pense positivement qu'il me faut voir Mrs Inchbare. Avec mes habitudes d'activité, l'emprisonnement dans cette chambre me sera mortel. Je ne puis ni dormir ni lire. J'ai besoin de quelque chose, Hopkins, qui apporte une distraction à mon esprit. Il sera facile de me débarrasser d'elle si elle devient une fatigue pour moi. Faites-la monter.

Mrs Inchbare fit son apparition avec force révérences respectueuses, et toute étonnée de la condescendance de Sa Seigneurie à laisser franchir les limites sacrées de sa chambre à coucher.

– Prenez une chaise, dit lady Lundie gracieusement. Je suis malade, comme vous pouvez vous en apercevoir.

– Ma foi ! malade ou bien portante, Votre Seigneurie est fort belle à voir, répliqua Mrs Inchbare, profondément impressionnée par l'élégance du costume sous lequel se montre la maladie dans les hautes régions de la vie *fashionable.*

– Je suis loin d'être en état de recevoir, continua lady Lundie, mais j'avais un motif pour désirer vous parler la première fois que vous viendriez dans ma maison. J'ai négligé de traiter une offre que vous m'avez faite il y a peu de temps, d'une façon amicale et de bon voisinage ; je regrette d'avoir oublié les égards que doit une personne dans ma position à une personne dans la vôtre... Je suis obligée de vous dire cela ici même, ajouta Sa Seigneurie, en jetant un coup d'œil autour d'elle sur sa magnifique chambre à coucher, à cause de la promptitude inattendue avec laquelle vous êtes venue me rendre visite. Vous n'avez pas perdu de temps, Mrs Inchbare, à profiter du message que j'ai eu le plaisir de vous envoyer.

– Eh ! Milady, je n'étais pas sûre, Votre Seigneurie ayant changé d'idée, que vous n'en changeriez pas encore si je ne m'empressais pas de battre, comme on dit, le fer pendant qu'il était chaud. Je vous demande pardon, si je me suis un peu trop hâtée. Tout l'orgueil de mon cœur est dans mon poulailler, et les poules noires d'Espagne sont depuis longtemps une rude tentation pour moi.

– Si j'ai été la cause que vous ayez été induite en tentation, c'est innocemment, Mrs Inchbare. Faites votre proposition et je serai heureuse de l'accueillir.

– Je serais contente si Votre Seigneurie voulait bien condescendre à m'accorder au moins une couvée d'œufs.

– Y a-t-il quelque chose que vous préféreriez à une couvée d'œufs ?

– Je préférerais, dit modestement Mrs Inchbare, un coq et deux poules.

– Ouvrez le tiroir de la table derrière vous, dit lady Lundie, et vous trouverez du papier. Donnez-moi une feuille de ce papier et le crayon qui est sur le plateau.

Avidement surveillée par Mrs Inchbare, elle écrivit un ordre à la femme chargée du poulailler et le tendit à l'hôtelière avec un gracieux sourire.

– Prenez cela pour la femme du jardinier. Si vous tombez d'accord avec elle sur le prix, vous pourrez avoir le coq et les deux poules.

Mrs Inchbare ouvrit la bouche, sans doute pour exprimer l'excès de sa gratitude. Avant qu'elle eût dit trois mots, l'impatience de lady Lundie d'arriver au but qu'elle s'était proposée depuis le départ de Mrs Glenarm rompit les digues.

Arrêtant l'aubergiste sans cérémonie, elle amena brusquement la conversation sur les faits et gestes d'Anne Sylvestre pendant son séjour à l'auberge de Craig Fernie.

– Comment vont les affaires à votre hôtel, Mrs Inchbare ?... Il doit y avoir abondance de touristes à cette époque de l'année ?

– La maison est pleine, grâce à Dieu, Milady, depuis les fondations jusqu'aux combles.

– Vous avez eu, je crois, la visite d'une personne de ma connaissance ?... Une personne...

Elle s'arrêta et s'imposa une forte contrainte. Il fallait bien céder à la dure nécessité de rendre ses questions intelligibles.

– Une dame, dit-elle, qui vint chez vous, vers le milieu du mois dernier.

– Sa Seigneurie voudrait-elle bien condescendre à me dire son nom ?

Lady Lundie fit encore un plus grand effort sur elle-même.

– Sylvestre, dit-elle aigrement.

– Dieu nous protège ! s'écria Mrs Inchbare. Ce ne peut être cette personne qui est arrivée seule, un sac de voyage à la main et ayant laissé derrière elle sur la route un mari qui n'est arrivé qu'une heure après ?

– Sans aucun doute, c'est elle.

– Serait-elle une amie de Votre Seigneurie ? demanda Mrs Inchbare en tâtant le terrain avec prudence.

– Certainement non ! dit lady Lundie ; je n'éprouve qu'une petite curiosité passagère à son sujet, rien de plus.

Mrs Inchbare parut soulagée.

– Pour dire la vérité, Milady, il n'y a pas de sympathie entre nous ; elle a un caractère à elle, et j'ai été charmée quand je l'ai vue pour la dernière fois.

– Ce que vous me dites ne me surprend pas, Mrs Inchbare. Je sais quelque chose de ce caractère. Ne vous ai-je pas entendu dire qu'elle était venue seule à l'hôtel et que son mari l'avait rejointe quelque temps après ?

– En effet, Votre Seigneurie. Je ne pouvais pas lui donner une chambre dans l'hôtel tant que son mari n'était pas arrivé derrière ses talons pour répondre d'elle.

– Je pense avoir vu son mari, dit lady Lundie. Quel genre d'homme est-ce ?

Mrs Inchbare répondit à peu près dans les mêmes termes qu'elle l'avait fait à sir Patrick quand le baronnet lui avait adressé la même question.

– Eh ! il était un peu jeune pour elle. Un joli homme, Milady. Ni grand ni petit, avec des yeux bruns, une figure pleine, des cheveux d'un noir de charbon, un aimable garçon à la parole douce. Je n'ai rien à dire contre lui, si ce n'est qu'il est arrivé tard dans la journée et qu'il est parti de grand matin le lendemain, me laissant sur les bras le fardeau de Madame.

La réponse produisit exactement le même effet sur lady Lundie qu'elle avait produit sur sir Patrick. Elle aussi trouva que c'était trop vague.

Cela répondait trop au signalement de tous les jeunes hommes. Mais Sa Seigneurie possédait un immense avantage sur son beau-frère, en cherchant à découvrir la vérité. Elle soupçonnait Arnold.

Elle pouvait aider la mémoire de Mrs Inchbare par des suggestions puisées dans les ressources supérieures de son expérience et de son esprit d'observation.

– N'avait-il pas l'air d'un marin ? demanda-t-elle, et avez-vous remarqué, pendant que vous lui parliez, qu'il avait l'habitude de jouer avec un médaillon pendu à la chaîne de sa montre ?

– C'est bien lui, de point en point ! s'écria Mrs Inchbare. Votre Seigneurie le connaît bien. Il n'y a pas de doute à avoir.

– Je pensais bien que je l'avais vu, dit lady Lundie. Un jeune homme modeste et bien élevé, comme vous le dites, Mrs Inchbare. Que je ne retarde pas plus longtemps votre visite au poulailler. Je transgresse les ordres du docteur en causant. Nous sommes parfaitement d'accord maintenant, n'est-ce pas ? Enchantée de vous avoir vue. Bonsoir !

C'est ainsi qu'elle congédia Mrs Inchbare.

Elle avait atteint le but qu'elle se proposait.

Bien des femmes se seraient contentées des renseignements qu'elle avait obtenus. Mais lady Lundie, ayant affaire à un homme tel que sir Patrick, résolut d'être doublement sûre de son fait avant de se décider à intervenir à l'Hermitage.

Elle avait appris de Mrs Inchbare que le prétendu mari d'Anne Sylvestre l'avait rejointe à Craig Fernie, le jour même où elle était arrivée à l'auberge, et était reparti le lendemain matin. Anne s'était enfuie de Windygates, pendant la fête de jour, c'est-à-dire le 11 août. Le lendemain, Arnold Brinkworth était parti dans le but de visiter le domaine que sa tante lui avait laissé en Écosse. Si l'on devait s'en rapporter à Mrs Inchbare, il devait être allé à Craig Fernie, au lieu de se rendre à sa destination et devait probablement être arrivé pour visiter sa maison et ses terres, un jour plus tard que le jour originairement fixé pour cette visite. Si ce fait pouvait être prouvé par la déclaration de témoins désintéressés, les preuves contre Arnold seraient décuplées et lady Lundie pourrait agir à raison de sa découverte avec une certitude presque entière.

Après un peu de réflexion, elle se décida à envoyer un billet à l'adresse de l'intendant d'Arnold. Le motif qu'elle imagina comme excuse et comme explication de cette étrange question posée à cet homme était une petite discussion de famille, relativement à la date exacte de l'arrivée d'Arnold à son domaine, et un pari amical amené par cette discussion.

L'intendant devait répondre et établir si son propriétaire était arrivé le 14 ou le 15 août ; c'était tout ce qu'il fallait pour résoudre la question sur laquelle on était en désaccord.

Après avoir écrit en ces termes, lady Lundie donna les ordres nécessaires pour que le billet fût porté à la première heure le lendemain matin, le messager ayant pour instruction de prendre le premier train, après la commission faite, pour revenir à Windygates.

Cela arrangé, Sa Seigneurie était libre de se rafraîchir au moyen d'une nouvelle dose de la potion de lavande rouge et de dormir du sommeil du juste. Elle ferma les yeux en pensant doucement qu'elle avait fait son devoir.

Les événements se succédèrent à Windygates dans un ordre naturel.

La poste arriva et n'apporta pas de réponse de sir Patrick.

Lady Lundie porta mentalement ce fait au compte débiteur que son beau-frère aurait à lui payer avec les intérêts quand le moment du règlement serait venu.

Le messager revint avec la réponse de l'intendant.

Il s'en était référé à son journal, et répondait que Mr Brinkworth avait bien écrit à l'avance pour annoncer son arrivée à son domaine le 14 août, mais qu'il n'était réellement arrivé que le 15.

Cette découverte, nécessaire pour appuyer la déclaration de Mrs Inchbare, était maintenant en possession de lady Lundie ; elle se décida à laisser passer encore un jour, laissant à sir Patrick le temps de changer d'idée et de lui écrire.

S'il n'arrivait pas de lettre, et si elle ne recevait pas d'autres nouvelles de Blanche, elle quitterait Windygates par le premier train du matin, et tenterait l'entreprise hardie d'une intervention personnelle à l'Hermitage.

Le troisième événement dans l'ordre successif des choses fut l'apparition du docteur, qui venait faire sa visite professionnelle.

Un rude coup l'attendait. Il trouva sa malade guérie par la potion ! Cela était contraire à toutes les règles et à tous les précédents : cela sentait l'empirisme. La lavande rouge n'avait point de telles propriétés à l'ordinaire.

La malade était là, toute habillée et se disposant à partir pour Londres le lendemain.

– Un devoir à accomplir, docteur, dit-elle ; au prix de quelque sacrifice que ce soit, il me faut partir.

Il n'y avait pas d'autre explication à demander. La malade était bien déterminée, et il ne restait au médecin qu'à se retirer avec toute la dignité convenable, sa visite étant payée.

C'est ce qu'il fit.

– Notre art, dit-il en confidence à lady Lundie, n'est rien après tout, qu'un choix entre deux possibilités. Par exemple, je vous vois non pas guérie, mais soutenue par une surexcitation anormale. J'ai à me demander quel est le moindre entre deux maux : de courir certains risques en vous laissant faire votre voyage, ou de vous irriter les nerfs en vous faisant garder la maison. Avec votre constitution, nous pouvons hasarder le voyage. Ayez bien soin de tenir les vitres de la voiture fermées du côté où le vent souffle. Procurez-vous une chaleur modérée aux extrémités, maintenez votre esprit en repos, et, je vous en prie, ne négligez pas de vous munir d'une seconde bouteille de ma potion avant de partir !

Il salua comme dans les occasions précédentes, glissa deux guinées dans sa poche, comme à l'ordinaire, et s'en alla, comme toujours, avec l'approbation de sa conscience.

Quelle enviable profession que la médecine, et pourquoi ne l'exerçons-nous pas tous ?

Le dernier des événements fut l'arrivée de Mrs Glenarm.

– Eh bien ! s'écria la veuve avec empressement. Quelles nouvelles ?

Les découvertes de Sa Seigneurie, exposées dans tous leurs détails, et l'annonce des résolutions de Sa Seigneurie, faites

dans les termes les plus positifs, portèrent jusqu'au délire l'enthousiasme de Mrs Glenarm.

– Vous allez à Londres… Samedi, dit-elle. Je partirai avec vous. Depuis que cette femme m'a déclaré qu'elle serait à Londres avant moi, je meurs d'envie de hâter mon voyage et c'est une occasion si belle que de partir avec vous ! Je pourrai facilement arranger cela. Mon oncle et moi, nous devions nous trouver à Londres la semaine prochaine pour la course. Je n'ai qu'à lui écrire pour lui annoncer le changement survenu dans mes plans. À propos, en parlant de mon oncle, j'ai eu des nouvelles des hommes de loi de Perth depuis que je vous ai vue.

– Encore les lettres anonymes !

– Une encore, reçue cette fois par les hommes de loi. Mon correspondant inconnu leur a écrit qu'il retirait sa proposition et qu'il avait quitté Perth. Les hommes de loi me recommandent d'empêcher mon oncle de dépenser inutilement de l'argent en employant la police de Londres. J'ai envoyé la lettre au capitaine, et il viendra probablement à Londres pour voir ses solicitors. Mais c'est assez parler de ce que j'ai fait moi-même, et vous, chère lady Lundie, quand nous aurons accompli notre voyage, que comptez-vous faire ?

– Rien que de simple, dit Sa Seigneurie avec colère, sir Patrick aura de mes nouvelles dimanche matin à l'Hermitage.

– Vous lui direz ce que vous avez découvert ?

– Certainement non, je lui annoncerai que j'ai été appelée à Londres pour affaires et que je me propose de lui faire une courte visite le lundi.

– Naturellement, il vous recevra.

– Je ne pense pas qu'il y ait un doute. La haine pour la veuve de son frère, après avoir laissé ma lettre sans réponse, n'ira point jusqu'à me fermer sa porte.

– Et quand vous serez là, ma chère, comment vous y prendrez-vous ?

– Quand je serai là, ma chère, je respirerai une atmosphère de fausseté et de mensonges, et, dans l'intérêt de ma pauvre enfant, quelle que soit mon horreur pour toute dissimulation, il me faudra agir avec prudence. Pas un mot ne sortira de mes lèvres, jusqu'au moment où j'aurai pu voir Blanche en particulier. Quelque pénible que cela puisse être, je ne reculerai pas devant l'accomplissement de mon devoir, si mon devoir m'ordonne d'ouvrir ses yeux à la vérité. Sir Patrick et Mr Brinkworth n'auront plus seulement affaire à une jeune créature sans expérience. Je serai là.

Sur cette formidable déclaration, lady Lundie mit fin à la conversation, et Mrs Glenarm se leva pour prendre congé d'elle.

– Nous nous rencontrerons à la jonction, chère lady Lundie !

– À la jonction… Samedi.

ONZIÈME SCÈNE

LA MAISON DE SIR PATRICK

47

LA FENÊTRE DU FUMOIR

– Je ne puis croire cela !... Je ne veux pas le croire !... Vous essayez de me séparer de mon mari... vous essayez de me tourner contre mes plus chers amis... C'est infâme !... c'est horrible !... Que vous ai-je fait... Oh ! ma tête !... ma tête !... Essayez-vous aussi de me rendre folle...

Blanche, pâle et égarée, les mains plongées dans les cheveux, parcourait la chambre en désordre. C'est ainsi qu'elle répondait à sa belle-mère, car lady Lundie avait atteint le but du pèlerinage ; elle venait de dire la vérité.

Sa Seigneurie était assise, superbe de calme et regardant par la croisée le tranquille paysage de bois et de champs cultivés qui entourait l'Hermitage.

– J'étais préparée à cette explosion, dit-elle tristement. Les gros mots soulagent votre cœur qui succombe sous un trop lourd fardeau, ma pauvre enfant. Je puis attendre, Blanche, je puis attendre.

Blanche s'arrêta, et se plaçant en face de lady Lundie :

– Vous et moi, nous ne nous sommes jamais aimées, dit-elle. Je vous ai écrit d'ici une lettre un peu vive... J'ai toujours pris le parti d'Anne contre vous... Je vous ai montré pleinement, rudement, je puis le dire, que j'étais heureuse d'être mariée et de m'éloigner de vous... Cela est votre revanche, n'est-ce pas ?

– Oh ! Blanche... quelles pensées !... quelles paroles !... Je n'ai fait que prier pour vous.

– Je suis folle, lady Lundie. On est indulgent avec les fous ; soyez indulgente pour moi. Il y a à peine quinze jours que je suis mariée. Je l'aime, *lui ;* je l'aime, *elle,* et de tout mon cœur. Rappelez-vous ce que vous m'avez dit sur eux. Rappelez-vous !... rappelez-vous !...

Elle répéta ces mots, avec un accent désespéré, en portant encore ses mains à sa tête ; puis elle reprit sa marche inquiète par la chambre.

Lady Lundie essaya d'une douce remontrance.

– Par intérêt pour vous-même, dit-elle, ne persistez pas à me traiter en étrangère. Dans cette terrible épreuve, je suis la seule amie qui vous reste.

Blanche revint auprès de sa belle-mère et la regarda bien en face et en silence.

Lady Lundie se soumit à cette inspection et la supporta même fort dignement.

– Regardez dans mon cœur, Blanche, il saigne pour vous, dit-elle.

Blanche ne l'entendit pas. Son esprit était trop péniblement absorbé dans ses propres pensées.

– Vous êtes une femme religieuse, dit-elle tout à coup, voulez-vous jurer sur votre bible que vous avez dit la vérité ?

– Ma bible !... répéta lady Lundie avec une emphase chagrine. Oh ! mon enfant !... n'avez-vous pas votre part dans ce précieux héritage ? N'est-ce pas votre bible aussi ?

Une expression passagère de triomphe se montra sur le visage de Blanche.

– Vous n'osez pas jurer... dit-elle, cela me suffit.

Et elle se détourna d'un air de dédain. Lady Lundie la saisit par la main et la ramena vivement en arrière.

La sainte martyre avait disparu, et la femme, dont il ne fait jamais bon de se jouer, avait pris sa place.

– Il faut une fin à cela, dit-elle. Vous ne croyez pas ce que je vous ai dit. Avez-vous assez de courage pour aller aux preuves ?

Blanche tressaillit et dégagea sa main. Elle tremblait un peu.

Il y avait une horrible certitude de conviction dans le soudain changement de manières de lady Lundie.

– Comment ? demanda-t-elle.

– Vous le verrez. Dites-moi la vérité, à votre tour. Où est sir Patrick ? Est-il réellement sorti, comme me l'a dit le domestique ?

– Oui, il est sorti avec l'intendant de l'Hermitage. Vous nous avez pris par surprise. Vous avez annoncé que vous arriveriez par le train qui suit. Quand arrive ce train ?... Il est maintenant 11 h.

– Entre 1 h et 2 h de l'après-midi.

– Sir Patrick ne sera pas de retour avant ce temps ?

– Non, pas avant.

– Où est Mr Brinkworth ?

– Mon mari !

– Votre mari, s'il vous plaît de l'appeler ainsi. Est-il sorti également ?

– Il est dans le fumoir.

– Voulez-vous parler de la longue pièce bâtie sur le derrière de la maison ?

– Oui.

– Descendez donc à l'instant avec moi.

Blanche avança d'un pas et recula.

– Que voulez-vous de moi ? demanda-t-elle, prise d'une soudaine méfiance.

Lady Lundie haussa les épaules.

– Ne voyez-vous pas, dit-elle aigrement, que votre intérêt et le mien dans cette affaire ne font qu'un ?... Que vous ai-je dit ?

– Ne le répétez pas !

– Je dois le répéter. Je vous ai dit qu'Arnold Brinkworth avait été vu à l'auberge de Craig Fernie avec miss Sylvestre, en la qualité reconnue de son mari. Nous le croyions alors occupé a visiter le domaine qui lui a été légué par sa tante... Vous refusez de m'entendre et je suis au moment de vous donner une preuve. Est-il, oui ou non, de votre intérêt de savoir si cet homme mérite l'aveugle confiance que vous placez en lui ?

Blanche trembla de la tête aux pieds et ne répondit rien.

– Je vais descendre au jardin et parler à Mr Brinkworth à travers la fenêtre du fumoir, poursuivit Sa Seigneurie. Avez-vous le courage de venir avec moi, de faire en sorte qu'il ne vous voie point, et d'écouter ce qu'il répondra ? Je n'ai pas peur de tenter cette épreuve... Et vous ?

Le ton sur lequel était posée cette question ranima le courage de Blanche.

– Non !... Si je le croyais coupable, dit-elle résolument, je n'aurais pas ce courage ; mais je le crois innocent. Je vous suivrai, lady Lundie, quand il vous plaira.

Elles quittèrent la chambre, la chambre de Blanche à l'Hermitage, et descendirent.

Lady Lundie s'arrêta pour consulter, dans le vestibule, l'*Indicateur des chemins de fer*.

– Il y a un train pour Londres à 12 h 15, dit-elle. Combien faut-il de temps pour se rendre à la station ?

– Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Vous le saurez bientôt ; répondez à ma question.

– Il faut vingt minutes.

Lady Lundie consulta sa montre.

– Nous avons juste le temps, dit-elle.

– Le temps ?... pour quoi faire ?

– Venez au jardin.

Sur cette réponse, lady Lundie sortit la première.

Le fumoir s'avançait à angle droit du mur de la maison, sous une forme oblongue ; une fenêtre cintrée placée à l'extrémité ouvrait sur le jardin.

Avant de tourner le coin et d'arriver en vue de la fenêtre, lady Lundie regarda en arrière et fit signe à Blanche d'attendre, cachée par l'angle du mur.

Blanche attendit.

Un instant après, elle entendit des voix par la fenêtre ouverte.

La voix d'Arnold se fit entendre la première.

– Lady Lundie ! mais nous n'espérions vous voir que pour l'heure du lunch.

La réponse de lady Lundie ne se fit pas attendre.

– J'ai pu partir de Londres de meilleure heure que je ne l'avais supposé. Ne quittez pas votre cigare et ne vous dérangez pas. Je n'ai pas l'intention d'entrer.

Ce vif échange de questions et de réponses continua. Pas un mot ne se perdait dans la tranquillité de ce lieu désert.

Arnold dit :

– Avez-vous vu Blanche ?

– Blanche s'apprête à sortir avec moi. Nous voulons faire une promenade ensemble. J'ai beaucoup de choses à lui dire avant que nous ne sortions, j'ai également à vous parler.

– S'agit-il de quelque chose de sérieux ?

– De très sérieux.

– Relativement à moi ?

– Relativement à vous. Je sais où vous êtes allé pendant la fête de jour à Windygates. Vous êtes allé à Craig Fernie.

– Grand Dieu ! comment avez-vous découvert cela ?

– Je sais que vous y alliez pour rejoindre miss Sylvestre. Je sais ce que l'on dit de vous et d'elle... Vous êtes mari et femme.

– Chut !... Ne parlez pas si haut... Quelqu'un peut vous entendre !

– Qu'importe ! Je suis la seule personne que vous n'ayez pas mise dans le secret. Vous le savez tous ici.

– Il n'en est rien… Blanche ne le sait pas.

– Comment ! Ni vous ni sir Patrick n'avez dit à Blanche la situation dans laquelle vous êtes en ce moment ?

– Pas encore. Sir Patrick m'a laissé ce triste soin. Je n'ai pu encore prendre sur moi de le faire. Ne dites rien, je vous en supplie ! Je ne sais comment Blanche pourra interpréter ce silence. Son amie est attendue à Londres demain. Quand sir Patrick les aura réunies, elle pourra lui expliquer tout cela mieux que moi. C'est mon sentiment, et sir Patrick l'approuve. Arrêtez ; vous ne partez pas déjà ?

– Blanche viendrait à ma recherche si je tardais plus longtemps.

– Un mot encore. J'ai besoin de savoir…

– Plus tard, dans la journée.

Sa Seigneurie reparut à l'angle du mur.

Les premiers mots furent dits à voix basse.

– Êtes-vous satisfaite maintenant, Blanche ?

– Vous reste-t-il encore assez de pitié, pour m'emmener de cette maison ?

– Ma chère enfant, pour quelle autre raison ai-je consulté l'*Indicateur des chemins de fer* dans l'antichambre ?

48

L'EXPLOSION

L'esprit d'Arnold était bien loin d'être tranquille quand il se retrouva seul dans le fumoir.

Il perdit d'abord quelque temps à essayer de deviner la source où lady Lundie avait puisé ses renseignements ; puis il mit son chapeau et prit la direction qui conduisait au lieu favori de la promenade de Blanche à l'Hermitage.

Sans se méfier absolument de la discrétion de Sa Seigneurie, l'idée lui vint qu'il ferait bien de rejoindre sa femme et sa belle-mère. En se mettant en tiers dans leur entretien, il pouvait du moins empêcher que la conversation ne prît un tour confidentiel trop périlleux pour lui.

Il avait beau chercher les deux dames, elles n'avaient pas pris la direction qu'il supposait.

Il revint donc au fumoir et s'efforça d'attendre les événements aussi patiemment qu'il le pourrait.

Ses pensées revenant sur lady Lundie, sa mémoire lui rappela un court entretien provoqué, la veille, par l'annonce de la visite de Sa Seigneurie à l'Hermitage.

Sir Patrick avait exprimé la conviction que ce voyage de sa belle-sœur dans le Sud cachait un but inavouable.

– Je ne suis pas du tout sûr, Arnold, dit-il, d'avoir agi sagement en laissant sa lettre sans réponse, et je suis fortement

disposé à penser que le plus sûr parti est de la mettre dans le secret quand elle arrivera demain. Nous ne pouvons rien contre la position dans laquelle nous sommes placés. Il était impossible, sans mettre votre femme dans notre confidence, d'empêcher Blanche d'écrire cette malencontreuse lettre à sa belle-mère ; si nous l'avions fait, nous ne pouvions empêcher qu'elle fût prévenue, par une autre voie, de votre retour en Angleterre. Le doute que je conçois maintenant sur les suites de ma discrétion me tourmente et pourtant, il aurait mieux valu la laisser dans l'ignorance et l'exclure de vos affaires, jusqu'à ce que j'eusse remis tout en ordre. Mais elle peut, par quelque malheureux accident, découvrir elle-même la vérité. Dans ce cas, je me méfie de l'influence qu'elle pourrait exercer sur l'esprit de Blanche.

Telles étaient les paroles de sir Patrick. Et qu'était-il arrivé le lendemain du jour où il les avait dites ?

Lady Lundie avait découvert la vérité, et elle était en ce moment seule quelque part avec Blanche.

Arnold reprit son chapeau et se remit à la recherche des deux dames dans une autre direction. Cette seconde expédition n'obtint pas plus de succès que la première. Il ne vit point les dames, et n'apprit rien de lady Lundie et de Blanche.

La montre d'Arnold l'avertit qu'il n'était pas loin de l'heure à laquelle on pouvait attendre le retour de sir Patrick. Selon toutes les probabilités, et pendant qu'il les cherchait, les dames avaient dû revenir à la maison par un autre chemin.

Il parcourut toutes les pièces du rez-de-chaussée l'une après l'autre. Personne.

Il monta à l'étage supérieur et frappa à la porte de Blanche.

Pas de réponse.

Il ouvrit la porte.

La chambre était vide.

Mais sur le seuil, il vit un objet de nature à attirer son attention : c'était un billet, gisant sur le tapis.

Il le ramassa ; ce billet lui était adressé ; il était de l'écriture de sa femme.

Il l'ouvrit.

Le billet commençait dans la forme ordinaire en pareilles circonstances et était ainsi conçu :

« Je connais l'abominable secret que vous et mon oncle m'avez caché. Je connais votre infamie, son infamie à elle, et la position dans laquelle, grâce à elle et à vous, je me trouve placée. Les reproches seraient inutiles, adressés à un homme comme vous. Je vous écris ces lignes pour vous dire que je me suis mise sous la protection de ma belle-mère à Londres. Il est superflu d'essayer de m'y suivre. D'autres seront chargés de découvrir si la cérémonie de mariage célébrée entre nous nous lie l'un à l'autre. Quant à moi, j'en sais assez. Je pars pour ne jamais revenir et résolue à ne jamais vous permettre de me revoir.

» BLANCHE. »

Il descendit l'escalier comme un fou, n'ayant qu'une idée dans l'esprit : suivre sa femme.

Arnold rencontra sir Patrick debout près d'une table dans l'antichambre, sur laquelle étaient déposées les lettres et les cartes par les visiteurs, et tenant une de ces lettres ouvertes à la main.

À l'instant il devina ce qui s'était passé, il saisit Arnold par le bras et l'arrêta sur le seuil.

– Vous êtes un homme, dit-il avec fermeté. Supportez ce coup en homme.

La tête d'Arnold tomba sur l'épaule de son vieil ami et il fondit en larmes.

Sir Patrick laissa cette irrésistible explosion de chagrin suivre son cours. Dans ces moments le silence est un bienfait.

Il ne dit rien. La lettre qu'il venait de lire et qui était de lady Lundie (ce qui est à peu près inutile à dire) lui tomba des mains sans qu'il s'en aperçût.

Arnold releva la tête et essuya ses larmes.

– Je suis honteux de moi-même, dit-il, laissez-moi partir.

– Vous avez tort, mon pauvre garçon, doublement tort ! reprit sir Patrick. Il n'y a pas de honte à verser des larmes comme celles-ci. Mais rien ne peut vous obliger à me quitter.

– Je dois et je veux la voir !

– Lisez ceci, dit sir Patrick en désignant la lettre qui traînait sur le plancher. Voir votre femme ? Votre femme est avec celle qui a écrit ces lignes, lisez-les.

Arnold les lut :

« Cher sir Patrick,

» Si vous m'aviez honorée de votre confiance, j'aurais été heureuse de vous consulter, avant d'intervenir, pour tirer Blanche de la position dans laquelle Mr Brinkworth l'a placée. Dans l'état des choses, l'enfant de votre défunt frère est sous ma protection dans ma maison de Londres. Si vous tentez d'exercer votre autorité, il vous faudra employer la force, car je ne me soumettrai point. Si Mr Brinkworth essaie d'exercer son autorité, à son tour, il devra établir ses droits, si cela lui est possible, devant une cour de justice.

» Très sincèrement à vous.

» JULIA LUNDIE. »

La résolution d'Arnold n'était pas de nature à être ébranlée, même par les difficultés.

– Que m'importe, s'écria-t-il avec chaleur. Je veux voir ma femme ! Je veux me justifier de l'horrible soupçon qu'elle a sur moi ! Vous m'avez montré cette lettre, lisez la sienne !

La raison toujours nette de sir Patrick vit ce qu'avait écrit Blanche sous un jour moins sombre.

– Rendez-vous votre femme responsable des termes de cette lettre ? demanda-t-il. Je vois sa belle-mère dans chaque ligne. Vous descendez à quelque chose d'indigne de vous si vous vous défendez sérieusement contre ces choses-là. Vous ne le sentez donc pas ? Vous persistez dans votre manière de voir ? Écrivez alors. Vous ne pouvez arriver jusqu'à elle. Votre lettre le peut. Quand vous quitterez cette maison, vous ne la quitterez qu'avec moi. Je vous ai cédé quelque chose, en vous permettant d'écrire. J'insiste pour que vous me cédiez à votre tour. Venez dans la bibliothèque ! Je réponds de tout remettre dans l'ordre, entre vous et Blanche, si vous laissez vos intérêts entre mes mains. Avez-vous confiance en moi, oui ou non ?

Arnold céda. Ils se rendirent dans la bibliothèque ensemble. Sir Patrick montra le bureau.

– Soulagez votre esprit et votre cœur, dit-il, et que je trouve en vous un homme raisonnable quand je reviendrai.

Quand il revint à la bibliothèque, la lettre était écrite et l'esprit d'Arnold était soulagé, pour le moment, du moins.

– Je porterai moi-même votre lettre à Blanche, dit sir Patrick, par le train qui part pour Londres dans une demi-heure.

– Me permettrez-vous de partir avec vous ?

– Non, pas aujourd'hui. Je serai de retour ce soir pour dîner. Vous saurez ce qui sera arrivé et vous m'accompagnerez demain à Londres, si je trouve nécessaire d'y faire un séjour prolongé. D'ici là, après le choc que vous avez reçu, vous ferez bien de rester tranquille ici. Soyez satisfait par l'assurance que

je vous donne que Blanche aura votre lettre. J'imposerai mon autorité jusque-là sur sa belle-mère, si elle résiste, et cela sans scrupule. Mon respect pour les femmes ne dure qu'aussi longtemps qu'elles le méritent… et il ne s'étend pas à lady Lundie. Tous les avantages qu'un homme peut prendre contre une femme, je suis prêt à les prendre contre ma belle-sœur.

Sur cet adieu caractéristique, il serra la main d'Arnold et partit pour la station.

À 7 h, le dîner était sur la table. À 7 h, sir Patrick descendit habillé avec son soin habituel, aussi calme que si rien n'était arrivé.

– Elle a votre lettre, murmura-t-il en prenant le bras d'Arnold pour le mener dans la salle à manger.

– A-t-elle dit quelque chose ?

– Pas un mot.

– Quel air a-t-elle ?

– L'air qu'elle doit avoir, l'air d'une personne qui est affligée de ce qu'elle a fait.

Le dîner commença. Nécessairement, le sujet de l'expédition de sir Patrick fut abandonné pendant que les domestiques étaient présents, mais il fut régulièrement repris dans les intervalles du service. Il recommença quand le potage eut été emporté.

– J'avoue que j'avais espéré voir Blanche revenir avec vous, dit-il assez tristement.

– Bon ! répliqua sir Patrick, vous oubliez donc l'obstination native des femmes. Blanche commence à sentir qu'elle a eu tort. Quelle conséquence nécessaire à en tirer ? C'est que naturellement elle persistera à rester dans son tort. Laissez-la à elle-même, et attendez que votre lettre produise son effet. Les diffi-

cultés sérieuses qui se dressent sur notre chemin ne viendront pas de Blanche. Contentez-vous de savoir cela.

Le poisson fit son entrée et Arnold dut garder le silence, jusqu'au moment favorable.

– Quelles sont ces difficultés ? demanda-t-il.

– Écoutez, dit sir Patrick. La première que je rencontre est que je ne puis faire acte d'autorité, comme tuteur, si je prétends que ma nièce est une femme mariée. La seconde, c'est que vous ne pouvez exercer votre autorité, comme mari, jusqu'à ce que vous ayez prouvé que vous et miss Sylvestre vous n'êtes pas mari et femme. Lady Lundie savait parfaitement qu'elle nous placerait dans cette position quand elle a enlevé Blanche de cette maison. Elle a fait subir un interrogatoire à Mrs Inchbare, elle a écrit à votre intendant pour avoir la date de votre arrivée à votre domaine. Elle a tout fait, tout calculé, tout prévu, excepté mon excellent caractère. La seule erreur qu'elle ait commise, c'est de penser qu'elle en aurait raison. Non, mon cher enfant ! votre atout c'est mon caractère. Je tiens le jeu, Arnold, je tiens le jeu !

Le service suivant arriva et la conversation fut encore une fois coupée court. Sir Patrick dégusta son mouton et entra dans les détails d'un intéressant récit sur l'histoire d'un certain bourgogne, rapporté de France par lui-même.

Arnold rouvrit résolument la discussion dès que le mouton eut été enlevé.

– Pour l'amour du ciel, sir Patrick, prenez en considération mon anxiété, et dites-moi ce que vous vous proposez de faire !

– Je me propose de vous emmener à Londres, demain, à la condition que vous me promettiez, sur votre parole d'honneur, de ne pas essayer de voir votre femme avant samedi prochain.

– Mais alors je la verrai ?

– Si vous me faites la promesse que je vous demande.

– Je vous la fais… je vous la fais !…

Les domestiques reparurent. Sir Patrick entra dans un grand développement sur la question des perdreaux, au point de vue des oiseaux comestibles.

– Par eux-mêmes, quand ils sont rôtis et appréciés selon leurs mérites, ce sont des oiseaux surfaits. Nous sommes fous de leur faire la chasse, nous sommes fous de les manger quand nous les avons tués. À proprement parler, la perdrix est un prétexte à sauce et à truffes, rien de plus.

Les perdreaux furent enlevés. Arnold vit poindre une nouvelle occasion et la saisit.

– Qu'y a-t-il à faire demain à Londres ?

– Demain, répondit sir Patrick, est un jour mémorable dans notre calendrier. Demain est mardi, le jour où je dois voir miss Sylvestre.

Arnold posa sur la table le verre qu'il allait porter à ses lèvres.

– Après ce qui est arrivé, dit-il, j'ai peine à supporter ce nom. Miss Sylvestre m'a séparé de ma femme.

– Miss Sylvestre peut racheter tout cela, Arnold, en vous réunissant de nouveau.

– Elle a été ma perte.

– Elle peut devenir votre salut.

Le fromage apparut. Sir Patrick revint aux dissertations culinaires.

– Savez-vous la recette pour faire cuire une olive, Arnold ?

– Non.

– La nouvelle génération ne sait rien, si ce n'est manier l'aviron, tenir un fusil de chasse, jouer au cricket et faire des paris. Quand elle aura perdu ses muscles et perdu son argent, c'est-à-dire quand elle aura vieilli, que sera la nouvelle génération ?... Peu importe ; je ne vivrai pas assez pour le voir. M'écoutez-vous, Arnold ?

– Oui, monsieur.

– Comment cuire une olive ?... Mettez une olive dans une alouette, mettez l'alouette dans une caille, mettez la caille dans un pluvier, mettez le pluvier dans une perdrix, mettez la perdrix dans un faisan, mettez le faisan dans une dinde. Bien. Faites d'abord rôtir partiellement, puis cuire à l'étuvée jusqu'à ce que la cuisson soit parvenue à l'olive. Bien encore. Alors ouvrez la fenêtre, jetez la dinde, puis le faisan, puis la perdrix, puis le pluvier, puis la caille, puis l'alouette, et *mangez l'olive*. C'est un plat cher, mais le régal vaut le sacrifice qu'il exige. La quintessence de la saveur des six oiseaux s'est alors concentrée dans l'olive. Grande idée ! Essayez d'un autre verre de bourgogne blanc, Arnold.

Enfin les domestiques les laissèrent seuls, après avoir mis sur la table le dessert et les vins.

– Il était temps que cette contrainte cessât... je n'aurais pas pu la supporter plus longtemps, dit Arnold. Ajoutez à toutes vos bontés celle de me dire ce qui s'est passé chez lady Lundie.

La soirée était froide. Un brillant feu de bois brûlait dans l'âtre. Sir Patrick transporta sa chaise près du feu.

– Voilà exactement ce qui s'est passé, dit-il. J'ai commencé par trouver de la compagnie chez lady Lundie... Deux personnes qui m'étaient complètement étrangères... Le capitaine Newenden et sa nièce. Lady Lundie m'a offert de me recevoir dans une autre pièce. Les deux étrangers ont offert de se retirer... J'ai décliné les deux propositions. Premier échec pour Sa Seigneurie,

Arnold. Elle avait fait entrer dans ses calculs que nous aurions peur d'affronter l'opinion publique. Je lui ai prouvé, dès le point de départ, que nous n'avions pas cette crainte. « J'accepte toujours ce que les Français appellent les faits accomplis, dis-je. Vous avez provoqué la crise, lady Lundie... soit. J'ai un mot à dire à ma nièce, en votre présence si vous le trouvez bon, et j'ai un autre mot à vous dire après, sans avoir la prétention de déranger vos hôtes. » Les hôtes se rassirent, tous deux dévorés par une curiosité bien naturelle. Sa Seigneurie pouvait-elle décemment me refuser un entretien avec ma nièce, en présence de deux témoins ? Impossible. J'ai vu Blanche en présence de lady Lundie dans la partie la plus reculée du salon. Je lui ai remis votre lettre, je lui ai dit quelques bonnes paroles de votre part ; j'ai vu qu'elle était triste, quoique ne voulant pas le paraître, et cela me suffit. Nous sommes revenus près des hôtes. Je n'avais pas dit cinq paroles sur notre manière d'envisager la question, quand je m'aperçus, à mon grand étonnement et à ma grande joie, que le capitaine était là pour la même raison qui m'avait mené moi-même chez lady Lundie, c'est-à-dire à cause de nos rapports avec miss Sylvestre. Mon affaire, dans l'intérêt de ma nièce, était de nier votre mariage avec Anne. Son affaire, dans l'intérêt de sa nièce à lui, était de l'affirmer. À l'indicible horreur des deux dames, nous tombâmes d'accord sur-le-champ, de la manière la plus amicale, pour nous en rapporter à la justice. « Charmé d'avoir le plaisir de vous rencontrer, capitaine Newenden... – Charmé d'avoir l'honneur de faire votre connaissance, sir Patrick. Je pense que nous pouvons régler cela en dix minutes. – C'est ma pensée parfaitement exprimée. Établissez votre position, capitaine. – Avec le plus grand plaisir. Ici est ma nièce, Mrs Glenarm, liée par un engagement à épouser Mr Geoffrey Delamayn. Tout allait bien ; mais voilà qu'il survient un obstacle sous forme de cette demoiselle Sylvestre. Voilà qui est exposé clairement. – Admirablement exposé, capitaine. Au grand dommage de la marine royale, vous auriez dû vous faire homme de loi. Continuez, je vous prie. – Vous êtes trop bon, sir Patrick. Je me résume. Mr Delamayn prétend que la

personne en question n'a pas de droits sur lui, et il appuie son dire sur l'assertion que vous savez, qu'elle est déjà mariée à Mr Arnold Brinkworth. Lady Lundie et ma nièce assurent, d'après des témoignages qui les satisfont, que cette assertion est conforme à la vérité. Ces témoignages ne me satisfont pas. J'espère, sir Patrick, que je ne vous fais pas l'effet d'un homme excessivement entêté ? – Mon cher monsieur, vous me donnez la plus haute opinion de votre capacité par votre appréciation des témoignages humains. Puis-je vous demander maintenant quel parti vous comptez prendre ? – C'est précisément ce que j'allais vous faire connaître, sir Patrick. Voici mon intention : je refuse de sanctionner l'engagement de ma nièce avec Mr Delamayn… jusqu'à ce que Mr Delamayn ait prouvé son dire par un appel aux déclarations des témoins du mariage de cette dame. Il invoque deux témoignages ; mais il refuse d'agir personnellement dans cette affaire, par la raison qu'il est en voie d'entraînement pour la course à pied. J'admets la valeur de l'obstacle, et je consens à faire revenir moi-même les deux témoins à Londres. Par le courrier de ce jour, j'ai écrit à mes hommes de loi à Perth de les rechercher, de traiter avec eux, aux frais de Mr Delamayn, des conditions à leur offrir comme indemnité de la perte de temps, et de les envoyer ici à la fin de la semaine. La course est pour jeudi prochain. Mr Delamayn sera libre après cela de s'occuper de cette affaire et d'établir son assertion par la production de ces témoins. Que dites-vous, sir Patrick, de samedi prochain, ici, avec la permission de lady Lundie ? » Voilà en substance ce qu'a dit le capitaine Newenden. Il est aussi âgé que moi, et il est habillé de manière à ne paraître que 30 ans. Très agréable homme après tout. J'ai fermé la bouche à ma belle-sœur en acceptant la proposition sans un moment d'hésitation. Mrs Glenarm et lady Lundie se regardaient dans un muet étonnement. Il s'agissait d'un différend à propos duquel deux femmes se seraient querellées à mort, et il se trouvait là deux hommes qui arrangeaient tout de la façon la plus amicale. J'aurais voulu que vous vissiez le visage de lady Lundie quand je me déclarai grandement redevable au capitaine

pour avoir rendu complètement inutile tout entretien prolongé avec Sa Seigneurie. « Grâce au capitaine, lui dis-je du ton le plus cordial, nous n'avons absolument rien à discuter. Je vais pouvoir prendre le premier train et tranquilliser tout à fait l'esprit d'Arnold Brinkworth. » Pour revenir aux choses sérieuses, je me suis engagé à vous produire, en face de tous, y compris votre femme, samedi prochain. J'ai fait bonne figure ; mais je suis obligé de vous dire, entre nous, qu'il n'est pas du tout aisé de prévoir, dans la position où nous sommes, quel sera le résultat de l'enquête de samedi. Tout dépend de l'issue de mon entretien de demain avec miss Sylvestre. Je n'exagère pas, Arnold, en disant que votre destinée est entre ses mains.

– Je voudrais que mes yeux ne se fussent jamais arrêtés sur elle, dit Arnold.

– Mettez la selle sur le bon cheval, répliqua sir Patrick, et dites que vous voudriez n'avoir jamais vu Geoffrey Delamayn.

Arnold baissa la tête.

La langue acérée de sir Patrick avait encore l'avantage sur lui.

DOUZIÈME SCÈNE

DRURY LANE

49

LA LETTRE ET LA LOI

Nous sommes dans l'humide passage de Drury Lane, dans un bien sombre logis.

Depuis la pièce d'entrée jusqu'au fond de la maison, des piles de vieille musique sont entassées sur les planches dans la poussière ; des masques et des armes de théâtre, des portraits de chanteurs et de danseurs sont accrochés à la muraille ; une boîte à violon vide est jetée dans un coin, en face d'un buste brisé de Rossini ; une gravure sans cadre représentant le *Jugement de la reine Caroline* sert de devant de cheminée ; les chaises sont de vieux sièges en chêne sculpté ; la table est un excellent spécimen de la triste fabrication moderne ; un mince morceau de droguet sert de tapis ; un épais dépôt de crasse et de suie couvre le plafond.

Ce logis de Drury Lane était celui d'une agence musicale et théâtrale de l'ordre le plus humble.

À une heure assez avancée de l'après-midi du jour de la Saint-Michel, deux personnes étaient assises dans la première chambre.

C'étaient Anne Sylvestre et sir Patrick Lundie.

Les préliminaires de leur entretien, y compris le récit de ce qui s'était passé à Perth et aux Cygnes, et l'exposé des circonstances relatives à la séparation d'Arnold et de Blanche étaient arrivés à leur fin.

C'était à sir Patrick à mettre un autre sujet sur le tapis.

Il regarda sa compagne et hésita.

– Vous sentez-vous assez forte pour continuer ? demanda-t-il. Si vous préférez vous reposer un peu… je vous en prie, dites-le.

– Je vous remercie, sir Patrick. Je suis plus que prête, je suis impatiente de continuer. Les mots sont insuffisants pour exprimer l'ardeur anxieuse que j'ai de vous être utile. Je m'en repose entièrement sur votre expérience pour m'en montrer le moyen.

– Je ne puis faire cela, miss Sylvestre, qu'en vous demandant, sans cérémonie, tous les renseignements dont j'ai besoin. Aviez-vous, en faisant le voyage de Londres, quelque but que vous ne m'ayez pas encore fait connaître ? La question ne doit pas vous embarrasser, je ne parle ici que comme représentant d'Arnold Brinkworth, et de ce que son intérêt me commande de connaître.

– J'avais un but, sir Patrick, que je n'ai pas encore pu réussir à atteindre.

– Puis-je vous demander quel il était ?

– Celui de voir Geoffrey Delamayn.

Sir Patrick fit un mouvement de surprise.

– Vous avez essayé de le voir !… quand ?…

– Ce matin.

– Mais vous n'êtes arrivée à Londres qu'hier soir.

– C'est vrai, dit Anne, et encore après plusieurs temps d'arrêt dans mon voyage. J'ai été obligée de me reposer à Édimbourg, puis encore à York, et j'avais grand-peur de donner à Mrs Glenarm le temps d'arriver avant moi.

– Peur ? répéta sir Patrick. J'avais cru comprendre que vous n'aviez nulle intention sérieuse de disputer ce drôle à Mrs Glenarm. Quel motif a pu vous porter à rechercher sa présence ?

– Le même motif qui m'a conduit aux Cygnes.

– Comment !... L'idée qu'il dépendait de Mr Delamayn de faire rentrer les choses dans l'ordre ? Vous croyez pouvoir l'y amener en consentant à le délier de ses engagements, du moins en ce qui concerne vos droits ?

– Soyez indulgent pour ma folie, sir Patrick, employez envers moi toute votre patience. Je suis toujours seule maintenant et j'ai pris l'habitude de beaucoup réfléchir... J'ai réfléchi sur la position dans laquelle mes infortunes ont placé Mr Brinkworth. J'ai été opiniâtre, déraisonnablement opiniâtre, dans la croyance que je pouvais réussir auprès de Geoffrey Delamayn, après avoir échoué auprès de Mrs Glenarm. J'y persiste encore. S'il avait pu m'entendre, ma folie, en allant à Fulham, aurait peut-être eu son excuse.

Elle soupira amèrement et n'ajouta rien.

Sir Patrick lui prit la main.

– Votre folie a son excuse, dit-il avec bonté, votre motif est au-dessus de tout reproche. Laissez-moi ajouter pour tranquilliser votre esprit, que lors même que Geoffrey Delamayn aurait consenti à vous entendre et aurait accepté vos conditions, le résultat eût encore été le même. Vous avez tort de supposer qu'il n'aurait qu'à parler pour tout arranger. Il n'y peut plus rien maintenant. Le mal a été fait l'instant même où Arnold Brinkworth est entré à l'auberge de Craig Fernie pour y passer ces heures fatales avec vous.

– Oh ! Sir Patrick, si j'avais su cela avant de me rendre à Fulham ce matin !...

Elle frissonna en disant ces mots. Quelque chose en elle s'associait au souvenir de cette visite à Geoffrey. C'était une impression dont le souvenir agita subitement ses nerfs.

Quelle était cette impression ?

Sir Patrick résolut d'obtenir une réponse à sa question avant de pousser plus avant la poursuite du principal objet de cet entretien.

– Vous m'avez dit vos raisons pour aller à Fulham, mais vous ne m'avez pas dit encore ce qui vous y était arrivé.

Anne hésitait.

– Est-il nécessaire de vous troubler l'esprit de tout cela ? demanda-t-elle avec une évidente répugnance à aborder ce sujet.

– C'est absolument nécessaire, répondit sir Patrick, du moment que Delamayn s'y trouve mêlé.

Anne fit donc appel à sa résolution et aborda son récit dans ces termes :

– La personne qui s'occupe de mon affaire ici me fit connaître l'adresse qu'elle avait été chargée de découvrir, murmura-t-elle. J'eus quelque difficulté à trouver la maison. C'est à peine autre chose qu'une chaumière presque perdue dans un grand jardin, entouré de hauts murs. Je vis un équipage attendant à la porte. Le cocher faisait promener ses chevaux. Il me désigna la porte. Une grande porte de bois munie d'un guichet. Je sonnai. Une servante ouvrit le guichet et me regarda. Elle refusa de me laisser entrer. Sa maîtresse lui avait donné l'ordre de tenir la porte close à tout étranger, surtout quand ces étrangers étaient des femmes. Je parvins à lui glisser quelques pièces de monnaie par le guichet, et je demandai à parler à sa maîtresse. Après avoir attendu quelque temps, j'aperçus un autre visage à travers les barreaux, et il me sembla le reconnaître. J'avais pro-

bablement les nerfs en mouvement, je tressaillis et dis : « Il me semble que nous nous connaissons. » Je ne reçus pas de réponse. La porte s'ouvrit tout à coup. Et qui pensez-vous que je vis devant moi ?

– Est-ce quelqu'un qui me soit connu ?

– Oui.

– Un homme ou une femme ?

– C'était Hester Dethridge.

– Hester Dethridge !

– Oui, vêtue comme de coutume... avec son air habituel, et son ardoise pendant à son côté.

– C'est étonnant !... Où l'ai-je vue la dernière fois ?... À la station de Windygates... c'est positif... elle allait à Londres après avoir quitté le service de ma belle-sœur. Aurait-elle accepté une autre place sans me l'avoir fait savoir ?

– Elle vit à Fulham.

– Elle est en service ?

– Non, elle est maîtresse dans sa propre maison.

– Quoi ! Hester Dethridge possède une maison à elle ? Bien ! bien ! Pourquoi ne ferait-elle pas son chemin dans le monde comme une autre ? Vous a-t-elle laissée entrer ?

– Elle est restée pendant quelque temps à me regarder avec son air étrange. Les domestiques de Windygates disaient toujours qu'elle avait l'esprit dérangé et vous serez obligé de confesser vous-même, sir Patrick, quand vous saurez ce qui est arrivé, qu'ils ne se trompaient pas. J'ai parlé la première. « Ne vous souvenez-vous pas de moi ? » lui dis-je. Elle prit son ardoise et écrivit : « Je me souviens de vous quand vous étiez évanouie à Windygates. » J'ignorais entièrement qu'elle eût été

présente quand j'avais perdu connaissance dans la bibliothèque. Je ne sais si c'est ce souvenir qui me fit tressaillir, ou si c'est l'effroyable regard de ces yeux morts attachés sur moi… Je n'en sais rien et je ne pus rien ajouter pendant un moment… Elle écrivit alors sur son ardoise la plus étrange question, formulée en ces termes : « J'ai dit, en ce temps-là : *c'est la faute d'un homme*, avais-je raison ? » Si la question avait été faite dans la forme ordinaire, et par tout autre, je l'aurais trouvée trop insolente… Comprenez-vous, sir Patrick, que j'y aie répondu ? Je ne le comprends pas moi-même à présent… et pourtant je répondis. Elle m'y contraignit par la fixité de son regard et je dis : « Oui. »

– Tout cela se passa-t-il à la porte ?

– À la porte.

– Puis elle vous laissa entrer ?

– Oui. Elle me saisit par le bras, assez rudement, me tira de l'autre côté de cette porte et la ferma. J'avais les nerfs brisés, mon courage s'était évanoui. Je frissonnai lorsqu'elle me toucha, mais elle laissa retomber mon bras. J'étais là comme un enfant, attendant ce qu'il lui plairait de dire ou de faire. Elle posa ses deux mains sur ses hanches et me regarda longtemps, poussa une sorte de cri inarticulé, non pas comme si elle était en colère, plutôt comme si elle était satisfaite, presque heureuse, dirais-je, s'il s'agissait de tout autre que d'Hester Dethridge ! Comprenez-vous à présent ?

– Pas encore. Permettez que je me rende la chose plus claire en vous posant une nouvelle question. Vous a-t-elle montré quelque attachement, quand vous étiez toutes deux à Windygates ?

– Pas le moindre. Elle paraissait être incapable d'attachement pour moi, comme pour toute autre personne.

– A-t-elle écrit d'autres questions sur son ardoise ?

– Oui. Une autre question au-dessus de la première. Son esprit était encore occupé de mon évanouissement et de l'homme qui l'avait causé. Elle écrivit : « Dites-moi comment il vous a traitée. Est-ce un coup qui vous a jetée par terre ? » Beaucoup de gens auraient ri de cette question. Elle me fit peur. Je lui dis : « Non. » Elle secoua la tête comme si elle ne me croyait pas, et reprit son ardoise : « Nous n'aimons pas à l'avouer, quand ils ont levé la main sur nous et qu'ils nous ont battues, n'est-ce pas ? » Je lui répondis : « Vous êtes dans l'erreur. » Elle continua obstinément à écrire : « Qui est l'homme ? » Je retrouvai assez d'empire sur moi-même pour refuser cette fois de répondre. Elle ouvrit la porte et m'invita du geste à sortir. Je la suppliai, par signes, d'attendre encore un peu. Elle se remit, avec son air impénétrable, à écrire sur son ardoise, et toujours au sujet de l'HOMME. Cette fois la question était plus nette encore. Elle avait probablement interprété à sa façon ma présence dans cette maison. Elle écrivit : « Est-ce l'homme qui demeure ici ? » Je vis que la porte se refermerait sur moi si je ne répondais pas. Ma seule chance était d'avouer qu'elle avait deviné juste. Je dis : « Oui... j'ai besoin de le voir. » Elle me prit le bras, aussi rudement que la première fois, et me fit entrer dans la maison.

– Je commence à comprendre, dit sir Patrick. Je me rappelle avoir entendu dire par mon frère qu'elle avait été brutalement maltraitée par son mari. Je conçois l'association de toutes ces idées, dans son cerveau confus. Songez que son dernier souvenir de vous est celui d'une femme évanouie à Windygates.

– Oui.

– Elle avait deviné juste, en supposant que c'était un homme qui, d'une manière ou d'une autre, était la cause de l'état dans lequel elle vous avait trouvée. Mais cet évanouissement, dû à un choc moral, elle ne le comprend pas. Elle se reporte à son expérience personnelle et ne peut l'attribuer qu'à ces brutalités physiques exercées par l'HOMME. Elle voit en vous

un reflet de ses propres souffrances et de sa propre histoire. Tout cela est curieux pour un observateur de l'humaine nature. Tous ces sentiments dans cette pauvre tête expliquent qu'elle ait manqué aux instructions données par elle-même à sa servante et qu'elle vous ait laissée pénétrer dans la maison. Qu'est-il arrivé ensuite ?

– Elle m'a conduite dans une chambre, que je suppose être la sienne. Par signe, elle m'a offert du thé. Cette offre était bien faite de la plus étrange façon ! Pas la moindre apparence de bonté. Après ce que vous venez de me dire, je crois concevoir jusqu'à un certain point ce qui se passait dans son esprit. Elle sentait une sorte de plaisir à voir une femme qu'elle supposait aussi malheureuse qu'elle l'avait été autrefois elle-même ; je refusai de prendre quoi que ce soit et j'essayai d'en revenir à l'objet qui m'avait amenée dans la maison, mais elle ne prit point garde à ce que je lui disais... Elle me fit faire le tour de la chambre, me conduisit à la fenêtre et me montra le jardin. « Ma chambre et mon jardin », voilà ce qu'elle avait voulu dire. Il y avait quatre hommes dans ce jardin, et, parmi eux, Geoffrey Delamayn. Je fis une nouvelle tentative pour lui dire que j'avais besoin de parler à Geoffrey ; mais elle avait une autre idée dans l'esprit. Après m'avoir invitée à quitter la croisée, elle me conduisit près de la cheminée et me montra une feuille de papier écrite, placée sous un verre et accrochée au mur. Elle semblait éprouver une sorte d'orgueil à posséder ce manuscrit encadré. Quoi qu'il en soit, elle insista pour que j'en prisse lecture. C'était l'extrait d'un testament.

– Le testament en vertu duquel elle avait hérité de la maison ?...

– Oui, le testament de son frère. Il disait qu'il regrettait sur son lit de mort d'être resté un étranger pour sa sœur, depuis le temps où elle s'était mariée contre son désir et contre son avis. Comme preuve de son désir sincère de se réconcilier avec elle, avant de mourir et en compensation des souffrances qu'elle

avait dû endurer de la part de son défunt mari, il lui laissait un revenu de 200 livres sterling par an, ainsi que l'usufruit de la maison et du jardin, sa vie durant. Telle est, autant que je puis me la rappeler, la substance de ce testament.

– Il fait honneur à son frère et à elle-même, dit sir Patrick. Si je fais la part de son étrange caractère, je comprends qu'elle aime à le faire voir. Ce qui m'étonne, c'est qu'elle prenne des locataires, ayant un revenu suffisant pour vivre.

– C'est précisément la première question que je lui fis moi-même. J'étais obligée de prendre des précautions, et de commencer par lui parler de ses locataires, et leur présence dans le jardin, où je pouvais les voir, me servait d'excuse. Les pièces à louer dans la maison ont été, à ce que j'ai cru comprendre, arrêtées par une personne agissant pour le compte de Geoffrey Delamayn, son entraîneur, je présume. Il avait beaucoup surpris Hester Dethridge en ne s'occupant pas de la maison et en ne montrant d'intérêt que pour le jardin.

– C'est parfaitement intelligible, miss Sylvestre. Le jardin que vous avez décrit était juste ce qu'il lui fallait pour les exercices de son patron : un grand espace bien défendu contre les curieux par les hautes murailles qui l'entourent. Après ?

– Après, j'arrivai donc à demander à Hester pourquoi elle avait consenti à louer sa maison. Quand je lui adressai cette question, son air devint plus dur que jamais. Elle me répondit sur son ardoise par ces tristes paroles : « Je n'ai pas un ami au monde ; je n'ose pas vivre seule. » C'est sa raison. C'est affreux, n'est-ce pas, sir Patrick ?

– Affreux en effet ! Et comment finit toute cette scène ? Êtes-vous enfin entrée dans le jardin ?

– Oui. Hester sembla tout à coup changer d'idée et m'ouvrit elle-même la porte. En passant devant la fenêtre de la pièce où je l'avais laissée, je me retournai. Elle avait pris place à

une table, près de la fenêtre, comme pour guetter ce qui allait m'arriver. Ses yeux, rencontrant les miens, me troublèrent davantage. Je suis presque portée à croire maintenant, quelque horrible que soit cette idée, qu'elle s'attendait à me voir traitée comme elle l'avait été autrefois. Je me sentis soulagée, quoique sachant bien que j'allais au-devant d'un risque sérieux, de ne plus voir cette femme. Comme je m'approchais des hommes qui étaient dans le jardin, j'entendis deux d'entre eux qui causaient vivement avec Geoffrey. Le quatrième, plus âgé, se tenait à l'écart à une petite distance. Je me tins hors de vue autant que possible, attendant que la conversation fût finie. Il m'était impossible de ne pas l'entendre. Les deux hommes s'efforçaient de décider Geoffrey à parler au vieux gentleman qu'ils désignaient comme un fameux médecin. Ils revinrent à la charge déclarer que l'opinion de ce docteur valait la peine d'être consultée.

Sir Patrick l'interrompit.

– Son nom ? demanda-t-il.

– Ils l'appelaient Mr Speedwell.

– C'est lui ! C'est plus intéressant que vous ne pouvez le supposer. J'ai entendu moi-même Mr Speedwell avertir Mr Delamayn qu'il était dans un mauvais état de santé, lorsque nous étions tous deux en visite à Windygates, le mois dernier. Mr Delamayn a-t-il fait ce que les deux hommes désiraient qu'il fît ? A-t-il parlé à ce médecin ?

– Non, il s'y est refusé obstinément... Il se rappelait ce dont vous vous souvenez vous même. Il s'est écrié : « Moi ! voir l'homme qui m'a dit que j'étais perdu ; non, certes ! » Après avoir confirmé cette déclaration par un juron, il s'est éloigné. Malheureusement, il a pris la direction dans laquelle je me trouvais et m'a aperçue. Cette vue l'a mis à l'instant en furie. Oh ! je ne puis répéter le langage dont il s'est servi ! c'est assez de l'avoir entendu. Je crois, sir Patrick, que sans les deux hommes qui s'élancèrent sur lui et l'ont retenu, Hester De-

thridge aurait vu ce qu'elle s'attendait à voir. Le changement qui s'était opéré en lui était si effrayant, même pour moi qui croyais le connaître dans ses accès de colère, que je tremble encore, rien qu'en y pensant. L'un des deux hommes qui l'avaient retenu s'est montré presque aussi brutal à sa façon. Il m'a déclaré dans le langage le plus grossier que, si Mr Delamayn avait un autre accès de ce genre, il perdrait la course, et que c'est moi qui en serai la cause. Sans Mr Speedwell, je ne sais ce que je serais devenue. Il s'avança vers moi : « Ce n'est pas ici votre place ni la mienne », dit-il, et il m'a offert son bras pour revenir vers la maison. Hester Dethridge s'est trouvée sur notre passage dans l'allée, elle leva la main pour m'arrêter. Mais Mr Speedwell lui demanda ce qu'elle voulait. Alors, elle me regarda, puis regarda du côté du jardin et fit le simulacre de donner un coup de poing. Pour la première fois depuis que je la connaissais je crus la voir sourire ; Mr Speedwell me conduisit hors de la maison. « Ils sont bien appareillés dans ce logis, dit-il. La femme est un être sauvage aussi bien que les hommes. » L'équipage que j'avais vu attendant à la porte était celui du docteur. Il le fit avancer et m'y offrit poliment une place. Je lui répondis que je n'abuserais pas de sa bonté en me faisant conduire plus loin que la station du chemin de fer. Nous parlions encore, Hester Dethridge nous avait suivis jusqu'à la porte. Elle répéta le même mouvement avec son poing fermé en regardant du côté du jardin, puis elle me regarda et hocha la tête, comme pour me dire : « Il recommencera ! » Il n'y a pas d'expression pour rendre combien je fus encore soulagée quand elle disparut. J'espère bien ne jamais la revoir !

– Avez-vous su comment Mr Speedwell se trouvait dans cette maison… Y était-il venu de lui-même ou y avait-il été appelé ?

– Il y avait été appelé. Je me suis aventurée à lui parler des personnes que j'avais vues dans le jardin. Mr Speedwell m'expliqua tout ce que je ne pouvais comprendre, avec la plus grande bonté. Un de ces hommes du jardin était l'entraîneur,

l'autre un médecin que l'entraîneur avait coutume de consulter. Il paraît que le vrai motif du départ de Geoffrey Delamayn d'Écosse a été l'inquiétude de l'entraîneur, qui désirait se rapprocher de Londres pour être à portée des conseils de la science. Le docteur, consulté, avoua qu'il ne comprenait point les symptômes du mal qu'il était appelé à combattre. Il est allé lui-même chercher le grand médecin qu'il avait amené à Fulham ce matin. Mr Speedwell s'est abstenu de mentionner qu'il avait déjà prédit à Geoffrey son mauvais sort, à Windygates. Il s'est contenté de me dire : « J'ai eu l'occasion de voir Mr Delamayn dans le monde, et le cas avait assez d'intérêt pour moi pour me décider à lui faire la visite dont vous avez vu le résultat. »

– A-t-il dit quelque chose de plus au sujet de la santé de Delamayn ?

– Il m'a dit qu'il avait questionné le docteur pendant le trajet de Londres à Fulham, et que quelques-uns des symptômes observés chez le malade indiquaient un sérieux désordre. Quels sont ces symptômes ? Il ne s'en est pas expliqué ; Mr Speedwell n'a parlé que de changements fâcheux que pouvait comprendre une femme. Geoffrey est parfois morne et insouciant au point que rien ne peut le réveiller. Dans un autre moment, il est pris d'accès de colère terrible, sans cause apparente. L'entraîneur avait trouvé impossible, en Écosse, de le mettre à un régime convenable, et le docteur n'avait donné son approbation au choix de la maison de Fulham qu'après s'être assuré, non seulement que le jardin était dans de bonnes conditions, mais aussi qu'on pouvait avoir une entière confiance en Hester Dethridge comme cuisinière. Avec son aide, ils ont mis Geoffrey à un régime tout nouveau ; mais encore avaient-ils trouvé à ce projet un obstacle inattendu. Quand l'entraîneur a conduit Geoffrey à ce nouveau logement, il s'est souvenu d'avoir vu Hester Dethridge à Windygates ; il avait gardé contre elle les plus fortes préventions. En la revoyant à Fulham, il a paru même terrifié.

– Terrifié ?... Pourquoi ?...

– Personne ne le sait. L'entraîneur et le docteur n'ont pu l'empêcher de quitter la maison qu'en le menaçant de renoncer à leur tâche, et de cesser de le préparer pour la course s'il ne prenait pas à l'instant assez d'empire sur lui-même pour se comporter comme un homme et non comme un enfant. Depuis ce temps, il s'est réconcilié peu à peu avec son nouveau logis, en partie, grâce à l'attention qu'a mise Hester à ne pas se rencontrer sur son chemin, et aussi grâce à l'appréciation qu'il a faite lui-même du nouveau régime que la science culinaire d'Hester lui rend agréable. Mr Speedwell m'a dit d'autres choses encore que j'ai oubliées. Je ne puis que répéter que la conclusion à laquelle il est arrivé, et j'avoue que venant d'un homme qui a son autorité, cette opinion me semble surprenante : « Si Geoffrey Delamayn, dit-il, se présente à la course de jeudi prochain, il ne le fera qu'au risque de sa vie. »

– Au risque de mourir sur place ?...

– Oui.

Le visage de sir Patrick devint pensif ; il attendit quelque temps avant de reprendre la parole.

– Nous n'avons pas perdu notre temps, dit-il, en nous appesantissant sur ce qui était arrivé lors de votre visite à Fulham. La mort possible de cet homme me fournit matière à de sérieuses réflexions. Il est désirable, dans l'intérêt de ma nièce et de son mari, que je réfléchisse aux résultats qu'un événement fatal survenant à la course ferait naître au cours de l'enquête. Elle aura lieu samedi. Je crois qu'en ceci vous pouvez m'aider.

– Dites-moi comment, sir Patrick.

– Je puis compter sur votre présence à la séance de samedi ?

– Certainement.

– Vous comprenez bien qu'il faut considérer Blanche comme une personne qui vous est étrangère, pour le moment, comme une amie et une sœur qui a cessé, sous l'influence surtout de lady Lundie, d'éprouver pour vous les sentiments d'une amie et d'une sœur.

– J'étais préparée, sir Patrick, à apprendre que Blanche m'avait mal jugée. Quand j'écrivis ma lettre à Mr Arnold Brinkworth, je l'avertis, aussi délicatement que cela me fut possible, que la jalousie de sa femme pouvait être éveillée trop aisément. Comptez que j'aurai de l'empire sur moi-même, quelque dure que puisse être pour moi cette contrainte. Rien de ce que pourra dire ou faire Blanche n'altérera le souvenir reconnaissant du passé. Tant que je vivrai, je l'aimerai. Que cette assurance calme votre inquiétude. Dites-moi comment je puis servir des intérêts que j'ai aussi à cœur que vous-même.

– Vous pouvez les servir, miss Sylvestre, en me faisant connaître la position dans laquelle vous étiez vis-à-vis de Mr Delamayn à l'époque où vous vous êtes rendue à l'auberge de Craig Fernie.

– Adressez-moi toutes les questions que vous jugerez convenable, sir Patrick.

– C'est bien votre désir ?

– C'est mon désir.

– Je commencerai par revenir sur quelque chose que vous m'avez déjà dit. Delamayn vous avait promis le mariage ?

– De la manière la plus formelle, et maintes et maintes fois.

– Verbalement ?

– Oui.

– Par écrit ?

– Oui.

– Voyez-vous où je veux en venir ?

– Difficilement encore.

– Vous avez fait allusion, au début de notre entretien, à une lettre que vous avez retirée des mains de Bishopriggs à Perth. J'ai su par Arnold Brinkworth que la feuille de papier volée contenait deux lettres. L'une écrite par vous à Delamayn, l'autre écrite par Delamayn à vous. La substance de cette dernière, Arnold se la rappelait. Votre lettre, il ne l'avait pas lue. Il est de la plus grande importance, miss Sylvestre, de me faire voir cette correspondance avant que je ne vous quitte aujourd'hui.

Anne ne répondit pas. Elle était assise les mains jointes sur ses genoux. Ses yeux se détournèrent pour la première fois avec embarras du visage de sir Patrick.

– Ne suffirait-il pas, demanda-t-elle après un long intervalle, que je vous fasse connaître la substance de ma lettre sans vous la montrer ?

– Cela ne suffirait pas, répliqua nettement sir Patrick. Je vous ai donné à entendre qu'il serait convenable que je visse cette lettre, dès la première fois que vous en avez fait mention. J'ai remarqué que vous aviez, à dessein, évité de paraître me comprendre. Il m'en coûte de vous mettre, à cette occasion, à une pénible épreuve. Mais vous voulez m'aider à sortir de cette crise, et je vous en indique le moyen.

Anne se leva de sa chaise et répondit en remettant la lettre entre les mains de sir Patrick.

– Rappelez-vous ce qu'il a fait depuis que j'ai écrit cela, dit-elle, et faites un effort pour m'excuser si je vous dis que j'ai honte de vous la montrer à présent.

Sur ces mots, elle alla vers la croisée près de laquelle elle resta debout, la main sur son cœur, regardant sans le voir le

vaste horizon des toits et des cheminées de Londres, pendant que sir Patrick ouvrait la lettre.

Voici ce qu'elle contenait :

I. – *Anne Sylvestre à Geoffrey Delamayn.*

« Windygates, 12 août 1868.

» Geoffrey Delamayn,

» J'ai attendu, avec l'espoir que vous auriez la pensée de vous échapper de la résidence de votre frère pour venir me voir, et j'ai attendu en vain. Votre conduite envers moi est de la cruauté. Je ne la supporterai pas plus longtemps. Réfléchissez, dans votre propre intérêt, réfléchissez avant de pousser au désespoir la malheureuse femme qui a eu confiance en vous. Vous m'avez promis le mariage, sur ce qu'il y a de plus sacré. Je réclame l'accomplissement de votre promesse. Je ne demande rien de moins que d'être ce que vous avez juré que je serais, ce que j'ai attendu d'être pendant tout ce temps si pénible à passer, ce que je suis enfin devant le ciel, votre femme légitime. Lady Lundie donne une fête de jour, ici le 14. Je sais que vous avez reçu une invitation. Je compte que vous l'accepterez. Si je ne vous vois pas, je ne réponds pas de ce qui peut arriver. Je suis décidée à ne pas endurer cette incertitude plus longtemps. Oh ! Geoffrey, rappelez-vous le passé, soyez équitable, soyez juste.

» Votre femme qui vous aime,

» ANNE SYLVESTRE. »

II. – *Geoffrey Delamayn à Anne Sylvestre.*

« Chère Anne,

» Appelé à l'instant à Londres, près de mon père. Mauvaises nouvelles reçues par le télégraphe. Restez où vous êtes, je vous écrirai. Fiez-vous au porteur de ce mot. Sur mon âme je tiendrai ma promesse.

» Votre mari qui vous aime,

» GEOFFREY DELAMAYN. »

Windygates, 14 août, 4 heures après-midi.

Pas un instant à moi. Le train part à 4 h 30.

Sir Patrick lut la correspondance, avec une extrême attention, jusqu'à la fin.

Aux dernières lignes de la seconde lettre, il fit ce qu'il n'avait pas fait depuis vingt ans.

Il se mit sur pieds d'un bond et il traversa la pièce, sans le secours de sa canne à pomme d'ivoire.

Anne tressaillit et détourna son regard de la rue pour le reporter sur lui, muette de surprise.

Il était sous l'influence d'une forte émotion. Son visage, sa voix, ses manières, tout le montrait bien.

– Depuis combien de temps étiez-vous en Écosse quand vous avez écrit cela ?

Il agitait la lettre en faisant cette question, et il l'adressa si vivement à la jeune femme qu'il bégayait en prononçant les premiers mots.

– Y étiez-vous depuis plus de trois semaines ? ajouta-t-il, fixant ses yeux vifs sur ceux de miss Sylvestre.

– Oui.

– Êtes-vous bien sûre de cela ?

– J'en suis certaine.

– Vous pouvez en référer à des personnes qui vous ont vue ?

– Facilement.

Il retourna la feuille de papier et montra la lettre de Geoffrey écrite au crayon sur la quatrième page.

– Et lui, depuis combien de temps était-il en Écosse quand il a écrit ceci ? Depuis plus de trois semaines aussi ?

Anne réfléchit un moment.

– Pour l'amour de Dieu, apportez le plus grand soin à votre réponse, dit sir Patrick. Vous ne savez pas quelle importance elle peut avoir… Si votre mémoire n'est pas bien claire, dites-le.

– Ma mémoire était un peu confuse d'abord, elle est claire à présent. Il était à la résidence de son frère dans le comté de Perth trois semaines avant d'écrire cela. Et avant d'arriver aux Cygnes, il avait passé trois ou quatre jours dans la vallée d'Esk.

– En êtes-vous bien sûre ?

– Parfaitement sûre.

– Connaissez-vous quelqu'un qui l'ait vu dans la ville d'Esk ?

– Je connais une personne qui lui a porté une lettre de moi.

– Une personne qu'on pourrait facilement retrouver ?

– Très facilement.

Sir Patrick déposa la lettre, et en proie à une irrésistible agitation, il lui saisit les deux mains.

– Écoutez-moi, dit-il. Toute la conspiration contre Arnold et contre vous tombe par terre, devant cette correspondance. Quand vous et lui vous vous êtes rencontrés à l'auberge…

Il s'arrêta et la regarda.

Les mains d'Anne commençaient à trembler dans les siennes.

– Quand vous et Arnold Brinkworth vous vous êtes rencontrés à l'auberge, reprit-il, la loi d'Écosse avait fait de vous une femme mariée. Au jour et à l'heure où Geoffrey Delamayn a écrit ces lignes sur le dos de la lettre que vous lui aviez adressée, vous étiez sa femme.

Il s'arrêta et la regarda encore.

Sans un mot de réponse, sans un mouvement de la tête ou du corps, elle lui rendit son regard.

La stupéfaction de l'horreur était peinte sur son visage, le froid mortel de la peur lui glaçait les mains.

En silence également, sir Patrick recula d'un pas, frappé par l'expression de douleur empreinte sur son visage.

Mariée à un misérable qui n'avait pas hésité à calomnier la femme qu'il avait perdue et qu'il abandonnait sans appui dans le monde !...

Mariée au traître qui n'avait pas hésité à trahir la confiance d'Arnold et à désoler sa maison !...

Mariée à un butor qui l'aurait battue ce matin, si ses amis ne l'avaient retenu !...

Et sir Patrick n'avait jamais pensé à cela !

Absorbé par une seule idée, l'avenir de Blanche, il n'avait jamais songé au malheureux sort de la pauvre Anne, jusqu'au moment où ce visage frappé d'horreur l'avait regardé et lui avait dit, dans sa muette éloquence : Pensez à mon avenir aussi !

Il revint à elle et reprit sa main glacée.

– Pardonnez-moi, dit-il, d'avoir d'abord pensé à Blanche.

Le nom de Blanche sembla réveiller Anne.

La vie revint sur son visage, l'éclat de sa tendresse recommença à briller dans ses yeux.

Il vit qu'il pouvait se risquer à parler plus clairement encore ; il continua.

– Je vois l'effroyable sacrifice comme vous le voyez vous-même. Je me demande si j'ai le droit, si Blanche a le droit…

Elle l'arrêta par une faible pression de la main.

– Oui, dit-elle avec douceur, tout sera bien, si le bonheur de Blanche en dépend.

TREIZIÈME SCÈNE

FULHAM

50

LA COURSE À PIED

Un étranger solitaire, errant dans les environs de Londres, se dirigeait vers Fulham, le jour de la course à pied.

Peu à peu il se trouva entraîné par le courant de la foule.

Tous ces enthousiastes étaient enrubannés aux couleurs rivales : le lilas et le jaune.

L'étranger suivait le flot des piétons sur les bas-côtés ; une file ininterrompue de voitures roulait sur la chaussée.

On s'arrêtait devant une grille ; on payait le droit d'admission entre les mains d'un préposé à cet effet. La foule alors se répandait dans un grand espace de terrain, semblable à un jardin inculte.

Arrivé là, le visiteur étranger ouvrit des yeux étonnés devant la scène étrange qui se révélait à sa vue. Il observa des milliers d'hommes assemblés, appartenant pour la plupart aux classes moyennes et aux classes supérieures de la société. Ils étaient massés autour d'un vaste enclos, placés dans des tribunes en amphithéâtre construites en bois, ou perchés sur le dessus des voitures.

De cette réunion d'hommes s'élevait un rugissement passionné, comme il n'en avait jamais entendu sortir d'aucune foule en ce pays.

Du milieu de ces cris, une question s'élevait : « Qui parie pour... ? » Cela se terminait par deux noms anglais revenant al-

ternativement et tout à fait inintelligibles pour des oreilles exotiques.

L'étranger s'adressa à un policeman de service et lui dit :

– S'il vous plaît, monsieur, qu'est-ce que tout cela ?

Le policeman lui répondit :

– C'est la lutte du Nord contre le Sud.

L'étranger était renseigné, mais point satisfait. Il montra l'assemblée immense d'un geste, et reprit :

– Pourquoi ?

Le policeman refusa de perdre son temps et ses paroles pour un homme qui pouvait poser une telle question. Il leva un gros index rouge, terminé par un large ongle blanc, et montra gravement une affiche collée derrière lui sur le mur.

L'étranger se dirigea vers l'affiche.

Après l'avoir lue avec soin du haut en bas, il consulta un simple particulier fort poli qui se trouvait près de lui et qui lui parut beaucoup plus communicatif que le policeman.

De ce colloque résulta l'explication suivante.

La couleur du Nord est le lilas, la couleur du Sud est le jaune. Le Nord présente quatorze champions lilas, le Sud treize champions jaunes. La rencontre entre le lilas et le jaune est une solennité. Cette solennité est due à l'indomptable passion nationale pour l'endurcissement des bras et des jambes, passion qui se manifeste chez les premiers par l'exercice qui consiste à lancer des marteaux de forgeron et des balles de cricket, et chez les seconds par la course et le saut. Il s'agit de faire de ces exercices le sujet d'une rivalité publique. Par là, on arrive : physiquement, à un excessif développement des muscles acheté au prix d'un effort excessif du cœur et des poumons ; moralement,

à la gloire du lutteur, aux applaudissements du public, confirmés le lendemain par les relations des journaux. Toute personne qui voudrait voir, soit un mal physique dans ces beaux combats pour les lutteurs, soit un danger moral résultant de ces exhibitions publiques étranges, sous prétexte qu'elles nuisent au développement des influences civilisatrices qui font les peuples vraiment grands, ne pourrait être qu'une personne sans biceps. L'Angleterre musculaire se développe et se soucie peu de ces vains dénigrements...

Après ces explications, l'étranger se mêla à la foule et regarda plus attentivement le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

Il s'était déjà rencontré avec ces mêmes gens au théâtre. Il y avait remarqué leurs manières et leurs habitudes avec curiosité et surprise.

Quand le rideau était baissé, ils ne songeaient guère à ce qu'ils venaient de voir ; c'est à peine s'ils trouvaient le courage de causer entre eux nonchalamment pendant les entractes.

Quand le rideau était levé, si la pièce mettait en jeu les grandes et nobles passions humaines, ils acceptaient cela comme quelque chose de fatigant, ils s'en moquaient comme de quelque chose d'absurde.

Le sentiment public des compatriotes de Shakespeare est bien loin du grand tragique ; ils ne connaissent que deux devoirs pour l'auteur dramatique, le devoir de les faire rire et surtout de les faire rire tout de suite.

Les deux grands mérites d'un directeur de théâtre en Angleterre, à en juger par les rares applaudissements de ses habitués d'un esprit cultivé, consistent à dépenser beaucoup d'argent en décors et à engager des masses de femmes effrontées, exhibant leurs gorges et leurs jambes.

Non seulement au théâtre, mais dans tous les autres lieux de réunion, on peut remarquer la même langueur ; on demande

en vain un effort intelligent aux cerveaux anglais. Les spectateurs affichent un stupide mépris quand l'auteur fait appel aux sentiments les plus doux du cœur anglais.

Que le ciel les préserve de prendre plaisir à autre chose qu'aux farces et au scandale ! Que le ciel les préserve de respecter autre chose que le rang et l'argent !

Telles sont les aspirations ordinaires des dames et des gentlemen du Royaume-Uni. Mais ici tout est changé ! Ici se manifestent les plus violentes émotions, le plus sérieux intérêt, le plus chaleureux enthousiasme. Ici l'on voit ces gentlemen superbes qui ne trouvent pas même la force de parler au théâtre, et qui maintenant poussent des cris furieux et se livrent à des battements de mains frénétiques. Ici se voient les belles dames qui bâillent derrière leurs éventails, à la seule idée d'être appelées à penser ou à éprouver une émotion, et qui maintenant agitent leurs mouchoirs en proie à un honnête délire, et rougissant de plaisir sous leur fard et leur poudre.

Et tout cela pourquoi ?

Tout cela pour des gens qui courent et qui sautent.

Tout cela pour des gens qui lancent des marteaux de forgeron ou des balles de cricket !

L'étranger examinait tout cela.

Citoyen d'un pays civilisé, il s'efforçait de comprendre... mais il y eut une pause dans le spectacle.

On enlevait les barrières. Les commissaires firent leur inspection autour de l'arène.

Un grand silence d'attente s'établit dans toute l'assemblée.

Quelque chose de grave, de considérable allait évidemment se passer.

Tout à coup le silence fut interrompu par de bruyantes acclamations parties du sein de la foule parquée en dehors de l'enceinte.

On se regardait, on se disait :

– Voici l'un des deux arrivé !

Puis ce fut un second tonnerre d'applaudissements. On se livrait à des gestes furieux, on secouait la tête d'un air de soulagement :

Ils étaient arrivés tous les deux !

Alors le silence se rétablit encore parmi la foule, et tous les yeux se dirigèrent vers un point particulier du terrain, occupé par un petit pavillon en planches dont les rideaux étaient tirés sur les fenêtres ouvertes et la porte fermée.

L'étranger s'intéressait à l'anxiété de la foule qui l'entourait. Il sentait sa sympathie éveillée, sans savoir pourquoi. Il se croyait au moment de comprendre le peuple anglais !

Qu'était-ce donc !

Un grand orateur allait-il s'adresser à l'assemblée ? Était-ce quelque glorieux anniversaire qu'on allait célébrer ? Quelque service religieux qu'on allait accomplir ?

Il chercha encore autour de lui quelqu'un à qui il pourrait s'adresser pour être renseigné.

Deux gentlemen qui tranchaient d'une façon bien favorable pour eux comme raffinement de manières, avec la plupart des spectateurs présents, s'avançaient lentement à travers la foule et se trouvaient à ses côtés. Il leur demanda respectueusement quelle solennité nationale se préparait.

Ils lui répondirent que deux jeunes hommes très forts allaient faire un certain nombre de fois le tour de la partie enclose

du terrain, dans le but de décider lequel courait le plus vite des deux.

L'étranger leva les mains et les yeux au ciel.

– Ô Providence ! qui aurait soupçonné que la diversité infinie de la Création comprît des êtres comme ceux-là !

Après cette exclamation, il tourna le dos à la course et quitta la place. Sur sa route, pour sortir du champ de course, il eut besoin de son mouchoir et ne le trouva plus. Il songea à l'instant à sa bourse ; sa bourse aussi était absente. Quand il fut de retour dans son pays et qu'on lui adressa d'intelligentes questions sur l'Angleterre, il n'avait qu'une réponse à faire :

– Toute cette nation est un mystère pour moi. De tous les Anglais, je ne comprends que les voleurs anglais.

Pendant ce temps, les deux gentlemen qui se frayaient un chemin à travers la foule atteignirent la porte pratiquée dans la barrière qui entourait la piste. Après avoir présenté un ordre écrit au policeman commis à la garde de la porte, ils furent immédiatement admis dans l'enceinte sacrée. Les spectateurs, serrés les uns contre les autres, les regardant avec un mélange d'envie et de curiosité, se demandaient : Qui sont-ils ? Étaient-ce les juges de la course qui se préparait ? Ou des reporters de journaux ? Ou des commissaires de police ?

Rien de tout cela. Ce n'était que Mr Speedwell, le chirurgien, et sir Patrick Lundie.

Les deux gentlemen gagnèrent le milieu de l'enceinte et regardèrent autour d'eux.

Le gazon sur lequel ils s'étaient arrêtés était bordé par un large sentier uni, couvert de cendre passée au crible fin et de sable, entouré par la palissade et par la ligne des spectateurs rangés derrière.

Au-dessus s'élevaient d'un côté les amphithéâtres avec leurs étages de bancs garnis de spectateurs, et de l'autre la longue file des équipages avec des spectateurs encore à l'intérieur des voitures, sur les voitures, jusque sur les chevaux.

Le soleil sur son déclin resplendissait brillamment, la lumière et l'ombre se répandaient par grandes masses, les couleurs variées du paysage se fondaient ensemble dans une douce harmonie.

C'était une scène splendide et ravissante. Sir Patrick détourna ses regards de la foule pour les porter sur son ami le docteur.

– Existe-t-il parmi tout ce monde, demanda-t-il, une seule personne qui soit venue voir cette course, poussée par cette même curiosité pleine de doute qui nous a amenés ?

Mr Speedwell secoua la tête.

– Ce que peuvent coûter ces courses à ceux qui s'y engagent, nul ne le sait ou n'en a souci, dit-il.

Sir Patrick reprit :

– Je désirerais presque n'être pas venu..., si ce misérable...

Le chirurgien l'interrompit.

– Ne vous appesantissez pas inutilement, sir Patrick, sur ce triste sujet, dit-il. L'opinion que je me suis formée ne repose jusqu'à présent sur rien de positif. C'est une supposition hasardée. Les apparences peuvent m'avoir trompé. Il peut y avoir dans la constitution de Mr Delamayn des réserves de forces vitales que je n'ai pas soupçonnées. Je suis ici pour m'instruire... non pour voir ma prédiction s'accomplir. Je sais que sa santé est ruinée ; je crois qu'il prend un gros risque en prenant part à cette course, mais ne soyez pas trop sûr d'avance de l'événement... l'événement peut me donner tort.

Sir Patrick laissa tomber la conversation pour le moment. Il n'était pas dans son état d'esprit ordinaire.

Depuis que son entrevue avec Anne lui avait démontré qu'elle était la femme légitime de Geoffrey, une conviction inévitable s'était imposée à lui ; il se disait que la seule chance possible d'avenir pour elle serait la mort de cet homme.

Tout horrible qu'elle fût pour lui, cette idée s'était emparée de son esprit, et le poursuivait où qu'il allât, quoi qu'il fît, et malgré tous ses efforts pour changer le cours de ses pensées.

Il considéra le sentier couvert de cendre sur lequel la course devait avoir lieu ; il sentit que cette piste avait pour lui un secret intérêt que sa conscience lui reprochait de ressentir. Il essaya de reprendre la conversation avec son ami et de la mettre sur d'autres sujets. L'effort qu'il fit fut inutile.

En dépit de lui-même, il revenait toujours au sujet fatal ; l'heure de la lutte était proche.

– Combien de fois doivent-ils courir autour de cet enclos ? demanda-t-il.

Mr Speedwell se tourna vers un gentleman qui s'approchait d'eux en ce moment.

– Voici quelqu'un qui vient à nous et qui pourra nous le dire, répondit-il.

– Vous le connaissez ?

– C'est un de mes malades.

– Qui est-il ?

– Après les deux coureurs, c'est le personnage le plus important qui soit ici. C'est l'autorité suprême... l'arbitre souverain de la course.

La personne ainsi décrite était un homme de taille moyenne, ridé, grisonnant avant l'âge, ayant en lui quelque chose de militaire, la parole brève, les manières brusques.

– La piste mesure 400 mètres de tour, dit-il, quand le chirurgien lui eut répété la question de sir Patrick ; en termes plus clairs et pour ne pas vous renvoyer à votre arithmétique, chaque tour est d'un quart de mile ; chaque tour s'appelle un *lap*. Les coureurs doivent fournir seize *laps* pour arriver au terme. Et pour vous éviter encore des calculs, ils doivent courir la distance de 4 miles, c'est la plus longue distance d'usage dans les courses de ce genre.

– Les coureurs professionnels n'excèdent-ils pas cette limite ?

– Considérablement, en certaines occasions.

– Les gens de cette profession ont-ils une longue existence ?

– Bien loin de là. C'est une rare exception quand ils arrivent à la vieillesse.

Mr Speedwell regarda sir Patrick.

Sir Patrick posa une question à l'arbitre.

– Vous venez de nous dire que les deux jeunes gens qui entrent en lice aujourd'hui doivent fournir la course la plus longue qu'ils aient tentée jusqu'à présent. Ceux qui s'entendent à ces sortes de choses croient-ils généralement que tous deux soient de taille à supporter l'effort qui leur est demandé ?

– Vous pouvez en juger par vous-même ; voici l'un des champions.

Il montrait le pavillon.

Au même moment s'élevèrent parmi la foule des spectateurs de puissants battements de mains.

Fleetwood, Champion du Nord, portant les couleurs lilas, descendait les marches du pavillon et s'avançait dans l'arène. Jeune, souple, élégant, exprimant l'agilité et la force dans chaque mouvement de ses membres, avec un joyeux sourire sur son jeune et résolu visage, le Champion du Nord conquit le cœur des femmes à première vue. Le murmure de leurs conversations animées se fit entendre de tous côtés.

Les hommes étaient plus calmes, surtout ceux qui entendaient la matière. C'était une sérieuse question pour ces gens experts de savoir si Fleetwood n'était pas trop *fin*. Superbement préparé, le fait était admis, mais peut-être un peu trop *entraîné* pour fournir une course de quatre miles.

Le Champion du Nord s'avançait toujours, suivi dans l'enceinte par ses amis, ses parrains et son entraîneur. Ce dernier portait un petit bidon d'étain à la main.

– De l'eau froide, expliqua l'arbitre. S'il paraît épuisé, son entraîneur le ranimera en lui jetant un peu de cette eau au passage.

Une nouvelle explosion d'applaudissements éclata tout autour de l'arène.

Delamayn, Champion du Sud, décoré des couleurs jaunes, se présentait à son tour au public.

L'immense bourdonnement des voix devint de plus en fort à mesure qu'il avançait au centre de la pelouse. La surprise causée par le contraste extraordinaire qui existait entre les deux hommes était l'émotion dominante du moment.

Geoffrey avait une tête de plus que son antagoniste.

Les femmes, qui avaient été charmées par l'allure aisée et le sourire confiant de Fleetwood, se montrèrent toutes plus ou

moins péniblement impressionnées par la force morne et stupide de l'homme du Sud quand il passa devant elles à pas lents, la tête inclinée sur sa poitrine, les sourcils froncés, sourd aux applaudissements qui l'accueillaient, indifférent aux yeux qui le regardaient, ne parlant à personne, concentré et prenant son temps.

Il excitait le plus profond intérêt parmi les connaisseurs. Ils lui reconnaissaient le fameux pouvoir de résistance qui devait supporter la fatigue du dernier demi-mile de la course, alors que l'agile et léger Fleetwood sentirait les jambes lui manquer.

Cependant, des bruits vagues avaient circulé au-dehors : on ne disait point, on donnait à entendre que l'entraînement de Delamayn ne s'était pas bien passé ; maintenant que tous les yeux pouvaient le juger, son aspect suggérait des critiques.

Elles étaient juste l'opposé des critiques faites contre son antagoniste.

Le doute pour Delamayn était de savoir s'il avait été suffisamment entraîné. Néanmoins, la force solide de l'homme, la lenteur souple de ses mouvements, semblables à ceux de la panthère, et par-dessus tout sa grande réputation dans le monde des muscles et du sport, avaient leur prestige.

Les paris qui, dans leurs capricieuses fluctuations, s'étaient décidés tout d'abord en sa faveur, continuaient d'être pour lui.

– Fleetwood pour les courtes distances si vous voulez, disait-on ; mais Delamayn pour une course de quatre miles.

– Pensez-vous qu'il nous voie ? demanda sir Patrick au chirurgien.

– Il ne voit personne.

– Pouvez-vous juger, à cette distance, les conditions dans lesquelles il se trouve ?

– Il a le double de la force musculaire de son concurrent ; son buste et ses membres sont magnifiques. Il est inutile de m'en demander davantage. Nous sommes trop loin pour bien voir son visage.

Les conversations parmi les spectateurs commencèrent à tomber, et le silence se rétablit.

Une à une, les différentes personnes qui avaient des fonctions dans la course se réunirent sur la pelouse.

L'entraîneur Perry était parmi elles, son bidon d'eau froide à la main, et en conversation sérieuse avec son patron, lui donnant ses derniers conseils avant le départ.

Le médecin de l'entraîneur les quitta pour rendre ses devoirs respectueux à son illustre confrère.

– Comment a-t-il été depuis ma visite à Fulham ? demanda Mr Speedwell.

– Admirablement, monsieur ! Il était dans un de ses mauvais jours quand vous l'avez vu. Il a fait des merveilles dans les dernières quarante-huit heures.

– Gagnera-t-il la course ?

Secrètement, le docteur avait fait ce que Perry avait fait ; il avait parié pour l'antagoniste de Delamayn. Publiquement, il continuait à rester fidèle à ses couleurs. Il jeta un regard de mépris sur Fleetwood et répondit sans la moindre hésitation :

– Oui !...

Il y eut un soudain mouvement dans l'enceinte. Les coureurs allaient prendre place pour le départ. Le moment de la course était venu.

Épaule contre épaule, les deux hommes attendaient chacun touchant la marque avec son pied.

Un coup de pistolet donna le signal.

À l'instant où le coup retentit, tous deux partirent.

Fleetwood avait pris la tête, Delamayn le suivait à 2 ou 3 mètres. Dans cet ordre, ils accomplirent le premier tour... le deuxième... et le troisième... tous deux réservant leurs forces... tous deux suivis avec un immense intérêt par tous ceux qui étaient présents.

Les entraîneurs avec leurs bidons couraient en avant et en arrière sur le gazon, rencontrant leurs hommes à certains points et les surveillant d'un œil avide.

Les officiels se tenaient debout, formant un groupe et suivant les coureurs avec la plus grande attention.

Le médecin de l'entraîneur, qui était resté près de son illustre confrère, fournissait les explications nécessaires à Mr Speedwell et à son ami.

– Rien de sérieux pendant le premier mile, monsieur, excepté le style des deux hommes.

– Vous voulez dire qu'ils ne font pas encore réellement tout ce qu'ils peuvent ?

– Non... Ils prennent leur respiration et tâtent leurs jambes... Joli coureur que ce Fleetwood, si vous l'avez remarqué, monsieur ? Il lance ses jambes un peu plus en avant et il ne lève pas ses talons aussi haut que notre homme... Mais regardez, quand ils vont passer, lequel garde la ligne la plus droite. C'est là où Delamayn a l'avantage sur lui. Il est plus ferme, plus fort, son pas est plus franc, et vous le verrez quand ils seront au milieu du parcours.

Ainsi, pendant les trois premiers tours, le docteur disserta sur le contraste des styles, en des termes généreusement adaptés à la petite compréhension de personnes étrangères au langage particulier des adeptes des courses.

Au quatrième tour, celui qui complétait le premier mile, un premier changement survint dans la position respective des coureurs.

Delamayn prit soudainement la tête.

Fleetwood sourit quand il passa devant lui.

Delamayn tint la tête jusqu'au milieu du cinquième tour quand Fleetwood, sur un signe de son entraîneur, se mit à forcer sa foulée.

En un instant et avec une grande légèreté, il dépassa son adversaire et garda la tête jusqu'à la fin du sixième tour.

Au commencement du septième tour, Delamayn força sa foulée. Pendant un moment ils restèrent exactement sur la même ligne.

Alors Delamayn disputa le terrain pouce à pouce et reconquit la tête.

La première explosion d'applaudissements partit dans le camp du Sud, quand Delamayn battit Fleetwood avec sa propre tactique, et le dépassa au moment critique où la course est près de son milieu.

– Delamayn a l'air de devoir gagner ! murmura sir Patrick.

Le médecin de l'entraîneur s'oublia : emporté par l'intérêt qui gagnait tout le monde autour de lui, il laissa échapper la vérité.

– Attendez un peu, dit-il, Fleetwood a pour instructions de se laisser dépasser, Fleetwood attend.

– La ruse, voyez-vous, sir Patrick, est un des éléments du noble sport, dit tranquillement Mr Speedwell.

Au bout du septième tour, Fleetwood prouva que le docteur était dans le vrai.

Il dépassa Delamayn comme une flèche.

À la fin du huitième tour, il le précédait de deux mètres.

La moitié de la course était achevée.

10 minutes et 33 secondes.

Vers la fin du neuvième tour, Delamayn reprit l'avantage. Il garda la tête jusqu'au commencement du onzième tour.

En cet instant, Fleetwood agita une main en l'air avec un geste de triomphe, et d'un nouveau bond vola en avant en hurlant : Hurrah pour le Nord !

Le cri fut répété par les spectateurs.

À mesure que la fatigue commençait à se montrer chez les champions l'émotion grandissait parmi la foule.

Au douzième tour, Fleetwood était en avant de 6 mètres.

Des cris s'élevèrent parmi les adhérents du Nord, auxquels répondirent les cris de défi des adhérents du Sud.

Au tour suivant, Delamayn s'appliqua résolument à diminuer la distance entre lui et son antagoniste.

Au commencement du quatorzième tour, ils couraient côte à côte.

Au bout d'un instant, Delamayn avait de nouveau repris la tête au milieu des acclamations universelles.

Mais aussitôt Fleetwood se rapprochait, le dépassait encore, il est vrai, pour se retrouver en arrière un instant après, puis il reprenait la tête et était encore dépassé.

L'émotion de l'immense assistance avait atteint son apogée pendant que les coureurs, haletants, le visage cramoisi, la poitrine oppressée, se dépassaient alternativement l'un et l'autre. Les jurons se mêlaient maintenant aux acclamations. Les femmes pâlissaient, les hommes serraient les dents quand l'avant-dernier tour commença.

Au début, Delamayn avait encore l'avance ; mais avant que 6 mètres eussent été franchis, Fleetwood trahit la tactique qui avait dirigé sa course et électrisa toute l'assemblée, déployant pour la première fois toute sa rapidité et toute sa vigueur.

Chacun pouvait voir à présent que Delamayn n'avait tenu la tête que par la tolérance de Fleetwood, qu'il avait été habilement amené à déployer tous ses moyens, et qu'alors seulement son adversaire faisait des efforts sérieux pour lui enlever décidément l'avance.

Il fit pourtant un nouveau prodige, avec une résolution désespérée qui éleva l'enthousiasme public jusqu'à la frénésie.

Pendant que les voix tonnaient, que les chapeaux et les mouchoirs s'agitaient, au moment suprême qui allait décider de la course et où le résultat était encore douteux, Mr Speedwell saisit le bras de sir Patrick.

– Préparez-vous, murmura-t-il, tout est fini.

Comme ces mots sortaient de ses lèvres, Delamayn dévia de la ligne droite.

Son entraîneur lui jeta de l'eau… il se ranima… fit encore un pas ou deux, puis dévia encore, chancela, porta la main à sa bouche en poussant un cri de rage, grinça des dents comme une bête féroce et tomba sans connaissance sur la piste…

Un tumulte effroyable s'ensuivit ; cris d'alarmes sur quelques points se mêlant aux cris de triomphe poussés par les parieurs de Fleetwood, au moment où leur homme acheva d'un pas léger de gagner la course qui ne lui était plus disputée.

Non seulement l'enceinte réservée, mais la piste même furent envahies par la foule.

Au milieu de cette cohue, on transportait l'homme évanoui sur le gazon et on le remettait aux soins de Mr Speedwell et du médecin de son entraîneur.

Au moment terrible où Mr Speedwell posait la main sur son cœur, Fleetwood bondissait par le passage que ses amis et les policemen avaient ouvert de force à travers la foule, afin qu'il pût accomplir le seizième et dernier tour.

L'homme battu s'était-il évanoui sous l'impression de sa défaite, ou sa défaite l'avait-elle tué ?

Chacun attendait les yeux rivés sur la main du médecin.

Celui-ci releva la tête et demanda de l'eau pour la lui jeter au visage et du brandy pour l'insinuer entre ses lèvres.

Delamayn revint à la vie... Il avait survécu à la course.

Les derniers cris qui saluaient la victoire de Fleetwood se faisaient entendre lorsqu'on enleva son concurrent pour le porter dans le pavillon.

Sir Patrick, admis à la demande de Mr Speedwell, fut le seul étranger auquel il fut permis d'en franchir la porte.

Au moment où il en gravissait les marches, quelqu'un lui toucha le bras ; c'était le capitaine Newenden.

– Les docteurs répondent-ils de sa vie ? demanda le capitaine. Je ne puis obtenir de ma nièce qu'elle s'éloigne sans avoir satisfaction sur ce point.

Mr Speedwell entendit la question et y répondit brièvement du haut des marches du pavillon.

– Pour le moment, oui, dit-il.

Le capitaine remercia et disparut. Ils entrèrent dans le pavillon.

Les mesures nécessaires furent prises sous la direction des docteurs.

L'athlète vaincu était là gisant. Extérieurement, c'était une masse inerte, formidable à voir même après sa chute. Intérieurement, c'était une créature plus faible, en tout ce qui constitue la puissance vitale, que la mouche qui bourdonne contre les vitres.

Graduellement la vie reparaissait en lui comme une lumière encore vacillante.

Le soleil se couchait, et les ombres du soir commençaient à tomber.

Mr Speedwell invita du geste Perry à le suivre dans un coin libre de la pièce.

– Dans une demi-heure, dans moins de temps peut-être, il sera assez bien pour être ramené chez lui. Où sont ses parents ? Il a un frère, n'est-ce pas ?...

– Son frère est en Écosse, monsieur.

– Son père ?

Perry se gratta la tête.

– D'après ce que j'ai pu entendre dire, son père et lui ne sont pas d'accord.

Mr Speedwell s'adressa à sir Patrick.

– Connaissez-vous quelque chose de ses affaires de famille ?

– Très peu de chose. Je crois que ce que cet homme vous a dit est la vérité.

– Sa mère est-elle vivante ?

– Oui.

– Je lui écrirai. En attendant, quelqu'un doit le ramener chez lui. Il a un grand nombre d'amis ici, où sont-ils ?

Il regardait par la fenêtre tout en parlant.

Une grande affluence s'était rassemblée près du pavillon, attendant les nouvelles.

Mr Speedwell dépêcha Perry à la recherche de ceux des amis de son patron qu'il pourrait connaître de vue.

Perry se gratta l'oreille une seconde fois.

– Qu'attendez-vous ? demanda le médecin aigrement. Vous connaissez ses amis, n'est-ce pas ?

– Je ne crois pas les trouver près d'ici.

– Pourquoi cela ?

– Ils ont parié de grosses sommes sur lui, monsieur, et ils ont perdu.

Sourd à cette incontestable raison de l'absence des amis, Mr Speedwell insista pour envoyer Perry à leur recherche parmi les personnes qui composaient la foule.

L'entraîneur revint en disant :

– Vous avez raison, monsieur. Il y a dehors quelques personnes qui demandent à le voir.

– Laissez-en entrer une ou deux.

Trois entrèrent, regardèrent le malade, prononcèrent quelques mots de pitié en argot et dirent à Mr Speedwell :

– Nous désirions le voir. Qu'est-ce qu'il a ?

– Sa santé est ruinée.

– Les suites d'un mauvais entraînement ?

– Les suites des exercices de sport athlétique.

– Oh ! merci ; bonsoir.

La réponse de Mr Speedwell les mit en fuite comme un troupeau de moutons devant un loup. Le docteur n'avait pas eu même le temps de leur demander qui voulait le ramener.

– Je me charge d'avoir soin de lui, monsieur, dit Perry. Vous pouvez avoir confiance en moi.

– Je l'accompagnerai aussi, dit le docteur à l'entraîneur, et je veillerai à ce qu'il soit bien installé pour la nuit.

Les deux seuls hommes qui avaient couvert leurs paris en pariant en secret pour son antagoniste furent aussi les deux seuls qui s'offraient à le secourir.

Ils revinrent auprès du sofa sur lequel il était étendu.

Ses yeux, injectés de sang, erraient, péniblement, dans le vague autour de lui ; ils s'arrêtèrent sur le docteur et se détournèrent encore. Ils se dirigèrent sur Mr Speedwell ; là ils s'arrêtèrent.

Le chirurgien se pencha vers lui et dit :

– Qu'y a-t-il ?

Il répondit d'une voix éteinte, la respiration encore bien difficile et ne prononçant qu'un mot à la fois.

– Suis-je... en... danger... de... mort ?...

– J'espère que non.

– En... êtes-vous... sûr ?...

– Non.

Il regarda de nouveau autour de lui. Cette fois ses yeux s'arrêtèrent sur l'entraîneur. Perry s'avança.

– Que puis-je faire pour vous, monsieur ?

La réponse fut lente et difficile comme devant.

– La poche... de mon... paletot...

– Celle-ci ?

– Non.

– Celle-là ?

– Oui... le livre...

L'entraîneur fouilla dans la poche et en tira le livre de paris.

– Qu'y a-t-il à faire avec ceci, monsieur ?

– Je... veux... lire...

L'entraîneur tint le livre devant lui, l'ouvrit aux deux dernières pages où il y avait quelque chose d'écrit.

Delamayn laissa rouler sa tête avec impatience de côté et d'autre sur le coussin du sofa.

Il était clair qu'il n'était pas encore suffisamment remis pour pouvoir lire ce qu'il avait écrit.

– Dois-je lire pour vous, monsieur ?

– Oui !...

L'entraîneur lut trois engagements l'un après l'autre sans résultat ; tous trois avaient été honnêtement remplis. Au quatrième, l'homme couché dit :

– Arrêtez !...

C'était le seul de ces engagements qui dépendît encore d'un événement futur. Il relatait la gageure faite à Windygates, quand Geoffrey, défiant l'opinion du chirurgien, avait parié qu'il prendrait part aux courses en canot de l'Université au printemps prochain : pari qu'il avait forcé Arnold de tenir contre lui.

– Eh bien, monsieur, que faut-il faire à ce sujet ?

Geoffrey réunit ses forces et répondit en prononçant un mot après l'autre.

– Écrivez... frère... Julius... paie... Arnold... a... gagné...

Sa main levée, qui accentuait chaque parole, retomba inerte à son côté. Il ferma les yeux et tomba dans un lourd sommeil.

Rendons-lui la justice qui lui est due. Tout misérable qu'il fût, rendons-lui cette justice.

Le terrible moment où la vie semblait si près de lui échapper le trouva fidèle à la seule foi demeurée vivante parmi les hommes de son espèce et de son temps : la foi au livre de paris.

Sir Patrick et Mr Speedwell quittèrent ensemble le terrain de course, après que Geoffrey eut été emporté hors du pavillon.

Ils rencontrèrent Arnold Brinkworth à la grille.

Arnold avait cherché la solitude au milieu de la foule.

Sa séparation de Blanche avait changé toutes ses habitudes. Il n'avait demandé que deux faveurs durant l'intervalle de temps qui devait s'écouler avant qu'il revît sa femme : la liberté d'agir à sa guise et d'être laissé seul.

Soulagé de l'oppression qui lui avait fait garder le silence pendant les diverses phases de la course, sir Patrick adressa une question au docteur pendant le trajet de retour, question qui n'avait pas cessé d'occuper son esprit depuis le moment où Geoffrey avait perdu la partie.

– Je m'explique difficilement l'anxiété que vous avez montrée au sujet de Mr Delamayn, dit-il, quand vous avez reconnu qu'il n'avait que succombé à la fatigue. Craigniez-vous quelque chose de plus qu'un simple évanouissement ?

– Il est inutile de le cacher maintenant, répondit Mr Speedwell. Il a échappé de très près à une attaque de paralysie.

– Est-ce là ce que vous craigniez quand vous lui avez parlé à Windygates ?

– C'est ce que j'avais lu sur son visage quand j'ai cru devoir lui donner un avertissement. J'avais raison jusque-là. Je me suis trompé pourtant sur un point, c'est sur la réserve de vitalité qui était encore en lui quand il est tombé sur le champ de course. Je croyais fermement le trouver mort.

– C'est une paralysie héréditaire. La dernière maladie de son père était une maladie de ce genre.

Mr Speedwell sourit.

– Paralysie héréditaire, répéta-t-il. Mais l'homme est naturellement un phénomène de santé et de force pendant la première partie de sa vie. La paralysie héréditaire aurait pu atteindre celui-ci dans 30 ans. Le canotage et les courses, pendant

ces quatre dernières années, sont les seules causes de ce qui lui est arrivé aujourd'hui.

Sir Patrick se risqua à suggérer une pensée au docteur.

– Avec l'autorité de votre nom qui force l'attention, dit-il, vous devriez rendre cette opinion publique... comme un avertissement pour les autres.

– Ce serait complètement inutile. Delamayn est loin d'être le premier qui ait succombé dans une course à pied, sous le cruel effort imposé aux organes vitaux. Le public a un heureux talent pour oublier ces accidents. Il est satisfait quand il peut invoquer celui des antagonistes survivants qui se trouvent avoir traversé la même épreuve, et tout le monde trouve cette réponse concluante.

L'avenir d'Anne occupait toujours l'esprit de sir Patrick. Sa première question porta sur les chances de rétablissement que pouvait avoir Geoffrey pour l'avenir.

– Il ne se rétablira jamais, dit Mr Speedwell. La paralysie est suspendue sur lui. Combien de temps vivra-t-il, cela m'est impossible à dire. Cela dépend beaucoup de lui. Dans sa condition, toute nouvelle imprudence, toute violente émotion peut le tuer sur le coup.

– S'il n'arrive pas d'accident, dit sir Patrick, reviendra-t-il suffisamment à lui pour quitter le lit et sortir ?

– Certainement.

– Il a, à ma connaissance, un rendez-vous pour samedi prochain. Est-il probable qu'il pourra être présent ?

– Tout à fait probable.

Sir Patrick ne dit rien de plus.

Il avait encore devant lui le visage d'Anne au moment mémorable où il lui avait dit qu'elle était la femme de Geoffrey.

QUATORZIÈME SCÈNE

PORTLAND PLACE

51

UN MARIAGE ÉCOSSAIS

C'était le samedi 3 octobre, jour où le prétendu mariage d'Arnold avec Anne Sylvestre devait être prouvé.

Vers 2 h de l'après-midi, Blanche et sa belle-mère entrèrent dans le salon de la maison que lady Lundie avait à Londres, dans Portland Place.

Depuis la veille au soir, le temps s'était gâté ; la pluie avait commencé à tomber dès le matin.

Les fenêtres de ce salon s'ouvraient sur Portland Place, qui, pendant la mauvaise saison, offrait un aspect des plus tristes.

Les affreuses maisons qui faisaient face à celle de Sa Seigneurie étaient toutes closes.

Plusieurs pouces de boue couvraient le pavé, de légères particules de suie volant dans l'air se mêlaient à la pluie et augmentaient l'obscurité du brouillard.

Le bruit des passants et celui des voitures qui se succédaient à de rares intervalles laissaient place à de longs silences qu'aucun son ne venait interrompre.

Les joueurs d'orgues eux-mêmes étaient muets, les chiens errants à l'aventure étaient trop mouillés pour avoir le courage d'aboyer.

Mais, hélas ! si dans le salon on tournait le dos aux fenêtres, la tristesse qui régnait au-dehors était plus qu'égalée par celle du dedans.

La maison avait été fermée pour la saison, et il n'a pas été jugé nécessaire, pendant la courte visite qu'on devait y faire, de rien changer à l'état des choses.

Des housses de couleur sombre enveloppaient les meubles ; les grands lustres pendaient invisibles dans d'énorme enveloppes de baudruche ; les pendules silencieuses hivernaient sous les voiles qui les couvraient depuis deux mois ; les tables poussées dans les coins, et qui, en d'autres temps, étaient couvertes de luxueux ornements, n'offraient aux regards, à cette heure, que des plumes, de l'encre, du papier.

Ces apprêts disaient bien l'objet de la réunion qui allait avoir lieu tout à l'heure.

La maison sentait le renfermé ; il y régnait un silence profond.

Une mélancolique femme de chambre errait comme une ombre à l'étage supérieur ; un mélancolique valet chargé d'introduire les visiteurs était tristement assis dans les solitudes de l'antichambre.

Pas un mot échangé dans le salon, entre lady Lundie et Blanche ; toutes deux attendaient, absorbées dans leurs pensées, l'apparition des personnes intéressées dans l'enquête…

Leur situation en ce moment était comme la parodie de celle de deux dames qui donnent une soirée et qui attendent les invités.

Cette idée leur était peut-être venue à l'une ou à l'autre. Si elle leur était venue, elles n'avaient peut-être pas voulu s'y arrêter. Qui n'aurait pas fait comme elles ?

Il y a dans la vie des occasions où nous aurions d'excellentes raisons pour rire quand nos yeux sont pleins de larmes, mais les enfants seuls ont alors la hardiesse de céder à l'envie de rire. C'est ainsi que, dans l'existence humaine, la pa-

rodie de ce qui est sérieux se mêle à la sérieuse réalité, à ce point qu'il n'y a que le respect de nous-mêmes qui nous fasse garder notre gravité, dans les plus importantes circonstances de notre vie.

Les deux dames attendaient donc l'épreuve qui se préparait, avec toute la gravité que comportait l'événement.

La silencieuse femme de chambre allait et venait toujours sans bruit ; le silencieux valet attendait immobile.

Au-dehors, la rue était un désert.

À l'intérieur, la maison était une tombe.

L'horloge de l'église sonna l'heure attendue...

2 heures.

Au même instant, la première des personnes intéressées dans l'enquête arriva.

Lady Lundie guettait, avec un maintien composé, l'instant où la porte du salon allait s'ouvrir.

Blanche tressaillit et trembla.

Était-ce Arnold ? était-ce Anne ?

La porte s'ouvrit, et Blanche se remit à l'instant.

Le premier arrivant n'était que le solicitor, appelé à prendre part à l'enquête, dans l'intérêt de lady Lundie.

C'était un de ces hommes appartenant à la nombreuse classe des personnes médiocres qui jouent un rôle dans la pratique de la loi. Ces personnes sont probablement destinées, dans un état de science plus avancé, à être remplacées par des machines.

L'homme de loi se rendit utile en changeant l'arrangement des tables et des chaises, de manière à établir une séparation entre les parties adverses. Il pria d'ailleurs lady Lundie de se bien mettre dans l'esprit qu'il ne connaissait rien à la loi écossaise et qu'il n'était là qu'en qualité d'ami.

Cela fait et dit, il s'assit et regarda curieusement tomber la pluie, comme si c'était un phénomène de la nature, qu'il n'eût pas encore eu l'occasion d'observer.

Un autre coup de marteau annonça l'arrivée d'un visiteur d'un ordre tout à fait différent.

Le mélancolique valet annonça :

– Le capitaine Newenden !

Pour une occasion si solennelle, le capitaine, jetant un défi, au temps, avait essayé de remonter d'un pas de plus le fleuve de la vie. Il était peint, rembourré, coiffé et habillé de manière à donner l'idée (abstraite) d'un jeune homme de 25 ans jouissant d'une robuste santé. Un peu de raideur dans la région des reins, un certain défaut de fermeté dans les paupières et dans le menton n'empêchaient point l'illusion. C'était la figure même des 25 ans. Le capitaine en avait 70 bien comptés. Une fleur à sa boutonnière, une petite canne flexible à la main, vif, rosé, souriant, parfumé, il égaya ce morne salon.

On eût dit une visite du matin faite par un jeune désœuvré.

Le bon capitaine parut un peu surpris de voir Blanche présente au conflit. Lady Lundie crut se devoir à elle-même d'en donner l'explication.

– Ma belle-fille est ici en révolte ouverte contre mes prières et mes avis, dit-elle. Des *personnes* se présenteront et, dans mon opinion, il est peu convenable qu'elle les voie. Des révélations peuvent avoir lieu, qu'une jeune femme ne devrait pas en-

tendre. Elle insiste... capitaine Newenden, ajouta-t-elle, je suis obligée de me soumettre.

Le capitaine leva les épaules et montra ses belles dents qu'il avait achetées si cher.

Blanche était trop profondément intéressée dans l'épreuve qui se préparait pour songer à se défendre ; elle eut l'air de n'avoir même pas entendu ce que sa belle-mère avait dit d'elle.

Le solicitor demeurait absorbé dans la contemplation de la pluie qui tombait.

Lady Lundie s'enquit de Mrs Glenarm.

Le capitaine décrivit l'anxiété de sa nièce par un geste. C'était quelque chose de si fort qu'il ne put l'indiquer qu'en secouant les boucles parfumées de sa perruque et en agitant sa petite canne en l'air.

Mrs Delamayn devait rester auprès d'elle jusqu'au retour de son oncle, avec les nouvelles.

Et où était Julius ?

Retenu en Écosse pour son élection.

Et lord et lady Holchester ?

Lord et lady Holchester ne savaient rien de ce qui se passait.

Troisième coup de marteau frappé contre la grande porte.

Blanche pâlit de nouveau.

Était-ce Arnold ? était-ce Anne ?

Le domestique annonça :

– Mr Delamayn... Mr Moy...

Geoffrey entra lentement le premier et salua les deux dames en silence.

Le solicitor de Londres, s'arrachant pour un moment à la contemplation de la pluie, désigna les places destinées au nouvel arrivant et au conseil qu'il avait amené.

Geoffrey s'assit, sans même jeter un coup d'œil autour de lui. Les coudes appuyés sur ses genoux, il suivait avec le bout de sa canne de chêne les dessins du tapis. Une stupide indifférence se peignait sur son front bas et ses lèvres entrouvertes et pendantes. Sa défaite à la course et les circonstances qui l'avaient accompagnée semblaient l'avoir rendu plus morne et plus lourd que de coutume, et voilà tout.

Le capitaine, qui s'avançait pour lui parler, s'arrêta à moitié chemin, hésita et prit le parti de s'adresser à Mr Moy.

Le conseil de Geoffrey, un Écossais du bon type, franc, vif, et sociable, répondit cordialement à cette avance. Il répondit, à la demande que lui faisait le capitaine, que les témoins, Mrs Inchbare et Bishopriggs, attendaient dans la loge du concierge.

Avait-on éprouvé des difficultés à trouver ces témoins ?

Aucune. Mrs Inchbare, comme de raison, était à son auberge ; et, chose surprenante, Bishopriggs et la maîtresse de l'auberge s'étaient entendus, et Bishopriggs avait repris chez elle son ancien poste de premier garçon.

Le capitaine et Mr Moy continuèrent la conversation commencée à ce sujet, avec une aisance et un entrain parfaits. Leurs voix seules se firent entendre durant l'intervalle qui s'écoula jusqu'à un quatrième coup frappé au-dehors.

Il ne pouvait plus y avoir de doute désormais sur les personnes qui allaient entrer.

Lady Lundie prit avec fermeté la main de sa belle-fille dans la sienne. Elle n'était pas sûre du résultat du premier mouvement de la pauvre Blanche.

Pour la première fois de sa vie, Blanche laissa volontairement sa main sous l'étreinte de celle de sa belle-mère.

Sir Patrick entra le premier, tenant Anne Sylvestre à son bras, Arnold Brinkworth les suivait.

Tous deux, sir Patrick et Anne, saluèrent en silence les personnes assemblées.

Lady Lundie rendit cérémonieusement le salut de son beau-frère et eut grand soin de ne point paraître remarquer la présence d'Anne.

Blanche ne leva pas la tête.

Arnold s'avança vers elle les mains tendues. Lady Lundie se leva et l'invita du geste à retourner sur ses pas.

– Pas encore, Mr Brinkworth ! dit-elle de l'air le plus tranquillement inflexible.

Arnold s'arrêta sans faire la moindre attention à elle, les yeux fixés sur sa femme.

Alors les yeux de Blanche se levèrent et des larmes les remplirent à l'instant.

Le visage brun d'Arnold se couvrit d'une mortelle pâleur et il fit un violent effort pour rester maître de lui.

– Je ne veux pas vous affliger, dit-il avec douceur.

Et il retourna à la table devant laquelle sir Patrick et Anne avaient pris place, et qui était séparée des autres tables.

Sir Patrick lui serra la main en silence.

La seule personne qui sembla ne prendre aucune part aux événements qui suivirent l'entrée dans le salon de sir Patrick et de ceux qui l'accompagnaient fut Geoffrey.

Au lieu de tracer des dessins sur le tapis, il y battit une marche ; mais il resta assis, la tête inclinée sur la poitrine et ses bras musculeux appuyés sur les genoux.

Sir Patrick rompit le silence. Il adressa la parole à sa belle-sœur.

– Lady Lundie, toutes les personnes que vous vous attendiez à voir aujourd'hui sont-elles présentes ?

Lady Lundie saisit cette occasion de lancer le premier jet du venin qu'elle tenait en réserve.

– Toutes celles que j'attendais sont ici, répondit-elle. Il y en a même que je n'attendais pas, ajouta-t-elle en regardant Anne.

Son regard ne lui fut pas rendu ; Anne ne le vit même pas.

Du moment où Anne avait pris place à côté de sir Patrick, ses yeux s'étaient arrêtés sur Blanche. Ils ne changèrent pas de direction ; ils ne perdirent pas un instant leur expression de tendre tristesse quand la femme qui la haïssait prit la parole.

Tout ce qu'il y avait de beau et de loyal dans cette noble nature semblait trouver son unique et suffisant encouragement en Blanche.

En revoyant la sœur, pas un seul moment oubliée, des anciens jours, son visage pâli et fatigué brilla d'une expression d'amitié ardente. Tous les hommes présents dans le salon, sauf Geoffrey, la regardaient, et chacun d'eux, Geoffrey toujours excepté, éprouvait de la sympathie pour elle.

Sir Patrick adressa une seconde question à sa belle-sœur.

– Y a-t-il ici quelqu'un qui représente les intérêts de Mr Geoffrey Delamayn ? demanda-t-il.

Lady Lundie renvoya d'un geste sir Patrick à Geoffrey lui-même.

Sans relever la tête, Geoffrey leva sa grosse main brune et désigna Mr Moy assis à côté de lui.

Mr Moy, tenant en Écosse un rang équivalent à celui qu'occupent en Angleterre les solicitors, se leva et salua sir Patrick avec la courtoisie due à un homme qui avait occupé en son temps un rang éminent dans le barreau écossais.

– Je représente Mr Delamayn, dit-il. Je me félicite, sir Patrick, d'avoir affaire à votre habileté et à votre expérience dans la conduite de l'enquête qui est pendante.

Sir Patrick répondit au salut aussi bien qu'au compliment.

– C'est moi qui aurai quelque chose à apprendre de vous, répondit-il. J'ai eu le temps, Mr Moy, d'oublier ce que je savais.

Lady Lundie promena son regard de l'un à l'autre, avec une impatience qu'elle ne cherchait pas à dissimuler, pendant cet échange de politesses entre les hommes de loi.

– Permettez-moi, messieurs, de vous rappeler l'anxiété que nous ressentons, dit-elle, et de vous demander quand vous comptez commencer.

Sir Patrick invita du regard Mr Moy.

Mr Moy invita du regard sir Patrick.

C'était plus qu'une simple politesse, c'était un combat, cette fois. Qui parlerait le premier ?

Mr Moy restant modestement inébranlable, sir Patrick finit par ouvrir le débat.

– Je suis ici, dit-il, pour agir dans l'intérêt de mon ami, Mr Arnold Brinkworth. Je demande à vous le présenter, Mr Moy, comme le mari de ma nièce... à laquelle il a été légalement marié le 7 septembre dernier, à l'église Sainte-Marguerite, paroisse de Hawley, Kent. J'ai une copie du certificat de mariage ; si vous désirez l'examiner...

Mr Moy se refusa modestement à cet examen.

– Tout à fait inutile, sir Patrick. J'admets qu'une cérémonie de mariage a eu lieu à la date indiquée entre les personnes que vous avez nommées, mais je soutiens que ce n'était pas un mariage valide. Je dis, dans l'intérêt de mon client, Mr Geoffrey Delamayn, ici présent, que Mr Arnold Brinkworth a été marié à une date antérieure au 7 septembre dernier, c'est-à-dire le 14 août de cette même année, dans un endroit appelé Craig Fernie, à une dame nommée Anne Sylvestre, actuellement vivante et présente ici à ce que je viens d'apprendre à l'instant.

Sir Patrick lui présenta Anne.

– Madame est la personne en question, Mr Moy.

Mr Moy salua et fit une proposition.

– Pour éviter toute formalité inutile, sir Patrick, acceptons-nous les questions d'identité comme établies de part et d'autre ?

Sir Patrick en tomba d'accord avec son savant ami. Lady Lundie ouvrit et ferma son éventail avec une visible impatience.

Le solicitor de Londres sentait son intérêt s'éveiller. Le capitaine Newenden prit son mouchoir et s'en servit comme d'un écran pour bâiller à cœur joie par-derrière.

– Vous alléguez un mariage antérieur, dit sir Patrick. C'est à vous à commencer.

Mr Moy jeta d'abord un regard autour de lui sur toutes les personnes assemblées.

– L’objet de notre réunion ici, dit-il, est, si je ne me trompe, d’une double nature. En premier lieu, il y a une personne qui a un intérêt particulier dans l’issue de cette enquête...

Il jeta un regard au capitaine. Le capitaine devint tout à coup attentif...

– ... Et qui prétend que l’assertion de mon client, relative au mariage de Mr Brinkworth, est prouvée. En second lieu, nous sommes tous également désireux, quelles que soient les différences d’opinion qui existent entre nous, de faire de cette enquête sans formes légales, si la chose est possible, un moyen d’éviter la publicité pénible qui résulterait d’un appel devant une cour de justice.

À ces mots, le venin accumulé en lady Lundie s’échappa en un second jet, sous le couvert d’une protestation adressée à Mr Moy.

– Permettez-moi de vous dire, monsieur, dans l’intérêt de ma belle-fille, que nous n’avons rien à redouter de la plus large publicité. Nous consentons à être présentes à ce que vous appelez une enquête sans formes, en réservant nos droits de porter l’affaire hors des quatre murs de cette pièce. Je ne fais pas ici d’allusion aux chances qu’a Mr Brinkworth de se laver d’un odieux soupçon qui ne pèse que sur lui et sur une autre personne présente. Cela est une question à examiner plus tard. L’objet immédiat que nous avons devant les yeux, autant qu’une simple femme peut le comprendre, est d’établir les droits de ma belle-fille à sommer Mr Brinkworth, en sa qualité d’épouse, de justifier sa conduite. Si le résultat ne nous donne pas satisfaction sur ce point particulier, nous n’hésiterons pas à nous adresser à une cour de justice !

Elle se renversa sur le dossier de sa chaise, rouvrit son éventail et regarda autour d’elle de l’air d’une femme qui prend la société à témoin qu’elle a fait son devoir.

Une expression douloureuse se montra sur le visage de Blanche, tandis que sa belle-mère parlait.

Lady Lundie lui prit la main pour la seconde fois.

Blanche résolument la retira.

Sir Patrick remarqua cet incident avec un intérêt particulier.

Mais avant que Mr Moy pût répondre, Arnold concentra l'attention générale sur lui en intervenant dans le débat.

Blanche le regarda. Une vive coloration parut sur son visage et s'éteignit presque aussitôt.

Sir Patrick nota ce changement de couleur et observa sa nièce plus attentivement que jamais.

La lettre d'Arnold à sa femme, avec l'aide du temps, avait visiblement ébranlé l'influence de lady Lundie sur Blanche.

– Après ce qu'a dit lady Lundie en présence de ma femme, dit Arnold avec sa droiture juvénile, je pense qu'il doit m'être permis de répondre un mot à mon tour. J'éprouve le besoin d'expliquer comment il se fait que je sois allé à Craig Fernie, et je mets au défi Mr Geoffrey Delamayn de me démentir, s'il l'ose.

Sa voix s'éleva en prononçant ces derniers mots, et ses yeux étincelèrent pendant que son regard se dirigeait sur Geoffrey. Mr Moy en appela à son savant ami.

– Sauf le respect que je dois, sir Patrick, à la supériorité de votre jugement, dit-il, la proposition de ce jeune gentleman me semble être un peu hors du débat.

– Pardonnez-moi, répondit sir Patrick, vous avez vous-même représenté le débat qui nous occupe comme une enquête sans formes légales. Donc toute proposition informe, mais utile,

sauf ma déférence à votre meilleur avis, Mr Moy, n'est point hors de place dans les circonstances où nous nous trouvons ?

L'inépuisable modestie de Mr Moy le fit céder sans combat : cette réponse avait eu pour effet de l'étonner au début de l'investigation.

Un homme de l'expérience de sir Patrick ne devrait-il pas savoir que la pure et simple assertion faite par Arnold de son innocence ne pouvait produire autre chose qu'un retard inutile dans la marche de l'enquête.

Et pourtant sir Patrick semblait approuver ce retard.

Attendait-il la production de quelque circonstance accidentelle qui pût rendre meilleure une cause qu'il savait mauvaise ?

Ayant obtenu la permission de parler, Arnold parla.

Cet accent de vérité qui ne trompe point se trahit dans chacun des mots qu'il prononça. Il fit un exposé très net des événements depuis le moment où Geoffrey avait réclamé son assistance jusqu'à celui où il s'était trouvé à la porte de l'auberge de Craig Fernie.

Là, sir Patrick intervint et lui ferma la bouche.

Mais Arnold demanda la permission d'appeler Geoffrey à confirmer son récit.

Sir Patrick étonna de nouveau Mr Moy en sanctionnant cette autre irrégularité.

Arnold s'adressa donc à Geoffrey.

– Niez-vous que ce que j'ai dit soit la vérité ? demanda-t-il.

Mr Moy remplit son devoir envers son client.

– Vous n'êtes pas obligé de répondre, dit-il.

Geoffrey souleva lentement sa tête pesante et affronta le regard de l'homme qu'il avait trahi.

– Je nie chacun des mots que vous venez de dire, répliqua-t-il d'un air de défi grossier.

– Eh bien ! ne voilà-t-il pas assez d'assertions et de dénégations, cette fois, sir Patrick ? demanda Mr Moy, toujours avec la même politesse.

Sir Patrick contraignit Arnold, non sans peine, à demeurer maître de lui ; mais le baronnet porta l'étonnement de Mr Moy à son comble.

Pour des raisons toutes personnelles, il se détermina brusquement à fortifier l'impression favorable que la déclaration d'Arnold avait visiblement faite sur sa femme.

– Je dois encore réclamer votre indulgence, Mr Moy, dit-il. Non, ce n'est pas encore assez d'assertions et de dénégations.

Mr Moy se renversa sur le dossier de son siège avec un air d'étonnement et de résignation.

Ou l'intelligence de son confrère lui faisait défaut, ou son confrère avait en vue quelque objet caché.

Mr Moy commençait à penser que le mot de l'énigme se trouvait dans la dernière de ces deux possibilités : au lieu de se compromettre dans de nouvelles protestations, il attendit donc et observa.

Sir Patrick passa imperturbablement d'une irrégularité à une autre.

– Je demande, Mr Moy, à revenir sur le prétendu mariage du 14 août à Craig Fernie, dit-il. Arnold Brinkworth, répondez en présence des personnes ici assemblées. Dans tout ce que vous avez dit et dans tout ce que vous avez fait à l'auberge de Craig Fernie, n'avez-vous pas été uniquement influencé par le

désir de rendre la position de miss Sylvestre aussi peu pénible que possible et par l'intention d'accomplir les instructions qui vous avaient été données par Mr Geoffrey Delamayn ? Est-ce là toute la vérité ?

– C'est toute la vérité, sir Patrick.

– Le jour où vous vous êtes rendu à Craig Fernie, ne vous étiez-vous pas, quelques heures auparavant, adressé à moi pour obtenir mon assentiment à votre mariage avec ma nièce ?

– Je vous ai, en effet, demandé votre assentiment, ce jour-là, sir Patrick, et vous me l'avez donné.

– Depuis le moment où vous êtes entré dans l'auberge, jusqu'à celui où vous l'avez quittée, avez-vous été entièrement innocent de la plus légère intention d'épouser miss Sylvestre ?

– La pensée d'épouser miss Sylvestre ne m'est jamais venue.

– Et cela, vous le déclarez sur votre parole d'honneur de gentleman ?

– Sur ma parole d'honneur de gentleman.

Sir Patrick se tourna vers Anne.

– Étiez-vous obligée, miss Sylvestre, de vous présenter en qualité de femme mariée, à l'auberge de Craig Fernie, le 14 août dernier ?

– J'arrivai seule à l'auberge, sir Patrick, dit Anne. L'hôtesse refusa, dans les termes les plus nets, de me recevoir dans sa maison, si je ne justifiais pas d'abord de ma qualité de femme mariée.

– Lequel des deux gentlemen ici présents attendiez-vous à l'auberge ? Était-ce Mr Arnold Brinkworth ou Mr Geoffrey Delamayn ?

– Mr Delamayn.

– Quand Mr Arnold Brinkworth arriva, au lieu de Mr Delamayn, quand il eut dit ce qui était nécessaire pour satisfaire les scrupules de l'hôtesse, avez-vous compris tout de suite qu'il agissait dans votre intérêt, par bonté seulement, et pour remplir les instructions de Mr Geoffrey Delamayn ?

– Je l'ai très bien compris et me suis opposée aussi fermement que possible à ce que Mr Brinkworth se mît dans une fausse position à cause de moi.

– Votre résistance venait-elle de la connaissance que vous aviez de la loi écossaise en matière de mariage et la situation dans laquelle les dispositions particulières cette loi pourraient placer Mr Brinkworth ?

– Je n'avais aucune connaissance de la loi écossaise. J'avais un vague pressentiment, une vague crainte de la tromperie pratiquée par Mr Brinkworth vis-à-vis des gens de l'auberge. J'avais peur que cela ne pût prêter à une fausse interprétation sur moi, de la part d'une personne que j'aimais tendrement.

– Cette personne est ma nièce ?

– Oui.

– Connaissant son attachement pour ma nièce, vous avez supplié, en son nom, Mr Brinkworth de vous laisser vous tirer d'embarras vous-même.

– Oui.

– Mais lui est un gentleman. Il avait donné sa promesse de prêter aide et protection à une dame, en l'absence de son ami, il s'est refusé à vous laisser aviser seule à vos embarras.

– Malheureusement, il s'y est refusé.

– Depuis le premier jusqu'au dernier moment, vous avez donc été complètement innocente de la plus légère intention d'épouser Mr Brinkworth ?

– Je vous réponds, sir Patrick, ce qu'a répondu Mr Brinkworth. Jamais une telle pensée ne m'est venue.

– Et cela, vous le déclarez sur votre foi de chrétienne ?

– Sur ma foi de chrétienne.

Sir Patrick regarda Blanche. Elle se tenait le visage caché dans ses mains.

Sa belle-mère l'invitait en vain à rester maîtresse d'elle-même.

Dans le moment de silence qui suivit, Mr Moy intervint encore, toujours dans l'intérêt de son client.

– Je renonce au droit que j'aurais, sir Patrick, de poser à mon tour quelques questions. Je désire seulement vous rappeler et rappeler aux personnes ici présentes que tout ce que nous avons entendu jusqu'ici n'est que simples assertions émanées de deux personnes intéressées à se tirer d'une position qui les compromet fatalement toutes deux. Ce mariage qu'elles nient, j'attends en ce moment la permission de le prouver, non pas par des assertions de moi, mais par la production de témoins compétents.

Après une courte consultation avec son conseil, lady Lundie se joignit à Mr Moy, mais dans des termes plus énergiques.

– Sachez, sir Patrick, avant d'aller plus loin, dit-elle, que je ferai retirer ma belle-fille s'il est fait une nouvelle tentative pour jeter le désordre dans ses sentiments et égarer son jugement. Les mots me manquent pour exprimer ce que me fait éprouver la manière cruelle et indigne dont cette enquête est conduite.

Le solicitor anglais reprit la parole pour témoigner de l'approbation qu'il donnait à la manière de voir de sa cliente.

– Comme conseil de Sa Seigneurie, dit-il, je me joins à la protestation que vous venez d'entendre.

Le capitaine Newenden lui-même se mêla à ce concert.

– Écoutez ! écoutez ! dit-il, quand l'homme de loi eut parlé. C'est parfaitement juste ; je dois dire que c'est parfaitement juste.

Inaccessible, en apparence, à tout sentiment de ses torts, sir Patrick s'adressa à Mr Moy comme si rien ne s'était passé.

– Désirez-vous produire vos témoins immédiatement ? Je n'y fais pas la moindre opposition, s'il est bien entendu qu'il me sera permis de reprendre ensuite ce débat au point où il aura été interrompu.

Mr Moy réfléchit : l'adversaire, il n'y avait pas à en douter cette fois, avait quelque machine en réserve ; il n'avait pas encore montré son jeu.

Il était donc beaucoup plus important en ce moment de l'amener à se découvrir que d'insister sur des droits et des privilèges de pure forme. Rien ne pouvait ébranler la position qu'occupait Mr Moy. Plus longtemps les irrégularités de sir Patrick retardaient la marche de l'enquête, plus l'évidence des simples faits de la cause s'imposerait d'une façon irrésistible par la force du contraste, quand ils sortiraient de la bouche même des témoins qui attendaient en bas.

Mr Moy se résolut à attendre son moment.

– Sous la réserve de mon droit de présenter des objections, sir Patrick, répondit-il, je vous prie de continuer.

À la surprise générale, sir Patrick s’adressa directement à Blanche, et répétant les paroles de lady Lundie avec un calme parfait de ton et de manières.

– Vous me connaissez assez, ma chère, dit-il, pour être convaincue que je suis incapable de jeter volontairement le désordre dans vos sentiments et d’égarer votre jugement. J’ai une question à vous adresser à laquelle vous pouvez répondre ou ne pas répondre, à votre volonté.

Avant qu’il pût formuler cette question, un différend éclata entre lady Lundie et son conseil.

L’homme de loi décida, non sans difficulté, Sa Seigneurie à garder le silence ; mais, lui aussi, il demanda à réserver ses droits d’objections en ce qui concernait les intérêts de sa cliente.

Sir Patrick y consentit par signe et posa sa question à Blanche.

– Vous avez entendu ce qui a été dit par Arnold Brinkworth et par miss Sylvestre, continua-t-il. L’époux qui vous aime et l’amie, la sœur qui vous aime, ont fait l’un et l’autre une déclaration solennelle. Rappelez l’expérience passée que vous avez du caractère de tous les deux. Rappelez-vous leurs paroles... Et maintenant dites-moi : croyez vous qu’ils aient parlé contre la vérité ?

Blanche répondit à l’instant.

– Je crois, mon oncle, qu’ils ont dit la vérité.

Les deux hommes de loi réservèrent leurs objections. Lady Lundie fit une autre tentative pour parler et fut encore arrêtée, mais cette fois par Mr Moy, en même temps que par son conseiller légal.

Sir Patrick continua :

– Conservez-vous un doute, sur l'entière convenance de la conduite de votre mari et de la conduite de votre amie, maintenant que vous les avez vus et entendus tous les deux.

Blanche répondit encore avec la même netteté :

– Je les prie de me pardonner, dit-elle. Je crois que j'ai été grandement injuste envers eux.

Elle arrêta son regard sur son mari d'abord, puis sur Anne.

Arnold essaya de se lever de son siège ; sir Patrick le retint d'une voix ferme.

– Attendez, murmura-t-il, vous ne savez pas ce qui va se passer.

Puis il se tourna vers Anne, mais le regard de Blanche avait été au cœur de la pauvre femme.

Anne s'était détournée brusquement, et les larmes coulaient entre ses mains faibles et amaigries, qui s'efforçaient de les cacher.

Acte fut donné des objections de forme soulevées par les hommes de loi.

Sir Patrick alors s'adressa de nouveau à sa nièce.

– Vous ajoutez foi à ce qu'a dit Arnold Brinkworth, reprit-il. Vous croyez à ce qu'a dit miss Sylvestre. Vous savez qu'ils n'avaient même pas la pensée du mariage, durant leur entrevue à l'auberge. Vous savez, quoi qu'il puisse arriver dans l'avenir, que ni l'un ni l'autre ne consentiront jamais à reconnaître qu'ils aient été ou pu être mari et femme. Cela vous suffit-il ? Voulez-vous, avant que cette enquête continue, prendre la main de votre époux, revenir vous mettre sous sa protection et vous en rapporter à moi pour le reste, en vous contentant de l'assurance que je vous donne, que les faits qui se sont passés, même

d'après la loi écossaise, ne sauraient prouver cette chose monstrueuse d'un mariage contracté à Craig Fernie ?

Lady Lundie se leva.

Les deux hommes de loi se levèrent.

Arnold demeura sur sa chaise, frappé de surprise.

Geoffrey lui-même, stupidement indifférent à tout ce qui s'était passé jusqu'alors, redressa brusquement la tête.

Au milieu de la stupéfaction générale, Blanche, sur la décision de laquelle reposait le cours futur de l'enquête commencée, répondit en ces termes :

– J'espère que vous ne me croirez pas ingrate, mon oncle. Je suis sûre qu'Arnold ne m'a sciemment fait aucune injure ; mais je ne veux pas retourner à lui avant d'être d'abord certaine que je suis sa femme.

Lady Lundie embrassa sa belle-fille, avec une soudaine explosion d'affection.

– Ma chère enfant ! s'écria Sa Seigneurie, avec véhémence, bien agi, ma chère et noble enfant !

La tête de sir Patrick s'abaissa sur sa poitrine.

– Oh, Blanche !… Blanche !… murmura-t-il.

Arnold seul l'entendit qui ajoutait à mi-voix :

– Si vous saviez seulement à quoi vous me contraignez !

Mr Moy plaça son mot sur la manière dont Blanche avait tranché la question.

– C'est avec le plus grand respect, dit-il, que je viens exprimer mon approbation sur le parti pris par cette jeune dame. Il est difficile d'imaginer un compromis plus dangereux que ce-

lui que nous venons d'entendre suggérer. Avec toute ma déférence pour sir Patrick, son opinion sur l'impossibilité de prouver le mariage de Craig Fernie reste toujours à confirmer comme étant la bonne. Mon opinion professionnelle est opposée à la sienne. L'opinion d'un autre homme de loi écossais, résidant à Glasgow, est, à ma connaissance, également contraire. Si la jeune dame n'avait pas agi avec une sagesse et un courage qui lui font honneur, elle aurait pu voir arriver le jour où sa réputation eût été perdue, et ses enfants déclarés illégitimes. Qui peut dire qu'il ne surviendra pas dans l'avenir des circonstances qui forcent Mr Brinkworth ou miss Sylvestre à revendiquer ce mariage qu'ils répudient aujourd'hui ? Qui peut dire que des parents intéressés, des questions de propriété mises enjeu ne fourniront pas, dans un certain laps d'années, des motifs pour attaquer la validité du prétendu mariage contracté dans le comté de Kent ? Je déclare que j'envie à sir Patrick l'immense confiance en lui-même qui lui donne la hardiesse d'agir d'après son opinion personnelle sur un point de droit qui attend encore une décision.

Il se rassit au milieu d'un murmure d'approbation et jeta un regard furtif sur son adversaire battu.

« Si cela ne l'irrite pas au point de le forcer à montrer son jeu, pensait-il, rien ne l'y décidera. »

Sir Patrick releva lentement la tête. Il n'y avait pas d'irritation, il n'y avait que de la douleur sur son visage quand il reprit la parole.

– Je ne me propose pas de discuter la question avec vous, Mr Moy, dit-il, avec douceur. Ma conduite doit nécessairement paraître étrange et même blâmable, non pas à vos yeux seulement, mais aux yeux d'autres personnes. Mon jeune ami, ici présent, vous dira (son regard se dirigea vers Arnold), que j'ai partagé la manière de voir que vous venez d'exprimer sur les dangers de l'avenir et que je viens d'agir en contradiction directe avec l'avis que j'avais donné moi-même à une époque fort

peu éloignée. Excusez-moi, s'il vous plaît, de ne pas entrer, pour le moment du moins, dans les motifs qui ont fait varier mon sentiment. Ma situation fait peser sur moi une responsabilité sans précédent, et me met dans un indescriptible embarras. Je fais appel à de bonnes raisons que je tiens cachées pour me servir d'excuse, et j'ai encore recours à votre indulgence pour une dernière irrégularité dont je vais me rendre coupable au cours de l'enquête que nous poursuivons ici.

Lady Lundie, seule, résista à la simple et touchante dignité avec laquelle ces paroles avaient été prononcées.

– Assez d'irrégularités comme cela ! dit-elle sévèrement. Une fois pour toutes, je m'oppose à toute irrégularité nouvelle.

Sir Patrick attendit la réplique de Mr Moy.

L'homme de loi écossais et l'homme de loi anglais se regardèrent l'un et l'autre et se comprirent. Mr Moy prit la parole pour tous les deux.

– Nous n'avons pas la prétention de vous restreindre, sir Patrick, dit le prudent Écossais ; dans d'autres limites que celles qu'un gentleman tel que vous s'impose toujours à lui-même, sauf toutefois notre droit d'objection. Nous réitérons nos réserves.

– Vous opposez-vous à ce que je m'adresse à votre client ? demanda sir Patrick.

– Mr Geoffrey Delamayn ?

– Oui.

Tous les yeux se tournèrent vers Geoffrey.

Il était assis, à demi assoupi, à ce qu'il semblait, ses lourdes mains reposaient négligemment sur ses genoux, son menton était appuyé sur la poignée crochue de son bâton.

Regardant du côté d'Anne lorsque sir Patrick prononça le nom de Geoffrey, Mr Moy remarqua un changement dans la jeune femme.

Elle retira ses mains de son visage et se tourna vivement vers son conseiller légal.

Était-elle dans le secret du but caché vers lequel le baronnet tendait visiblement depuis le commencement de l'enquête ?

Mr Moy se décida à mettre ce doute à l'épreuve. Il invita du geste sir Patrick à continuer.

Sir Patrick s'adressa donc directement à Geoffrey.

– Vous êtes sérieusement intéressé dans cette enquête, dit-il, et vous n'y avez encore pris aucune part. Voulez-vous regarder cette dame.

Geoffrey ne bougea pas.

– Je l'ai assez vue, dit-il brutalement.

– Vous pouvez rougir de la regarder, reprit sir Patrick fort tranquillement, mais vous auriez pu exprimer cette honte en meilleurs termes. Reportez-vous par le souvenir au 14 août. Niez-vous d'avoir à cette date promis d'épouser secrètement miss Sylvestre à l'auberge de Craig Fernie ?

– Je m'oppose à cette question, dit Mr Moy, mon client n'est en aucune façon dans l'obligation d'y répondre.

Le mauvais caractère de Geoffrey s'irrita de l'intervention de son conseil.

– Je puis répondre, si cela me plaît ! s'écria-t-il insolemment.

Il regarda un moment sir Patrick, sans faire bouger son menton, toujours appuyé sur sa canne. Puis son regard se baissa vers le tapis.

– Je le nie, dit-il.

– Vous niez avoir promis le mariage à miss Sylvestre ?

– Oui.

– Je vous demandais tout à l'heure de la regarder...

– Et je vous ai répondu que je l'avais bien assez vue déjà.

– Regardez-moi donc, alors. En ma présence et en présence des autres personnes assemblées ici, niez-vous devoir à cette dame, en vertu de l'engagement solennel pris par vous, la réparation du mariage ?

Geoffrey leva tout à coup la tête. Ses yeux, après s'être un instant arrêtés sur sir Patrick, se tournèrent peu à peu, brillèrent d'un feu sombre et se figèrent avec le hideux éclat des yeux du tigre sur le visage d'Anne.

– Je sais ce que je lui dois ! dit-il.

La haine implacable de son regard allait de pair avec la férocité vindicative de son accent, lorsqu'il prononça ces paroles.

Il était horrible à voir, il était horrible à entendre.

Mr Moy lui dit à voix basse :

– Restez maître de vous, ou j'abandonne votre cause.

Sans répondre, sans écouter même, il leva l'une de ses mains et la regarda d'un air absorbé. Il marmotta quelque chose.

Il avait l'air aussi de compter quelque chose à voix basse en avançant successivement le pouce, l'index et le doigt du milieu.

Ses yeux se fixèrent de nouveau sur Anne avec la même haine féroce dans le regard, et s'adressant, cette fois, directement à Anne, avec le même accent de cruauté vindicative :

– Sans vous, je serais marié à Mrs Glenarm… sans vous, mon père et moi… nous serions bons amis ; sans vous, j'aurais gagné la course… je sais ce que je vous dois.

Ses mains se fermèrent, il serra les poings à la dérobée, sa tête s'inclina de nouveau sur sa large poitrine, et il ne dit plus rien.

Pas une âme ne bougea, pas une bouche ne parla.

La même horreur commune les rendait tous muets.

Les yeux d'Anne se tournèrent de nouveau sur Blanche. Son courage la soutint, même en ce terrible moment.

Sir Patrick se leva.

La forte émotion qu'il avait contenue alors se montrait enfin sur son visage.

– Venez dans la pièce voisine, dit-il à Anne. Il faut que je vous parle à l'instant.

Sans remarquer l'étonnement qu'il causait, sans faire la plus légère attention aux remontrances qui lui étaient adressées par sa belle-sœur et par l'homme de loi écossais, il prit Anne par le bras, il ouvrit la porte à deux battants qui se trouvait à l'une des extrémités du salon, et cette porte se referma sur lui et sur la jeune femme.

Lady Lundie en appela à son conseiller légal.

Blanche s'était levée ; elle avança de quelques pas, et s'arrêta, la poitrine oppressée par l'inquiétude et les yeux fixés sur la porte.

Arnold s'élança pour parler à sa femme.

Le capitaine s'approcha de Mr Moy.

– Qu'est-ce que tout cela signifie ? demanda-t-il.

Mr Moy répondit, en proie lui-même à une vive agitation.

– Cela signifie que j'ai été mal renseigné, dit-il. Sir Patrick a quelque preuve en sa possession qui compromet sérieusement les affaires de Mr Delamayn. Il a reculé devant la nécessité de la produire, jusqu'à présent. Il s'y voit contraint…

– Comment se fait-il, reprit l'homme de loi, en se tournant vers son client, que vous m'ayez laissé dans les ténèbres ?

– Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondit Geoffrey sans relever la tête.

Lady Lundie fit signe à Blanche de lui faire place et s'avança, elle aussi, vers la porte à deux battants. Mr Moy l'arrêta.

– Je conseille à Votre Seigneurie d'avoir de la patience ; son intervention est inutile ici.

– N'ai-je pas le droit, monsieur, d'intervenir en tout ce qui se passe dans ma propre maison ?

– Ou je me trompe complètement, ou ce qui se poursuit dans votre maison touche à sa fin. Vous agiriez contre vos intérêts en intervenant. Attendez la fin.

Lady Lundie céda et retourna à sa place. Tous attendaient en silence que la porte se rouvrît.

Sir Patrick et Anne Sylvestre étaient seuls dans la pièce voisine.

Sir Patrick prit dans la poche de côté de son habit la feuille de papier qui contenait la lettre d'Anne et la réponse de Geoffrey…

Sa main tremblait, sa voix était plus mal assurée.

– J'ai fait tout ce que j'ai pu faire, dit-il, j'ai tout tenté pour prévenir la nécessité de produire cela.

– Je sens avec reconnaissance toute votre bonté, sir Patrick. Il faut produire cette pièce.

Le calme de la femme présentait en ce moment un étrange et touchant contraste avec l'émotion de l'homme.

Il n'y avait pas une contraction sur son visage, rien de mal assuré dans sa voix quand elle lui répondit.

Il lui prit la main.

Deux fois il essaya de parler, deux fois son émotion l'en rendit incapable.

Il lui tendit la lettre en silence.

Elle la repoussa, se demandant quelle était son intention.

– Reprenez-la, dit-il, je ne puis la produire. Je ne l'ose pas ! Après ce que mes yeux ont vu, après ce que mes oreilles ont entendu, dans le salon à côté, aussi vrai que Dieu m'entend, je n'ose vous demander de vous déclarer la femme de Geoffrey Delamayn !

Elle lui répondit par un mot.

– Blanche !

Il secoua la tête avec impatience.

– Non... pas même dans l'intérêt de Blanche ! S'il y a un risque, que ce soit un risque au moins que je sois prêt à courir. Je maintiens mon opinion. Je crois que ma manière de voir est la bonne. Appelons-en à la loi. Je me charge de défendre la cause et de la gagner.

– Êtes-vous sûr de la gagner, sir Patrick ?

Au lieu de répondre, il lui présenta la lettre avec insistance.

– Détruisez-la, murmura-t-il, et comptez sur mon silence.

Elle prit la lettre.

– Détruisez-la, répéta-t-il, on peut ouvrir la porte, on peut venir à tout moment et la voir entre vos mains.

– J'ai quelque chose à vous demander, sir Patrick, avant de la détruire. Blanche refuse de revenir près de son mari ; si elle n'y revient pas avec l'assurance certaine d'être bien réellement sa femme. Si je produis cette lettre, elle peut revenir aujourd'hui même. Si je me déclare la femme de Geoffrey Delamayn, je justifie Arnold, et pour toujours, de tout soupçon de s'être marié avec moi. Pouvez-vous arriver à ce résultat aussi certainement et aussi efficacement par un autre moyen ? Répondez-moi en homme d'honneur parlant à une femme qui a en lui une confiance absolue.

Elle le regarda bien en face. Ses yeux s'abaissèrent devant les siens, il ne répliqua pas.

– J'ai ma réponse, dit-elle.

Sur ces mots elle passa devant lui et posa sa main sur le bouton de la porte.

Il l'arrêta.

Les larmes lui vinrent aux yeux pendant qu'il la ramenait doucement dans l'intérieur de la pièce.

– Pourquoi attendrions-nous ? demanda-t-elle.

– Attendez... je vous le demande comme une faveur personnelle.

Elle s'assit avec calme sur le siège le plus rapproché et, appuyant sa tête sur sa main, elle resta là toute pensive.

Il se pencha sur elle et la réveilla avec impatience, presque avec colère.

La ferme résolution qui se lisait sur son visage l'épouvantait, l'exaspérait, lorsqu'il songeait à l'homme qui était là dans la pièce voisine.

– Prenez le temps de réfléchir, s'écria-t-il, ne vous laissez pas aller à un premier mouvement. N'agissez pas sous l'empire d'une fausse excitation. Rien ne vous oblige à ce terrible sacrifice de vous-même.

– Excitation !… Sacrifice !…

Elle sourit tristement en répétant ces mots.

– Savez-vous, sir Patrick, à quoi je pensais depuis un moment, reprit-elle, uniquement à l'ancien temps quand j'étais une petite fille. J'ai vu le triste côté de la vie plus tôt que les autres enfants. Ma mère, elle aussi, a été abandonnée. Les dures lois du mariage, en ce pays, ont été moins dures pour moi que pour elle. Elle mourut le cœur brisé. Mais une amie l'assista à ses derniers moments et promit d'être une mère pour son enfant. Je ne puis me rappeler un seul jour de malheur pendant tout le temps où j'ai vécu avec cette noble femme et sa fille, jusqu'au jour où nous nous sommes séparées. Elle partit avec son mari, sa fille et moi nous restâmes en Angleterre. C'est à moi qu'elle adressa ses dernières paroles. Son cœur succombait sous la crainte d'une mort prochaine. « J'ai promis à votre mère que vous seriez comme ma propre fille et j'ai tranquillisé son esprit. Tranquillisez mon esprit, aujourd'hui avant que je parte, Anne, me dit-elle, quoi qu'il puisse arriver dans l'avenir, promettez-moi d'être toujours une sœur pour Blanche. » Où est l'excitation, sir Patrick, dans de vieux souvenirs comme ceux-ci ? Comment peut-il y avoir sacrifice dans ce que je viens de faire pour la fille de la première lady Lundie ?

Elle se leva et lui tendit sa main.

Sir Patrick la prit et la porta en silence à ses lèvres.

– Allons ! dit-elle, pour tous deux, ne prolongeons pas cet entretien.

Il détourna la tête ; ce n'était pas le moment de lui laisser voir qu'elle lui avait ôté toute son énergie.

Elle l'attendit, la main posée sur le bouton de la porte.

Il rappela son courage ; il essaya d'envisager la situation avec calme.

Elle ouvrit la porte et le précéda dans leur rentrée au salon.

Pas un mot ne fut prononcé par les personnes présentes lorsque tous deux reprirent leurs places.

Le bruit d'une voiture qui passait dans la rue se fit entendre au milieu de ce silence.

Une fenêtre fermée avec force dans les basses régions de la maison fit tressaillir tout le monde.

La douce voix d'Anne rompit ce silence :

– Dois-je porter la parole moi-même, sir Patrick, ou consentez-vous, comme je vous le demande, à parler pour moi ?

– Vous persistez à invoquer la lettre que vous avez entre les mains ?

– J'y suis résolue.

– Rien ne peut-il vous décider à demander le renvoi de la clôture de cette enquête, en ce qui vous concerne, à 24 heures ?

– Vous ou moi, sir Patrick, nous devons dire tout ce qu'il y a à dire et faire tout ce qu'il y a à faire avant de quitter cette pièce.

– Donnez-moi la lettre.

Elle la lui remit.

Mr Moy murmura à l'oreille de son client :

– Savez-vous de quoi il s'agit ?

Geoffrey secoua la tête.

– Ne vous rappelez-vous réellement rien ?

Geoffrey répondit insolemment par un seul mot :

– Rien !

Sir Patrick s'adressa aux personnes assemblées :

– J'ai à vous demander pardon, dit-il, d'être sorti brusquement de ce salon et d'avoir obligé miss Sylvestre à sortir avec moi. Toutes les personnes présentes, à l'exception de cet homme (il montra Geoffrey), me comprendront, je le crois, et me pardonneront, si je suis forcé de donner à présent sur ma conduite les explications les plus claires et les plus circonstanciées. J'adresserai d'abord ces explications à ma nièce.

Blanche tressaillit.

– À moi ? s'écria-t-elle.

– À vous ! répondit sir Patrick.

Blanche se tourna vers Arnold, épouvantée par le vague sentiment que quelque chose de sérieux allait se passer.

La lettre qu'elle avait reçue de son mari après son départ de l'Hermitage avait nécessairement fait allusion aux relations entre Geoffrey et Anne, que Blanche ignorait entièrement jusqu'alors.

Ce qui se préparait se rapportait à ces relations. Il y avait sans doute encore quelque chose à dévoiler que la lettre d'Arnold ne l'avait pas préparée à entendre.

Sir Patrick reprit la parole.

– Il y a peu d'instants, dit-il à Blanche, je vous proposais de revenir vous mettre sous la protection de votre mari et de me laisser le soin de terminer cette affaire. Vous avez refusé jusqu'à ce que vous ayez l'assurance d'être bien sa femme. Grâce à un sacrifice à vos intérêts et à votre bonheur, de la part de miss Sylvestre, sacrifice, je vous le dis franchement, que j'ai fait tous mes efforts pour empêcher, je suis en mesure de prouver qu'Arnold Brinkworth était libre de tout engagement matrimonial, quand il vous a épousée, au lieu de ma résidence dans le comté de Kent.

L'expérience de Mr Moy lui avait fait prévoir ce qui allait arriver. Il indiqua la lettre que sir Patrick tenait entre ses mains.

– Invoquez-vous une promesse de mariage ? demanda-t-il.

Sir Patrick répondit en posant lui-même une autre question :

– Vous rappelez-vous la fameuse décision du tribunal de Doctor's Common, qui établit le mariage du capitaine Dalrimple et de miss Gordon ?

Mr Moy avait sa réponse toute prête.

– Je vous comprends, sir Patrick, dit-il.

Après un moment de silence, c'est à Anne qu'il s'adressa :

– Et du plus profond de mon cœur, je vous respecte, madame.

Cela, l'homme de loi sut le dire avec un accent de sincérité qui porta à son plus haut degré l'intérêt des autres personnes présentes.

Lady Lundie et le capitaine Newenden chuchotèrent, en proie à la plus vive anxiété.

Arnold pâlit.

Blanche fondit en larmes.

Sir Patrick se tourna de nouveau vers sa nièce.

– Il y a peu de temps, dit-il, j'eus l'occasion de vous parler de la scandaleuse incertitude des lois sur le mariage en Écosse. Sans cette incertitude, dont il n'y a d'exemple dans aucune contrée de l'Europe civilisée, Arnold ne se serait jamais trouvé dans la situation où il est placé aujourd'hui… ce qui se passe ici n'aurait jamais eu lieu. Retenez bien cela dans votre esprit. Ce fâcheux état de la législation est non seulement la cause du mal déjà fait, mais la cause ici d'un malheur plus sérieux qui est encore à venir.

Mr Moy prit une note. Sir Patrick continua :

– Toute vague et imprévoyante que soit la loi écossaise, il s'y trouve néanmoins un cas dans lequel son action a été confirmée et réglée par les cours anglaises. Une promesse écrite de mariage échangée entre un homme et une femme, en Écosse, marie cet homme et cette femme de par la loi d'Écosse. Une cour de justice anglaise, ayant à juger la cause que je viens de rappeler à Mr Moy, a décidé qu'il en devait être ainsi, et cette décision a été depuis confirmée par l'autorité suprême de la Chambre des lords. Donc, quand deux personnes, vivant en Écosse, se sont promis le mariage par écrit, il n'y a plus un doute à avoir. Elles sont certainement mari et femme.

Il cessa de regarder sa nièce pour en appeler à Mr Moy.

– Suis-je dans le vrai ? dit-il.

– Complètement, sir Patrick, quant aux faits. J'avoue, néanmoins, que la manière dont vous les commentez me surprend. J'ai la plus haute opinion de notre loi écossaise sur le mariage. Un homme qui a trahi une femme, étant lié par une promesse de mariage, est forcé, par cette loi, dans l'intérêt de la moralité publique, de la reconnaître comme sa femme.

– Les personnes ici présentes, Mr Moy, sont au moment de voir le mérite moral de la loi écossaise, approuvée par l'Angleterre ; et qui va fonctionner pratiquement devant leurs yeux. Elles jugeront par elles-mêmes de la moralité écossaise ou anglaise, d'une loi qui force d'abord une femme abandonnée à revenir à l'homme indigne qui l'a trahie, et puis qui, vertueusement, la laisse en supporter les conséquences.

Sur cette réponse, il se tourna vers Anne et montra la lettre qu'elle tenait toute ouverte entre ses mains.

– Pour la dernière fois, dit-il, insistez-vous pour que j'invoque ce billet ?

Elle se leva et inclina la tête gravement.

– J'ai le triste devoir, dit sir Patrick, de déclarer, au nom de cette dame, et en vertu de promesses de mariage échangées entre les parties qu'elle affirme être maintenant, et avoir été dans l'après-midi du 14 août dernier, la femme de Mr Geoffrey Delamayn.

Un cri d'horreur de la part de Blanche, un murmure de malaise de la part des autres personnes, suivirent cette déclaration.

Puis il y eut un silence.

Alors Geoffrey se leva lentement et fixa ses yeux sur celle qui lui réclamait le titre d'épouse.

Les spectateurs de cette scène terrible se tournèrent d'un commun accord vers la femme sacrifiée.

Le regard que Geoffrey lui avait lancé, les paroles qu'il lui avait dites, étaient encore présents à leur esprit.

Elle était debout, attendant près de sir Patrick ; le doux regard de ses yeux bleus était tristement et tendrement fixé sur le visage de Blanche.

La vue d'un tel courage et d'une telle résignation devait les faire douter tous de la réalité de ce qui était arrivé.

Tous ils ramenèrent leurs regards sur l'homme, pour bien se convaincre de la vérité.

La victoire remportée sur lui par la loi et la morale était complète.

Il ne dit pas un mot.

En dépit de son caractère furieux par nature, il semblait alors parfaitement et effroyablement calme. Seulement une promesse de vengeance impitoyable était écrite sur son beau visage ; il tenait les yeux fixés sur la femme exécrée qu'il avait perdue, sur la femme exécrée qui s'imposait à lui de par la force de la loi.

Son conseil s'approcha de la table devant laquelle sir Patrick était assis.

Sir Patrick lui remit la funeste feuille de papier. Il lut les deux lettres qui y étaient écrites avec la plus grande attention.

Un certain temps s'écoula jusqu'au moment où il releva la tête après cette lecture.

Ce moment parut avoir duré plusieurs heures.

– Pouvez-vous prouver l'authenticité des écritures ? demanda-t-il, et prouver la résidence ?

Sir Patrick prit un autre morceau de papier qu'il avait tout prêt sous la main.

– Voici les noms des personnes qui peuvent certifier les écritures et prouver la résidence, répondit-il. L'un des deux témoins que vous avez en bas, et dont autrement le témoignage est inutile, pourra dire l'heure à laquelle Mr Brinkworth est arrivé à l'auberge et prouver que la dame qu'il y est venu deman-

der était à ce moment Mrs Geoffrey Delamayn. La mention qui est mise au dos de la lettre, et qui se réfère également à la question de temps, est de l'écriture de ce même témoin, auquel je vous renvoie, et que vous pourrez interroger quand il vous plaira.

– Je vérifierai les références que vous indiquez, sir Patrick, comme question de forme. En attendant et pour ne pas imposer inutilement des délais vexatoires, je suis obligé de dire que je ne puis résister à l'évidence de ces preuves.

Après s'être exprimé en ces termes, il s'adressa, avec respect et une sympathie marquée, directement à Anne.

– Sur la foi des promesses de mariage échangées avec vous, en Écosse, dit-il, vous réclamez Mr Geoffrey Delamayn comme votre mari ?

Elle répéta d'une voix ferme :

– Je réclame Mr Geoffrey Delamayn comme mon mari.

Mr Moy se tourna vers son client.

Geoffrey rompit enfin le silence.

– Est-ce arrangé ? demanda-t-il.

– C'est arrangé.

Il continua, les yeux toujours fixés sur Anne :

– La loi d'Écosse l'a-t-elle faite ma femme ?

– La loi d'Écosse l'a faite votre femme.

– La loi dit-elle qu'elle doit aller où va son mari ?

– Oui.

Il sourit et fit signe à Anne de traverser le salon et de venir auprès de lui.

Elle obéit.

À ce moment, sir Patrick lui saisit la main et lui murmura ces mots à l'oreille :

– Comptez sur moi !

Elle lui pressa doucement la main pour lui faire voir qu'elle l'avait compris et s'avança vers Geoffrey.

Mais Blanche se précipita entre eux et jeta ses bras autour du cou d'Anne.

Un torrent de larmes la rendit incapable de parler.

Anne détacha doucement les bras qui l'entouraient et doucement releva la tête de la pauvre Blanche qui reposait sans force sur sa poitrine.

– De plus heureux jours viendront, mon amour, lui dit-elle. Ne pensez pas à moi.

Elle l'embrassa, la regarda, l'embrassa encore et la remit entre les bras de son mari.

Arnold se rappela les mots qu'elle lui avait dits à Craig Fernie lorsqu'ils s'étaient quittés en se souhaitant l'un et l'autre une bonne nuit.

« Vous n'avez pas obligé une ingrate, un jour peut venir où je vous le prouverai. »

La reconnaissance et l'admiration luttaient en lui. Laquelle des deux s'exprimerait la première ?

Il resta muet.

Elle inclina gracieusement la tête pour lui faire entendre, à lui aussi, qu'elle l'avait compris. Puis elle continua d'avancer et s'arrêta devant Geoffrey.

– Me voici, lui dit-elle, que désirez-vous que je fasse ?

Un hideux sourire desserra les grosses lèvres de Geoffrey ; il lui offrit son bras.

– Mrs Delamayn, dit-il, rentrons à la maison.

L'image de la maison solitaire, isolée entre ses hautes murailles, le visage sinistre de la muette avec ses yeux fixes et hagards, toute la scène qu'elle avait décrite elle-même deux jours auparavant à sir Patrick s'offrit en ce moment sous les atroces couleurs de la réalité à l'esprit du baronnet.

– Non ! s'écria-t-il emporté par la généreuse impulsion du moment ; non ! cela ne sera pas !

Geoffrey resta debout, impénétrable, attendant, offrant son bras. Pâle et résolue, Anne releva sa noble tête, rappela son courage, qui lui avait fait défaut un moment, et prit le bras de son mari...

Il la conduisit vers la porte.

– Ne laissez pas Blanche se tourmenter à mon sujet, dit-elle à Arnold en passant près de lui.

Ils passèrent ensuite près de sir Patrick.

Une fois encore la sympathie du baronnet pour elle brava toute autre considération. Il se leva brusquement pour barrer le passage à Geoffrey...

Geoffrey s'arrêta et le regarda pour la première fois.

– La loi dit qu'elle doit suivre son mari, dit-il. La loi vous défend de séparer le mari et la femme.

C'était vrai, absolument et indiscutablement vrai. La loi sanctionnait son sacrifice, sans lui donner plus de garantie qu'elle n'en avait assumé en sanctionnant, avant le sien, le sacrifice de sa mère.

Au nom de la morale, que le mari la prenne !

Dans l'intérêt de la vertu, qu'elle se tire de là comme elle pourra.

Et le mari ouvrit la porte.

Mr Moy posa sa main sur le bras de sir Patrick.

Lady Lundie, le capitaine Newenden et l'homme de loi de Londres quittèrent leurs places, mus par le même intérêt, ressentant, pour un moment, la même anxiété.

Arnold les suivit, soutenant sa femme.

Anne jeta un regard en arrière sur eux tous. Puis elle et son mari franchirent le seuil. Ils descendirent ensemble l'escalier.

On entendit la porte de la maison s'ouvrir et se refermer.

Ils étaient partis.

Cela se faisait dans l'intérêt de la morale ; cela se faisait dans l'intérêt de la vertu ; cela se faisait dans un siècle de progrès et sous les lois du gouvernement le plus parfait qui soit au monde.

QUINZIÈME SCÈNE

HOLCHESTER HOUSE

52

LA DERNIÈRE CHANCE

– Sa Seigneurie est dangereusement malade, monsieur. Lady Holchester ne peut recevoir aucun visiteur.

– Soyez assez bon pour porter cette carte à lady Holchester. Il est absolument nécessaire que votre maîtresse soit instruite, dans l'intérêt du plus jeune de ses fils, de quelque chose que je ne puis communiquer qu'à Sa Seigneurie elle-même.

Les deux personnes entre lesquelles s'échangeait cet entretien était le premier valet de chambre de lord Holchester et sir Patrick Lundie.

Une demi-heure à peine s'était passée depuis la clôture de l'enquête qui venait d'avoir lieu à Portland Place.

Le domestique hésitait encore, tenant la carte entre ses mains.

– Je m'expose à perdre ma place, dit-il, si je vous obéis.

– Vous vous exposerez bien plus encore à la perdre si vous ne le faites pas, répliqua sir Patrick. Je vous avertis très positivement qu'il s'agit d'une question sérieuse.

Le ton sur lequel furent dites ces dernières paroles produisit son effet. Le domestique monta s'acquitter de son message.

Sir Patrick attendit dans l'antichambre.

Mais cette attente était plus que sir Patrick ne pouvait supporter en ce moment.

Le bonheur d'Anne était sacrifié. Garantir sa sécurité personnelle, que sir Patrick croyait sérieusement en péril, c'était le seul service qu'il fût désormais possible de lui rendre. Sa position, comme un obstacle, tant qu'elle vivait, entre Geoffrey et Mrs Glenarm, constituait un mal sans remède ; mais il était encore possible d'empêcher qu'elle ne devînt la cause innocente de la ruine de Geoffrey en créant un empêchement à une réconciliation entre le père et le fils.

Résolu à tout tenter dans l'intérêt d'Anne, sir Patrick avait laissé Arnold et Blanche se rendre dans sa résidence de Londres ; il n'avait même pas voulu prendre le temps de dire un mot d'adieu aux personnes qui avaient pris part à l'enquête.

« Sa vie peut dépendre de ce que je vais faire pour elle à Holchester House ! » se disait-il.

C'est avec cette conviction qu'il avait quitté Portland Place ; c'est avec cette conviction qu'il avait envoyé son message à lady Holchester et qu'il en attendait maintenant la réponse.

Le domestique reparut au haut de l'escalier, sir Patrick se précipita à sa rencontre.

– Sa Seigneurie vous recevra pendant quelques minutes.

La porte d'un salon du premier étage s'ouvrit et sir Patrick se trouva en présence de la mère de Geoffrey.

Il n'eut que le temps d'observer qu'elle offrait les restes d'une rare beauté et qu'elle recevait son visiteur avec grâce et courtoisie ; elle montrait, au moins, de la considération pour la position de ce visiteur, devant laquelle la sienne s'abaissait un peu.

– Vous avez quelque chose à me dire, sir Patrick, au sujet de mon second fils. Je suis dans une grande affliction. Si vous m'apportez de mauvaises nouvelles, je ferai de mon mieux pour

les supporter. Puis-je assez compter sur votre bonté pour espérer que vous ne me laisserez pas dans l'incertitude ?

– Il me serait plus facile de rendre mon importune visite moins pénible pour Votre Seigneurie, répondit sir Patrick, s'il m'était permis de lui poser une question. Avez-vous entendu parler d'un obstacle au mariage de Mr Geoffrey Delamayn avec Mrs Glenarm ?

Cette allusion détournée à Anne produisit un changement marqué dans les manières de lady Holchester.

– J'ai entendu parler de l'obstacle auquel vous faites allusion, dit-elle. Mrs Glenarm est une amie intime pour moi, elle m'a informée qu'une personne nommée Sylvestre, une impudente aventurière...

– J'en demande pardon à Votre Seigneurie... vous êtes d'une injustice cruelle envers la plus noble femme qu'il m'ait été donné de rencontrer.

– Je ne puis, sir Patrick, entrer dans les raisons que vous pouvez avoir pour l'admirer. Sa conduite envers mon fils a été, je le répète, celle d'une impudente aventurière !

Ces paroles démontrèrent à sir Patrick qu'il était complètement inutile d'essayer de combattre les préventions de Milady contre Anne. Il se décida donc à révéler à l'instant la vérité.

– Je vous supplie de ne rien dire de plus, répondit-il. Votre Seigneurie parle en ce moment de la femme de son fils.

– Mon fils marié à miss Sylvestre ?

– Oui.

Une pâleur mortelle envahit son visage. Elle parut un instant accablée sous ce choc. Mais cette faiblesse maternelle ne fut que momentanée. L'indignation de la grande dame y avait fait place, avant que sir Patrick eût pu reprendre la parole.

Elle se leva pour mettre fin à l'entretien.

– Je présume, dit-elle, que le but de votre visite ici a été rempli ?

Sir Patrick se leva de son côté, résolu à accomplir jusqu'au bout le devoir qui l'avait amené.

– Je suis obligé d'abuser de l'attention de Votre Seigneurie quelques minutes encore, répondit-il. Les circonstances qui accompagnent le mariage de Mr Geoffrey Delamayn sont d'une importance peu commune. Je vous demande la permission, dans l'intérêt de sa famille, de les exposer très brièvement, telles qu'elles sont.

En quelques phrases très claires, il raconta ce qui était arrivé dans l'après-midi à Portland Place.

Lady Holchester écoutait avec la plus froide attention.

À en juger par les apparences, elle ne subissait aucune impression quelconque.

– Vous attendez-vous, demanda-t-elle, à me voir épouser les intérêts d'une personne qui a empêché le mariage de mon fils avec une dame de son choix et du mien ?

– Mr Geoffrey Delamayn a malheureusement déjà cette première raison de ressentiment contre sa femme, qui se trouve innocemment avoir nui à ses intérêts. Je prie Votre Seigneurie de considérer s'il est désirable qu'elle se trouve vis-à-vis de lui dans une position doublement périlleuse, si elle devient encore une cause de rupture entre son père et lui.

Il avait exprimé sa pensée avec de scrupuleuses précautions ; mais lady Holchester comprit ce qu'il s'était abstenu de dire.

Jusque-là elle était restée debout, elle se rassit alors. Le baronnet avait enfin produit une impression visible sur elle.

– Dans l’état critique de la santé de lord Holchester, répondit-elle, je me refuse à prendre la responsabilité de lui apprendre ce que vous venez de me dire. Mon influence s’est constamment exercée en faveur de mon fils, tant que mon intervention a pu produire de bons résultats. Cette intervention serait maintenant inutile. Lord Holchester a modifié son testament ce matin. Je n’étais pas présente et je n’ai pas encore été informée de ce qui a été fait. Dans le cas même où je le saurais...

– Votre Seigneurie refuserait naturellement, dit sir Patrick, de communiquer ces renseignements à un étranger.

– Certainement. D’un autre côté, après ce que vous m’avez dit, je ne me sens pas autorisée à prendre seule une décision en cette matière. L’un des exécuteurs testamentaires de mon mari est en ce moment ici. Il ne peut y avoir aucun inconvénient à ce que vous le voyiez, si vous le désirez. Je vous laisse libre de lui dire, de ma part, que je lui abandonne entièrement le droit de décider ce qu’il convient de faire.

– J’accepte avec joie la proposition de Votre Seigneurie.

Lady Holchester tira le cordon de sonnette qui était près d’elle.

– Conduisez sir Patrick à Mr Marchwood, dit-elle au domestique.

Sir Patrick tressaillit. Ce nom lui était familier, comme celui d’un ami.

– Mr Marchwood de Hurlbeck ? demanda-t-il.

– Lui-même.

Sur cette brève réponse, lady Holchester prit congé de son visiteur.

En suivant le domestique à l'autre bout du corridor, sir Patrick fut introduit dans une petite pièce, antichambre de la chambre à coucher où gisait lord Holchester.

La porte de communication était fermée.

Un gentleman était assis et écrivait devant une table près de la fenêtre. Il se leva et tendit les mains, quand le domestique annonça sir Patrick.

C'était Mr Marchwood.

Après les premières explications données, sir Patrick en revint patiemment à l'objet de sa visite à Holchester House.

La première fois qu'il mentionna le nom d'Anne, il observa qu'à partir de ce moment Mr Marchwood parut prendre un intérêt tout particulier à ce qu'il disait.

– Se trouverait-il que vous connaissiez cette dame ? demanda-t-il.

– Je sais seulement qu'elle est la cause d'un singulier incident qui s'est produit ce matin dans cette chambre.

Il montra en parlant la chambre à coucher de lord Holchester.

– Êtes-vous libre de faire connaître la nature de cet incident ?

– Je le puis difficilement, même à un vieil ami comme vous, à moins que je ne voie un devoir pour moi à parler... Continuez, je vous prie, ce que vous me disiez. Vous étiez sur le point de me faire connaître le motif qui vous avait amené ici.

Sans plus de préambule sir Patrick lui apprit la nouvelle du mariage de Geoffrey avec Anne.

– Mariés ! s'écria Mr Marchwood. Êtes-vous certain de ce que vous avancez ?

– J’ai été l’un des témoins du mariage.

– Grand Dieu ! Et l’homme de loi de lord Holchester a quitté la maison…

– Puis-je le remplacer ?… Vous ai-je, par quelque hasard, rendu possible de me dire ce qui est arrivé ce matin dans cette chambre ?…

– Possible ! vous ne me laissez pas d’autre solution. Les médecins sont d’accord pour craindre une apoplexie. Sa Seigneurie peut mourir d’un moment à l’autre. En l’absence de l’homme de loi, je dois prendre tout sur moi. Voici les faits : il y a un codicille du testament de lord Holchester qui n’est pas encore signé.

– Relatif à son second fils ?

– Relatif à Geoffrey Delamayn, et lui accordant, s’il est exécuté, une libérale provision, sa vie durant.

– Quel est l’obstacle à ce qu’il soit exécuté ?

– La dame dont vous venez de mentionner le nom.

– Anne Sylvestre ?

– Anne Sylvestre, maintenant, d’après ce que vous venez de me dire, Mrs Geoffrey Delamayn. Je ne puis expliquer les choses que fort imparfaitement. Il y a de pénibles circonstances qui s’associent dans la mémoire de lord Holchester, avec le nom de cette dame ou de quelque membre de sa famille. Ce que nous avons pu comprendre, c’est qu’il a fait quelque chose, dans sa carrière professionnelle, qui était strictement dans les limites de son devoir, mais qui apparemment a eu de tristes résultats. Il y a quelques jours, il a malheureusement entendu parler, soit par Mrs Glenarm, soit par Julius Delamayn, de l’apparition de miss Sylvestre aux Cygnes. Pas un mot ne lui échappa sur le moment. Ce n’est que ce matin, à l’occasion du codicille relatif à Geoffrey, qu’il nous a fait connaître ses réels sentiments. À notre grand

étonnement, il a refusé de signer le codicille. « Trouvez Anne Sylvestre », telle fut la seule réponse que nous pûmes tirer de lui, « et amenez-la près de moi. Vous dites tous que mon fils est innocent de toute injure envers elle. Je suis au lit de mort. J'ai de sérieuses raisons personnelles pour vouloir m'éclairer. Je dois à la mémoire d'une personne morte de m'assurer par moi-même de la vérité. Si Anne Sylvestre se justifie elle-même de lui avoir fait aucun tort, je pourvoirai à l'avenir de Geoffrey. Pas autrement. » Nous lui avons fait observer qu'il pouvait mourir avant que nous n'eussions trouvé Anne Sylvestre. Notre intervention n'eut qu'un résultat : le malade exprima le désir que l'homme de loi ajoutât un nouveau codicille à son testament, qui fut rédigé à l'instant même. Il charge les exécuteurs testamentaires de s'enquérir des relations qui ont existé ou qui existent actuellement entre Anne Sylvestre et le plus jeune de ses fils. Si nous avons des motifs pour conclure que Geoffrey a eu de graves torts envers elle, nous avons ordre de lui payer un legs, à la condition pourtant qu'à ce moment elle ne sera pas mariée.

– Et son mariage invalide le legs ! s'écria sir Patrick.

– Oui. Le codicille, revêtu de toutes les formes exécutoires, est maintenant sans valeur, et un autre codicille reste encore à signer pour le moment où l'homme de loi produira miss Sylvestre. Il a quitté la maison pour se rendre à Fulham, auprès de Geoffrey, seul moyen que nous ayons de trouver cette dame. Plusieurs heures se sont passées ; il n'est pas revenu.

– Il est inutile de l'attendre, dit sir Patrick. Pendant que l'homme de loi était en route pour Fulham, le fils de lord Holchester se rendait à Portland Place. Cela est encore plus sérieux que vous ne le supposez. Dites-moi ce que, dans des circonstances moins pressantes, je n'aurais pas le droit de vous demander… En dehors du codicille non signé, quelle part est faite à Geoffrey Delamayn dans le testament ?

– Il n'y est même pas mentionné.

– Avez-vous le testament ?

Mr Marchwood ouvrit un tiroir et l'en tira. Sir Patrick se leva à l'instant.

– N'attendons pas l'homme de loi ! Il s'agit ici d'une question de vie ou de mort. Lady Holchester est cruellement irritée du mariage de son fils. Elle parle et agit comme une amie de Mrs Glenarm. Pensez-vous que lord Holchester partagerait ces sentiments s'il savait ce qui se passe ?

– Cela dépend entièrement des circonstances.

– Supposez qu'il apprenne, de moi, que son fils a eu des torts graves envers miss Sylvestre. Supposez que je lui dise cela, que son fils a réparé ses torts en l'épousant...

– Après les sentiments qu'il a fait voir ce matin, je crois qu'il signerait le codicille.

– Alors, pour l'amour du ciel, laissez-le moi voir !

– Il faut que je parle au docteur.

– Faites-le à l'instant.

Le testament à la main, Mr Marchwood avança vers la porte de la chambre à coucher.

Elle s'ouvrit de l'intérieur avant qu'il l'eût atteinte.

Le docteur apparut sur le seuil ; il arrêta, d'un geste de la main, Mr Marchwood prêt à parler.

– Allez près de lady Holchester, dit-il. Tout est fini.

– Mort ?

– Mort.

DERNIÈRE SCÈNE

BLOC DE SEL

53

LE LIEU

Vers les premiers temps du présent siècle, l'opinion générale des voisins d'un certain Reuben Limbrick était qu'il était en voie de faire une jolie petite fortune dans le commerce du sel.

Sa maison, dans le comté de Strafford, bâtie par lui sur un lopin de terre lui appartenant, était connue sous un nom approprié à la profession de son propriétaire : *Le Bloc de Sel*.

Sans être avare, notre homme vivait de la manière la plus modeste, voyait fort peu de monde, plaçait habilement son argent et persistait à rester garçon.

Vers 1840, il sentit les premières atteintes de la maladie chronique qui devait mettre un terme à sa vie.

Après avoir essayé de tous les médecins de la localité avec un pauvre succès, le hasard lui en fit rencontrer un qui vivait dans les faubourgs de l'ouest de Londres et qui comprit parfaitement son mal.

Après plusieurs voyages successifs pour consulter ce docteur extraordinaire, Reuben Limbrick se décida à se retirer des affaires et à aller s'établir à proximité de la demeure de son médecin.

Ayant trouvé un terrain à vendre dans le voisinage de Fulham, il l'acheta et y fit bâtir un cottage. Singulièrement jaloux de se défendre contre les intrus et de mettre sa manière de vivre et ses habitudes à l'abri des curieux, il entoura sa demeure de hautes murailles, qui lui coûtèrent une grosse somme d'argent

et la firent considérer, avec quelque raison, comme un objet assez triste et assez hideux par les gens du voisinage.

Quand sa nouvelle résidence fut complètement édifiée, il lui donna le même nom que portait sa maison dans le comté de Strafford, heureuse demeure où il avait gagné sa fortune et où il avait passé la meilleure période de sa vie.

Les quelques personnes avec lesquelles il était en relation, ne comprenant pas bien les questions de sentiment, lui firent observer qu'il n'y avait aucune mine de sel dans le voisinage.

Reuben Limbrick répondit :

– Tant pis pour le voisinage.

Et il persista à appeler sa propriété : *Bloc de Sel.*

La maison était si petite qu'elle semblait perdue dans le grand jardin qui l'entourait. Elle était composée d'un rez-de-chaussée, d'un étage, et rien de plus.

Au rez-de-chaussée, deux pièces de chaque côté du vestibule.

À droite, en entrant par la porte sur le devant, une cuisine avec ses dépendances. La pièce contiguë à la cuisine donnait sur le jardin ; au temps de Reuben Limbrick, on l'avait appelée : le bureau ; elle contenait une petite collection de livres et un large approvisionnement d'engins de pêche.

À gauche, il y avait deux pièces aussi : un salon et une salle à manger, communiquant par une porte à deux battants.

À l'étage supérieur, cinq chambres à coucher, deux sur l'un des côtés du corridor, d'une grandeur correspondant à celle de la salle à manger et du salon d'en bas, mais sans communication entre elles ; sur l'autre côté, trois chambres, dont la plus grande sur le devant et les deux plus petites sur le derrière de la maison.

Toutes ces pièces étaient garnies de meubles solidement établis.

L'argent n'avait pas été épargné. Tout était de bonne qualité en haut comme en bas, mais tout était laid à faire peur. La situation de *Bloc de Sel* était isolée. Des terrains cultivés par des maraîchers la séparaient des autres maisons. Grâce à ses hautes murailles, l'habitation suggérait à tout le monde l'idée d'un hospice ou d'une prison.

Les parents de Reuben Limbrick, qui venaient à l'occasion résider chez lui, s'y sentaient mal à l'aise et éprouvaient beaucoup de joie à retourner chez eux. Ils se seraient bien gardés de prolonger leur séjour.

Reuben Limbrick n'était pas un homme hospitalier ni même sociable. Il attachait peu de prix aux sympathies humaines quand il était malade, et supportait les félicitations avec impatience dans les moments de bonne santé.

– Je n'ai de goût pour rien que pour la pêche, avait-il coutume de dire. La compagnie de mon chien me suffit, et je suis complètement heureux quand je suis exempt de souffrances.

Sur son lit de mort, il partagea assez équitablement son bien entre ses parents.

La seule partie de son testament qui souleva une critique défavorable fut une clause conférant un legs à une de ses sœurs, veuve alors, qui était devenue une étrangère pour sa famille en se mariant dans une condition au-dessous de la sienne.

Toute la famille s'accordait à considérer cette malheureuse personne comme ne méritant pas qu'on s'occupât d'elle et qu'on *lui fît sa part.*

Son nom était Hester Dethridge.

Les torts d'Hester furent bien aggravés aux yeux des membres de sa famille, quand on découvrit qu'elle possédait la

jouissance viagère de *Bloc de Sel* et une pension de 200 livres par an.

Ne recevant la visite d'aucun des membres survivants de sa famille, vivant seule au monde, Hester Dethridge se décida, malgré la suffisante aisance que lui donnait son petit revenu, à louer des logements chez elle.

L'explication de cette conduite, elle l'avait écrite sur son ardoise, en réponse à Anne, qui l'interrogeait :

« Je n'ai pas un ami au monde. Je n'ose pas vivre seule. »

Dans cette triste situation et poussée par ce douloureux motif, Hester avait donc mis sa maison entre les mains d'un agent de location.

La première personne que lui envoya l'agent fut Perry, l'entraîneur ; le premier locataire d'Hester Dethridge fut Geoffrey Delamayn.

Les chambres qu'elle se réserva étaient la cuisine, la pièce contiguë qui avait été le bureau de son frère, et les deux chambres sur le derrière de la maison à l'étage supérieur, l'une pour elle, l'autre pour sa servante.

Tout le reste de l'habitation était à louer.

C'était plus qu'il n'en fallait à l'entraîneur, mais Hester Dethridge se refusa à ne louer qu'une partie des pièces en dehors de celles qu'elle se réservait : il fallait prendre le tout et accepter ses conditions. Perry n'avait pour alternative que de perdre l'avenue du jardin comme terrain d'entraînement ou de se soumettre aux caprices d'Hester.

N'étant que deux, les locataires avaient le choix entre trois chambres à coucher.

Geoffrey s'était établi dans celle qui s'ouvrait sur le derrière de la maison ayant vue sur le jardin.

Perry choisit celle du devant, de l'autre côté du corridor, près des deux petites chambres occupées par Hester et par sa servante.

Par cet arrangement, la chambre à coucher sur le devant, de l'autre côté du corridor et près de celle occupée par Geoffrey, restait libre pour le moment ; on l'avait appelée la chambre d'ami.

Quant au rez-de-chaussée, l'athlète et son entraîneur prenaient leurs repas dans la salle à manger et délaissaient le salon comme un luxe inutile.

La course à pied passée, rien ne retenait plus Perry dans la maison.

Sa chambre à coucher devint une seconde chambre d'ami, car le temps pour lequel avait été faite la location n'était pas encore expiré.

Au lendemain de la course, Geoffrey avait le choix entre perdre son argent ou rester seul dans la maison avec deux chambres à coucher qui lui étaient inutiles et un salon pour recevoir ses visiteurs, qui arrivaient chez lui la pipe à la bouche, et pour lesquels l'idéal de l'hospitalité était un pot de bière dans le jardin.

Pour se servir de son expression, il était tout désorienté, une indolente répugnance à tout changement s'était emparée de lui. Il s'était décidé à rester au cottage jusqu'au moment où son mariage avec Mrs Glenarm, qu'il regardait alors comme certain, l'obligerait à changer ses habitudes une fois pour toutes.

C'était de Fulham qu'il était parti pour se rendre à l'enquête dans Portland Place ; c'est à Fulham qu'il revint quand il emmena chez lui la femme qui lui avait été imposée.

Telle était la position du locataire, et tels étaient les arrangements intérieurs du cottage lors de la mémorable soirée où Anne Sylvestre y fit son entrée comme *femme de Geoffrey*.

54

LA NUIT

En quittant la maison de lady Lundie, Geoffrey appela le premier fiacre vide qui passa.

Il ouvrit la portière et fit signe à Anne d'entrer dans la voiture ; elle lui obéit machinalement.

Il s'assit sur le siège en face d'elle et donna l'ordre au cocher de les mener à Fulham.

Le fiacre partit ; le mari et la femme gardaient le plus absolu silence.

Anne appuya la tête en arrière, vaincue par la fatigue, et ferma les yeux.

Elle se sentait brisée ; l'effort qui l'avait soutenue depuis le commencement jusqu'à la fin de l'enquête avait été trop grand.

Elle n'avait même plus la faculté de penser.

Elle n'éprouvait rien, ne craignait rien.

À demi évanouie, à demi endormie, elle avait perdu toute conscience de sa terrible position avant les cinq premières minutes du trajet de Londres à Fulham.

Assis en face d'elle et absorbé dans ses pensées, Geoffrey se réveilla tout à coup.

Une idée avait pris naissance dans son cerveau paresseux.

Il mit la tête hors du fiacre et dit au conducteur de revenir sur ses pas et de se rendre à un hôtel près du chemin de fer de la grande ligne du Nord.

En reprenant sa place il jeta un regard significatif sur Anne.

Elle n'avait ni bougé ni ouvert les yeux.

Il l'observa très attentivement.

Était-elle réellement malade ? Le temps était-il proche où il serait délivré d'elle ?

Il se fit cette question en épiant le visage de la jeune femme.

Peu à peu ce honteux espoir s'éteignit et fit place à un plus honteux soupçon.

Si cette lassitude était feinte ?... si elle cherchait à le tromper, attendant la première occasion favorable pour lui échapper ?...

Il mit de nouveau sa tête hors de la portière et donna au cocher un ordre contraire.

Le fiacre dévia de sa route et s'arrêta devant un café de Holborn, tenu sous un nom d'emprunt par Perry, l'entraîneur.

Geoffrey écrivit un mot au crayon et l'envoya par le cocher.

Après une attente de quelques minutes, un jeune garçon arriva et porta la main à son chapeau.

Geoffrey lui parla à voix basse.

Le jeune garçon s'assit sur le siège, à côté du cocher.

Le fiacre reprit la route de l'hôtel, indiqué d'abord au cocher.

Arrivé là, Geoffrey posta le jeune garçon à la portière du fiacre, en lui montrant Anne, reposant toujours dans un coin de la voiture, les yeux fermés, immobile, trop fatiguée pour relever la tête, trop épuisée pour remarquer ce qui se passait autour d'elle.

– Si elle tente de sortir, arrêtez-la, dit-il, et envoyez me chercher.

Sur ces mots, il entra et demanda Mr Moy.

Mr Moy était dans sa chambre ; il revenait de Portland Place. Il se leva et salua froidement Geoffrey.

– Quelle affaire vous amène auprès de moi ? demanda-t-il.

– Il m'est venu une idée et j'éprouve le besoin de vous la communiquer à l'instant.

– Je dois vous prier de consulter quelque autre. Veuillez me considérer désormais comme complètement étranger à la direction de vos affaires.

Geoffrey le regarda d'un air de surprise hébétée.

– Voulez-vous dire que vous allez me laisser dans le guêpier ? demanda-t-il.

– Je veux dire que je ne ferai point un pas de plus dans la conduite de vos affaires. Quant à l'avenir, j'ai cessé d'être votre conseil légal ; quant au passé, je compléterai avec soin les formalités qu'il reste à accomplir. Mrs Inchbare et Mr Bishopriggs vont venir ici, à 6 heures du soir, sur rendez-vous convenu, pour recevoir l'argent qui leur est dû. Je partirai moi-même pour l'Écosse par l'express du soir. Les personnes indiquées par sir Patrick, au sujet de la promesse de mariage, sont toutes en Écosse. Je prendrai leur témoignage sur la vérification des écritures et sur la question de résidence dans le Nord et je vous enverrai un procès-verbal écrit en due forme. Cela fait, j'aurai

rempli mon devoir. Je me refuse à vous donner aucun conseil sur ce que vous avez à faire désormais.

Après avoir réfléchi un moment, Geoffrey posa une dernière question.

– Vous avez dit que Bishopriggs et la propriétaire de l'auberge seraient ici à 6 heures ?

– Oui.

– Où peut-on les trouver auparavant ?

Mr Moy écrivit quelques lignes sur un morceau de papier et le remit à Geoffrey.

– À leur logis, dit-il. Voici l'adresse.

Geoffrey prit l'adresse et sortit.

L'homme de loi et le client se séparèrent sans un mot de plus de part et d'autre.

Revenu à son fiacre, Geoffrey trouva le jeune garçon à son poste.

– Il n'est rien arrivé ?

– La dame n'a pas bougé, monsieur, depuis que vous l'avez quittée.

– Perry est-il au café ?

– Non, pas pour le moment, monsieur.

– J'ai besoin d'un homme de loi. Savez-vous quel est l'homme de loi de Perry ?

– Oui, monsieur.

– Montez sur le siège et donnez au cocher les indications nécessaires pour qu'il nous y conduise.

Le fiacre se remit en marche en suivant Easton Road et s'arrêta devant une maison dans une rue qui donnait sur cette voie et portait la plaque de cuivre professionnelle.

Le jeune garçon descendit et vint à la portière.

– C'est ici, monsieur.

– Frappez à la porte et voyez si l'homme de loi est chez lui.

L'homme de loi était à son étude.

Geoffrey entra dans la maison, laissant son émissaire au guet.

Le jeune garçon remarqua que la dame bougea cette fois.

Elle frissonna, ouvrit les yeux un moment, regarda par la portière, soupira, et se remit dans le coin de la voiture.

Après une absence de plus d'une demi-heure, Geoffrey revint.

Son entrevue avec l'homme de loi de Perry paraissait avoir soulagé son esprit d'un grand poids.

Il donna de nouveau au cocher l'ordre de le conduire à Fulham, ouvrit la portière pour remonter dans le fiacre, puis tout à coup semblant se rappeler quelque chose et invitant le jeune garçon à redescendre du siège, il lui donna l'ordre de prendre place dans l'intérieur de la voiture et monta lui-même à côté du cocher.

Lorsque le fiacre se remit en marche, il regarda Anne pardessus son épaule, à travers la glace qui fermait le devant de la voiture.

– Cela vaut bien la peine d'essayer, se dit-il à lui même, c'est le moyen de m'acquitter envers elle et c'est le moyen d'en être débarrassé.

Ils arrivèrent au cottage.

Peut-être le repos avait-il rendu quelques forces à Anne. Peut-être la vue de ce lieu avait-elle, à la fin, réveillé en elle le sentiment de la conservation.

À la grande surprise de Geoffrey, elle descendit du fiacre sans assistance.

Il ouvrit la porte, elle recula et le regarda pour la première fois.

Il lui montrait cette porte.

– Entrez ! dit-il.

– En quelle qualité ? demanda-t-elle sans faire un pas.

Geoffrey renvoya le fiacre et se fit précéder du jeune garçon dans l'intérieur de la maison pour y attendre ses ordres.

– En la qualité qui me conviendra, répondit-il.

– Rien ne me décidera, s'écria-t-elle d'un ton ferme, à vivre avec vous comme votre femme. Vous pouvez me tuer, mais vous ne me forcerez jamais à cela.

Il avança d'un pas, ouvrit les lèvres et retint ce qu'il allait dire...

Il attendit un instant, comme s'il ruminait quelque chose dans son esprit.

Quand il parla, ce fut avec un calme et une réserve marqués... de l'air d'un homme répétant des paroles préparées à l'avance.

– J'ai quelque chose à vous dire en présence de témoins, dit-il. Je ne demande pas, je ne désire pas vous voir seul à seul dans le cottage.

Le changement qu'elle remarquait en lui la fit tressaillir.

Son calme subit, la convenance et le choix de ses expressions éprouvèrent le courage de la pauvre femme bien plus que la violence brutale qu'elle avait soufferte un moment auparavant.

Il attendit sa décision en continuant à lui montrer la porte.

Elle trembla un peu, raffermit son courage et entra.

Le jeune garçon qui montait la garde dans le jardin les suivit.

Geoffrey ouvrit le salon sur le côté gauche du couloir : elle y pénétra.

La servante apparut ; Geoffrey lui dit :

– Allez chercher Mrs Dethridge et revenez avec elle.

Puis il entra lui-même dans le salon.

Sur son ordre, le jeune garçon le suivit encore et la porte resta grande ouverte.

Hester Dethridge sortit de la cuisine avec sa servante.

À la vue d'Anne, un faible et passager changement s'opéra sur son visage immobile ; une sombre lueur s'alluma dans ses yeux ; elle salua lentement de la tête et des sons inarticulés, exprimant comme un vague sentiment de joie ou de soulagement, s'échappèrent de ses lèvres.

Geoffrey reprit la parole toujours avec ce même sentiment de calme et de réserve, avec cet air de répéter des paroles préparées à l'avance. Montrant Anne :

– Cette dame est ma femme, dit-il. En présence de vous trois que je prends à témoins, je lui déclare que je ne lui ai pas pardonné. Je l'ai amenée ici, n'ayant pas d'autre lieu sûr où je

puisse la conduire, pour attendre l'issue du procès entrepris pour la défense de mon honneur et de ma réputation. Tout le temps qu'elle demeurera ici, elle vivra séparée de moi, dans une chambre particulière. S'il m'est nécessaire de communiquer avec elle, ce sera seulement en présence d'une tierce personne. Me comprenez-vous bien tous ?

Hester Dethridge inclina la tête, les deux autres répondirent « oui » et se disposèrent à sortir.

Sur un signe de Geoffrey, la servante et le jeune garçon restèrent pour attendre ce qu'elle allait dire.

– Je ne sais rien dans ma conduite, fit-elle, en s'adressant à Geoffrey, qui vous autorise à dire devant ces gens que vous ne m'avez pas pardonné. Ces paroles sont une insulte. J'ignore également ce que vous voulez dire quand vous parlez de défendre votre réputation. Tout ce que je comprends, c'est que nous devons vivre séparés dans cette maison et que je dois avoir une chambre à moi. Je suis reconnaissante, quels que soient les motifs qui vous guident, de l'arrangement que vous proposez. Dites à l'une de ces deux femmes de me montrer ma chambre.

Geoffrey se tourna vers Hester Dethridge.

– Conduisez-la en haut, dit-il, et laissez-la choisir la chambre qui lui conviendra. Donnez-lui ce dont elle aura besoin pour ses repas. Redescendez avec l'adresse du lieu où l'on peut prendre son bagage. Le garçon ira et reviendra par le chemin de fer et rapportera ses effets. C'est tout. Allez.

Hester sortit, Anne monta l'escalier à sa suite.

Arrivée dans le couloir du premier étage, Hester s'arrêta. Le même feu sombre reparut dans ses yeux, elle écrivit sur son ardoise et la tendit à Anne, après y avoir écrit ces mots :

« Je savais que vous reviendriez. Tout n'est pas encore fini entre vous et lui. »

Anne ne répondit rien.

Hester se remit à écrire, et quelque chose comme un sourire erra sur ses lèvres décolorées.

« Je sais quelque chose des mauvais maris, le vôtre est un des plus mauvais qui aient jamais chaussé des souliers. Il vous le prouvera. »

Anne fit un effort pour l'arrêter.

– Ne voyez-vous pas combien je suis fatiguée ? lui dit-elle avec douceur.

Hester Dethridge laissa retomber son ardoise, regarda Anne avec une attention, exempte d'ailleurs de toute pitié, et inclina la tête comme pour dire : Je le vois maintenant ; puis elle la conduisit dans une des chambres inoccupées.

C'était la chambre sur le devant, au-dessus du salon.

Le premier coup d'œil fit voir à Anne qu'elle était d'une propreté scrupuleuse et garnie de meubles solides, mais sans goût.

Le hideux papier qui tapissait les murs, le hideux tapis qui couvrait le plancher étaient l'un et l'autre de la meilleure qualité. Le lit, grand et pesant, en acajou massif, avec ses rideaux pendant d'un anneau fixé au plafond et les sculptures grossières qui en décoraient la tête et les pieds, avait été exécuté sur des dessins français par des ouvriers anglais.

La chose la plus remarquable dans la chambre était le soin extraordinaire donné à la défense de la porte.

Outre la serrure et la clef, elle était garnie à l'intérieur de deux forts verrous, l'un en haut, l'autre en bas.

Un des nombreux côtés excentriques du caractère de Reuben Limbrick avait été de vivre dans une crainte perpétuelle des voleurs qui pouvaient faire irruption la nuit dans sa maison.

Toutes les portes extérieures, tous les volets des fenêtres étaient garnis de fortes plaques de fer et mis en communication, par un mécanisme d'invention nouvelle, avec des sonnettes d'alarme.

Comme couronnement du tout, sur le toit du cottage, était un petit beffroi contenant une cloche assez forte pour être entendue à la station de police de Fulham.

Du temps de Reuben Limbrick, la corde de la cloche était dans sa chambre à coucher ; elle pendait maintenant contre le mur, dans le corridor conduisant au-dehors de la maison.

En se promenant autour d'elle, les yeux d'Anne s'arrêtèrent sur la cloison qui séparait cette pièce de la chambre voisine.

Aucune porte. Contre le mur, il n'y avait qu'un lavabo et deux chaises.

– Qui couche dans la chambre voisine ? dit Anne. Hester indiqua du doigt la direction du salon où elles avaient laissé Geoffrey. C'était lui qui couchait dans la chambre voisine. Anne revint dans le corridor.

– Montrez-moi la seconde chambre, dit-elle.

La seconde chambre était également sur le devant de la maison.

Le papier et le tapis étaient plus laids encore. Autre lit en acajou avec baldaquin supportant les rideaux. Prévenant cette fois la question d'Anne, Hester montra la chambre voisine sur le derrière de la maison et se désigna elle-même.

Anne se décida à l'instant à choisir la seconde chambre ; c'était la plus éloignée de Geoffrey.

Hester attendit qu'elle eût écrit l'adresse du lieu où l'on trouverait son bagage, à la demeure de l'agent musical ; puis après avoir demandé et reçu les instructions nécessaires pour le repas du soir, elle quitta la chambre.

Laissée seule, Anne ferma la porte et se mit au lit.

Encore trop lasse pour exercer son esprit, encore incapable de se rendre compte du danger de sa position, elle ouvrit un médaillon qui pendait à son cou, embrassa le portrait de sa mère et celui de Blanche qui en occupaient les deux faces, et tomba dans un lourd sommeil sans rêves.

Pendant ce temps, Geoffrey donnait ses derniers ordres au jeune garçon à la porte extérieure du cottage.

– Quand vous serez allé chercher le bagage, vous irez chez l'homme de loi. S'il peut venir ce soir, vous lui montrerez le chemin ; s'il ne peut pas venir, vous m'apporterez une lettre de lui. Ne faites pas de maladresse ou il vous en cuira. Partez et ne manquez pas le train.

Le jeune garçon partit en courant.

Geoffrey resta sur le pas de la porte, le regardant s'éloigner et repassant dans sa tête tous les événements du jour.

– Tout va bien, jusqu'ici, se dit-il à lui-même. Je ne suis pas resté seul avec elle dans le fiacre. Je lui ai dit devant témoins que je ne lui avais pas pardonné et pourquoi je la retenais dans ma maison. Je lui ai donné une chambre pour elle. Et si je dois la voir, je la verrai en présence d'Hester Dethridge comme témoin. Mon rôle accompli, que l'homme de la loi remplisse le sien.

Il alla se promener dans le jardin, derrière la maison, et alluma sa pipe.

Après un certain temps, comme la nuit venait, il vit briller de la lumière dans le salon d'Hester, au rez-de-chaussée, il s'approcha de la fenêtre.

Hester et la servante étaient à leur ouvrage.

– Eh bien ! demanda-t-il, quelles nouvelles de la femme là-haut ?

L'ardoise d'Hester, aidée par la langue de la servante, lui apprit tout ce qu'il y avait à apprendre.

Elles lui avaient monté à sa chambre du thé et une omelette, et elles avaient été obligées de l'éveiller. Elle avait mangé un peu d'omelette et bu le thé avidement. Elle s'était ensuite recouchée, ne dormait pas, mais paraissait accablée.

« Elle n'a rien dit. Elle avait l'air tout à fait épuisée. Nous lui avons laissé de la lumière et nous l'avons quittée. »

Telle fut la conclusion du rapport.

Après avoir écouté, sans faire d'observations, Geoffrey bourra une seconde pipe et reprit sa promenade.

Le temps passa... Il commençait à faire frais dans le jardin... Le vent soufflait avec bruit sur les terrains ouverts qui entouraient le cottage... Les étoiles avaient cessé de briller...

Geoffrey ne voyait au-dessus de sa tête que l'immense voile de la nuit...

La pluie commença à tomber plus fort.

Geoffrey rentra dans la maison.

Un journal du soir était sur la table de la salle à manger. Les bougies étaient allumées. Il s'assit et essaya de lire.

Non, il n'y avait rien dans les journaux dont il se souciât ; inutile de lire. Rester assis devenait inutile aussi. Il se leva, vint

sur le seuil de la porte extérieure de la maison et regarda des deux côtés de la route.

Une seule créature vivante lui apparut à la clarté du bec de gaz qui surmontait la porte.

Cette créature, qui approchait de plus en plus, se trouva être le facteur de la poste, accomplissant sa dernière distribution. Il tenait une lettre à la main.

– L'Honorable Geoffrey Delamayn ?

– C'est moi.

Il prit la lettre et rentra dans la salle à manger.

En examinant l'adresse à la lumière des bougies, il reconnut l'écriture de Mrs Glenarm.

« Pour me féliciter de mon mariage ! » se dit-il amèrement à lui-même.

Il ouvrit la lettre.

Les félicitations de Mrs Glenarm étaient exprimées en ces termes :

« Mon adoré Geoffrey,

» J'ai tout appris. Mon bien-aimé ! vous êtes sacrifié à la plus vile créature qui foule la terre, et je vous ai perdu. Comment se fait-il que je vive encore après avoir appris cela ? Comment puis-je penser et écrire, la tête en feu et le cœur brisé ? Oh ! mon ange ! j'ai un but qui me soutient ; il est pur, il est digne de nous deux ! Je vis, Geoffrey, pour me vouer à l'adorable idée que je garde de vous, mon héros, mon premier et dernier amour. Je n'épouserai jamais un autre homme. Je vivrai et je mourrai... j'en fais à genoux le vœu solennel... Je vivrai et je mourrai en vous restant fidèle. Je suis votre *femme spirituelle,* mon bien-aimé Geoffrey ! Elle ne pourra se dresser entre nous,

elle ne pourra vous voler l'inaltérable fidélité de mon cœur, l'inaltérable dévouement de mon âme. Je suis votre femme spirituelle. Oh ! je puis me donner le luxe innocent d'écrire ces mots. Répondez-moi, mon bien-aimé, et dites-moi que vous éprouvez les mêmes sentiments. Faites-en le serment, idole de mon cœur, comme je l'ai fait moi-même. Inaltérable fidélité !... Éternel dévouement... Jamais... jamais... je ne serai la femme d'un autre homme. Jamais... jamais... je ne pardonnerai à la femme qui s'est mise entre nous deux. À vous pour toujours et uniquement à vous. À vous avec la passion sans tache qui brûle sur l'autel du cœur ; à vous, à vous, à vous.

» E. G. »

Cette explosion de niaiseries passionnées, simplement ridicule en elle-même, produisit un sérieux effet sur Geoffrey ; elle associait la satisfaction directe de ses intérêts aux joies de sa vengeance. 10 000 livres de revenu qu'on lui réservait et pour l'empêcher de s'en saisir, rien que la femme qui l'avait pris au piège, qui s'était enchaînée à lui pour la vie.

Il mit la lettre dans sa poche.

« Attendons jusqu'à l'arrivée de l'homme de loi, se dit-il à lui-même. C'est la meilleure voie pour sortir de là. »

Il regarda avec impatience à sa montre.

Comme il la remettait dans sa poche, le bruit de la sonnette se fit entendre.

Était-ce le jeune garçon qui rapportait le bagage ?

Oui.

Avec ce bagage, la réponse de l'homme de loi ?

Non...

Mieux que cela, l'homme de loi lui-même.

– Entrez, dit Geoffrey, qui était allé jusqu'à la porte au-devant de son visiteur.

L'homme de loi entra dans la salle à manger.

Les lumières firent voir un gros compagnon ayant de grosses lèvres et des yeux brillants. Il y avait du sang nègre dans sa face jaune ; à son air et à ses manières, il était facile de reconnaître un homme habituellement mêlé aux plus sales affaires de la profession.

– J'ai une petite maison à moi dans le voisinage, dit-il, et j'ai pensé que je ferais mieux de me rendre moi-même auprès de vous, Mr Delamayn, en rentrant chez moi.

– Avez-vous vu les témoins ?

– Je les ai interrogés tous les deux, monsieur. D'abord Mrs Inchbare et Mr Bishopriggs ensemble, puis Mrs Inchbare et Mr Bishopriggs séparément.

– Eh bien ?

– Eh bien ! monsieur, le résultat est défavorable. J'ai le regret de vous l'annoncer.

– Que voulez-vous dire ?

– Ni l'un ni l'autre ne peut fournir le témoignage dont nous avons besoin. J'en ai acquis la certitude.

– La certitude de quoi ? Vous avez fait quelque infernale bévue. Vous ne comprenez pas l'affaire.

L'homme de loi mulâtre sourit : la brutalité grossière de son client semblait ne faire que l'amuser.

– Vous croyez ? Dites-moi donc un peu où je me suis trompé. Voici l'exposé succinct de l'affaire. Le 14 août dernier, votre femme était à une auberge, en Écosse. Un gentleman, nommé Arnold Brinkworth, est venu l'y rejoindre. Il s'est présenté

comme son mari et il est resté avec elle, jusqu'au lendemain matin. Avec ces faits comme point de départ, l'objet que vous avez en vue est de faire prononcer un divorce. Vous faites de Mr Arnold le complice d'un adultère, et vous en appelez au témoignage du garçon et de la patronne de l'auberge. Pas d'erreur jusqu'ici, n'est-ce pas ?

– Pas d'erreur.

Du même coup, déshonorer lâchement Anne aux yeux du monde et reconquérir sa liberté.

Tel était clairement et nettement exposé le plan que Geoffrey avait conçu quand il avait donné l'ordre au cocher de tourner le dos à Fulham pour aller consulter Mr Moy.

– Assez sur l'exposé de l'affaire, reprit le mulâtre. Passons maintenant à ce que j'ai fait après avoir reçu vos instructions. J'ai interrogé les témoins et j'ai eu un entretien fort peu agréable avec Mr Moy. Le résultat de ces deux opérations se résume en ceci. Première découverte : En prenant la qualité de mari, Mr Brinkworth agissait d'après vos instructions, qui se retournent contre vous. Seconde découverte : Pas la plus légère inconvenance de conduite, pas la plus innocente familiarité n'a été remarquée par l'un ou l'autre des témoins, tandis que la dame et le gentleman étaient ensemble dans l'auberge. Il n'y a absolument aucune preuve à produire contre eux, si ce n'est qu'ils sont restés ensemble dans deux chambres. Comment alléguer une intention coupable, quand on ne peut trouver l'apparence d'un acte coupable. Vous ne pouvez pas plus faire admettre cela par une cour de justice, que vous ne pouvez sauter par-dessus le toit de cette maison.

Il regardait son client bien en face, s'attendant à une réplique violente.

Son client lui causa un agréable désappointement. Une impression inexplicable semblait s'être produite sur cet homme brutal et têtu.

Il se leva tranquillement, le calme extérieur le plus parfait se montrait sur son visage et dans ses manières quand il reprit la parole.

– Abandonnez-vous le procès ?

– Dans l'état présent des choses, Mr Delamayn, il n'y a pas de procès possible.

– Et pas d'espoir d'obtenir le divorce ?

– Attendez un moment. Votre femme et Mr Brinkworth se sont-ils rencontrés quelque part depuis qu'ils se sont trouvés ensemble à l'auberge ?

– Nulle part.

– Quant à l'avenir, comme de raison, je ne puis rien dire ; quant au présent, il n'y a pas espoir d'obtenir le divorce.

– Merci, et bonne nuit.

– Bonne nuit, Mr Delamayn.

Lié à elle pour la vie ! et la loi était impuissante à trancher ce lien.

Il réfléchit jusqu'à ce qu'il se fût bien fixé cette terrible réalité dans l'esprit ; puis il prit la lettre de Mrs Glenarm et la relut attentivement depuis le commencement jusqu'à la fin.

Rien ne pourrait ébranler le dévouement de cette femme pour lui. Rien ne pouvait l'induire à épouser un autre homme. C'était écrit là de sa propre main. Elle se vouait à lui. Elle attendait, avec la fortune dont elle disposait, pour être sa femme.

Son père, autant qu'il en savait, car il était sans nouvelles de Holchester House, était prêt à accepter Mrs Glenarm comme belle-fille et à allouer au mari de Mrs Glenarm un revenu personnel.

De tous les côtés, les plus belles perspectives qu'un homme puisse désirer et rien sur sa route, rien qu'une femme qui l'avait pris au piège… la femme qui était là-haut, qui le tenait pour la vie.

Il retourna au jardin, malgré l'obscurité de la nuit. Les deux jardins, l'un sur le devant et l'autre sur le derrière de la maison, communiquaient.

Il se promena autour du cottage, tantôt passant sous le rayon de lumière projeté d'une fenêtre, tantôt disparaissant dans l'ombre.

Le vent du soir rafraîchissait sa tête nue.

Il marchait d'un pas rapide ; quand il s'arrêta enfin, il se trouvait sur le devant du cottage.

Il leva lentement la tête, regarda la faible lueur qui sortait de la chambre d'Anne.

« Comment ?… se dit-il à lui-même. C'est là la question, comment ?… »

Il rentra dans la maison et sonna.

La servante qui répondit à son coup de sonnette tressaillit et recula à sa vue.

Ses brillantes couleurs étaient parties. De larges gouttes de sueur perlaient sur son front.

– Êtes-vous malade, monsieur ? dit la fille.

Il lui répondit tout en accentuant ses paroles d'un juron, et lui commanda de retenir sa langue et de lui apporter le brandy.

Quand elle entra pour la seconde fois, il était debout, lui tournant le dos et regardant les ombres de la nuit. Il ne fit pas un mouvement quand elle déposa la bouteille sur la table.

Elle l'entendit grommeler comme s'il se parlait à lui-même.

La difficulté qui occupait son esprit en secret pendant qu'il se tenait sous la fenêtre d'Anne le préoccupait encore.

Comment ? c'était le problème à résoudre. Comment ?...

Il prit la bouteille de brandy et lui demanda conseil.

55

LE MATIN

Quand les inutiles regrets se font-ils le plus douloureusement sentir ?

Quand l'avenir incertain est-il assombri par les nuages les plus épais ?

Quand la vie paraît-elle avoir le moins de prix et quand l'idée de la mort revient-elle le plus souvent ?

C'est aux terribles heures du matin, lorsque le soleil se lève dans tout son éclat et lorsque les oiseaux gazouillent au milieu du tranquille silence régnant à l'aube du jour qui vient de naître.

Anne s'éveilla dans ce lit étranger et regarda, à la clarté du matin, la chambre étrangère.

La pluie avait cessé de tomber pendant la nuit. Le soleil régnait en maître dans un beau ciel d'automne.

Elle se leva et ouvrit la fenêtre.

L'air frais et embaumé du matin remplit la chambre. De près comme de loin, le même aspect de tranquillité brillant s'offrait à sa vue.

Elle se mit à la croisée et regarda au-dehors.

Sa lucidité d'esprit lui était revenue, elle pouvait penser et sentir, elle pouvait envisager sous toutes ses faces la question qui s'imposait à son esprit maintenant.

Comment cela finira-t-il ?

Lui restait-il un espoir ?... Que pouvait-elle faire ?...

Est-ce qu'une femme mariée peut rien faire pour elle-même ?

Elle peut rendre sa misère publique, pourvu que sa misère soit d'une certaine sorte, et elle peut, abandonnée à elle-même, en demander compte à la société. Rien de plus.

Avait-elle un espoir dans les efforts d'autrui ?

Blanche pouvait lui écrire, elle pouvait même venir la voir, si son mari le lui permettait ; c'était tout.

Sir Patrick lui avait pressé la main en se séparant d'elle et lui avait dit de compter sur lui. Il était le plus ferme et le plus sûr de tous ses amis. Mais que pouvait-il ?

Il y avait des outrages que son mari avait le droit de lui infliger au nom même du mariage, et dont la seule idée lui glaçait le sang dans les veines.

Sir Patrick pouvait-il la protéger contre ces outrages ?

La loi et la société armaient son mari des droits conjugaux.

La loi et la société n'avaient qu'une réponse à faire, si Anne en appelait à elles :

– Vous êtes sa femme.

Pas d'espoir en elle-même. Pas d'espoir en ses amis. Nulle part une espérance sur cette terre. Rien à faire, si ce n'est attendre la fin en ayant foi dans la miséricorde divine, et en espérant la justice dans un monde meilleur.

Elle prit dans sa malle un petit livre de prières et de méditations portant les traces d'un long usage, qui avait autrefois appartenu à sa mère.

Elle s'assit à la fenêtre et se mit à lire. De temps en temps elle relevait la tête et réfléchissait.

Le parallèle entre la position de sa mère et la sienne était maintenant complet.

Toutes deux mariées à des maris qui les haïssaient, à des maris que de vils intérêts poussaient vers des alliances avec d'autres femmes, à des maris qui n'avaient qu'un désir, qu'un but : être débarrassés de leur femme.

Des routes bien différentes avaient conduit la mère et la fille à la même destinée !

Le parallèle devait-il se continuer jusqu'à la fin ?

« Dois-je mourir ? » se demandait Anne en songeant aux derniers moments de sa mère ; « dois-je mourir entre les bras de Blanche ? »

Le temps avait marché sans qu'elle en eût conscience.

Les bruits du matin dans la maison avaient échappé à son oreille.

Elle fut rappelée à elle-même, au milieu de ses pensées sur les événements passés et présents, par la voix de la servante, se faisant entendre de l'autre côté de la porte.

– Monsieur vous demande en bas, madame.

Elle se leva à l'instant et déposa le petit livre.

– Est-ce là tout le message dont vous êtes chargée ? demanda-t-elle.

– Oui, madame.

Elle suivit la fille au rez-de-chaussée, se rappelant les étranges paroles que lui avait dites Geoffrey, en présence des domestiques, la veille au soir.

Allait-elle connaître le sens réel de ces paroles ?

« Quelle que soit l'épreuve qui m'attend, pensa-t-elle, fasse le ciel que je la supporte comme l'aurait supportée ma mère ! »

La servante ouvrit la porte de la salle à manger.

Le déjeuner était sur la table.

Geoffrey était à la fenêtre.

Hester attendait près de la porte.

Geoffrey vint au devant d'Anne avec des manières gracieuses qu'elle ne lui avait jamais vues, le sourire aux lèvres, et il lui tendit la main.

Elle était préparée à tout, mais pas à cela.

Elle resta muette devant lui.

Hester regardait Geoffrey et ses yeux ne se détachèrent plus de lui, tant qu'Anne resta dans la salle à manger.

Geoffrey rompit le silence ; sa voix n'était pas sa voix habituelle ; il y avait dans ses façons une réserve qu'elle n'avait jamais remarquée.

– Ne voulez-vous pas donner une poignée de main à votre mari, dit-il, quand votre mari vous le demande ?

Machinalement elle mit sa main dans la sienne.

Il la laissa retomber à l'instant en tressaillant.

– Dieu ! qu'elle est froide ! s'écria-t-il.

Sa main à lui était brûlante et agitée d'un tremblement nerveux.

Il lui montra une chaise au bout de la table.

– Voulez-vous prendre le thé ? demanda-t-il.

Elle lui avait donné la main machinalement, machinalement elle avança d'un pas, puis s'arrêta :

– Aimeriez-vous mieux déjeuner chez vous ? dit-il.

– Si vous le permettez, répondit-elle d'une voix faible.

– Attendez un moment. J'ai quelque chose à vous dire avant que vous vous retiriez.

Elle attendit.

Il l'observait lui-même, consultant sa mémoire, avant de parler.

– J'ai eu la nuit pour réfléchir, dit-il. La nuit a fait de moi un homme nouveau. Je vous demande pardon pour ce qui est arrivé hier. Je n'étais pas moi-même. J'ai dit des absurdités. Je vous en prie, oubliez-les et pardonnez-les moi. Je veux tourner un nouveau feuillet et faire amende honorable pour ma conduite passée. Je ferai tous mes efforts pour être un bon mari. En présence de Mrs Dethridge je vous demande de me donner une occasion de le prouver. Je ne veux pas forcer vos inclinations. Nous sommes mariés… quel avantage avons-nous à le regretter ? Demeurez ici, comme vous le disiez hier, aux conditions que vous fixerez vous-même. Je désire que cela soit une chose arrangée. Devant Mrs Dethridge, je répète que mon désir est d'arranger tout cela. Je ne vous retiens plus. Je vous prie d'y réfléchir. Adieu.

Il dit ces paroles extraordinaires, comme un enfant récitant une leçon difficile ; les yeux fixés à terre, ses doigts distraitement occupés à boutonner et à déboutonner son gilet.

Anne sortit.

Dans le corridor, elle fut obligée de s'arrêter et de s'appuyer contre le mur : cette politesse contre la nature de Geoffrey était horrible. Son prétendu repentir la glaçait de terreur. Il ne lui avait jamais fait sentir dans ses plus violentes colères, lorsqu'il faisait usage des mots les plus grossiers, une horreur semblable à celle qu'elle éprouvait pour lui en ce moment.

Hester sortit à son tour en refermant la porte derrière elle. Elle regarda Anne attentivement, puis se mit à écrire sur son ardoise qu'elle lui tendit :

« Le croyez-vous ? »

Anne repoussa l'ardoise et monta l'escalier en courant.

Elle ferma sa porte et tomba sur une chaise. « Il complote quelque chose contre moi, se dit-elle. Qu'est-ce donc ?... »

Un sentiment de peur, entièrement nouveau en elle, la fit reculer devant la recherche de la réponse à une telle question. Cette défaillance de cœur la fit presque se trouver mal ; elle alla respirer l'air à la fenêtre ouverte.

Au même moment, la sonnette de la porte de la rue vint retentir.

Devenue soupçonneuse à propos de tout, elle éprouva de la répugnance à se laisser voir, tira le rideau et en souleva les plis.

On introduisit en bas un domestique en livrée ; il avait une lettre à la main et dit à la fille en passant sous la fenêtre d'Anne :

– Je viens de la part de lady Holchester. Il faut que je vois Mr Delamayn à l'instant.

Ils entrèrent et un assez long intervalle de temps se passa.

Le valet de pied reparut et quitta la maison.

Quelques moments encore s'écoulèrent, puis on frappa un coup à la porte.

Anne hésita.

On frappa de nouveau.

Le murmure inarticulé d'Hester se fit entendre au-dehors.

Anne ouvrit.

Hester entra apportant le déjeuner. Elle montra une lettre sur le plateau.

Cette lettre était de Geoffrey, adressée à Anne, et contenait ces mots :

« Mon père est mort hier. Écrivez vos ordres pour votre deuil. Le jeune garçon les prendra. Vous n'aurez pas la peine d'aller à Londres. La couturière viendra s'entendre avec vous. »

Anne laissa tomber la lettre sur ses genoux sans relever la tête.

Au même moment l'ardoise d'Hester passa entre ses yeux et le papier ; elle y avait tracé ces mots :

« Sa mère doit venir aujourd'hui. Un télégramme a été envoyé à son frère en Écosse. Il était ivre la nuit dernière. Il boit encore. Je sais ce que cela veut dire. Tenez-vous sur vos gardes, madame, tenez-vous sur vos gardes ! »

Anne lui fit signe de se retirer.

Hester obéit, laissant la porte tout contre, mais sans la fermer derrière elle.

La sonnette de la rue retentit de nouveau.

Une seconde fois Anne regarda par la fenêtre.

Ce n'était, cette fois, que le jeune garçon venant prendre ses instructions pour la journée. Il était suivi dans le jardin par le postier apportant des lettres.

Une minute après, la voix de Geoffrey se fit entendre dans le corridor, on entendit son pas lourd montant l'escalier.

Anne s'élança dans la chambre pour pousser les verrous.

Geoffrey était là avant qu'elle ait pu fermer la porte.

– Une lettre pour vous, dit-il, en se tenant scrupuleusement en dehors de la chambre. Je ne désire pas violenter vos inclinations ; je vous prie seulement de me dire de qui est cette lettre.

Ses manières gardaient toujours la même réserve, mais la méfiance qu'il avait de lui-même se trahissait dans ses yeux quand elle le regarda.

– De Blanche, répondit-elle.

Il insinua doucement son pied entre la porte et le chambranle et attendit qu'elle eut ouvert et lu la lettre.

– Puis-je la voir ? demanda-t-il.

Et il avança la main par l'entrebâillement.

L'énergie d'Anne qui l'aurait portée naguère à résister était morte. Elle tendit la lettre ouverte.

Cette lettre était courte. Sauf quelques brèves expressions de tendresse, Blanche semblait s'être étudiée à exposer brièvement le motif qui l'avait engagée à écrire.

Blanche se proposait de faire visite à Anne dans l'après-midi, accompagnée de son oncle ; elle lui en donnait avis par avance, pour être sûre de la trouver chez elle. C'était tout.

La lettre avait évidemment été écrite après conseil pris de sir Patrick.

Geoffrey la lui rendit après un moment de réflexion.

– Mon père est mort hier, dit-il, ma femme ne doit pas recevoir de visites avant qu'il ait été enterré. Encore une fois, je n'ai pas le désir de contraindre vos inclinations. Seulement, je ne permettrai à personne de venir ici en visite avant les funérailles, si ce n'est aux membres de ma famille. Envoyez votre réponse. Le jeune garçon la portera en se rendant à Londres.

Sur ces mots, il la quitta.

Un appel aux convenances dans la bouche de Geoffrey Delamayn ne pouvait avoir que deux significations : ou c'était une brutale dérision, ou il avait parlé ayant un but caché.

Allait-il s'emparer de la mort de son père comme d'un prétexte pour isoler sa femme de toute communication avec le monde ?

Avait-il des raisons qu'il n'avait pas encore fait connaître pour craindre ce qui pourrait résulter d'une entrevue de sa femme avec ses amis ?

Une heure s'écoula.

Hester Dethridge reparut. Le jeune garçon attendait les ordres d'Anne pour son deuil et son billet pour Mrs Brinkworth.

Anne écrivit ses ordres et le billet.

Une fois encore l'horrible ardoise se glissa quand elle eut terminé, entre ses yeux et le papier avec ces lignes d'avertissement sans pitié :

« Il a fermé la porte extérieure. Si l'on ouvre, il faut aller lui demander la clef. Il a écrit à une femme. Le nom que j'ai vu

sur l'adresse est Mrs Glenarm. Il a redemandé du brandy, comme mon mari. Prenez garde à vous. »

Ainsi, Anne était seule entre ces hautes murailles. Il était défendu à ses amis de la voir. Elle subissait un emprisonnement solitaire, avec un mari pour geôlier.

En moins de 24 heures, il en était venu là. Qu'est-ce qui allait suivre ?

Elle revint machinalement à la fenêtre.

La vue du monde extérieur, le passage accidentel d'une voiture la soutenaient encore.

Le jeune garçon traversa le jardin ; il partait pour accomplir les commissions à Londres.

Geoffrey alla lui ouvrir la porte et le rappela au moment où il en franchissait le seuil.

– N'oubliez pas les livres !

Les livres ?... quels livres ?... qui demandait des livres ?...

La moindre chose maintenant éveillait les soupçons d'Anne.

Pendant plusieurs heures ces livres assiégèrent son esprit.

Il ferma la porte et revint sur ses pas ; devant la fenêtre d'Anne, il s'arrêta et l'appela.

Elle se montra.

– Quand vous aurez besoin d'air et d'exercice, dit-il, le jardin sur le derrière de la maison est à votre disposition.

Là-dessus il mit la clef de la porte extérieure dans sa poche et rentra dans la maison.

Après quelque hésitation, Anne se décida à le prendre au mot.

Dans l'état d'inquiétude où elle était, rester entre les quatre murs d'une chambre, lui devenait insupportable.

Si quelque piège se cachait sous l'aimable proposition de Geoffrey, elle éprouvait moins de répugnance à l'affronter hardiment qu'à rester seule, réfléchissant dans le vide aux dangers qu'elle devait craindre.

Elle mit donc son chapeau et descendit dans le jardin.

Rien d'extraordinaire n'arriva.

Où qu'elle allât, il ne se montrait nulle part. Elle se promenait, montant et descendant dans la partie du jardin la plus éloignée de la salle à manger.

Pour une femme, s'échapper de ce lieu était tout simplement impossible. Outre l'élévation des murs, leur chaperon était hérissé d'une masse serrée de verres cassés. Une petite porte basse au bout du mur, probablement réservée à l'usage du jardinier, était garnie d'une forte serrure dont la clef avait été retirée. Il n'y avait pas une maison dans le voisinage. Des terrains cultivés par les maraîchers entouraient le jardin de tous les côtés.

Au XIXe siècle et dans le voisinage immédiat d'une grande métropole, Anne était aussi isolée de tout contact avec le reste de l'humanité que si elle eût été enfermée dans son tombeau.

Après un laps de temps d'une demi heure, le silence fut rompu par un bruit de voiture sur la route et le tintement de la sonnette.

Anne se rapprocha du cottage sur le derrière de l'habitation, décidée à profiter d'une chance de parler au visiteur, quel qu'il pût être.

Elle entendit des voix dans la salle à manger, dont la fenêtre était ouverte : la voix de Geoffrey, puis celle d'une femme.

Quelle était cette femme ?

Ce n'était pas Mrs Glenarm, bien certainement ?

Après un certain temps, la visiteuse éleva la voix.

– Où est-elle ?... Je désire la voir.

Anne s'avança et se trouva en face d'une dame qui lui était complètement inconnue.

– Êtes-vous la femme de mon fils ? demanda la dame.

– Je suis la prisonnière de votre fils, répondit Anne.

Le pâle visage de lady Holchester pâlit encore.

Il était clair que la réponse d'Anne avait confirmé un doute conçu dans son esprit, et qui lui avait été inspiré par les paroles de Geoffrey.

– Que voulez-vous dire ? fit-elle à voix basse.

Les pas de Geoffrey traversant la salle à manger se firent entendre ; il n'y avait pas le temps d'entrer en explication.

Anne reprit :

– Dites à mes amis ce que je vous ai dit.

Geoffrey apparut à la porte de la salle à manger.

– Nommez-moi un de vos amis, dit lady Holchester.

– Sir Patrick Lundie.

Geoffrey entendit la réponse.

– Que dites-vous de sir Patrick Lundie ? demanda-t-il.

– Je désire voir sir Patrick, dit sa mère, et votre femme peut me dire où je puis le trouver.

Anne comprit à l'instant que lady Holchester voulait se mettre en communication avec sir Patrick. Elle donna son adresse à Londres.

Lady Holchester fit un mouvement pour quitter le cottage.

Son fils l'arrêta.

– Laissez-moi bien établir les choses, avant que vous partiez, ma mère, dit-il.

Et il continua en s'adressant à Anne :

– Ne pensez-vous pas que nous avons grande chance de vivre bien ensemble ? Rendez témoignage à la vérité. Le voulez-vous ? Que vous ai-je dit au moment du déjeuner ? Ne vous ai-je pas dit que je ferai tous mes efforts pour être pour vous un bon mari ? N'ai-je pas dit, en présence de Mrs Dethridge, que je désirais mettre fin à tout désaccord entre nous ?

Il attendit qu'Anne eût répondu affirmativement, et, se tournant vers sa mère, il ajouta :

– Eh bien ! que pensez-vous maintenant ?

Lady Holchester refusa de faire connaître ce qu'elle pensait.

– Vous me verrez, ou vous recevrez de mes nouvelles ce soir, dit-elle à Anne.

Geoffrey essaya de répéter sa question restée sans réponse.

Sa mère le regarda. Les yeux du fils à l'instant s'abaissèrent.

Lady Holchester fit gravement un salut de la tête à Anne. Son fils la suivit en silence jusqu'à la porte extérieure.

Anne remonta à sa chambre, soutenue par la première sensation de soulagement qu'elle eût éprouvée depuis le matin.

« Sa mère est alarmée, se dit-elle. Il y aura du changement ici. »

Un changement devait survenir, en effet, avec la tombée de la nuit.

56

LA PROPOSITION

Vers le coucher du soleil, l'équipage de lady Holchester s'arrêta à la porte du cottage.

Trois personnes occupaient la voiture : lady Holchester, son fils aîné (maintenant lord Holchester), et sir Patrick Lundie.

– Voulez-vous attendre dans la voiture, sir Patrick, dit Julius, ou voulez-vous entrer ?

– J'attendrai. Si je puis être de la moindre utilité pour elle, envoyez-moi prévenir à l'instant. Dans tous les cas, n'oubliez pas de faire la stipulation que j'ai suggérée. C'est le seul moyen certain de mettre à l'épreuve les sentiments réels de votre frère.

Le domestique avait sonné sans le moindre résultat ; il sonna de nouveau.

Lady Holchester adressa une question à sir Patrick.

– Si j'ai l'occasion de parler en particulier à la femme de mon fils, dit-elle, avez-vous quelque chose à lui faire dire ?

Sir Patrick présenta un billet.

– Puis-je prier Votre Seigneurie d'avoir la bonté de lui remettre ceci ?

La porte venait d'être ouverte par la servante au moment où lady Holchester prenait le billet.

– Souvenez-vous de ce que j'ai dit, répéta sir Patrick. Si je puis être de la moindre utilité pour elle... ne pensez pas à ma position vis-à-vis de Mr Delamayn. Envoyez-moi chercher à l'instant.

Julius et sa mère furent conduits dans le salon.

La servante annonça que son maître était monté à sa chambre pour se coucher et qu'il allait descendre immédiatement.

La mère et le fils étaient tous deux trop inquiets pour parler.

Julius marchait avec agitation dans la salle. Quelques livres attirèrent son attention. Sur une table, dans un coin du salon, quatre volumes graisseux étaient posés, une bande de papier sortait des feuillets de l'un des volumes et portait ces mots : « Avec les respects de Mr Perry. »

Julius ouvrit le volume.

C'était le compte rendu des procès criminels en Angleterre, sous ce titre : *Calendrier de Newgate.* Julius montra le volume à sa mère.

– Le goût de Geoffrey, en littérature, dit-il.

Lady Holchester lui fit signe de remettre le livre à sa place.

– Vous avez déjà vu la femme de Geoffrey, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

Il n'y avait plus de mépris dans son air et son langage quand elle faisait allusion à Anne ; l'impression produite sur elle par la visite du matin au cottage associait la femme de Geoffrey à des anxiétés de famille d'un ordre trop sérieux.

Anne pouvait être, pour une amie de Mrs Glenarm, une femme qu'on n'aimait pas ; ce n'était plus maintenant une femme qu'on méprisait.

– Je l'ai vue quand elle est venue aux Cygnes, dit Julius. Je suis d'accord avec sir Patrick pour la considérer comme une personne fort intéressante.

– Que vous a dit sir Patrick relativement à Geoffrey, cette après-midi, pendant que je n'étais pas présente ?

– Uniquement ce qu'il vous avait dit à vous-même. Il considère leur position l'un vis-à-vis de l'autre comme déplorable. Il pense que des raisons sérieuses réclament notre intervention.

– L'opinion de sir Patrick va plus loin que cela, Julius.

– Il ne l'a pas avoué.

– Comment pourrait-il l'avouer vis-à-vis de nous ?

La porte s'ouvrit ; Geoffrey entra dans le salon.

Julius le regarda attentivement lorsqu'ils se serrèrent la main.

Ses yeux étaient injectés de sang, sa face fortement colorée ; sa parole était difficile.

Il avait l'air d'un homme ivre ; il l'était.

– Eh bien ! dit-il à sa mère. Qu'est-ce qui vous ramène ?

– Julius a une proposition à vous faire, répondit lady Holchester. Je l'approuve et je suis venue avec lui.

Geoffrey se tourna vers son frère.

– Quel besoin un homme riche comme vous peut-il avoir d'un pauvre diable comme moi ? demanda-t-il.

– J'ai besoin de me montrer juste avec vous, Geoffrey, si vous voulez m'aider et faire la moitié du chemin. Notre mère vous a donné connaissance du testament.

– Je ne suis pas porté pour un demi-penny sur ce testament. Je m'y attendais. Continuez.

– Vous êtes dans l'erreur : vous y êtes porté. Une libérale provision vous est allouée, dans un codicille. Malheureusement notre père est mort sans le signer. Inutile de dire que je me considère, malgré tout, comme obligé par ce codicille. Je suis prêt à faire pour vous ce que notre père voulait faire. Et je ne vous demande, en retour, qu'une concession.

– Que peut-elle bien être ?

– Vous vivez ici d'une façon très malheureuse avec votre femme, Geoffrey.

– Qui dit cela ?... Pour ma part, je ne le dis pas.

Julius posa doucement la main sur le bras de son frère.

– Ne jouez pas avec un sujet aussi sérieux, dit-il. Votre mariage est dans toute la force du terme un malheur... non seulement pour vous, mais pour votre femme. Il est impossible que vous viviez ensemble... Je suis venu pour vous demander de consentir à une séparation. Consentez-y, et la provision qui vous est allouée sur le codicille non signé vous est acquise. Que répondez-vous ?

– Je dis : non ! répondit-il.

Lady Holchester intervint pour la première fois.

– L'offre généreuse de votre frère mérite une meilleure réponse, dit-elle.

– La réponse, répéta Geoffrey, est : non !

Il s’assit entre eux, ses poings fermés reposant sur ses genoux, inaccessible à tout ce que l’un et l’autre pouvaient lui dire.

– Dans votre situation, Geoffrey, dit Julius, un refus est tout simplement de la folie. Je ne l’accepte pas.

– Faites comme vous voudrez, ma résolution est prise. Je ne me laisserai pas enlever ma femme. Elle restera ici.

Le ton brutal sur lequel fut faite cette réponse souleva l’indignation de lady Holchester.

– Prenez garde, dit-elle. Vous ne vous conduisez pas seulement avec la plus grossière ingratitude avec votre frère, vous faites entrer de force un soupçon dans l’esprit de votre mère. Vous avez un motif que vous nous cachez.

Il se tourna vers sa mère d’un air de férocité qui fit bondir Julius et le mit sur ses pieds à l’instant ; presque aussitôt le regard de Geoffrey s’abaissa vers le sol, et le démon qui le possédait se calma de nouveau.

– Allons ! répéta-t-il sans relever la tête et la parole plus difficile que jamais, je suis prêt à faire afficher mon motif par toute la ville de Londres, si cela vous convient, je suis fou d’elle.

Son regard se releva sur ces mots.

Lady Holchester détourna la tête, reculant d’horreur.

Si violent fut le choc qu’elle reçut que les préventions si profondément implantées dans son esprit par Mrs Glenarm en furent ébranlées.

– Pauvre créature !... dit-elle.

Il vit une offense dans ces deux mots.

– Je ne veux pas, se récria-t-il, que ma femme soit un objet de pitié pour qui que ce soit.

Puis il se précipita vers le corridor et dit à haute voix :

– Anne ! descendez !

Une douce voix répondit, des pas légers se firent entendre dans l'escalier.

Julius s'avança, lui prit la main, et la tint avec bonté dans la sienne.

– Nous avons une petite discussion de famille, dit-il essayant de la rassurer. Geoffrey s'échauffe et s'emporte comme d'habitude.

Geoffrey s'adressa d'un ton ferme à sa mère.

– Regardez-la, dit-il ; meurt-elle de faim ? Est-elle en haillons ? Est-elle couverte de meurtrissures ?

Il se tourna vers Anne.

– Ils viennent ici pour me proposer une séparation. Tous deux croient que je vous hais ; je ne vous hais pas ; je suis un bon chrétien. Je vous dois d'avoir été exclu du testament de mon père ; je vous le pardonne... Je vous dois d'avoir perdu la chance d'épouser une femme possédant 10 000 livres de revenu ; je vous le pardonne... Je ne suis pas un homme qui fait les choses à demi. J'ai dit que je ferais tous mes efforts pour être envers vous un bon mari ; j'ai dit que je désirais que tout désaccord cessât entre nous. Eh bien ! je tiens ma parole, et quelle en est la récompense ? Je suis insulté... Ma mère vient ici, mon frère vient ici, et ils m'offrent de l'argent pour que je me sépare de vous. Maudit soit l'argent ! Je ne veux être entretenu par personne, je veux gagner ma vie. Honte sur les gens qui interviennent entre le mari et la femme ! Honte ! voilà ce que je dit. Honte ! honte !

Anne promena ses regards de son mari à la mère de son mari, comme pour demander une explication.

– Avez-vous proposé une séparation entre nous ? demanda-t-elle.

– Oui ; dans des termes tout à l'avantage de mon fils, en arrangeant les choses de façon à tenir tout le compte possible de la considération qui vous est due. Existerait-il quelques objections de votre côté ?

– Oh ! Lady Holchester !... Est-il nécessaire de me le demander ?... Qu'a-t-il dit ?...

– Il a refusé.

– Refusé ?

– Oui, dit Geoffrey. Je ne reviens pas sur ma parole. Je m'en tiens à ce que j'ai dit ce matin. Tous mes efforts tendent à me montrer bon mari. Mon désir est de mettre fin à tout différend.

Il s'arrêta, puis ajouta comme dernière raison :

– Je suis fou de vous.

Leurs yeux se rencontrèrent au moment où il disait cela.

Julius sentit la main d'Anne frémir et serrer la sienne. La faible étreinte de ses petits doigts glacés, l'expression de terreur peinte sur son doux visage quand il se détourna lentement, tout semblait dire :

– Ne me laissez pas sans amis cette nuit !

– Quand vous resteriez ici jusqu'au jugement dernier, dit Geoffrey, vous ne tireriez rien autre chose de moi. Vous avez ma réponse.

Sur ce, il s'assit d'un air maussade, attendant et mettant de l'ostentation à faire voir qu'il attendait que sa mère et son frère prissent congé de lui.

La position était sérieuse.

Essayer de discuter avec un tel homme, et ce soir-là, était chose inutile.

Inviter sir Patrick à intervenir ne pouvait que provoquer chez Geoffrey une nouvelle explosion de violence.

D'un autre côté, abandonner la pauvre femme, après ce qui s'était passé, sans un nouvel effort pour la protéger, c'eût été un acte d'inhumanité véritable, rien de moins.

Julius prit, pour tourner la difficulté, le seul parti digne d'un homme compatissant et honorable comme il était.

– Nous en resterons là pour ce soir, Geoffrey, dit-il. Mais je n'en suis pas moins résolu, en dépit de tout ce que vous avez dit, à reprendre l'entretien demain. Vous m'épargneriez la fatigue d'un voyage à Londres ce soir et d'un nouveau déplacement pour revenir demain, si vous me permettiez de passer la nuit chez vous. Pouvez-vous me donner un lit ?

Un regard qu'Anne jeta sur lui le remercia bien mieux que n'auraient pu le faire des paroles.

– Vous donner un lit ? répéta Geoffrey.

Il se contint ; il était sur le point de refuser.

Sa mère l'observait ; sa femme l'observait ; sa femme savait qu'il y avait en haut une chambre à coucher libre.

– Très bien ! reprit-il sur un ton plus doux et les yeux dirigés vers sa mère. Il y a une chambre libre là-haut. Prenez-la, si cela vous plaît. Vous ne trouverez rien de changé dans ma résolution demain... mais c'est votre idée. Restez ici si la fantaisie vous en prend. Je n'y mets pas d'opposition. Cela m'importe peu. Consentez-vous à confier Sa Seigneurie à mon hospitalité ? ajouta-t-il en s'adressant à sa mère. Je pourrais avoir quelque dessein que je vous cache, vous savez !

Sans attendre une réponse, il se tourna vers Anne.

– Allez dire à la vieille muette de mettre des draps au lit. Apprenez-lui qu'un lord, en chair et en os, honore la maison de sa présence, qu'elle envoie chercher quelque chose de diablement bon pour le souper !

Il partit d'un bruyant éclat de rire forcé.

Lady Holchester se leva au moment où Anne allait quitter le salon.

– Je ne serai plus ici quand vous reviendrez, dit-elle, laissez-moi vous souhaiter une bonne nuit.

Elle lui donna une poignée de main et lui glissa en même temps le billet de sir Patrick, sans qu'on la vît.

Anne sortit.

Sans dire un mot de plus à son second fils, lady Holchester fit signe à Julius de lui offrir le bras.

– Vous avez agi noblement envers votre frère, lui dit-elle. Mon seul soutien et mon seul espoir sont en vous, Julius.

Ils gagnèrent ensemble la porte de la rue, Geoffrey les suivant la clef à la main.

– Ne soyez pas trop inquiète, murmura Julius à sa mère. Je veillerai à ce qu'il ne boive pas ce soir, et je vous rendrai, demain, un meilleur compte de lui. Expliquez tout à sir Patrick, pendant le trajet de votre retour à Londres.

Il conduisit lady Holchester à sa voiture et rentra, laissant à Geoffrey le soin de refermer la porte.

Les deux frères revinrent en silence au cottage. Julius avait dissimulé devant sa mère, mais il était sérieusement inquiet. Naturellement enclin à voir toutes choses par leur beau côté, il

ne pouvait pourtant trouver une interprétation favorable à tout ce qu'avait dit et fait Geoffrey ce soir-là.

La conviction qu'il jouait un rôle arrêté d'avance et cela dans quelque but abominable connu de lui seul, s'était profondément enracinée dans l'esprit de Julius.

Il avait l'expérience de son frère et il savait que les considérations pécuniaires n'occupaient pas le dernier rang dans l'esprit de Geoffrey.

Ils rentrèrent dans le salon.

– Que voulez-vous boire ? dit Geoffrey.

– Rien.

– Ne me tiendrez-vous pas compagnie en prenant avec moi un peu de brandy et d'eau ?

– Non. Vous avez déjà pris assez de brandy.

Après s'être un instant regardé dans la glace, Geoffrey tomba tout à coup d'accord avec Julius.

– J'en ai l'air, dit-il. J'aurai bientôt mis ordre à cela.

Il disparut et revint avec une serviette mouillée nouée autour de la tête.

– Que voulez-vous faire pendant que les femmes apprêtent votre lit ? dit-il. Ici, liberté entière. Il m'a pris la fantaisie de cultiver mon esprit ; il faut que j'entre dans la voie des réformes maintenant que je suis un homme marié. Faites ce qu'il vous plaira, je vais lire.

Il alla à la petite table, apporta les trois volumes du *Calendrier de Newgate* et en offrit un à son frère.

Julius le lui rendit.

– Vous ne cultiverez pas votre esprit, dit-il, avec des livres comme ceux-ci. De mauvaises actions, racontées dans un mauvais anglais, ne peuvent faire qu'une mauvaise lecture.

– Cela me suffira. Je ne sais pas distinguer le bon anglais de l'autre.

Sur cet aveu plein de franchise, auquel la majorité de ses camarades d'école et de collège aurait pu souscrire, sans la moindre injustice pour l'état présent de l'éducation en Angleterre, Geoffrey approcha une chaise de la table et ouvrit un des volumes de ces annales du crime.

Le journal du soir était déposé sur le sofa.

Julius le prit et s'assit en face de son frère. Il remarqua avec quelque surprise que Geoffrey paraissait avoir un objet spécial en consultant cet ouvrage. Au lieu de commencer à la première page, il feuilletait le livre et y faisait des cornes à certaines places.

Si Julius avait regardé par-dessus l'épaule de son frère au lieu de le regarder seulement d'un côté de la table à l'autre, il aurait vu que Geoffrey sautait les *petits crimes* et marquait, pour les lire, exclusivement, les cas de meurtre.

57

APPARITION

La soirée s’était passée. Il était près de minuit quand Anne entendit la voix de la servante de l’autre côté de la porte de sa chambre à coucher, lui demandant la permission de lui parler un moment.

– Qu’y a-t-il ?

– Le gentleman qui est en bas désire vous voir, madame.

– Voulez-vous parler du frère de Mr Delamayn ?

– Oui.

– Où est Mr Delamayn ?

– Dehors, dans le jardin, madame.

Anne descendit et trouva Julius seul au salon.

– Je suis désolé de vous déranger, dit-il. Je crains que Geoffrey ne soit malade. La propriétaire est couchée, à ce qu’il m’a été dit, et je ne sais où chercher l’assistance d’un médecin. En connaissez-vous un dans le voisinage ?

Anne, comme Julius, était complètement étrangère dans le quartier. Elle suggéra l’idée de s’adresser à la servante.

Cette fille connaissait un médecin résidant à 10 minutes de marche du cottage. Elle pouvait parfaitement donner toutes les

indications nécessaires pour le trouver, mais elle avait peur de sortir seule, la nuit, dans ce quartier solitaire.

– Est-il sérieusement malade ? demanda Anne.

– Il est dans un tel état d'irritabilité nerveuse, dit Julius, qu'il ne peut rester un seul moment à la même place. Cet état a commencé pendant qu'il était ici à lire. Je l'ai persuadé d'aller se mettre au lit. Il n'a pu y rester un instant, il est redescendu brûlant de fièvre et plus agité que jamais. Il est dehors, dans le jardin, malgré tout ce que j'ai pu faire pour l'en empêcher, essayant, comme il le dit, de fournir sa course. Cela me paraît sérieux, venez et jugez-en par vous-même.

Il conduisit Anne dans la pièce voisine, et ouvrant le volet de la fenêtre, il l'invita à regarder dans le jardin.

Les nuages s'étaient dissipés, la nuit était belle.

Le brillant clair de lune montra Geoffrey n'ayant gardé de ses vêtements que son pantalon et sa chemise et courant autour du jardin.

Il paraissait se croire encore à la course à pied de Fulham. Par moments et tout en rasant la terre, il poussait des hurrahs pour le Sud.

Bientôt le ralentissement de son pas, le bruit de sa respiration de plus en plus difficile, lorsqu'il passait devant la fenêtre, les avertit que les forces allaient lui manquer. L'épuisement, s'il ne survenait rien de plus grave, allait le forcer à rentrer dans la maison.

Dans l'état présent de son cerveau, qui aurait pu dire ce qu'il y avait à craindre, sans l'assistance d'un médecin ?

– Je vais aller chercher le docteur, dit Julius, si vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je vous quitte.

Il était impossible pour Anne de faire passer ses appréhensions personnelles avant la nécessité évidente d'appeler du secours.

Ils trouvèrent la clef dans la poche de l'habit de Geoffrey déposé dans sa chambre à coucher.

Anne conduisit Julius jusqu'à la porte.

– Comment vous remercier, dit-elle avec une vive reconnaissance. Qu'aurais-je fait sans vous ?

– Il n'y a pas un moment à perdre, répondit-il.

Et il la laissa.

Elle referma la porte et revint au cottage.

La servante l'attendait à la porte et proposa d'aller éveiller Hester Dethridge.

– Nous ne savons pas ce que le maître peut faire, pendant que son frère est absent, dit la fille, et pas un de nous n'est de trop, quand nous ne sommes que des femmes dans la maison.

– Vous avez parfaitement raison, dit Anne. Éveillez votre maîtresse.

Après avoir monté à l'étage supérieur, elles regardèrent par la fenêtre qui était au bout du corridor.

Geoffrey continuait sa course circulaire ; mais très lentement, son pas était à présent celui de la promenade.

Anne rentra dans la chambre et attendit près de la porte, prête à la fermer et à tirer les verrous s'il survenait quelque chose de nature à l'alarmer.

« Comme je suis changée ! pensa-t-elle. Tout m'effraie, maintenant. »

La réflexion était naturelle, mais elle n'était pas juste. Ce n'était pas elle qui était changée, c'était la tournure des choses.

Sa position durant l'enquête chez lady Lundie n'avait mis à l'épreuve que son courage moral, seulement. Elle avait alors consommé un de ces nobles sacrifices de soi-même que les forces cachées dans la nature de la femme sont essentiellement capables de réaliser.

Sa position au cottage mettait au contraire à l'épreuve son courage physique. Elle devait se montrer supérieure maintenant au sentiment du danger matériel, alors que ce danger la menaçait dans l'ombre.

Là, la nature de la femme succombait sous l'effort trop violent qui lui était demandé ; elle avait puisé son courage dans la force de son amour. C'est du courage d'un homme dont elle aurait eu besoin maintenant.

La porte d'Hester Dethridge s'ouvrit ; Hester vint droit à sa chambre.

La couleur ordinairement terreuse de son visage laissait voir alors une légère rougeur, son immobilité de morte s'était animée d'un souffle de vie. Ses yeux, fixes comme toujours, s'éclairaient d'une lumière intérieure. Ses cheveux gris, toujours si soigneusement arrangés, étaient en désordre sous son bonnet. Tous ses mouvements étaient plus vifs que d'habitude.

Quelque chose avait réveillé la vitalité latente existant chez cette femme, agissait sur son esprit et se manifestait extérieurement sur son visage.

Les domestiques de Windygates connaissaient ces signes ; ils les avertissaient qu'Hester Dethridge n'était pas dans son état habituel.

Anne lui demanda si elle avait appris ce qui était arrivé.

Elle inclina la tête.

– J'espère que vous ne regretterez pas d'avoir été dérangée ?

Elle écrivit sur son ardoise :

« Je suis contente d'avoir été dérangée. Je faisais de mauvais rêves. Il est bon pour moi d'être réveillée quand le sommeil me reporte au temps de ma vie passée. Qu'avez-vous ? Vous avez peur ? »

– Oui.

Hester écrivit encore et montra le jardin d'une main tandis qu'elle avançait son ardoise de l'autre.

« Peur de lui ? »

– Terriblement peur.

Elle se remit à écrire pour la troisième fois et présenta son ardoise avec un sourire sinistre.

« Je suis passée par là. Je connais tout cela. Vous n'êtes encore qu'au commencement. Il fera venir des rides sur votre visage, il fera blanchir vos cheveux. Un temps viendra où vous désirerez être morte et enterrée. Regardez-moi ! »

Comme elle lisait ces derniers mots, elle entendit la porte du jardin s'ouvrir et se fermer. Elle prit Hester par le bras et écouta.

Le bruit des pas de Geoffrey trébuchant dans le corridor annonça qu'il s'approchait de l'escalier. Il se parlait à lui-même, toujours possédé par l'idée qu'il était à la course à pied.

– Cinq contre quatre pour Delamayn... Delamayn gagne. Trois hurrahs pour le Sud, un hurrah encore... Diable de course longue !... La nuit déjà... Perry !... où est Perry ?

Il avançait battant les deux murs du corridor. L'escalier craquait sous ses pas.

Hester Dethridge se dégagea de l’étreinte d’Anne, avança, sa chandelle à la main, ouvrit la porte de la chambre à coucher de Geoffrey, et debout, ferme comme un roc, elle attendit.

Geoffrey releva la tête au moment de mettre le pied sur la marche et aperçut ce visage qui le regardait.

À l’instant il s’arrêta.

– Fantôme !... sorcière !... démon !... ôtez-vous de ma vue !...

Il montra le poing avec fureur, poussa un juron, puis tourna le dos et alla s’enfermer dans le salon.

La même panique que dans le jardin potager de Windygates s’emparait de lui une seconde fois sous l’influence du regard de la cuisinière muette.

Il avait peur... peur d’Hester Dethridge.

La sonnette extérieure retentit ; Julius était de retour avec le docteur.

Anne donna la clef à la fille pour les introduire.

Hester écrivit sur son ardoise, aussi calme que si rien n’était arrivé :

« On me retrouvera dans la cuisine, si on a besoin de moi. Je ne retournerai pas dans ma chambre. Ma chambre est pleine de mauvais rêves. »

Elle descendit l’escalier.

Anne resta sur le palier du premier étage, regardant dans le couloir du bas.

– Votre frère est dans le salon, dit-elle à Julius. La propriétaire est dans la cuisine, à votre disposition, si vous avez besoin d’elle.

Elle rentra dans sa chambre et attendit les événements.

Après un court intervalle, la porte du salon s'ouvrit et les voix des hommes se firent entendre dans le corridor.

On paraissait avoir quelque difficulté à décider Geoffrey à monter l'escalier, il persistait à soutenir qu'Hester Dethridge l'attendait au haut des marches.

On arriva pourtant à le convaincre que la route était libre.

Anne entendit monter l'escalier et ferma la porte de sa chambre.

Un autre et plus long intervalle se passa avant que la porte ne se rouvrît.

Le docteur se retirait, il disait un dernier mot à Julius dans le corridor.

– Allez le voir de temps en temps pendant la nuit, et donnez-lui une autre dose de la potion calmante, s'il s'éveille. Il n'y a rien à craindre de l'agitation et de la fièvre. Ce ne sont que les manifestations extérieures de quelque mal sérieux qui se cache sous ces effets apparents. Envoyez chercher le médecin qui l'a soigné dans ces derniers temps. La connaissance de la constitution du malade est chose très importante en pareil cas.

Comme Julius revenait après avoir reconduit le docteur, Anne alla au-devant de lui dans la salle d'entrée.

Elle fut à l'instant frappée par l'air de fatigue qui se montrait sur son visage, fatigue qui se trahissait dans tous ses mouvements.

– Vous avez besoin de repos, dit-elle. Je vous en prie, allez dans votre chambre ; j'ai entendu ce que le docteur vous a dit. Laissez à la propriétaire et à moi le soin de veiller.

Julius avoua qu'il avait voyagé toute la nuit précédente, en venant d'Écosse. Mais il ne voulait pas se dégager de la responsabilité de veiller sur son frère.

– Vous n'êtes pas assez forte, j'en suis sûr, pour prendre ma place, dit-il avec bonté, et Geoffrey a une horreur déraisonnable pour la propriétaire. Il ne faut pas qu'il soit exposé à la voir encore dans l'état de son esprit. Je vais monter à ma chambre et me jeter tout habillé sur le lit ; si vous entendez quelque chose, vous n'aurez qu'à m'appeler.

Une heure se passa.

Anne vint à la porte de Geoffrey et écouta.

Il s'agitait dans son lit et se parlait à lui-même.

Elle gagna la porte de la chambre voisine que Julius avait laissée entrouverte.

La fatigue l'avait vaincu ; elle entendit la calme respiration d'un homme profondément endormi.

Anne s'éloigna, bien résolue à ne pas troubler son sommeil.

Arrivée sur le palier, elle hésita, ne sachant que faire.

Sa répugnance à entrer seule dans la chambre de Geoffrey était insurmontable.

Mais quelle autre pouvait le faire ?

La servante était allée se mettre au lit.

La raison que Julius avait donnée pour ne pas employer l'assistance d'Hester était également indiscutable.

Elle écouta de nouveau à la porte.

Aucun bruit perceptible.

Ne ferait-elle pas bien d'entrer et de s'assurer qu'il s'était rendormi ?

Elle hésita de nouveau, elle hésitait encore, quand Hester apparut sortant de la cuisine.

Elle rejoignit Anne au haut de l'escalier, la regarda et écrivit une ligne sur son ardoise.

« Vous avez peur d'entrer ? Laissez-moi ce soin. »

Le silence régnant dans la chambre donnait à penser que Geoffrey était endormi. Si Hester entrait, il n'en pourrait résulter aucun mal maintenant.

Anne accepta la proposition.

– Si vous trouvez quelque chose de mal, dit-elle, ne dérangez pas son frère. Venez à moi d'abord.

Après cette précaution, elle se retira. Il était alors près de 2 heures du matin. Comme Julius, elle succombait à la fatigue.

Après avoir attendu quelque temps sans rien entendre, elle s'étendit sur le sofa. S'il survenait quelque chose, un coup frappé à sa porte l'éveillerait à l'instant.

Pendant ce temps, Hester avait ouvert la porte de Geoffrey et était entrée.

Les mouvements et les murmures qu'Anne avaient entendus n'étaient après tout que l'agitation de la fièvre et des rêves.

La potion composée par le médecin, sans effet pendant quelque temps, exerçait enfin toute son influence calmante sur le cerveau de Geoffrey. Il dormait d'un profond et tranquille sommeil.

Hester, debout près de la porte, le regardait.

Elle allait se retirer quand elle s'arrêta, et quand ses yeux se fixèrent tout à coup sur l'un des coins de la chambre.

Le même changement sinistre qui s'était opéré en elle une fois déjà, en présence de Geoffrey dans le jardin potager de Windygates, se produisit de nouveau.

Ses lèvres serrées s'entrouvrirent, ses yeux se dilatèrent lentement et suivirent graduellement un objet qui glissait le long du mur et qui s'arrêtait au lit au-dessus du visage du dormeur.

Les regards d'Hester se fixèrent immobiles et brillants d'un feu sombre sur cet objet horrible.

Geoffrey soupira dans son sommeil.

Le bruit produit par ce soupir, quelque léger qu'il fût, rompit le charme qui la tenait enchaînée.

Elle leva lentement ses mains ridées et les agita au-dessus de sa tête, puis elle se précipita dans le corridor, courut à sa chambre et tomba à genoux au pied de son lit.

Alors, au milieu de la nuit, une chose étrange se produisit.

Alors, dans le silence et l'obscurité, un hideux secret se révéla.

Dans le sanctuaire de sa chambre, pendant que tout dormait dans la maison, la muette jeta de côté le mystérieux et terrible déguisement sous lequel elle s'isolait volontairement de ses semblables pendant le jour.

Hester Dethridge parla.

Elle parla à voix basse... articulant péniblement les mots... elle fit entendre une sorte de litanie de sa composition... elle pria... Elle invoqua la miséricorde de Dieu pour sa délivrance... sa délivrance du démon qui la possédait... Elle supplia Dieu de

la rendre aveugle, d'envoyer la mort la frapper, afin de ne plus jamais voir cet horrible objet...

Des sanglots convulsifs ébranlaient tout le corps de cette femme que rien d'humain ne pouvait émouvoir.

Des larmes abondantes inondèrent ses joues terreuses. La prière passionnée continuait à tomber de ses lèvres.

Tout à coup elle se dressa sur ses pieds en criant :

– De la lumière !... de la lumière !

L'objet horrible était derrière elle dans la chambre.

L'objet horrible la regardait par la porte, demeurée ouverte...

Elle trouva la boîte d'allumettes et alluma une bougie sur la table. Elle alluma deux autres bougies qui n'étaient là que comme ornement sur la tablette de la cheminée, puis regarda tout autour de sa petite chambre, ainsi brillamment éclairée.

– Ah ! s'écriait-elle en essuyant la sueur froide qui couvrait son visage. Des bougies pour les autres... Pour moi la lumière de Dieu... Rien !... on ne voit plus rien !

Prenant une des lumières dans sa main, elle traversa le corridor, la tête baissée, tourna le dos à la porte de Geoffrey, la ferma vivement et sans bruit, en étendant ses mains derrière elle et revint dans sa chambre.

Elle prit un encrier et une plume sur la cheminée.

Après avoir réfléchi un moment, elle boucha avec une serviette le trou de la serrure et étendit un grand châle sur toute la porte, de manière à ce que ceux qui pourraient s'éveiller ou passer devant sa chambre n'y vissent pas de lumière.

Cela fait, elle entrouvrit le haut du corsage de sa robe, et, glissant ses doigts dans une poche secrète cachée à l'intérieur de

son corset, en tira un cahier composé de plusieurs feuilles de papier très mince soigneusement reliées ensemble.

Tout le cahier, moins la dernière feuille, était couvert d'une écriture serrée ; c'était la sienne.

En tête de la première page était cette mention :

MA CONFESSION

pour être mise dans mon cercueil et enterrée avec moi.

Elle retourna le manuscrit pour arriver à la dernière page qui était blanche.

Quelques lignes seulement écrites en haut portaient la date du jour où lady Lundie l'avait renvoyée de son service à Windygates ; elles étaient ainsi conçues :

« Je l'ai revu aujourd'hui, pour la première fois depuis deux mois, dans le potager, derrière le jeune gentleman dont le nom est Delamayn. Résistez au démon et il s'enfuira. J'ai résisté, par la prière, par la méditation dans la solitude, par la lecture de bons livres. J'ai quitté ma place. J'ai perdu de vue ce jeune gentleman. Pourquoi se tenait-il derrière lui ? pourquoi le montrait-il ? Seigneur, ayez pitié de moi ! Christ, ayez pitié de moi ! »

Sous ces lignes elle ajouta, en ayant soin de mentionner la date :

« Je l'ai revu cette nuit. Je remarque un effrayant changement. Il m'est apparu deux fois derrière la même personne. Cela n'était jamais arrivé auparavant. Cette nuit, dans sa chambre à coucher entre la tête du lit et le mur, je l'ai revu encore derrière le jeune Mr Delamayn, la tête juste au-dessus de son visage et du doigt montrant sa gorge. Deux fois derrière le même homme ! Jamais je ne l'avais vu deux fois, jusqu'à présent, derrière la même personne. Si je le vois une troisième fois derrière lui !... Seigneur, délivrez-moi ! Christ, délivrez-moi ! Je n'ose y

penser. Il quittera mon cottage demain. J'aurais bien fait de rompre le marché quand l'étranger a loué pour son ami et que cet ami s'est trouvé être Mr Delamayn. Je ne me plaisais pas ici, même alors. Maintenant, après l'avertissement de cette nuit, mon parti est pris. Il s'en ira. Je lui rendrai son argent, si cela lui convient, mais il s'en ira.

» NOTE : J'ai subi la sensation cette fois et tout le temps j'ai éprouvé une terreur affreuse. J'ai résisté, comme auparavant par la prière. Je vais maintenant descendre pour méditer dans la solitude, pour me fortifier par la lecture de bons livres. Seigneur miséricordieux, prenez en pitié une pauvre pécheresse ! »

La mention ainsi terminée, elle remit le manuscrit dans la poche secrète de son corset.

Elle descendit dans la petite chambre qui avait vue sur le jardin, la chambre qui avait été autrefois le cabinet de son frère.

Là, elle alluma une lampe et prit quelques livres sur les tablettes d'une petite étagère attachée au mur.

Ces livres étaient la Bible, un volume de sermons méthodistes et une collection de la *Vie des saints méthodistes.*

Après les avoir rangés auprès d'elle dans un ordre dont elle avait l'habitude, elle s'assit tenant la Bible sur ses genoux, pour veiller pendant le reste de la nuit.

58

LA CLARTÉ DE LA LUNE SUR LE PLANCHER

Qu’était-il arrivé pendant ces heures de ténèbres ?

Telle fut la première pensée d’Anne, quand les rayons du soleil pénétrèrent par sa fenêtre et l’éveillèrent le matin.

Elle s’informa auprès de la servante.

La fille ne pouvait parler que pour elle.

Rien n’était venu la déranger, depuis qu’elle s’était mise au lit. Son maître, à ce qu’elle croyait, était tranquille dans sa chambre. Mrs Dethridge était à son ouvrage.

Anne descendit à la cuisine.

Hester vaquait en effet à ses occupations habituelles ; elle préparait le déjeuner.

Les légers signes d’animation qu’Anne avait remarqués la veille sur son visage avaient disparu ; ses yeux avaient repris leur regard fixe et morne, et une sorte de torpeur particulière se remarquait dans tous ses mouvements.

Anne lui demanda s’il était arrivé quelque chose pendant la nuit, elle secoua lentement la tête et fit de la main un signe qui signifiait : Rien.

En quittant la cuisine, Anne vit Julius dans le jardin, sur le devant de la maison ; elle sortit et alla le rejoindre.

– J'ai à vous remercier des quelques heures de repos que j'ai pu prendre grâce à vous, dit-il. Il était 5 h du matin quand je me suis éveillé. J'espère que vous n'avez pas eu à regretter de m'avoir laissé dormir. Je suis allé dans la chambre de Geoffrey. Je l'ai trouvé s'agitant dans son lit, et je lui ai fait prendre une seconde dose de la potion. La fièvre a disparu. Il semble plus faible et plus pâle, mais sous tous les autres rapports, il est redevenu lui-même. Nous reparlerons tout à l'heure de sa santé. J'ai quelque chose à vous dire d'abord, au sujet des changements qui peuvent se produire dans votre existence ici.

– A-t-il consenti à la séparation ?

– Non. Il est aussi opiniâtre que jamais sur ce sujet. Je lui ai présenté la question sous toutes les faces. Il refuse, positivement, une provision qui pourrait faire de lui un homme indépendant durant toute sa vie.

– Est-ce la provision qu'il aurait eue, lord Holchester, si...

– S'il avait épousé Mrs Glenarm ?... Non. Il m'est impossible, à cause de mes devoirs envers ma mère et de ce que je dois à la position dans laquelle la mort de mon père m'a placé, de lui offrir une fortune égale à celle de Mrs Glenarm. Néanmoins, c'est un beau revenu et qu'il est fou de refuser. Je persisterai à le presser à ce sujet. Il faut qu'il accepte, et il acceptera.

Anne ne sentit aucun espoir revivre en elle par ces paroles. Elle aborda un autre sujet.

– Vous avez quelque chose à me dire, dit-elle. Vous avez parlé d'un changement...

– C'est vrai. La propriétaire de cette maison est une étrange personne, et elle a fait une étrange chose. Elle a donné avis à Geoffrey d'avoir à quitter ce logement.

– Quitter ce logement ?... répéta Anne avec surprise.

– Oui. Dans une lettre qu'elle m'a remise toute ouverte dès que j'ai été levé ce matin. Il m'a été impossible de tirer d'elle aucune explication. La pauvre muette s'est contentée d'écrire sur son ardoise : *« Je lui rendrai son argent, s'il le désire, mais il partira ! »* À ma grande surprise, car cette femme lui inspire la plus grande aversion, Geoffrey refuse de s'en aller avant l'expiration du terme de sa location. J'ai fait la paix entre eux pour aujourd'hui. Mrs Dethridge, après la plus grande résistance, a consenti à lui accorder encore 24 heures. C'est là qu'en sont les choses pour le moment.

– Quel peut être le motif de cette femme ? dit Anne.

– Il est inutile de le rechercher. Son esprit a évidemment perdu son équilibre. Une seule chose est claire, c'est que Geoffrey ne peut pas vous garder ici plus longtemps. Ce changement prochain aura pour résultat de vous faire quitter cette triste demeure, ce qui sera toujours quelque chose de gagné, et il est possible que le changement de lieu et de vie dans un autre voisinage exerce sur lui une salutaire influence. Sa conduite autrement serait incompréhensible, et ne peut être d'ailleurs que le résultat d'une irritation nerveuse dont l'assistance du médecin pourra triompher. Je n'essaierai pas de vous dissimuler ou de me cacher à moi-même que votre position est déplorable. Mais avant de désespérer de l'avenir, cherchons au moins s'il n'est pas possible de trouver une explication à la conduite de mon frère, dans l'état présent de sa santé. J'ai réfléchi à ce que m'a dit le docteur. La première chose à faire, c'est de prendre sur son état l'avis d'un plus habile médecin. Qu'en pensez-vous ?

– Je n'ose pas vous dire ce que je pense, lord Holchester. J'essaierai... ce sera un bien faible retour pour toutes vos bontés... j'essaierai de voir ma position avec vos yeux et non avec les miens. Le meilleur avis que vous puissiez obtenir, au point de vue médical est celui de Mr Speedwell. C'est lui qui, le premier, a reconnu que votre frère était dans un mauvais état de santé.

– C’est précisément l’homme qu’il nous faut. Je l’enverrai ici aujourd’hui ou demain. Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous ? Je verrai sir Patrick dès mon arrivée à Londres. Avez-vous quelque message pour lui ?

Anne hésita.

En la regardant attentivement, Julius remarqua qu’elle avait changé de couleur quand il avait mentionné le nom de sir Patrick.

– Voulez-vous lui dire que je le remercie de la lettre que lady Holchester a été assez bonne pour me remettre hier ? répondit-elle, et voulez-vous le prier de ne pas s’exposer pour moi à...

Elle hésita et finit sa phrase, les yeux fixés vers la terre.

– ... À ce qui pourrait arriver s’il venait ici et s’il insistait pour me voir.

– Se proposerait-il de faire cela ?

Elle hésita encore, et la légère contraction nerveuse qui se manifestait souvent au coin de sa bouche fut alors plus marquée que de coutume.

– Il m’écrit que son inquiétude est insoutenable et qu’il est résolu à me voir, répondit-elle avec douceur.

– Il est probable qu’il tiendra à sa résolution, dit Julius. Quand je l’ai vu hier, sir Patrick a parlé de vous dans les termes d’une admiration bien vive.

Il s’arrêta, des larmes brillaient dans les yeux d’Anne, une de ses mains pressait nerveusement un objet caché dans le corsage de sa robe, la lettre de sir Patrick peut-être.

– Je le remercie de tout mon cœur, dit-elle d’une voix émue ; mais il vaut mieux qu’il ne vienne pas ici.

– Voudriez-vous lui écrire ?

– Je crois que je préférerais que vous lui transmissiez mon message.

Julius comprit que ce sujet ne devait pas être poussé plus loin.

La lettre de sir Patrick avait produit sur la jeune femme une impression que, dans sa délicatesse, elle semblait ne pas vouloir avouer même à elle-même.

Ils retournèrent au cottage.

Une surprise les y attendait sur le seuil.

Hester Dethridge, habillée, son chapeau sur la tête, à cette heure de la matinée, se disposait à sortir.

– Allez-vous déjà au marché ? demanda Anne.

Hester secoua la tête.

– Quand reviendrez-vous ?

Elle écrivit sur son ardoise :

« Pas avant la nuit. »

Sans plus d'explication, elle abaissa son voile sur son visage et se dirigea vers la porte.

La clef se trouvait dans la salle à manger où Julius l'avait déposée après avoir reconduit le docteur.

Hester la tenait à la main. Elle ouvrit la porte et la ferma derrière elle, en laissant cette clef dans la serrure.

Au bruit de la porte qui se refermait, Geoffrey apparut dans le corridor.

– Où est la clef ? demanda-t-il ; qui est sorti !...

Son frère répondit à ses questions.

Il regarda alternativement Julius et Anne d'un air soupçonneux.

– Que va-t-elle faire dehors, à cette heure ? dit-il. A-t-elle quitté la maison pour éviter ma présence ?

Julius pensa que cela était possible.

Geoffrey alla fermer la porte et revint avec la clef dans sa poche.

– Je suis obligé de veiller sur cette porte, dit-il, le voisinage fourmille de mendiants et de vagabonds. Si vous avez à sortir, ajouta-t-il en se tournant vers Anne, je suis à votre service comme tout bon mari doit être.

Après un déjeuner pris à la hâte, Julius se disposa à partir.

– Je n'accepte pas votre refus, dit-il à son frère devant Anne. Vous me reverrez.

Geoffrey persista obstinément encore.

– Quand vous viendriez ici tous les jours de votre vie, s'écria-t-il, ma résolution sera toujours la même.

La porte se referma sur Julius.

Anne retourna à la solitude de sa chambre.

Geoffrey entra dans le salon, plaça le *Calendrier de Newgate* sur la table devant lui et reprit la lecture qu'il n'avait pu continuer la veille au soir.

Des heures passèrent tandis qu'il s'absorbait dans les causes criminelles ; il avait dévoré une bonne moitié de cette horrible chronique et son attention ne faiblissait point.

Cependant, il alluma une pipe et s'en alla dans le jardin réfléchir sur ce qu'il avait lu.

Quelques différences qui existassent entre les diverses atrocités dont il venait de se repaître, elles avaient un point de ressemblance qu'il n'avait pas prévu et qui se rencontrait dans toutes les causes...

« TÔT OU TARD LE CADAVRE DU MORT ÉTAIT DÉCOUVERT, APPORTANT TOUJOURS SON MUET TÉMOIGNAGE CONTRE LE CRIME, PORTANT LES TRACES DU POISON OU DE LA VIOLENCE. »

Il allait et venait lentement, réfléchissant sur ce problème et, comme la veille, il regardait les fenêtres d'Anne et se disait : « Comment ?... »

Cette question, il se l'était posée depuis le moment où l'homme de loi avait anéanti son espérance d'obtenir le divorce.

Cette question restait toujours présente à son esprit.

Il n'y trouvait pas de réponse dans sa cervelle, il n'y trouvait pas de réponse dans le livre qu'il avait consulté.

Tout aurait tourné en sa faveur s'il avait pu seulement trouver la solution de ce : « Comment ? »

Il tenait sa femme à sa merci, dans un lieu fermé de tous les côtés aux regards curieux, et il avait bien formé la résolution de rester au cottage, même après l'insulte que la propriétaire lui avait faite en lui notifiant d'avoir à le quitter.

Tout avait été préparé, tout avait été sacrifié à l'accomplissement de son but. Mais comment ?... Comment atteindre ce but ?...

Le problème demeurait toujours aussi insoluble que le premier jour où il se l'était posé.

Quelle autre possibilité avait-il ?

Accepter la proposition que Julius lui avait faite ?

En d'autres termes, renoncer à sa vengeance sur Anne et abandonner le splendide avenir que lui offrait le dévouement de Mrs Glenarm.

Jamais !

Il retournerait à ses livres. Il n'était pas encore arrivé à la fin de sa lecture, et la plus légère indication dans les pages qui lui restaient à étudier pouvait le mettre sur une bonne piste.

Le moyen de se débarrasser d'Anne sans éveiller les soupçons d'une créature vivante dans la maison ou dehors, voilà ce qu'il pouvait encore trouver.

Un homme de son rang peut-il raisonner d'une façon aussi brutale ?

Bien certainement la pensée de ce qu'il était sur le point de faire devait le troubler et le troublait.

Mais réfléchissez un moment et regardez son passé.

Avait-il éprouvé des remords quand il avait comploté de trahir Arnold, dans le jardin de Windygates ?

Il n'avait pas en lui le sentiment du remords.

Ce qu'il était devenu n'était que la conséquence naturelle de ce qu'il avait toujours été.

Une tentation plus sérieuse allait le pousser à commettre un plus grand crime.

Comment y eût-il résisté ?

Son habileté à manier l'aviron, sa vitesse à la course, son admirable force de résistance à tous les exercices du corps, lui pouvaient-elles être de quelque secours pour remporter une victoire, purement morale, sur son égoïsme et sur sa cruauté ?

Non.

La négligence qu'il avait toujours eue de lui-même sous le rapport moral et intellectuel, tacitement encouragée par les gâteries du public, le laissait à la merci de ses pires instincts, de tout ce qu'il y a de plus vil et de plus dangereux dans l'homme à l'état de nature.

Quant à ses camarades, ils ne commettaient généralement aucun mal sortant de la ligne commune, parce qu'ils n'avaient pas rencontré devant eux une situation sortant de la ligne commune.

Pour lui, le cas était tout différent.

Il se trouvait aux prises avec une tentation extraordinaire.

Comment était-il préparé à s'en défendre ?

Il se trouvait littéralement et exactement dans la condition où son éducation l'avait laissé.

Contre une tentation, petite ou grande, c'était un homme désarmé.

Geoffrey rentra au cottage.

La servante l'arrêta dans le corridor pour lui demander à quelle heure il désirait dîner.

Au lieu de répondre, il s'enquit avec colère de Mrs Dethridge.

Mrs Dethridge n'était pas encore revenue.

L'après-midi était fort avancée et elle était sortie de grand matin : cela n'était encore jamais arrivé.

De vagues soupçons sur elle, tous plus monstrueux les uns que les autres, commencèrent à prendre naissance dans l'esprit de Geoffrey.

Julius lui avait dit que, sous l'influence de la boisson et de la fièvre, il avait eu du délire pendant une partie de la nuit.

Avait-il laissé échapper quelques paroles imprudentes ?

Hester les avait-elle entendues ?

Fallait-il chercher là l'explication de sa longue absence et du congé qu'elle lui avait notifié ?

Il résolut, sans lui laisser voir qu'il la soupçonnait, d'éclaircir ce doute aussitôt qu'elle serait de retour.

La nuit vint.

Il était plus de 9 heures quand la sonnette de la porte extérieure se fit entendre.

La servante vint pour demander la clef.

Geoffrey se leva et voulut aller ouvrir lui-même.

Il changea d'idée avant d'avoir quitté la chambre.

En supposant que ce soit Hester qui attendait qu'on l'introduisît, s'il allait lui-même lui ouvrir la porte quand la servante était là pour le faire, il s'exposait à éveiller ses soupçons.

Il donna la clef à la fille et se tint hors de vue.

« Morte de fatigue ! » se dit la servante en voyant sa maîtresse à la clarté du bec de gaz qui surmontait la porte extérieure.

« Morte de fatigue ! » se dit Geoffrey en observant Hester quand elle passa devant lui dans le corridor, se rendant à l'étage supérieur pour quitter son chapeau et son châle.

« Morte de fatigue ! » se dit Anne en la rencontrant dans le corridor du premier étage, et en recevant de ses mains une lettre

de l'écriture de Blanche, que lui avait remise le facteur, qu'elle avait trouvé à la porte du cottage.

Après avoir remis la lettre à Anne, Hester se retira dans sa chambre.

Geoffrey ferma la porte du salon, dans lequel les bougies étaient allumées, et passa dans la salle à manger, où il n'y avait pas de lumière.

Ayant eu soin de laisser la porte tout contre, il attendit, comptant saisir Hester au passage, quand elle se rendrait à la cuisine pour le souper.

Hester, avec un air de fatigue extrême, ferma la porte, alluma les chandelles et mit l'encre et une plume sur la table. Cela fait, elle fut obligée de s'asseoir pendant quelques minutes pour retrouver des forces et reprendre sa respiration.

Après un moment, elle put enfin dégrafer le haut de son corsage, prendre dans la poche secrète de son corset le manuscrit portant cette mention : *« MA CONFESSION »*.

Elle écrivit sur la dernière page une nouvelle note, à la suite de celle qu'elle avait écrite la nuit précédente :

« Ce matin je lui ai notifié d'avoir à quitter ma maison, et je lui ai offert de lui rendre son argent s'il le désirait. Il a refusé de partir. Il partira demain… ou je mets le feu à la maison. Toute la journée, je l'ai évité en restant absente. Pas de repos pour soulager mon esprit, pas de sommeil pour fermer mes yeux. Je porte humblement ma croix, aussi longtemps que mes forces me le permettront. »

Après ces mots, la plume lui tomba des doigts.

Sa tête s'inclina sur sa poitrine.

Elle se réveilla en sursaut.

Le sommeil était l'ennemi qu'elle redoutait : le sommeil amenait les rêves.

Elle ouvrit les volets de la fenêtre et regarda au-dehors.

La douce clarté de la lune se répandait dans le jardin.

Les transparentes profondeurs du ciel avaient quelque chose de si calme, de si beau à voir.

Quoi ?... la clarté disparaît déjà ?... les nuages ?... l'obscurité ?... Non !

Elle avait encore failli s'endormir.

Elle fit un effort pour se réveiller.

La lune resplendissait sur le jardin d'une clarté aussi brillante que jamais.

Que les rêves dussent venir ou non, elle ne pouvait lutter plus longtemps contre la fatigue qui l'accablait.

Elle ferma les volets, se mit au lit et mit sa confession à sa place accoutumée, sous son oreiller.

Elle regarda autour de la chambre et frissonna.

Chaque coin de la pièce évoquait les terribles souvenirs de la nuit passée.

Les tortures de ses rêves ou la terreur de l'apparition veillant près de son lit, voilà ce qui l'attendait.

Et pas de remède ! Pas de bienfaisante sauvegarde sous laquelle elle pût se résigner tranquillement à dormir !

Une idée lui traversa l'esprit.

Le bon livre... la Bible.

Si elle dormait avec la Bible sous son oreiller, il y avait un espoir en l'influence de ce livre divin, l'espoir de dormir en paix.

Elle n'avait pas besoin de remettre son corset et sa robe qu'elle avait quittés.

Son châle la couvrirait suffisamment.

Il était également inutile de prendre de la lumière.

Les volets n'étaient pas fermés au rez-de-chaussée à cette heure de la soirée. S'ils l'étaient, elle pouvait parfaitement atteindre la Bible dans le parloir sur la tablette où elle était placée, même dans l'obscurité.

Elle reprit la confession sous l'oreiller, ne pouvant se décider à la laisser pour une minute dans sa chambre, pendant qu'elle en était dehors.

Tenant le manuscrit fermé et caché dans sa main, elle descendit doucement l'escalier.

Ses genoux tremblaient sous elle, elle était obligée de s'appuyer sur la rampe de la main qu'elle avait de libre.

Geoffrey l'observait de la salle à manger et la regardait descendre l'escalier.

Il attendit pour voir ce qu'elle ferait, avant de se montrer et de lui parler.

Au lieu d'aller dans la cuisine, elle s'arrêta court et entra dans le parloir.

Autre circonstance suspecte !

Qu'allait-elle faire dans le parloir, sans lumière, et à cette heure ?

Elle alla droit à l'étagère.

Sa silhouette était parfaitement visible à la clarté de la lune qui éclairait la pièce.

Elle chancela et porta la main à sa tête. Un étourdissement, sans doute produit par l'excès de la fatigue, venait de la saisir.

Elle revint à elle et prit le livre sur la tablette.

Alors elle s'appuya contre le mur, trop fatiguée pour remonter l'escalier avant d'avoir pris un peu de repos.

Son fauteuil était près d'elle.

Elle pensa qu'elle se reposerait mieux, pendant une minute ou deux, en s'asseyant qu'en restant appuyée à ce mur.

Elle s'assit donc lourdement et plaça le livre sur ses genoux.

Un de ses bras pendait au-dessus du bras du fauteuil ; la main était fermée et tenait son manuscrit...

Sa tête roula sur sa poitrine.

Elle était endormie, profondément endormie.

Les muscles de sa main fermée qui pendait au-dessus du bras du fauteuil se détendirent.

Quelque chose en tomba et resta par terre.

Le plancher était éclairé par la lune.

Geoffrey ôta ses lourds souliers et entra sans bruit dans la pièce. Il ramassa l'objet blanc qui gisait sur le plancher.

Il vit que c'étaient plusieurs feuilles de papier très fin soigneusement reliées ensemble et couvertes d'écriture.

De l'écriture ? Et tant qu'elle était restée éveillée elle avait gardé cet écrit caché dans sa main !

Avait-il dit quelque chose de compromettant pendant que la fièvre lui troublait le cerveau, la nuit précédente ?

Avait-elle mis par écrit ce qu'il avait dit pour produire ce document contre lui ?

Il avait la méfiance d'une conscience coupable, et ce doute prit tout de suite de la probabilité dans son esprit.

Il quitta le parloir sans bruit, comme il y était entré, et alla chercher la lumière dans le salon, résolu à examiner le manuscrit qu'il avait dérobé.

Après l'avoir replié avec soin sur la table, il tourna le premier feuillet et lut ce qui suit.

59

LE MANUSCRIT

MA CONFESSION :

pour être mise dans mon cercueil et enterrée avec moi.

I

« Ceci est l'histoire de ma vie de femme mariée. »

» Ici est consignée la vérité inconnue à tous et confessée à mon Créateur.

» Au grand jour de la Résurrection, nous reprendrons nos corps.

» Quand je serai appelée devant le divin tribunal, je me présenterai ceci à la main.

» Juge équitable et miséricordieux, tu sais ce que j'ai souffert... ma confiance est en toi !

II

» Je suis l'aînée d'une nombreuse famille, issue de parents pieux.

» Nous appartenions à la congrégation des premiers méthodistes.

» Toutes mes sœurs se marièrent avant moi.

» Pendant quelques années, je restai seule à la maison.

» Bientôt la santé de ma mère faiblit, et c'est moi qui conduisis la maison à sa place.

» Notre pasteur spirituel, le bon Mr Bapchild, dînait souvent avec nous le dimanche, après le service divin : il approuvait ma manière d'administrer la maison et il louait spécialement mes talents en cuisine, ce qui n'était pas agréable à ma mère, jalouse de me voir occuper sa place.

» Ainsi commença mon malheur dans la maison paternelle.

» Le caractère de ma mère devint plus difficile à mesure que sa santé devenait plus mauvaise.

» Mon père était souvent en voyage pour ses affaires.

» J'avais tous les ennuis à supporter.

» Vers cette époque, je commençai à penser que je ferais mieux de me marier, comme avaient fait mes sœurs, et de recevoir à dîner le bon Mr Bapchild, après les services du dimanche, dans une maison à moi.

» Dans ces dispositions d'esprit, je fis la connaissance d'un jeune homme qui suivait le service divin à notre chapelle.

» Son nom était Joël Dethridge.

» Il avait une belle voix.

» Quand il chantait les hymnes, il les suivait sur le même livre que moi.

» De son état, il était colleur de papier.

» Nous eûmes de nombreuses conversations sérieuses ensemble.

» Je me promenais avec lui les dimanches.

» Il était de dix bonnes années plus jeune que moi, et, simple journalier, sa condition dans le monde était au-dessous de la mienne.

» Ma mère découvrit notre affection. Elle le dit à mon père à son retour à la maison. Elle le dit également à mes sœurs et à mes frères.

» Tous se réunirent pour déclarer que les choses ne devaient pas aller plus loin entre moi et Joël Dethridge.

» J'eus un temps bien dur à passer.

» Mr Bapchild lui-même exprima la grande affliction qu'il éprouvait du tour qu'avaient pris les choses.

» Il fit allusion à moi dans un sermon sans me nommer, mais je compris très bien ce qu'il voulait dire.

» Peut-être aurais-je cédé s'ils n'avaient pas fait une certaine chose : une enquête parmi les ennemis de Joël.

» Ils colportèrent de mauvaises histoires sur lui.

» Ce procédé, après que nous avions chanté sur le même livre, fait des promenades ensemble, et que nous nous étions trouvés d'accord sur la question religieuse, était plus que nous n'en pouvions supporter.

» J'étais d'âge à me conduire moi-même.

» J'épousai Joël Dethridge.

III

» Tous mes parents me tournèrent le dos ; aucun d'eux n'assista à mon mariage.

» Mon frère Reuben, en particulier, qui menait tous les autres, déclara que toutes relations étaient rompues avec moi à partir de ce jour.

» Mr Bapchild en fut fort ému : il versa des larmes et dit qu'il prierait pour moi.

» Je fus mariée à Londres par un pasteur qui m'était étranger, et nous nous établîmes dans cette ville avec un bel avenir devant nous.

» J'avais une petite fortune personnelle : ma part de l'argent laissé pour moi et pour mes sœurs par notre tante Hester, dont je porte le nom.

» Cette part consistait en une somme de 300 livres.

» Près de 100 livres furent employées à l'acquisition du mobilier et de la petite maison dans laquelle nous allions vivre.

» Le reste, je le remis à mon mari pour le déposer à la banque jusqu'au moment où il en aurait besoin pour s'établir à son compte.

» Pendant trois mois, plus ou moins, tout alla assez bien, sauf sur un point.

» Mon mari ne faisait aucune démarche pour s'établir et entrer dans les affaires.

» Une ou deux fois il se fâcha parce que je lui disais que nous avions tort de dépenser l'argent déposé à la banque et dont nous pourrions avoir besoin plus tard au lieu de chercher à en gagner d'autre.

» Le bon Mr Bapchild, se trouvant en ce moment à Londres, resta un dimanche et vint dîner avec nous dans l'intervalle des services.

» Il avait essayé de faire la paix avec mes parents, mais il n'avait pas réussi.

» Sur ma demande, il parla à mon mari de la nécessité de faire quelque chose ; mon mari prit mal ses avis.

» Pour la première fois, je le vis s'emporter sérieusement.

» Le bon Mr Bapchild ne dit plus rien. Il paraissait alarmé de ce qui était arrivé et nous quitta de bonne heure.

» Peu de temps après, mon mari sortit.

» Je tins le thé prêt pour lui ; il ne revint pas.

» Je préparai son souper, il ne revint pas davantage.

» Il était plus de minuit quand je le revis.

» Je fus surprise de l'état dans lequel il se trouvait en rentrant à la maison : il n'avait ni la même voix ni le même visage.

» Il semblait ne pas me connaître ; il divaguait et il tomba comme une masse inerte sur le lit.

» Je courus chercher un médecin.

» Le docteur le souleva pour l'exposer à la lumière, le regarda, flaira son haleine et le reposa dans le lit.

» Qu'a-t-il, monsieur ? dis-je.

» Ne le savez-vous pas ?

» Non, monsieur.

» Quelle sorte de femme êtes-vous, pour ne pas reconnaître un homme ivre ?

» Sur ces mots, il partit et me laissa près du lit toute tremblante de la tête aux pieds.

» Voici comment je découvris, pour la première fois, que j'étais la femme d'un ivrogne.

IV

» J'ai omis de dire quelque chose sur la famille de mon mari.

» Dans le temps où nous nous promenions ensemble, il m'apprit qu'il était orphelin, qu'il avait un oncle et une tante au Canada et un frère établi en Écosse.

» Avant que nous fussions mariés, il me communiqua une lettre de son frère.

» Celui-ci exprimait son chagrin de ne pouvoir venir en Angleterre pour assister à notre mariage et nous souhaiter joie, bonheur, et santé.

» Le bon Mr Bapchild, auquel j'écrivis en secret ce qui était arrivé, me répondit pour me conseiller d'attendre un peu et de voir ce que ferait mon mari par la suite.

» Je n'eus pas à attendre longtemps.

» Il était pris de boisson le lendemain et le jour suivant.

» En apprenant cela, Mr Bapchild me demanda de lui envoyer la lettre du frère de mon mari.

» Il me rappela quelques-unes des histoires racontées sur mon mari et auxquelles j'avais refusé de croire avant mon mariage, et ajouta qu'il serait peut-être bon de prendre des informations.

» En voici le résultat.

» Le frère de mon mari était à cette époque placé secrètement et sur sa demande entre les mains d'un médecin qui s'était chargé de le faire rompre avec ses habitudes d'ivrognerie.

» "La passion des liqueurs fortes, écrivait le docteur, est dans la famille. Ils restent sobres pendant des mois, ne prennent rien de plus fort que du thé. Puis l'accès s'empare d'eux et ils boivent, boivent comme des fous et deviennent de malheureux abandonnés."

» Voilà le mari que je m'étais donné.

» J'avais offensé mes parents, je me les étais aliénés pour lui.

» Triste perspective pour une femme !

» Avant une année, l'argent déposé à la banque était dissipé et mon mari était sans emploi.

» Il trouvait facilement de l'ouvrage, étant ouvrier de premier ordre quand il était sobre, mais il se faisait congédier dès que sa passion pour la boisson le reprenait.

» J'étais désespérée de quitter notre petite maison si bien tenue et de vendre mon joli mobilier, et je lui proposai de chercher de l'emploi, pendant le jour, comme cuisinière et de laisser aller les choses pendant qu'il cherchait à retrouver de l'ouvrage.

» Il était sobre et repentant à ce moment-là, il accepta ma proposition : bien plus, il prit l'engagement de devenir un nouvel homme.

» Tout alla donc assez bien pendant quelque temps.

» Nous n'avions à penser qu'à nous.

» Je n'avais pas d'enfant et peu de chance d'en avoir jamais.

» Différente de beaucoup de femmes, je regardais cela comme une chose heureuse.

» Dans ma situation, dès que je la connus, devenir mère n'eût été qu'une aggravation de ma cruelle destinée.

» Le genre d'emploi que je cherchais ne pouvait se trouver en un jour.

» Le bon Mr Bapchild me donna un certificat, et notre propriétaire, un digne homme appartenant, j'ai le regret de le dire, à l'Église romaine, parla pour moi à l'intendant d'un club.

» Néanmoins, il fallut du temps pour persuader les gens que j'étais une aussi parfaite cuisinière que je le prétendais.

» Près d'une quinzaine avait passé avant que j'eusse rien obtenu.

» Enfin j'étais placée.

» Je revenais à la maison, joyeuse, autant que la joie a jamais été dans ma nature, pour annoncer ce qui était arrivé.

» Je trouvai des commissionnaires en train d'emporter le mobilier que j'avais payé de mon argent, pour le vendre aux enchères publiques.

» Je leur demandai comment ils osaient y toucher sans ma permission.

» Ils me répondirent, assez poliment, je l'avoue, qu'ils agissaient d'après les ordres de mon mari, et continuèrent sous mes yeux à charger leur charrette.

» Je montai au premier étage et je trouvai mon mari sur le palier.

» Il était encore pris de boisson.

» Inutile de dire ce qui se passa entre nous.

» Je mentionnerai seulement que ce fut la première fois qu'il leva la main sur moi et me frappa.

V

» Douée d'une nature énergique, j'étais résolue à ne pas souffrir pareille chose.

» Je courus aussitôt au bureau de police.

» Mon argent avait non seulement payé le mobilier, mais il avait subvenu aux charges de la maison, et servi à payer les impôts demandés par la reine et par le Parlement.

» Je me rendis donc auprès du magistrat pour voir ce que la reine et le Parlement, en retour de l'acquittement de ces impôts, pourraient faire pour moi.

» Le mobilier était-il en votre nom ? dit-il, quand je lui eus exposé ce qui était arrivé.

» Je ne compris pas ce qu'il voulait dire.

» Il se tourna vers une personne qui était assise auprès de lui.

» – C'est un cas cruel, fit-il. Les pauvres gens de cette condition ne savent même pas ce que c'est que les stipulations d'un contrat de mariage et, le sauraient-ils, combien peu seraient en état de payer les honoraires de l'homme de loi !

» Sur ces mots, il se retourna vers moi.

» – Votre cas est un cas ordinaire, dit-il. Dans l'état présent de la législation, je ne puis rien faire pour vous.

» Il m'était impossible de croire pareille chose, ordinaire ou non, je lui soumis de nouveau mon affaire.

» J'ai acheté le mobilier de mes deniers, monsieur, dis-je. Il est à moi, je l'ai acquis honnêtement ; je puis le prouver par des factures acquittées. On me l'enlève de force, pour le vendre contre ma volonté. Ne me dites pas que c'est la loi. Nous sommes en pays chrétien. Cela ne peut pas être.

» – Ma bonne créature, dit-il, vous êtes en puissance de mari. La loi ne permet pas à une femme mariée de dire que rien lui appartient, si elle n'a pas, avec l'aide d'un homme de loi, passé un contrat à cet effet avec son mari, avant de l'épouser. Vous n'avez pas fait de contrat. Votre mari a le droit de vendre le mobilier si cela lui convient. J'en suis affligé pour vous, mais je ne puis le lui défendre.

» J'étais opiniâtre dans mes idées.

» – Veuillez me répondre à ceci, monsieur, m'écriai-je. Il m'a été dit par des gens plus savants que moi que nous devions acquitter les impôts pour soutenir la reine et le Parlement, et qu'en retour, la reine et le Parlement faisaient des lois pour nous protéger. J'ai payé mes impôts. Pourquoi n'existe-t-il pas de loi qui me protège ?

» – Je ne puis pas entrer dans cet ordre d'idées, répondit-il. Je dois appliquer la loi telle que je la trouve et vous devez la subir. Je vois une marque sur ce côté de votre visage : votre ma-

ri vous aurait-il battue ? S'il vous a frappée, appelez-le ici. Je puis le punir pour ce fait.

» – Comment vous pouvez le punir ? dis-je.

» – Je puis le condamner à une amende, ou l'envoyer en prison.

» – L'amende, il peut la payer avec le produit de la vente de mes meubles ; quant à la prison, pendant qu'il sera renfermé, que deviendrai-je avec mon argent dissipé par lui et dépouillée de tout ce que je possédais ? Lorsqu'il sortira de prison, que deviendrai-je encore avec un mari que j'aurai fait punir et qui saura que c'est moi qui ai obtenu cette punition ? Le mal est assez grand tel qu'il est. Il n'y a pas que mon visage qui soit meurtri. Je vous souhaite le bonjour.

VI

» Quand je rentrai, le mobilier était enlevé et mon mari parti.

» Il n'y avait personne que le propriétaire dans la maison vide.

» Il me dit tout ce qu'il pouvait me dire, il fut assez bon pour moi.

» Dès qu'il fut parti, je fis ma malle, je montai dans une voiture lorsque la nuit fut venue, et je trouvai un logement pour y reposer ma tête.

» S'il y eut jamais une créature isolée et malheureuse dans le monde, j'étais cette créature ce soir-là.

» Il n'y avait pour moi qu'une chance de gagner mon pain : aller occuper l'emploi qui m'avait été offert au club, sous les ordres d'un chef cuisinier.

» Il ne me restait qu'un espoir… l'espoir de ne plus revoir mon mari.

» J'allai à mon ouvrage et je réussis.

» Je gagnai le premier trimestre de mes gages.

» Mais il n'est pas bon pour une femme de se voir dans la position où j'étais : seule et sans amis, dépouillée de tout ce que j'avais mis mon orgueil à acquérir, et n'ayant plus d'intérêt dans la vie.

» Je suivais régulièrement les offices à la chapelle, mais je pense que mon cœur commençait à s'endurcir et que mon esprit s'absorbait trop dans ses pensées.

» Un changement était proche.

» Deux ou trois jours après que j'eusse reçu mes premiers gages, mon mari me découvrit.

» L'argent du mobilier était dépensé.

» Il fit un esclandre au club.

» Je ne pus le faire tenir tranquille qu'en lui donnant tout l'argent qui ne m'était pas absolument nécessaire pour vivre.

» L'affaire vint à la connaissance des commissaires : ils me dirent que si pareille chose se renouvelait ils seraient forcés de me congédier.

» Au bout d'une quinzaine le fait se renouvela.

» Tous les commissaires me dirent qu'ils en étaient désolés pour moi ; mais je perdis ma place.

» Mon mari revint avec moi dans mon logement.

» Le lendemain matin, je le surpris me volant ma bourse avec les quelques shillings qu'elle renfermait, dans ma malle dont il avait fracturé la serrure.

» Nous nous querellâmes ; il me battit encore et cette fois me laissa étendue à terre.

» Je retournai à la cour de police, et je racontai mon histoire à un autre magistrat ; cette fois, ma seule demande était qu'on me protégeât contre le retour de mon mari.

» Je ne veux pas être à charge aux autres, dis-je, je ne demande que ce qui est juste. Je ne me plains même pas d'avoir été cruellement maltraitée. Tout ce que je demande, c'est qu'on me laisse les moyens de gagner honnêtement ma vie.

» La réponse que je reçus se résume en ceci.

» La loi pouvait me protéger pourvu que j'eusse de l'argent à dépenser pour obtenir d'une plus haute cour une séparation.

» Après avoir permis à mon mari de me voler tout ce que je possédais, la loi me répondait quand je venais à elle dans ma détresse, en me tendant la main pour être payée.

» Je ne possédais au monde que 3 shillings et 6 pence, et la perspective, si je gagnais davantage, de voir arriver mon mari avec la permission de la loi pour me le prendre.

» Il ne me restait qu'une chance, c'était de gagner du temps et de tâcher de lui échapper.

» Je gagnai un mois de liberté en l'accusant de m'avoir battue.

» Le magistrat, qui se trouvait être jeune et nouveau dans les affaires, l'envoya en prison au lieu de le condamner à l'amende.

» Cela me laissa le temps de me faire donner un certificat au club et d’obtenir une lettre de recommandation du bon Mr Bapchild.

» Grâce à ces pièces, j’obtins une place dans une famille, cette fois en province.

» Je me trouvai alors dans un poste tranquille.

» J’étais chez de braves et dignes gens, qui avaient compassion de mon malheur et qui me traitaient avec une grande indulgence.

» Au milieu de tous mes tourments, je dois dire que j’ai toujours eu l’occasion de reconnaître une chose.

» J’ai observé que les gens heureux sont le plus souvent disposés à éprouver de la compassion pour le malheur des autres.

» J’ai observé également qu’ils voient assez clairement ce qu’il y a de dur, de cruel et d’injuste dans le gouvernement du pays auquel ils fournissent les moyens de marcher.

» Mais demandez-leur de ne pas rester tranquillement assis à murmurer contre les abus, demandez-leur de se lever et d’y mettre ordre et vous trouverez un troupeau de moutons.

» Plus de 6 mois se passèrent et j’économisai un peu d’argent.

» Un soir, comme nous allions gagner nos lits, la sonnette de la rue retentit bruyamment.

» Le valet de pied alla ouvrir : j’entendis la voix de mon mari dans le vestibule.

» Il avait retrouvé mes traces, grâce à l’aide d’un homme de police qu’il connaissait, et il venait réclamer ses droits.

» Je lui offris le peu d'argent que je possédais s'il consentait à me laisser où j'étais.

» Mon bon maître alla lui parler.

» Tout fut inutile ; il ne voulut rien entendre.

» Si c'eût été lui qui m'eût quittée, on aurait pu faire quelque chose pour me protéger, à ce que je compris.

» Mais il tenait à sa femme.

» Tant que je pouvais gagner un denier il tenait à moi.

» Liée à lui, je n'avais pas le droit de le quitter… j'étais obligée d'aller avec mon mari… aucun moyen de lui échapper.

» Je dis adieu à mes maîtres ; j'ai toujours gardé le souvenir de leurs bontés.

» Mon mari me ramena à Londres.

» Tant que l'argent dura, la boisson alla bon train ; quand il fut dépensé, je fus battue.

» Point de remède, point de remède !

» Je pouvais pourtant chercher à lui échapper de nouveau.

» J'aurais pu le faire remettre en prison.

» Quel avantage en résulterait-il pour moi ? Au bout de quelques semaines, il sortirait sobre, repentant, promettant de s'amender ; puis l'accès le reprendrait, et il redeviendrait fou furieux.

» Mon cœur s'endurcit sous l'influence de cette situation désespérée, et de noires pensées m'assiégèrent, surtout la nuit.

» Vers ce temps, je commençai à me dire qu'il n'y avait d'espoir de délivrance que dans la mort.

» Sa mort ou la mienne.

» Une ou deux fois j'allai me promener, à la nuit, sur les ponts et je regardai la rivière.

» Non ! je n'étais pas femme à choisir ce moyen pour mettre un terme à ma misère.

» La fièvre brûle votre sang… votre tête est en feu… vous sortez pour en finir avec la vie.

» Les tourments n'ont jamais produit cet effet sur moi.

» Sous leur influence, je deviens froide… mon sang ne s'allume pas… c'est mauvais… mais on est ce qu'on est.

» L'Éthiopien peut-il changer la couleur de sa peau ou le léopard faire disparaître les taches de sa robe ?

» Je lui échappai encore et je trouvai une bonne place.

» Peu importe de dire où et comment – c'est toujours la morne histoire –, mieux vaut arriver à la fin.

» Néanmoins, il y avait un changement cette fois ; je n'étais pas dans une famille.

» J'avais aussi la permission d'apprendre à faire la cuisine à de jeunes femmes, dans mes instants de loisir.

» Grâce à cela, et mon mari ayant été longtemps à me découvrir, j'étais arrivée à me mettre en bonne position.

» Quand mon ouvrage était fini et la nuit venue, j'allais reposer dans un logement à moi.

» Il ne se composait que d'une chambre. Je le garnis de meubles m'appartenant. Le loyer était de moitié inférieur à celui que m'aurait coûté une chambre meublée. Et puis, au milieu de tous mes chagrins, j'ai toujours aimé que tout fût propre autour de moi, propre, bien en ordre, et de bonne qualité.

» Eh bien ! est-il nécessaire de dire comment cela finit ?

» J'étais en course, cette fois, le hasard me fit le rencontrer dans la rue.

» Il était en haillons et mourant de faim.

» Mais que lui importait à présent ?

» Il n'avait qu'à puiser dans ma poche et y prendre ce dont il avait besoin.

» Il n'y a pas de bornes à ce que peut faire un mari en Angleterre, tant qu'il tient à sa femme.

» Dans cette occasion, il eut assez de finesse pour comprendre qu'il agirait contre son intérêt en me faisant perdre ma place.

» Pendant un certain temps, les choses allèrent assez paisiblement.

» Je prétendis que le travail était plus rude que de coutume ; et il me donna la permission de coucher au lieu où j'étais employée.

» Cela ne dura pas longtemps ; l'accès le reprit.

» Il vint chez mes maîtres et fit un scandale.

» Des gens honnêtes ne pouvaient supporter cela : je perdis encore ma place.

» Une autre femme serait devenue folle. Je crois qu'il s'en fallait de l'épaisseur d'un cheveu que je perdisse la raison.

» Quand je le regardai le soir, plongé dans le sommeil de l'ivresse, je pensai à Jahel et à Sisara, voir le Livre des Juges, chapitre IV, versets 17-21, il dit :

» “Elle prit un clou de la tente, et, un marteau à la main, elle s’approcha doucement de lui, lui appliqua le clou sur la tempe et le cloua par terre, car il était profondément endormi et accablé de fatigue. Ainsi, il mourut. Elle accomplit cet acte pour délivrer son pays de Sisara.”

» S’il y avait eu un marteau et un clou dans la chambre, je crois que j’aurais été Jahel, avec cette différence que j’eusse fait cela pour me délivrer moi-même.

» Avec le jour cette idée passa.

» Je sortis et j’allai consulter un homme de loi.

» Beaucoup de personnes à ma place en auraient eu assez de la loi ; mais je suis de ceux qui vident la coupe jusqu’à la lie.

» Ce que je dis à cet homme se résume à ceci.

» – Je viens prendre vos conseils au sujet d’un fou. Les fous, à ce que j’ai entendu dire, sont des gens qui ont perdu tout contrôle sur eux-mêmes. Quelquefois cela les conduit à se nourrir d’illusions, d’autres fois à commettre des actions nuisibles à autrui et à eux-mêmes. Mon mari a perdu tout contrôle sur lui-même par sa passion pour les liqueurs fortes. Je requiers qu’on l’empêche de boire, comme on prend contre d’autres des mesures pour les empêcher d’attenter à leur vie ou à la vie du prochain. Il y a des asiles pour les fous, par tout le pays, à la disposition du public, à de certaines conditions. Si je remplis ces conditions, la loi peut-elle me délivrer du malheur d’être mariée à un fou dont la folie est de boire ?

» – Non, me dit l’homme de loi. La loi anglaise se refuse à considérer un incorrigible ivrogne comme étant dans des conditions à subir aucune peine. La loi anglaise laisse les maris et les femmes se débattre contre leur misère comme ils peuvent.

» Je payai des honoraires à l’homme de loi et je le quittai.

» C’était la dernière chance.

» Elle était contre moi.

VII

» La pensée qui une fois déjà s'était présentée à mon esprit revint de nouveau l'assiéger et ne me quitta plus.

» Il n'y avait de délivrance que dans la mort.

» Sa mort ou la mienne.

» Cette pensée me poursuivait nuit et jour, dans la chapelle.

» Je relus l'histoire de Jahel et de Sisara si souvent, que ma bible s'ouvrait d'elle-même à cette place.

» Les lois de mon pays, qui auraient dû me protéger, comme toute honnête femme, me laissaient sans appui.

» En l'absence de protection, je n'avais pas d'amis à qui ouvrir mon cœur.

» J'étais renfermée en moi-même, et j'étais mariée à cet homme !...

» Considérez-moi comme une faible créature humaine et dites-moi : n'était-ce pas une épreuve trop rude pour les forces humaines ?

» J'écrivis au bon Mr Bapchild. Sans entrer dans aucune particularité, je me contentai de lui dire que j'étais en proie à la tentation, et le priai de venir à mon aide.

» Il était retenu au lit par la maladie ; il ne put que m'écrire une lettre pleine de bons conseils.

» Pour profiter de bons conseils, il faut à une créature humaine la perspective d'une récompense à ses efforts.

» La religion elle-même est obligée de nous présenter cette récompense et de nous dire : “Soyez bons et vous irez au ciel.”

» Je n'avais pas de perspective semblable : je fus reconnaissante envers ce bon Mr Bapchild, et rien de plus.

» Jadis un mot de mon pasteur m'aurait remise dans la bonne voie, mais j'étais endurcie.

» Si les premiers mauvais traitements que j'aurais à endurer de Joël Dethridge ne me trouvaient pas changée, je sentais que je me délivrerais de lui, de mes propres mains.

» Sous l'empire de cette crainte, je m'humiliai devant mes parents, pour la première fois.

» J'écrivis pour demander leur pardon, pour avouer qu'ils avaient eu raison dans leur opinion sur mon mari, et pour les prier de me rendre leur amitié et de me permettre de les aller voir de temps en temps.

» Ma pensée était que cela adoucirait mon cœur de revoir l'ancienne maison et de parler de l'ancien temps à ceux dont les visages étaient toujours présents à mon souvenir.

» Je suis presque honteuse de l'avouer : si j'avais eu quelque chose à donner, j'en aurais fait l'abandon volontiers pour me retrouver dans la cuisine de ma mère, à faire le dîner du dimanche pour toute la famille.

» Mais cela ne devait pas être.

» Peu de temps avant la réception de ma lettre, ma mère mourut.

» Tous rejetèrent la faute de cette mort sur moi.

» Elle était souffrante depuis des années et avait été abandonnée par les médecins, dès les premières atteintes de la maladie, mais ils ne me déclarèrent pas moins la cause de sa mort.

» L'une de mes sœurs m'écrivit, en aussi peu de mots qu'il eu fallu pour m'exprimer l'opinion de toute la famille.

» Mon père ne répondit pas à ma lettre.

VIII

» Magistrats et hommes de loi, parents et amis m'abandonnaient.

» Résignation aux injustices, patience, espoir, honnête labeur, j'avais tout essayé et tout essayé en vain.

» De quelque côté que je me tournasse, tout horizon se fermait devant moi.

» À cette époque, mon mari avait trouvé un peu d'ouvrage.

» Mais il rentra un soir à la maison dans de mauvaises dispositions, et je lui donnai un avertissement.

» Ne me mettez pas à une trop rude épreuve, Joël, dans votre propre intérêt.

» Je ne lui dis que cela.

» Il était dans un jour de sobriété, et, pour la première fois, un mot de moi parut faire de l'effet sur lui.

» Il me regarda fixement pendant une minute ou deux, puis il alla s'asseoir dans un coin et se tint en repos.

» C'était un mardi.

» Le samedi il reçut sa paye et il se remit à boire.

» Ce qui se passa en moi, je ne puis le décrire.

» Tout ce que je me rappelle, c'est qu'après un court moment, je me décidai à quitter la maison.

» Je connaissais les endroits où je devais trouver mon mari.

» Le démon me poussait à aller à sa recherche.

» La propriétaire essaya de m'arrêter.

» C'était une femme plus grande et plus forte que moi ; mais je me débarrassai d'elle comme d'un enfant.

» En y repensant, je crois qu'elle n'était pas dans des conditions à faire usage de sa force ; ma vue l'avait terrifiée.

» Je trouvai Joël.

» Je lui dis... je lui dis tout ce qu'une femme, mise hors d'elle par la fureur, pouvait dire.

» Est-il nécessaire de dire comment cela finit ?

» Il me frappa et me laissa à terre privée de sentiment.

» Après cela, il y a une lacune dans ma mémoire.

» La première chose que je me rappelle, c'est que je revins à moi au bout de plusieurs jours seulement.

» Trois de mes dents étaient brisées, mais ce n'était pas ce qu'il y avait de pis.

» Ma tête avait frappé contre quelque chose en tombant, et un nerf, ont-ils dit, avait été lésé de façon à affecter en moi la faculté de la parole.

» Je ne puis pas dire que j'étais complètement muette, mais seulement tout à coup, parler devint un travail pour moi.

» Un mot un peu long me paraissait un obstacle aussi sérieux que si j'avais été un enfant.

» On me conduisit à l'hôpital.

» Les messieurs du corps médical vinrent entourer mon lit.

» J'étais pour eux un sujet d'intérêt aussi puissant qu'un roman pour d'autres.

» Le point en question était de savoir si je finirais par devenir muette.

» On me prescrivit pour régime une bonne nourriture et l'on me recommanda de me tenir l'esprit en repos.

» Quant au régime, c'était un point difficile à décider.

» Avoir une bonne nourriture dépendait pour moi de la possibilité de gagner de l'argent pour me la procurer.

» Quant à mon esprit, pas de difficulté ; si mon mari revenait avec moi, mon esprit était fixé ; mon idée arrêtée était de le tuer.

» C'est horrible !... je sais que c'est horrible !...

» Personne autre n'aurait fini aussi misérablement.

» Toutes les femmes, éprouvées comme je l'étais, auraient triomphé de cette épreuve.

IX

» J’ai dit que les gens avec lesquels je me suis trouvée en relation, à l’exception de mon mari et de mes parents, avaient presque toujours été bons pour moi.

» Le propriétaire de la maison dans laquelle je m’étais établie après mon mariage apprit ma triste position.

» Il me donna la garde d’une maison inoccupée qu’il possédait et m’alloua une petite somme par semaine pour me charger de ce soin.

» Quelques-uns des meubles du premier étage, n’étant pas utiles au dernier locataire, avaient été laissés dans le logement, et moyennant un faible prix, le nouveau locataire pouvait s’en accommoder.

» Deux des chambres de domestiques dans le haut de la maison et contiguës l’une à l’autre, étaient donc garnies.

» De cette façon, j’avais un toit pour abriter ma tête, le choix entre deux lits pour me coucher, et de l’argent pour acheter ma nourriture.

» Tout allait bien encore, mais il était trop tard.

» Si cette maison pouvait parler, quelles funèbres histoires elle raconterait sur moi !

» Les docteurs m’avaient dit de m’exercer à la parole.

» Étant seule, excepté quand le propriétaire arrivait à l’improviste, ou que la servante de la maison voisine me disait : “Beau temps, n’est-ce pas ?” ou d’autres banalités semblables, j’achetai un journal et je m’exerçai à lire à haute voix.

» Un jour je tombai sur un article relatif aux femmes des maris ivrognes.

» C’était un rapport, à ce sujet, fait par un coroner de Londres qui avait été chargé de faire des enquêtes sur des maris morts dans la plus basse classe et qui avait ses raisons pour soupçonner leurs femmes.

» L’examen du corps ne prouvait rien, la déclaration des témoins pas davantage ; mais il pensait néanmoins que dans certains cas la femme, ne pouvant endurer plus longtemps sa misère, avait pris une serviette mouillée et attendu que son mari accablé par la boisson tombât dans un profond sommeil, pour mettre cette serviette sur son visage et sur sa bouche et en finir avec lui, sans que personne pût l’accuser.

» Je laissai tomber le journal, et je m’absorbai dans mes pensées.

» Mon esprit était en ce moment dans des dispositions prophétiques.

» Je me disais : “Je ne suis pas tombée sur cet article pour rien. Je suis sûre maintenant que je ne tarderai pas à revoir mon mari.”

» C’était juste après mon dîner.

» Il était 2 heures.

» Le même soir, au moment où je venais de souffler ma chandelle et de me mettre au lit, j’entendis un coup de marteau frappé à la porte de la rue.

» Avant d’avoir rallumé ma chandelle, je me dis : “C’est lui.”

» Je m’habillai à la hâte, j’allumai une lampe, je descendis l’escalier, je criai à travers la porte :

» – Qui est là ?

» Et sa voix me répondit.

» – Ouvrez-moi.

» Je m'assis sur une chaise dans le couloir, je tremblais de tout mon corps comme une personne frappée de paralysie, non par peur de lui, mais parce que mon esprit était, je le répète, dans un état prophétique.

» Je savais *que j'en viendrais là,* quoi que je pusse faire pour m'en défendre.

» Mon esprit me disait que *l'heure était arrivée.*

» Je restai assise, tremblante sur ma chaise dans le couloir d'un côté de la porte, et lui de l'autre.

» Il frappa et refrappa encore.

» Je savais qu'il était inutile de résister et pourtant je résistais.

» Je résolus de ne le laisser entrer que lorsque j'y serais forcée.

» Je résolus de le laisser répandre l'alarme dans le voisinage pour éprouver si le voisinage interviendrait entre nous.

» Je montai à l'étage et j'attendis à la fenêtre ouverte.

» Le policeman arriva, les voisins sortirent ; ils étaient tous d'avis qu'on le conduisît au poste.

» Le policeman lui mit la main au collet.

» Il n'eut qu'un mot à dire, il n'eut qu'à me montrer à la fenêtre et à dire à tous que j'étais sa femme.

» Les voisins rentrèrent chez eux, le policeman le lâcha.

» C’était moi qui étais dans mon tort, ce n’était pas lui.

» Je fus obligée de laisser entrer mon mari.

» Je descendis donc l’escalier et je lui ouvris la porte.

» Rien ne se passa entre nous cette nuit-là.

» J’ouvris la porte de la chambre à coucher contiguë à la mienne, et rentrai chez moi, où je m’enfermai.

» Il était épuisé de fatigue, après avoir couru les rues tout le jour, sans un penny dans sa poche.

» Un lit pour s’y étendre était tout ce dont il avait besoin pour cette nuit-là.

» Le lendemain matin, j’essayai encore de tourner le dos au chemin que j’étais condamnée à suivre, sachant d’avance que tous mes efforts seraient vains.

» Je lui offris les trois quarts de ce que je gagnais, qui lui seraient payés régulièrement chaque semaine, au bureau du propriétaire, s’il voulait vivre loin de moi et s’interdire la maison que j’habitais.

» Il me rit au nez.

» Comme mari il pouvait tout prendre.

» Quant à quitter la maison, il y trouvait un logement gratuit, tant que je restais chargée de garder cette maison.

» Le propriétaire ne pouvait pas séparer le mari de la femme.

» Je n’en dis pas davantage.

» Plus tard, dans la journée, le propriétaire vint.

» Il m’assura que si nous pouvions faire en sorte de vivre en paix ensemble, il n’avait ni le droit ni le désir d’intervenir.

» Si nous faisions du scandale, alors il serait bien obligé de chercher une autre femme pour veiller sur la maison.

» Où aller ?... où trouver un autre travail ?

» Si j'avais mis mon chapeau, si j'étais sortie, mon mari serait sorti avec moi, et tous les gens honnêtes lui auraient frappé sur l'épaule et lui auraient dit : "Très bien ! vous êtes un brave homme !"

» Ainsi, il était par sa libre volonté et avec l'approbation des autres, dans la même maison que moi.

» Je ne fis aucune observation ni à lui ni au propriétaire. Rien ne m'émouvait plus.

» Je savais ce qui allait arriver et j'attendis la fin.

» Il y avait pourtant en moi quelque changement visible, quoique je n'en eusse pas conscience, qui surprit d'abord mon mari et l'inquiéta.

» Quand la nuit suivante arriva, je l'entendis fermer doucement la porte de sa chambre.

» Cela m'importait peu, quand le temps serait venu, 10 000 serrures n'empêcheraient pas ce qui devait arriver.

» Le jour suivant, qui était celui du paiement de ma semaine, me rapprocha du dénouement fatal.

» Recevant l'argent, il pouvait boire.

» Cette fois, il y mit une certaine malice ; il commença bien à boire, mais par degrés.

» Le propriétaire, désirant, comme un honnête homme qu'il était, maintenir la paix entre nous, avait donné à mon mari quelques petits travaux à faire, sous forme de réparations de peu d'importance, dans différentes parties de la maison.

» – Vous devez cela, lui dit-il, à mon désir d'être utile à votre pauvre femme. Je vous viens en aide, par intérêt pour elle. Montrez-vous digne d'être aidé, si vous le pouvez.

» Joël répondit, comme de coutume, qu'il allait entrer dans une nouvelle voie.

» Trop tard… Il n'était plus temps… Il était condamné…

» Et moi aussi j'étais condamnée.

» Peu importait ce qu'il pouvait dire maintenant.

» Peu importait qu'il fermât à clef la porte de sa chambre comme il l'avait fait le soir précédent.

» Le lendemain était un dimanche.

» Rien n'arriva.

» J'allai à la chapelle : pure habitude ; il n'en résultait rien de bon pour moi.

» Il but encore, mais toujours avec une étroite réserve et en se ménageant.

» Je savais par expérience que c'était là le signe qu'un long et violent accès était proche.

» Le lundi commencèrent les petits travaux de réparation dans la maison.

» Il était juste assez sobre pour faire son travail et juste assez ivre pour prendre un méchant plaisir à persécuter sa femme.

» Il sortit et alla chercher ce dont il avait besoin ; puis il rentra et m'appela.

» – Un habile ouvrier comme moi, dit-il, a besoin d'un manœuvre sous ses ordres. Il y a des choses qu'il est au-dessous d'un bon ouvrier de faire lui-même. Je ne vais pas appeler un

homme ou un enfant pour avoir à les payer. Je veux que cette assistance ne me coûte rien, et c'est vous que j'entends employer comme manœuvre.

» À moitié ivre, à moitié à jeun, il continuait de parler ainsi en disposant les choses dont il avait besoin.

» Quand tout fut prêt, il se redressa et me donna ses ordres.

» J'obéis de mon mieux.

» Quoi qu'il dît, quoi qu'il fît, je savais qu'il marchait vers la mort aussi droit qu'un homme puisse le faire.

» Il y avait des rats et des souris par toute la maison ; il aurait fallu une réparation générale ; il aurait dû commencer par le plancher de la cuisine.

» Mais son *arrêt étant prononcé,* il commença par les pièces vides du rez-de-chaussée.

» Ces pièces étaient séparées par une cloison en lattes et en plâtre.

» Les rats l'avaient endommagée.

» En un certain endroit, ils l'avaient même percée et ils avaient dévoré le papier.

» L'ordre du propriétaire était de ménager ce papier, attendu qu'il en avait de pareil pour faire les raccords.

» Mon mari commença donc à un endroit où le papier était intact.

» Sous sa direction, je préparai un mélange à l'aide duquel il le détacha par longues bandes sans l'endommager.

» Par-dessous se trouvaient le plâtre et les lattes rongés par les rats.

» Quoique colleur de papier de son état, il savait manier le plâtre quand cela lui convenait.

» Je vis comment il coupait ces lattes détériorées et enlevait ce plâtre ; je lui passai les lattes neuves, et je vis comment il les posait.

» J'ai une effroyable raison pour ne rien ajouter.

» Dans tout ce que mon mari me fit faire ce jour-là, il me montrait, en aveugle, la manière de le tuer, sans qu'une âme vivante pût avoir de soupçon sur moi.

» Nous finîmes la réparation du mur avec la chute du jour.

» Je pris ma tasse de thé et lui, sa bouteille de gin.

» Je le laissai buvant sans ménagement, et j'allai faire mes chambres pour la nuit.

» La place qu'occupait son lit, et que je n'avais jamais remarquée antérieurement, appela, pour ainsi dire de force, mon attention ce soir-là.

» La tête était appuyée contre le mur qui séparait sa chambre de la mienne.

» Mes yeux se portèrent sur ce mur.

» Je me demandai de quoi elle était faite, et je frappai avec les jointures de mes doigts.

» Le bruit m'apprit qu'il n'y avait qu'une cloison sous le papier…, le même genre de cloison que celle que nous avions réparée au rez-de-chaussée.

» En réservant les endroits qui en avaient le plus besoin, nous avions dû prendre un grand soin de ne pas percer le papier de l'autre côté de la cloison.

» Je me rappelai l'avertissement que m'avait donné mon mari pendant que nous faisions cette partie du travail ; il m'avait dit, voilà ses propres paroles :

» – Prenez garde que vos mains ne s'ouvrent pas un passage dans la chambre voisine !

» Voilà ce qu'il m'avait dit dans le hall du rez-de-chaussée.

» Dans sa chambre ces paroles me revinrent à l'esprit, tandis que mes yeux restaient fixés sur la clef qu'il avait mise en dedans pour s'enfermer pendant la nuit, jusqu'au moment où un jet de lumière m'éclaira sur la portée de tout ceci.

» Je regardai le mur, la tête du lit, et mes deux mains, et je me remis à trembler.

» Les heures avaient passé comme des minutes.

» J'avais perdu toute conscience du temps.

» Quand mon mari monta après ses libations, il me trouva dans sa chambre.

X

» Je passe volontairement sur le reste ; j'arrive au lendemain matin.

» Jamais d'autres yeux que les miens ne verront ces lignes, mais il y a des choses qu'une femme ne peut pas écrire, même pour elle seule.

» J'avais souffert toutes les indignités de la part de mon mari... au moment où, pour la première fois, je vis le moyen de lui ôter la vie.

» Il sortit vers midi, pour aller faire sa tournée dans les tavernes.

» Mon parti était pris de me délivrer de lui pour tout de bon, quand il rentra à la nuit.

» Les objets dont nous nous étions servis le jour précédent étaient dans le hall du rez-de-chaussée.

» J'étais seule dans la maison, libre de mettre en pratique les leçons que j'avais reçues.

» Je me trouvai une habile écolière !

» Avant que le gaz ne fût allumé dans les rues, tout était préparé dans ma chambre et dans la sienne.

» Je ne me rappelle pas avoir éprouvé une crainte ou un doute, pendant ces heures.

» Je m'assis pour prendre mon maigre souper, et mon appétit ne fut ni meilleur ni pire que de coutume.

» Le seul changement que je remarquais en moi était un désir ardent d'avoir quelqu'un pour me tenir compagnie.

» N'ayant pas d'amis à inviter à entrer, j'allai sur la porte de la rue, et je me mis à regarder les passants.

» Un chien perdu, rôdant par là, vint à moi.

» Habituellement j'ai horreur des chiens et de toutes les bêtes.

» J'appelai celui-là, je le fis entrer, et je lui donnai à souper.

» On lui avait appris, je le suppose, à s'asseoir sur son train de derrière et à demander ainsi sa nourriture en agitant ses pattes de devant.

» Dans tous les cas, c'est ainsi qu'il s'y prit avec moi.

» Je me mis à rire.

» Cela me semble impossible quand j'y réfléchis maintenant ; mais ce n'en est pas moins vrai.

» Je me mis à rire aux larmes à la vue de cette petite bête sur son derrière, avec ses oreilles dressées, sa tête de côté, et l'eau lui venant à la gueule à la vue de la nourriture !

» Étais-je dans mon bon sens ?... je l'ignore.

» Quand le chien eut obtenu tout ce qu'il pouvait avoir, il se mit à gémir pour reprendre ses courses vagabondes.

» En ouvrant la porte pour le mettre dehors, je vis mon mari qui traversait la rue pour rentrer.

» Restez dehors, lui dis-je, cette nuit surtout, restez dehors !

» Il était trop ivre pour faire attention à mes paroles.

» Il passa devant moi et monta l'escalier en trébuchant.

» Je le suivis et j'écoutai.

» Je l'entendis ouvrir sa porte, la tirer sur lui avec bruit et la fermer à clef.

» J'attendis un moment et je montai quelques marches de plus.

» Je l'entendis se jeter lourdement sur son lit.

» Une minute après, il était profondément endormi et ronflait.

» Tout était arrivé comme il fallait que tout arrivât.

» En 2 minutes, sans faire quoi que ce soit qui dût appeler le soupçon sur moi... Je pouvais me débarrasser de lui.

» J'allai dans ma chambre.

» Je pris le torchon que j'avais préparé.

» J'étais au moment d'agir.

» Quelque chose me monta à la tête.

» L'horreur me saisit, l'idée me vint de sortir de la maison.

» Je mis mon chapeau, et je glissai dans ma poche la clef de la porte de la rue.

» Il n'était que 9 h 30, peut-être 9 h 45.

» Je n'avais qu'une idée nette dans la tête, celle de m'enfuir et de ne plus revoir ni la maison, ni mon mari.

» Je montai la rue, puis je revins sur mes pas.

» Je la descendis et je revins encore.

» J'essayai une troisième fois.

» J'allais de côté et d'autre à l'aventure, et je revenais toujours à mon point de départ.

» J'étais enchaînée à cette maison fatale !

» Je ne pouvais m'en éloigner.

» Se fût-il agi même de sauver ma vie, je n'aurais pas pu m'en éloigner !

» Une joyeuse compagnie de jeunes gens et de jeunes femmes passa devant moi.

» Ils allaient en grande hâte.

» – Pressons le pas, dit un des jeunes gens, le théâtre est tout près d'ici, et nous arriverons juste à temps pour la farce.

» Je tournai sur moi-même et je les suivis.

» Ayant été pieusement élevée, je n'étais jamais allée au théâtre de ma vie.

» L'idée me vint que je m'arracherais à mon idée fixe, si je voyais quelque chose d'inconnu, qui pourrait faire naître de nouvelles pensées dans mon esprit.

» Ils entrèrent au parterre…

» J'y entrai après eux.

» La chose qu'ils appelaient la farce était commencée.

» Des hommes et des femmes vinrent sur le théâtre, s'y promenèrent, parlèrent et sortirent.

» Bientôt tous ceux qui étaient au parterre autour de moi se mirent à rire et à battre des mains.

» Le bruit qu'ils faisaient m'irritait.

» Je ne saurais décrire l'état dans lequel j'étais alors.

» Mes yeux, mes oreilles ne pouvaient me servir à voir et à entendre ce que les autres voyaient et entendaient.

» Il y avait en moi quelque chose qui se mettait entre mes yeux et ce qui se passait sur le théâtre.

» La pièce semblait assez gaie à la surface, mais le danger et la mort étaient au fond de cette joie.

» Les acteurs parlaient et riaient pour tromper les gens, avec la pensée du meurtre sans cesse présente à leurs esprits.

» Personne ne s'en apercevait, et ma langue demeurait enchaînée quand j'essayais de le dire.

» Je me levai et je m'enfuis.

» Dès que je fus dehors, mes pas se tournèrent d'eux-mêmes vers la maison.

» J'appelai un fiacre et je dis au cocher de me conduire où il voudrait pour la valeur d'un shilling.

» Il me descendit je ne sais où.

» De l'autre côté de la rue, je vis une inscription en lettres de feu au-dessus d'une porte.

» Le cocher me dit que c'était une salle de danse.

» La danse était chose aussi inconnue pour moi que la comédie.

» Il me restait un shilling, je le donnai pour payer mon entrée et éprouver l'effet que la vue de ces danses ferait sur moi.

» La lumière descendait du plafond, comme si tout eût été en feu.

» Le fracas de la musique était effroyable.

» Des hommes et des femmes dans les bras les uns des autres passaient et repassaient comme un tourbillon.

» Tout à coup la grande lumière qui descendait du plafond devint rouge comme du sang.

» L'homme qui se tenait debout devant les musiciens, agitant son bâton, ressemblait à Satan, tel que je l'avais vu dans une gravure de notre Bible de famille.

» Les hommes et les femmes qui tourbillonnaient avaient le visage pâle comme des morts et le corps enveloppé de linceul.

» Je poussai un cri de terreur, et quelques personnes me prirent par le bras et me mirent dehors.

» L'obscurité me fit du bien... c'était bon comme une main froide se posant sur une tête brûlante...

» Je me mis à marcher sans savoir où j'allais et j'espérais avoir perdu mon chemin... j'espérais être à plusieurs miles de ma maison quand le jour viendrait à poindre.

» Bientôt je me sentis trop fatiguée pour continuer ma route, et je m'assis sur le pas d'une porte pour me reposer.

» Je dormis un peu... puis je m'éveillai...

» Quand je me trouvai sur pied pour me remettre en route, mon regard se tourna vers cette porte.

» Le numéro était le même que le nôtre...

» Je regardai encore...

» Et grand Dieu ! c'était sur les marches de ma maison que je m'étais reposée !

» Cette porte était la mienne.

» Tous mes doutes, tous mes combats cessèrent.

» Il n'y avait pas à se tromper sur ce retour perpétuel à la maison que je voulais fuir.

» J'avais beau résister, il fallait que cela fût !

» J'ouvris... je montai...

» Je l'entendis, *lui*, dormant de son lourd sommeil.

» Je m'assis sur mon lit et j'ôtai mon chapeau, l'esprit parfaitement tranquille, parce que je savais qu'il fallait que cela fût.

» Je mouillai le torchon... je préparai tout... je fis un tour dans la chambre...

» Le jour commençait à poindre...

» Les moineaux gazouillaient dans les arbres du square voisin.

» J’entrouvris le volet, la faible lueur du jour naissant me dit comme si elle avait parlé : “Fais cela maintenant, avant que je ne brille !”

» J’écoutai...

» Le silence avait aussi pour moi un langage : “Fais cela maintenant, tout le monde dort.”

» J’attendis jusqu’à ce que l’horloge de l’église sonnât l’heure.

» Au premier coup... sans toucher la serrure de sa porte, sans mettre le pied dans *sa* chambre... je posai le torchon mouillé sur son visage...

» Avant que le dernier coup eût retenti... il avait cessé de se débattre...

» Quand le bourdonnement de la cloche au milieu du silence du matin se fut éteint... il était immobile et mort...

XI

» Le reste de cette histoire se compte dans mon esprit par quatre jours :

» Mercredi – jeudi – vendredi – samedi.

» Après cela, tout s’efface, et la nouvelle année arrive avec une physionomie nouvelle.

» C’est le commencement d’une nouvelle vie.

» Parlons d’abord de l’ancienne.

» Qu'est-ce que je ressentis dans l'horrible tranquillité du matin, quand j'eus fait *cela ?*

» Je ne puis me le rappeler, et je ne pourrais le dire si je le savais.

» Je puis écrire l'histoire des quatre jours et c'est tout.

» MERCREDI

» Je donnai l'alarme vers midi.

» Pendant les heures précédentes, j'avais mis tout en ordre de manière à ce que rien ne pût être vu.

» Je n'eus qu'à appeler au secours.

» Les voisins arrivèrent, puis la police ; ils frappèrent vainement à la porte ; alors ils l'enfoncèrent et le trouvèrent mort dans son lit.

» L'ombre d'un soupçon ne vint à l'esprit de personne.

» Il n'y avait pas à craindre que la justice humaine me découvrît.

» Ma seule crainte était la crainte d'un Dieu vengeur.

» J'eus un court moment de sommeil cette nuit, pendant lequel je refis en rêve ce que j'avais fait en réalité.

» Pendant un temps, mon esprit fut poursuivi par l'idée de tout avouer à la police et de me constituer prisonnière.

» Si je n'avais pas appartenu à une famille respectable, je l'aurais fait.

» Mais depuis une longue succession de générations, il n'y avait pas une tache sur notre nom.

» C’eût été donner la mort à mon père et déshonorer tous les miens, que d’avouer ce que j’avais fait et de porter ma tête sur l’échafaud.

» Je priai Dieu de me guider, et vers le matin j’eus une révélation.

» Je reçus l’ordre, dans une vision, d’ouvrir la Bible et de jurer sur le saint livre de séparer, à partir de ce jour, ma personne criminelle de mes semblables innocents, de vivre au milieu d’eux d’une vie isolée et silencieuse, de ne faire usage de la parole que pour la prière seulement, dans la solitude de ma chambre et quand nul ne pouvait m’entendre.

» Seule, le matin, j’eus cette vision et je fis ce serment.

» Nulle oreille humaine ne m’a entendue parler depuis.

» Nulle oreille humaine ne m’entendra, jusqu’à ma mort.

» JEUDI

» Les voisins vinrent me parler comme d’habitude ; ils me trouvèrent muette.

» Ce qui m’était arrivé dans le temps passé, quand ma tête avait été blessée et quand la faculté de la parole avait été affectée en moi, rendit mon mutisme plus probable.

» On me reconduisit à l’hôpital.

» Les médecins furent divisés d’opinion.

» Les uns dirent que le choc récent que je venais de recevoir pouvait avoir produit le mal.

» D’autres dirent : “Elle a recouvré la parole après l’accident il n’y a pas eu de nouvelles lésions cette fois ; cette femme feint le mutisme pour quelque raison à elle.” Je les laissai discuter tant qu’ils voulurent.

» Toutes les paroles humaines n'étaient plus rien pour moi.

» Je m'étais séparée de mes semblables.

» J'avais commencé ma vie isolée et silencieuse.

» La pensée du châtiment suspendu sur ma tête ne me sortait pas de l'esprit ; mais le jugement d'une Providence vengeresse, voilà ce que j'attendais.

» VENDREDI

» On fit l'enquête.

» Il était connu depuis de longues années comme un incorrigible ivrogne.

» On l'avait vu revenir tous les soirs à la maison en état d'ivresse.

» Il avait été trouvé enfermé à clef dans sa chambre et les verrous des volets également tirés.

» Il n'y avait pas eu de feu dans son grenier.

» Rien n'y était dérangé.

» Aucune possibilité humaine d'y pénétrer.

» Le médecin déclara qu'il était mort d'une congestion aux poumons, et le jury prononça son verdict en conséquence.

XII

» SAMEDI

» Jour marqué pour toujours sur mon calendrier, comme celui où la justice céleste descendit sur moi.

» Vers 3 heures de l'après-midi, au grand jour, sous un ciel sans nuage, au milieu d'une centaine d'innocentes créatures humaines, moi, Hester Dethridge, je vis, pour la première fois, l'apparition qui est destinée à me poursuivre tout le reste de ma vie.

» J'avais passé une nuit terrible.

» Je sentais ce que j'avais senti le soir où j'étais allée au théâtre.

» Je sortis pour essayer les effets du grand air, du soleil, et de la fraîche verdure des arbres et du gazon.

» L'endroit le plus proche où je pouvais trouver tout cela, était Regent's Park.

» Je m'avançai dans l'une des tranquilles allées du parc qui sont interdites aux chevaux et aux voitures, et où les vieillards peuvent se réchauffer au soleil et les enfants se livrer à leurs jeux.

» Je m'assis pour me reposer sur un banc.

» Parmi des enfants se trouvait un beau petit garçon qui s'amusait avec un nouveau jouet, un cheval attelé à une charrette.

» Pendant que je le regardais occupé à enlever des bandes de gazon et à les charger dans sa charrette, un frisson glacé courut par tout mon corps.

» Quelque chose devait être caché près de moi, qui allait sortir de sa cachette.

» Il y avait un gros arbre ; il était là, derrière cet arbre.

» Le fantôme sortit de sa cachette, environné d'ombre, au milieu du plus brillant soleil.

» Ce ne fut d'abord que la forme vague d'une femme.

» Bientôt elle devint plus distincte, et s'éclaira d'une lumière intérieure, elle devint plus brillante.

» J'avais devant moi la vision de *moi-même.*

» C'étaient mes traits répétés, comme si j'avais été debout devant une glace.

» C'était le double de moi-même, regardant avec mes yeux.

» Je vis ce fantôme s'avancer sur la pelouse, se pencher sur ce beau petit garçon.

» Je le vis se relever et écouter, comme je m'étais relevée et comme j'avais écouté à l'aube du jour, quand j'attendais que l'horloge sonnât l'heure.

» Quand l'heure sonna, le fantôme me montra le petit garçon avec ma main, et il me dit avec ma voix :

» – Tue-le !...

» Un temps se passa.

» Je ne saurais dire si ce fut une minute ou une heure.

» Le ciel et la terre disparurent devant moi.

» Je ne vis plus que le double de moi-même ; me montrant toujours du doigt.

» Je ne sentis rien que le désir de tuer l'enfant.

» Puis le ciel et la terre reparurent à ma vue.

» Je vis des gens qui m'environnaient, me regardant avec surprise et se demandant si j'étais en possession de ma raison.

» De force, je me dressai sur mes pieds... de force, je détournai mon regard de l'enfant... de force, je m'arrachai à la vue de l'apparition et je me retrouvai dans les rues.

» Je ne puis décrire la fureur de la tentation.

» Je me disais que c'est comme si je m'arrachais la vie que de m'arracher à l'envie de tuer cet enfant.

» Ce qui s'est produit à cette occasion s'est toujours reproduit depuis.

» Pas d'autre remède que dans cet effort plein de torture... pas de soulagement à l'agonie que je ressens que dans la solitude et dans la prière.

» La prévision d'un châtiment prochain m'avait poursuivie, et ce châtiment était venu.

» J'avais attendu le jugement de la Providence vengeresse, et l'arrêt avait été prononcé.

Je pouvais dire maintenant avec le pieux David :

» *Ta colère terrible est sur moi. Je succombe aux terreurs que tu m'inspires.* »

Arrivé à cet endroit du récit, Geoffrey releva la tête pour la première fois.

Un bruit au dehors de la chambre l'avait dérangé.

Ce bruit venait-il du corridor ?

Il écouta...

Il y eut un intervalle de silence.

Il ramena son regard sur le manuscrit, tournant les feuillets l'un après l'autre pour voir ce qu'il lui restait à lire.

Après avoir relaté les circonstances dans lesquelles elle avait recommencé son service domestique, Hester n'avait plus repris son récit.

Les feuilles qui restaient étaient remplies par une sorte de journal.

Les courtes mentions inscrites se rapportaient toutes aux différentes occasions où Hester Dethridge avait revu la terrible apparition d'elle-même, lui désignant tantôt une personne, tantôt une autre, et où chaque fois elle avait résisté à la frénésie homicide naissant des hideuses créations de son cerveau détraqué.

Dans l'effort que lui coûtait cette résistance gisait le secret de son opiniâtre détermination à insister pour être affranchie à certains moments de tout travail et à imposer cette condition à tous les maîtres qui l'employaient, d'avoir une chambre à elle pour y reposer la nuit.

Après avoir compté les pages qui restaient, Geoffrey revint à l'endroit où il s'était interrompu afin de continuer sa lecture jusqu'à la fin.

Comme ses yeux se portaient vers la première ligne, le bruit dans le corridor, qui avait cessé pendant un moment, vint de nouveau le déranger.

Cette fois, il n'y avait pas de doute à avoir sur la nature de ce bruit... il entendit des pas précipités... il entendit le cri affreux que poussa Hester Dethridge, qui s'était éveillée sur sa

chaise dans le parloir, et venait de découvrir que la confession n'était plus dans ses mains.

Il mit le manuscrit dans la poche intérieure de son habit.

Cette fois, sa lecture avait été de quelque utilité pour lui.

Il n'avait pas besoin d'aller plus loin, il n'avait plus besoin de revenir au *Calendrier de Newgate.*

Le problème était résolu.

Lorsqu'il se leva, son morne visage s'éclaira lentement d'un terrible sourire.

Tant que la confession de la femme était dans sa poche, cette femme elle-même était en sa puissance.

« Si elle veut que je la lui rende, se dit-il, il faudra qu'elle en passe par mes conditions. »

Cette résolution prise, il ouvrit la porte et se trouva face à face avec Hester Dethridge dans le corridor.

60

LES SIGNES DE LA FIN

La servante apparut le lendemain matin dans la chambre d'Anne, apportant le déjeuner sur un plateau ; elle ferma la porte d'un grand air de mystère et annonça que d'étranges choses se passaient dans la maison.

– Qu'avez-vous entendu cette nuit, madame, demandât-elle, en bas du corridor ?

– J'ai cru entendre un murmure de voix, répondit Anne.

Débarrassé de la confusion qui s'y rencontrait, le récit de la fille était assez menaçant.

Elle avait été surprise par l'apparition soudaine de sa maîtresse dans le couloir. Hester regardait autour d'elle d'un air égaré, comme une femme qui a perdu la raison. Presque au même moment, Monsieur avait ouvert la porte du salon. Il avait pris Mrs Dethridge par le bras, l'avait entraînée dans la chambre, et avait refermé la porte. Tous deux étaient restés enfermés ensemble pendant une demi-heure, puis Mrs Dethridge était sortie, pâle comme la mort, remontant l'escalier en proie à la plus grande terreur. Un peu plus tard, la servante étant au lit, mais non endormie, elle avait vu de la lumière sous sa porte, dans l'étroit passage qui séparait la chambre à coucher d'Anne de celle d'Hester et par lequel celle-ci gagnait sa petite chambre. Elle était descendue de son lit, elle avait regardé par le trou de la serrure et avait vu... son maître et Mrs Dethridge, ensemble dans le passage, occupés à examiner le mur. Mrs Dethridge se-

couait la tête et lui disait à voix basse, la main posée sur le mur : « Cela ne peut se faire ici. » Mrs Dethridge avait encore secoué la tête. Il avait réfléchi un moment et murmuré : « L'autre chambre conviendrait, n'est-ce pas ? » Et Mrs Dethridge avait approuvé d'un signe ; puis ils s'étaient séparés.

Telle était l'histoire de la nuit.

De bonne heure, dans la matinée, de plus étranges choses encore étaient arrivées. Le maître était sorti tenant à la main un grand paquet cacheté, couvert d'un grand nombre de timbres ; il portait lui-même sa lettre à la poste, au lieu de l'envoyer comme d'habitude par la servante. Quand il fut revenu, Mrs Dethridge était sortie à son tour. Peu après, un ouvrier avait apporté une botte de lattes, du ciment et du plâtre de Paris qu'il avait déposés avec soin, dans un coin de la buanderie. Enfin, et chose plus remarquable encore dans la série des événements de cette matinée, la servante avait reçu la permission de partir, le jour même, pour aller voir ses parents en province ; cependant, lorsqu'elle était entrée au service de Mrs Dethridge, on lui avait dit qu'elle ne pouvait espérer obtenir un congé avant les fêtes de Noël.

Le sens de tout cela n'était pas aisé à découvrir.

Il s'agissait peut-être des réparations ou des travaux à exécuter dans la maison.

Mais en quoi ces travaux pouvaient-ils concerner Geoffrey, qui avait alors reçu congé, et pourquoi Hester Dethridge avait-elle manifesté une si violente agitation ?

Anne renvoya la servante avec une petite gratification et quelques bonnes paroles.

Dans d'autres circonstances, les faits incompréhensibles qui se passaient dans la maison l'auraient sérieusement inquiétée ; mais son esprit avait alors de plus pressants motifs d'alarme.

La seconde lettre de Blanche, qui lui avait été remise la veille au soir par Hester Dethridge, l'informait que sir Patrick persistait dans sa résolution et qu'il fallait s'attendre, quoi qu'il pût arriver, à les voir se présenter au cottage.

Anne ouvrit la lettre, la relut une seconde fois.

Les passages qui se rapportaient à sir Patrick étaient ainsi conçus :

« Vous ne pouvez, ma chérie, avoir l'idée de l'intérêt que vous avez inspiré à mon oncle. Quoi qu'il n'ait pas à se reprocher d'être la cause malheureuse de votre sacrifice, il est aussi tourmenté et aussi inquiet à votre sujet que je le suis moi-même. Nous ne parlons que de vous. Il me disait hier soir que votre égale n'existe pas au monde. Et cela vient d'un homme qui a l'œil bien vif pour découvrir les défauts des femmes et la langue bien acérée quand il parle d'elles ! Je me suis engagée à garder le secret, mais je dois encore vous dire autre chose, entre nous. L'avis qu'il a reçu de lord Holchester et qui lui apprend que votre mari se refuse à une séparation met mon oncle presque hors de lui. S'il ne survient point de changement favorable dans votre existence, d'ici à quelques jours, sir Patrick trouvera quelque moyen à lui, légal ou non, pour vous arracher à la terrible position dans laquelle vous êtes placée, et Arnold, avec ma pleine approbation, fera tout pour l'y aider. Nous avons cru comprendre que vous êtes gardée prisonnière. Sir Patrick s'est déjà assuré un poste d'observation près de vous. Lui et Arnold ont fait hier au soir une ronde autour du cottage et examiné la porte du jardin sur le derrière de la maison, assistés par un serrurier. Vous en apprendrez sans doute plus long de sir Patrick lui-même. Je vous en prie, ayez l'air de ne rien savoir, quand vous le verrez. Je ne suis pas dans sa confidence, mais dans celle d'Arnold, ce qui est la même chose. Vous nous verrez demain. J'entends parler de mon oncle et de moi, en dépit de la brute qui vous retient sous clef. Arnold ne nous accompagnera pas ; il ne répondrait pas, il l'avoue lui-même, de contenir son

indignation. Courage, chère amie ! Il y a deux personnes au monde pour lesquelles vous êtes on ne peut plus précieuse et qui ne veulent pas que vous soyez sacrifiée. Je suis l'une de ces personnes, et, pour l'amour du ciel, gardez-moi le secret ! Sir Patrick est l'autre. »

Absorbée dans cette lettre et dans le conflit de sentiments opposés qu'elle éveillait dans son cœur, les couleurs lui montant au visage quand ses pensées se portaient sur elle-même, et s'effaçant quand elle se rappelait la visite attendue, Anne fut rappelée au sentiment de la réalité présente par la réapparition de la servante chargée d'un message. Mr Speedwell était dans la maison, et il attendait en bas avec le désir de la voir.

Anne trouva le médecin seul dans le salon. Il s'excusa de la déranger à une heure aussi matinale.

– Il m'a été impossible de venir à Fulham hier, dit-il, et il ne m'était possible de satisfaire au désir de lord Holchester qu'en me rendant ici avant l'heure où je reçois mes malades chez moi. J'ai vu Mr Delamayn, et je lui ai demandé la permission de vous dire un mot au sujet de sa santé.

Anne regarda par la fenêtre et vit Geoffrey fumant sa pipe, non comme d'habitude dans le jardin sur le derrière de la maison, mais devant le cottage, de façon à avoir l'œil fixé sur la porte extérieure.

– Est-il malade ? demanda-t-elle.

– Il est sérieusement malade, répondit Mr Speedwell. Sans cela je ne vous aurais pas dérangée. C'est un devoir de ma profession de vous avertir, comme sa femme, qu'il est en danger. Il peut, à tout moment, être frappé d'une attaque d'apoplexie. La seule chance pour lui, et elle est bien faible, je suis forcé de le dire, est de changer son genre de vie sans perdre de temps.

– Sous un certain rapport, il sera obligé de la changer, dit Anne. Il a reçu de la propriétaire avis d'avoir à quitter cette maison.

Mr Speedwell parut surpris.

– Vous apprendrez probablement que le congé a été retiré, dit-il. Mr Delamayn m'a positivement déclaré, quand je lui parlais d'un changement d'air, qu'il était résolu, pour des raisons à lui, à rester ici.

Autre chose incompréhensible à ajouter à la série d'événements incompréhensibles qui se passaient dans la maison ! Hester Dethridge, de toutes les femmes la plus immuable dans ses résolutions, avait changé d'idée.

– Passons, dit le médecin. Il y a deux mesures préventives que je me sens obligé de vous suggérer. Mr Delamayn est évidemment, quoiqu'il se refuse à le reconnaître, en proie à une anxiété mentale. Il faut, pour qu'il ait chance de vivre, que son esprit en soit exempt. Est-il en votre pouvoir de l'en délivrer ?

– Il n'est même pas en mon pouvoir, Mr Speedwell, de vous dire quelle est cette anxiété.

Le médecin inclina la tête et continua.

– Le second avis que j'ai à vous donner, dit-il, est de l'empêcher de boire des spiritueux. Il reconnaît avoir fait des excès de cette nature, l'avant-dernière soirée. Dans son état de santé, la boisson, c'est littéralement la mort. S'il revient à la bouteille d'eau-de-vie, pardonnez-moi de vous le dire tout net, c'est une matière trop sérieuse pour être traitée légèrement, s'il revient à la bouteille d'eau-de-vie, dans mon opinion, il n'y a pas à lui garantir cinq minutes d'existence. Pouvez-vous l'empêcher de boire ?

Anne répondit tristement, mais avec franchise :

– Je n'ai pas d'influence sur lui… Les termes dans lesquels nous vivons ici…

Mr Speedwell l'arrêta.

– Je comprends, dit-il. Je verrai son frère en retournant chez moi.

Il regarda Anne, un moment.

– Vous n'êtes pas bien vous-même, reprit-il. Puis-je quelque chose pour votre service ?

– Tant que je vivrai de ma vie présente, Mr Speedwell, toute votre science elle-même ne pourrait rien pour moi.

Le docteur prit congé d'elle.

Anne remonta vivement l'escalier, avant que Geoffrey eût pu rentrer au cottage.

Voir l'homme auquel elle devait sa vie perdue… rencontrer le regard de haine que ses yeux lui lançaient furtivement, au moment où un arrêt de mort venait d'être prononcé sur lui…, c'était une épreuve devant laquelle les nobles instincts de sa nature reculaient avec horreur.

Heure par heure, la matinée se passa, et il ne tenta pas de se mettre en communication avec elle.

Hester Dethridge ne se montra point.

La servante monta pour lui dire adieu et partit pour profiter de son congé.

Peu de temps après Anne entendit du bruit de l'autre côté du corridor.

C'étaient des coups de marteau, puis le bruit d'un meuble lourd qu'on changeait de place.

Les réparations mystérieuses étaient apparemment commencées dans la chambre libre.

Anne alla vers la fenêtre.

L'heure approchait où l'on pouvait espérer que sir Patrick et Blanche feraient une tentative pour la voir.

Pour la troisième fois elle relut la lettre.

Cette lecture lui suggéra cette fois une idée nouvelle.

Les mesures prises en secret par sir Patrick n'indiqueraient-elles pas l'alarme aussi bien que la sympathie ?

Ne la croyait-il pas dans une position où la loi était impuissante à la protéger ?

Cela ne semblait que trop possible.

À supposer qu'elle fût libre de consulter un magistrat et de lui avouer, si des paroles pouvaient les exprimer, les vagues pressentiments de danger qui assiégeaient son esprit, quelle preuve pourrait-elle donner pour convaincre un étranger ?

Les preuves étaient toutes en faveur de son mari.

Des témoins pourraient attester les paroles conciliatrices qu'il avait dites en leur présence.

Le témoignage de sa mère et de son frère montrerait qu'il avait préféré sacrifier ses intérêts pécuniaires plutôt que de consentir à se séparer d'elle.

Elle ne pourrait présenter qui que ce soit, ayant la plus légère excuse pour intervenir entre un mari et sa femme.

Sir Patrick ne comprenait-il pas cela ?

Et ce que lui disait Blanche sur la tentative qu'il méditait avec Arnold lui montrait bien qu'en désespoir de cause ils voulaient se substituer à la loi.

Plus elle y pensait et plus cela lui semblait probable.

Elle était encore plongée dans cet ordre de pensées quand la sonnette extérieure vint à retentir.

Le bruit dans la chambre libre s'arrêta soudain.

Anne regarda au dehors.

Elle vit une voiture.

Sir Patrick et Blanche arrivaient.

Après un certain temps, Hester Dethridge apparut dans le jardin et alla au guichet de la porte.

Anne entendit la voix claire et résolue de sir Patrick.

– Soyez assez bonne pour donner ma carte à Mr Delamayn. Dites-lui que je lui apporte un message de Holchester House et que je ne puis m'en acquitter que dans une entrevue personnelle avec lui.

Hester Dethridge retourna au cottage.

Un long intervalle s'écoula ; puis Geoffrey lui-même parut dans le jardin, la clef à la main.

Le cœur d'Anne battit violemment dans sa poitrine, quand elle le vit ouvrir la porte ; elle se demanda ce qui allait arriver.

À son inexprimable étonnement, Geoffrey introduisit sir Patrick sans la moindre hésitation et, bien plus, il invita Blanche elle-même à descendre de voiture et à entrer.

– Que ce qui est passé est passé, l'entendit-elle dire à sir Patrick. Je ne demande qu'à agir comme il convient. S'il est

convenable que des visiteurs se présentent aussitôt après la mort de mon père, entrez et soyez les bienvenus. J'ai cru d'abord que c'était mal. Je suis peu versé dans ces sortes de choses et je m'en rapporte à vous.

– Vous devez recevoir un visiteur qui vous apporte un message de votre mère et de votre frère, répondit le baronnet gravement.

– Et il ne doit pas être moins bien accueilli, ajouta Blanche, quand il est accompagné de la plus ancienne et de la meilleure amie de votre femme.

Geoffrey promena son regard de l'un à l'autre, avec la plus passive soumission.

– Je ne suis pas très versé dans ces sortes de choses, répéta-t-il. Je l'ai déjà dit je m'en rapporte à vous.

Ils étaient arrivés alors sous la fenêtre d'Anne.

Elle se montra.

Sir Patrick ôta son chapeau.

Blanche lui envoya un baiser du bout de ses doigts avec un cri de joie et essaya d'entrer dans le cottage.

Mais Geoffrey l'arrêta et cria à sa femme de descendre.

– Non, non ! dit Blanche. Laissez-moi monter à sa chambre.

Elle essaya une seconde fois de prendre l'escalier.

Pour la seconde fois, Geoffrey l'arrêta.

– Ne vous dérangez pas, dit-il, elle descend.

Anne les rejoignit dans le jardin, sur le devant de la maison.

Blanche se précipita dans ses bras et la dévora de baisers. Sir Patrick lui prit la main en silence.

Pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, ce beau vieillard si résolu, si plein de confiance en lui-même, semblait hésiter et ne savoir que dire et que faire.

Ses yeux fixés sur elle avec une muette sympathie semblaient lui dire clairement :

« En présence de votre mari, je n'ose pas me risquer à parler. »

Geoffrey rompit le silence.

– Voulez-vous entrer au salon ? demanda-t-il en regardant avec attention sa femme et Blanche.

La voix de Geoffrey parut réveiller sir Patrick.

Il releva la tête et redevint lui-même.

– Pourquoi nous renfermer par ce beau temps ? Si nous faisions un tour dans le jardin ?

Blanche serra la main d'Anne d'une façon significative.

La proposition était évidemment faite à dessein.

Ils tournèrent donc le coin du cottage et gagnèrent le grand jardin sur le derrière de la maison.

Les deux dames marchaient ensemble en se donnant le bras.

Sir Patrick et Geoffrey les suivaient.

Peu à peu Blanche hâta le pas.

– J'ai mes instructions, murmura-t-elle à Anne. Gagnons du terrain de manière à ne pas être entendues.

C'était plus facile à dire qu'à faire : Geoffrey se maintenait tout près d'elles.

– Prenez ma pauvre jambe boiteuse en considération, Mr Delamayn, dit sir Patrick. Pas tout à fait si vite !

Sir Patrick joua ce jeu avec un heureux à-propos.

Quand Anne eut ralenti son pas, il s'adressa à Geoffrey, en s'arrêtant à dessein au milieu de l'allée.

– Laissez-moi, fit-il, m'acquitter du message dont on m'a chargé à Holchester House.

Les deux dames continuaient à marcher lentement.

Geoffrey était placé dans l'alternative de rester avec sir Patrick et de les laisser s'en aller seules, ou de les suivre en plantant là sir Patrick.

Résolument il suivit les dames.

Le baronnet le rappela.

– Je vous ai dit que je désirais vous parler, lui dit-il aigrement.

Forcé dans ses retranchements, Geoffrey ne dissimula plus sa résolution de ne pas laisser à Blanche l'occasion d'une conversation particulière avec Anne.

Il l'appela et lui enjoignit de s'arrêter.

– Je n'ai pas de secrets pour ma femme, dit-il, et j'ai le droit d'attendre que ma femme n'ait pas de secrets pour moi. Dites ce que vous avez à me dire. Elle peut l'entendre.

Les yeux de sir Patrick brillèrent d'indignation.

Le baronnet se contint et regarda quelques instants sa nièce d'un air significatif avant de parler à Geoffrey.

– Comme il vous plaira, répliqua-t-il. Votre frère m'a chargé de vous dire que les devoirs de la nouvelle position dans laquelle il est placé occupent tout son temps et l'empêcheront, pendant quelques jours, de revenir à Fulham, comme il se l'était proposé. Lady Holchester, entendant dire que je vous verrais probablement, m'a chargé d'un autre message. Elle n'est pas assez bien pour sortir, et elle désire vous voir demain à Holchester House, accompagné, selon son désir formel, de Mrs Delamayn.

Tandis qu'il s'acquittait de ces deux messages, la voix du baronnet s'était élevée à un diapason plus haut que d'habitude.

Blanche, avertie par un coup d'œil de se conformer aux instructions qu'il lui avait données, baissa la voix et dit à Anne :

– Il ne consentira pas à une séparation, tant qu'il vous tiendra ici. Sans doute il essaie d'obtenir de meilleures conditions. Quittez-le et il se soumettra. Mettez une lumière à votre fenêtre si vous pouvez descendre au jardin cette nuit. Si cela ne vous est pas possible, choisissez une autre nuit. Allez à la porte de sortie, sur le derrière du jardin. Sir Patrick et Arnold se chargent du reste.

Elle glissa ces paroles dans l'oreille de son amie, en agitant son ombrelle de côté et d'autre, de l'air d'une femme qui débite les choses les plus indifférentes...

Tout cela avec cette dextérité que les femmes manquent rarement de faire voir quand elles sont appelées à mettre en pratique quelque ruse où leurs intérêts sont engagés.

Quelque habilement que le tour eût été joué, la méfiance de Geoffrey s'en éveilla ; mais Blanche était arrivée à sa dernière phrase, avant qu'il eût pu détourner son attention de ce que disait l'oncle, pour écouter ce que disait la nièce.

Un homme plus vif en eût entendu davantage ; Geoffrey ne saisit distinctement que la première moitié de la dernière phrase où il était question de sir Patrick et d'Arnold.

– Que dites-vous, demanda-t-il, au sujet de sir Patrick et d'Arnold ?

– Rien d'intéressant pour vous, répondit vivement Blanche. Je le répéterai si cela vous est agréable. Je parlais à Anne de ma belle-mère, lady Lundie. Après ce qui est arrivé ce fameux jour à Portland House, elle a prié sir Patrick et Arnold de se considérer comme des étrangers pour elle. Voilà tout.

– Ha !... dit Geoffrey en la regardant bien en face.

– Demandez à mon oncle si vous ne croyez pas que je vous ai transmis fidèlement ses paroles. Elle nous a notifié notre congé avec ses plus belles manières et dans les termes que je vous ai fait connaître. N'est-il pas vrai, sir Patrick ?

C'était parfaitement vrai.

La présence d'esprit de Blanche lui avait suggéré, au sujet de sir Patrick et d'Arnold, quelque chose qui était réellement arrivé.

Réduit au silence d'un côté, en dépit de lui-même, Geoffrey se voyait pressé, de l'autre, de répondre au message de sa mère.

– Je dois emporter votre réponse à lady Holchester, dit sir Patrick, que lui dirai-je ?

Geoffrey le regarda fixement sans rien dire.

Sir Patrick se répéta, en appuyant sur ce qui concernait Anne.

Cette affectation irrita Geoffrey.

– Vous et ma mère avez combiné ce message entre vous pour m'éprouver, s'écria-t-il. Peste soit de ces menées souterraines, voilà ce que je dis !

– J'attends votre réponse, insista sir Patrick, ayant l'air de n'avoir pas entendu ces insolentes paroles.

Geoffrey regarda Anne et recouvra à l'instant son sang-froid.

– Par amour pour ma mère, dit-il, j'irai la voir demain, et je lui mènerai ma femme avec le plus grand plaisir… entendez-vous cela… avec le plus grand plaisir.

Il s'arrêta pour observer l'effet de sa réponse.

Sir Patrick attendit imperturbablement qu'il continuât, s'il avait encore quelque chose à dire.

– Je regrette de m'être laissé emporter, tout à l'heure. Je suis fort mal traité et ma méfiance n'est pas sans cause. Je vous prie de témoigner, continua-t-il en élevant la voix, pendant que ses yeux allaient avec inquiétude de sir Patrick à Anne, que je traite ma femme avec les égards qui lui sont dus. Son amie vient la voir, et elle est libre de recevoir son amie. Ma mère aussi désire la voir, et je promets de la lui conduire, à 2 heures demain. En quoi suis-je à blâmer ? Vous me regardez et vous ne dites rien. En quoi suis-je à blâmer ?

– Pour un homme que sa conscience justifie, Mr Delamayn, l'opinion des autres est de peu d'importance. Le but de ma visite ici est rempli.

Comme il se retournait pour dire adieu à Anne, l'inquiétude qu'il éprouvait en la quittant se manifesta.

Les couleurs disparurent de son visage, sa main trembla quand il serra tendrement la main de la jeune femme.

– Je vous verrai demain à Holchester House, lui dit-il, tout en offrant son bras à Blanche.

Il prit congé de Geoffrey sans le regarder, sans voir la main que celui-ci lui présentait.

Une minute après, le baronnet et Blanche étaient partis.

Anne attendit au rez-de-chaussée du cottage pendant que Geoffrey fermait la porte à clef.

Elle n'avait plus le désir de paraître l'éviter, après la réponse qu'il avait faite au message de sa mère.

Il revint lentement jusqu'au milieu du jardin qui s'étendait devant la maison ; il regarda vers le corridor d'entrée au milieu duquel se tenait Anne, passa devant la porte et tourna l'angle du cottage pour gagner le jardin sur le derrière.

La conséquence de tout cela n'était pas difficile à tirer pour elle ; c'était Geoffrey qui l'évitait.

Avait-il menti à sir Patrick ?

Quand le lendemain serait venu, trouverait-il des raisons pour refuser de la conduire à Holchester House ?

Elle monta chez elle.

Au même moment, Hester Dethridge ouvrit la porte de sa chambre pour sortir.

À la vue d'Anne, elle la referma.

Cette fois encore il n'y avait pas à s'y tromper.

Hester Dethridge aussi avait des raisons pour éviter Anne.

Qu'est-ce que tout cela voulait dire ?

Que pouvait-il y avoir de commun entre Hester et Geoffrey ?

Pas moyen d'approfondir cette question.

Les pensées d'Anne revinrent à la communication qui lui avait été faite secrètement par Blanche :

Il n’est pas dans la nature de la femme de rester insensible à un dévouement comme celui dont témoignait la conduite de sir Patrick.

Quelque terrible que fût devenue sa position, au milieu de ces incertitudes toujours croissantes, de ces inquiétudes sans fin, toute son angoisse céda, un moment, aux sentiments d’orgueil et de reconnaissance qui réchauffaient son cœur, quand elle pensa aux sacrifices qu’on faisait pour elle, aux périls auxquels on s’exposait pour la servir.

Abréger cette période d’incertitude lui semblait un devoir envers sir Patrick comme envers elle-même.

Pourquoi, dans sa situation, attendre ce qu’amènerait le jour suivant, si l’occasion favorable s’offrait ?

Elle résolut de placer le signal à sa fenêtre cette nuit même.

Vers le soir, elle entendit de nouveau des bruits qui indiquaient des réparations s’exécutant dans la maison.

Cette fois ils étaient plus faibles et partaient, à ce qu’elle se figura, non pas de la chambre libre, comme le matin, mais de la chambre contiguë occupée par Geoffrey.

Le dîner fut servi plus tard que de coutume.

Hester Dethridge ne parut avec son plateau qu’à la brune.

Anne lui parla et ne reçut qu’une réponse par signes.

Résolue à voir en face le visage de cette femme, elle lui adressa une question qui exigeait une réponse écrite sur l’ardoise, en disant à Hester de demeurer un moment pendant qu’elle allait à la cheminée pour allumer sa bougie.

Quand elle revint, la lumière à la main, Hester était partie.

La nuit vint.

Elle sonna pour qu'on remportât le plateau.

Un pas étranger de l'autre côté de sa porte la fit tressaillir ; elle demanda :

– Qui est là ?

La voix du jeune garçon que Geoffrey employait à faire ses commissions lui répondit.

– Qu'avez-vous à faire ici ? dit-elle à travers la porte.

– Mr Delamayn m'envoie, madame ; il désire vous parler à l'instant.

Anne trouva Geoffrey dans la salle à manger.

Le motif qui lui faisait éprouver le désir de parler à la jeune femme était assez futile en apparence.

Il lui demanda comment elle désirait se rendre à Holchester House le lendemain. En chemin de fer, ou en voiture ?

– Si vous préférez le dernier moyen, dit-il, l'enfant est venu prendre mon ordre et il dira au loueur d'envoyer une voiture.

– Le chemin de fer me suffira parfaitement, répondit Anne.

Au lieu d'accepter sa réponse et d'abandonner ce sujet, il l'invita à réfléchir.

Il y avait dans ses yeux une expression d'embarras, quand il lui demanda de ne pas se préoccuper de l'économie et de ne pas songer à la dépense, quand il s'agissait de ses aises.

Il paraissait avoir quelque raison pour empêcher qu'elle ne quittât la salle à manger.

– Asseyez-vous une minute, et songez-y bien, avant de vous décider, dit-il.

L'ayant ainsi forcée à prendre un siège, il mit sa tête hors la porte et dit au jeune garçon de monter et de voir s'il n'avait pas laissé sa pipe dans la chambre.

– Je désire que vous fassiez le voyage confortablement, comme il convient à une lady, répéta-t-il d'un air de contrainte plus marqué encore.

Avant qu'Anne eût pu répondre, la voix de l'enfant leur arriva de l'étage supérieur, criant :

– Au feu !... au feu !...

Geoffrey monta précipitamment l'escalier ; Anne le suivit.

Le jeune garçon les rencontra au haut des marches et montra du doigt la porte ouverte de la chambre d'Anne.

Elle était absolument sûre d'avoir laissé sa chandelle allumée, à une certaine distance des rideaux de son lit.

Pourtant ces rideaux étaient en flammes.

Il y avait un réservoir d'eau au cottage, à l'étage.

Les pots et les brocs des chambres à coucher qui étaient ordinairement à leurs places de meilleure heure étaient au réservoir.

Un seau vide était près d'eux.

Après avoir donné au jeune garçon l'ordre de lui apporter de l'eau à tout prix, Geoffrey arracha les rideaux en flammes et les amoncela sur le lit et sur le sofa qui était tout proche.

Se servant alternativement du seau et du broc à mesure que l'enfant les lui apportait, il satura d'eau le lit et le sofa.

Tout fut fini en une minute.

Le cottage était sauvé ; mais la literie était perdue, et la chambre devenait inhabitable pour la nuit tout au moins, et probablement pour plusieurs jours.

Geoffrey reposa le seau vide, et se tournant vers Anne, il montra le couloir.

– Vous n'éprouverez pas une grande gêne de cet accident, dit-il ; vous n'aurez qu'à vous établir dans la chambre libre.

Avec l'assistance de l'enfant, il transporta les malles d'Anne, ainsi qu'une commode qui n'avait souffert aucun dommage.

Cela fait, il lui recommanda d'être plus prudente et de prendre garde à la bougie, à l'avenir.

Il descendit sans attendre sa réponse.

L'enfant l'avait suivi et fut congédié pour la nuit.

Au milieu de la confusion produite par l'extinction du feu, la conduite d'Hester Dethridge attira l'attention d'Anne.

Elle était sortie de chez elle quand l'alarme avait été donnée ; elle avait regardé les rideaux en flammes et s'était reculée dans un coin, avec une impassibilité stupide.

Elle était restée là, en apparence indifférente à la destruction du logis.

Le feu éteint, elle était demeurée dans ce même coin, pendant qu'on transportait la commode, sans même regarder les traces que le feu avait laissées au plafond et la literie brûlée.

Seulement, elle ferma la porte, mit la clef dans sa poche et rentra dans sa chambre.

Jusqu'alors Anne n'avait pas partagé la conviction de tout le monde, qui considérait Hester comme ayant perdu l'esprit.

Après ce qu'elle venait de voir, elle se rangea pourtant à l'opinion générale.

Elle avait eu l'idée de poser certaines questions à Hester quand elles restèrent seules ensemble, sur les causes réelles du feu.

Après réflexion, elle se décida à ne rien dire, pour ce soir du moins.

Elle traversa le couloir et entra dans la chambre libre, la même qu'elle avait refusé d'occuper à son arrivée au cottage, et où elle était obligée de coucher cette nuit-là.

Elle fut immédiatement frappée par un changement dans la disposition du mobilier.

Le lit avait été changé de place : la tête appuyée, quand elle l'avait vu la dernière fois, contre le mur de côté du cottage, était placé maintenant contre le mur qui séparait cette chambre de celle de Geoffrey.

Cet arrangement avait été évidemment fait dans un but quelconque.

L'anneau fixé au plafond qui supportait le rideau avait été aussi changé de place et fixé conformément à cette nouvelle disposition.

Les chaises et la toilette primitivement adossées à la cloison étaient maintenant reportées à l'espace vacant, contre le mur du cottage.

Pour le reste, aucun autre changement n'était visible.

Dans la situation d'Anne, tout événement qui n'était pas immédiatement intelligible à première vue était un événement suspect.

Existait-il un motif à ce changement dans la position du lit ?

Un simple doute lui était venu d'abord ; il se changea en soupçon.

On avait dû s'arranger pour la forcer à coucher dans cette chambre.

La question que la servante avait entendu adresser à Hester par Geoffrey, le soir précédent, se rapportait-elle à des desseins cachés ?

Le feu, qui avait pris d'une façon si inexplicable, avait-il été mis exprès pour l'obliger à sortir de chez elle ?

Elle se laissa tomber sur le siège le plus proche, défaillante d'horreur.

Après un moment, elle reprit pourtant assez d'empire sur elle-même pour comprendre la nécessité d'éclaircir ses soupçons.

Il était possible que son imagination excitée lui créât des sujets d'alarme qui ne reposaient que sur de folles visions.

Elle sortit et alla frapper à la porte de la chambre d'Hester Dethridge.

– J'ai besoin de vous parler, dit-elle.

Hester sortit ; Anne désigna sa nouvelle chambre et ouvrit la marche ; Hester la suivit.

– Pourquoi avez-vous changé le lit de place ? demanda-t-elle. Pourquoi l'avez-vous fait passer de ce mur contre celui-ci.

Hester demeura impassible à cette question, comme elle l'était restée devant l'incendie.

Elle écrivit sa réponse.

Dans les autres occasions, Hester regardait bien en face les personnes auxquelles elle présentait son ardoise.

Pour la première fois elle la tendait à Anne, les yeux fixés sur le plancher.

Elle n'y avait écrit qu'une seule ligne, qui n'était pas une réponse directe :

« J'avais l'intention de faire ce changement depuis longtemps. »

– Je vous demande pourquoi vous l'avez fait ce soir !

Hester écrivit quatre mots cette fois sur son ardoise :

« Le mur est humide. »

Anne regarda le mur ; il n'y avait pas trace d'humidité sur le papier. Elle passa la main sur le papier et l'explora ; il était sec.

– Ce n'est pas là votre véritable raison, dit-elle.

Hester ne bougea pas.

– Il n'y a pas d'humidité.

Hester montra de nouveau avec persistance les derniers mots qu'elle avait tracé sur son ardoise, toujours sans relever la tête ; elle attendit un moment qu'Anne les eût relus et sortit de la chambre.

Il était parfaitement inutile de la rappeler.

Le premier mouvement d'Anne, quand elle se retrouva seule, fut de se renfermer.

Non seulement elle tourna la clef dans la serrure, mais elle tira les verrous en haut et en bas. Les gâches de cette serrure et des deux verrous étaient solidement fixées.

La trahison qui se tramait, quelle qu'elle pût être, n'avait point compté sur la faiblesse de cette porte.

Anne fit le tour de la chambre, examinant l'âtre, les volets des fenêtres, l'intérieur de l'armoire aux robes, le dessous du lit.

Rien ne se révéla qui put justifier les soupçons ou les craintes de la personne la plus timide.

Ces assurances quelque favorables qu'elles fussent, n'arrivèrent pas à la convaincre.

Le pressentiment de quelque trahison cachée l'oppressait plus fort à mesure que la nuit s'avançait.

Elle s'assit et essaya de découvrir un indice, en repassant dans son esprit les récents événements de la journée.

Ses efforts furent inutiles ; rien de défini, rien de tangible ; bien plus, ils amenèrent un nouveau doute.

Elle se demanda si les motifs allégués par sir Patrick pour venir à son secours, et que Blanche lui avait fait connaître, étaient bien ceux qui faisaient agir Geoffrey.

Croyaient-ils sérieusement que sa conduite n'avait pas pour mobile quelque chose de pire qu'un vil intérêt d'argent ?

Le baronnet n'avait-il réellement en vue, en tentant de la mettre hors de l'atteinte de son mari, que de forcer Geoffrey à consentir à la séparation, aux conditions proposées par Julius ?

Était-ce là le seul but qu'il poursuivait, ou était-il secrètement convaincu, connaissant la position d'Anne comme il la connaissait, qu'elle courait un danger personnel au cottage, et lui avait-il caché cette conviction dans la crainte d'augmenter les appréhensions qu'elle pouvait concevoir pour sa sécurité personnelle ?

Elle regarda de nouveau tout autour de cette chambre inconnue, au milieu du silence de la nuit ; elle sentit que cette dernière interprétation était la plus probable des deux.

Le bruit des portes et des fenêtres qu'on fermait monta jusqu'à elle du rez-de-chaussée.

Que fallait-il faire ?

Impossible de donner le signal convenu avec sir Patrick et Arnold.

La fenêtre à laquelle ils s'attendaient à voir de la lumière était celle de la chambre où le feu s'était déclaré.

Hester Dethridge l'avait fermée et en avait mis la clef dans sa poche.

Il était également inutile d'attendre que le policeman passât et d'appeler au secours.

Quand bien même elle se déciderait à faire cet aveu public de la méfiance qu'elle éprouvait sous le toit de son mari, quand bien même le secours arriverait, quelles raisons valables pourrait-elle alléguer pour avoir donné l'alarme ?

Elle ne trouverait pas l'ombre d'une raison pouvant justifier un appel à la protection de la loi.

Comme dernière ressource, poussée par le vague soupçon que lui inspirait le déplacement du lit, elle essaya de le changer de place elle-même.

L'emploi de toutes ses forces ne réussit pas à le faire bouger de l'épaisseur d'un cheveu.

Elle n'avait donc plus d'autre possibilité que de se fier à la solidité de la serrure et des verrous, et de veiller toute la nuit, sûre que de leur côté sir Patrick et Arnold veillaient dans le voisinage de la maison.

Elle prit son ouvrage et ses livres et retourna à sa chaise, en la plaçant près de la table au milieu de la chambre.

Les derniers bruits indiquant la vie et le mouvement s'éteignirent.

Puis le silence de la nuit s'établit autour d'elle.

61

LES MOYENS

L'aube d'un jour nouveau arriva ; le soleil se levait, la maison s'éveilla.

À l'intérieur comme à l'extérieur de la chambre nouvellement occupée par Anne, rien n'était arrivé.

À l'heure fixée pour quitter le cottage et partir pour Holchester House, Hester et Geoffrey étaient seuls dans la chambre où Anne avait passé la nuit.

– Elle est habillée et m'attend dans le jardin sur le devant de la maison, dit Geoffrey. Vous avez désiré me voir seul, de quoi s'agit-il ?

Hester montra le lit.

– Vous avez besoin que le lit soit éloigné du mur ?

Hester approuva de la tête.

Ils éloignèrent le lit de la cloison de quelques pieds.

Après un temps de silence, Geoffrey reprit la parole.

– Il faut que cela soit fait cette nuit, dit-il. Ses amis peuvent intervenir. Votre servante reviendrait. Il faut que tout soit fini cette nuit.

Hester inclina lentement la tête.

– Combien de temps dois-je vous laisser seule à la maison ?

Elle montra trois doigts de sa main.

– Voulez-vous dire qu'il vous faut trois heures ?

Elle inclina la tête.

– Tout sera-t-il fait dans ce temps ?

Elle fit un nouveau signe affirmatif.

Jusqu'alors elle n'avait pas un seul instant levé les yeux sur lui. Sa façon de l'écouter quand il parlait, ses moindres mouvements, tout en elle exprimait la même soumission passive et la même horreur.

Il avait jusqu'à présent supporté cela en silence ; au moment de quitter la chambre, la contrainte qu'il s'imposait lui échappa.

– Pourquoi diable ne me regardez-vous pas ? demanda-t-il.

Elle laissa passer cette question sans le moindre signe qu'elle l'eût entendue.

Il la répéta avec colère.

Elle écrivit sur son ardoise et la lui tendit, toujours sans lever les yeux sur son visage.

– Mais je n'ignore pas que vous pouvez parler. Je sais tout. De quelle nécessité est-il de faire la bête avec moi ?

Elle persista à tenir son ardoise devant lui. Il y lut ces mots :

« Je suis toujours muette et aveugle pour vous. Souffrez qu'il en soit ainsi. »

– Que je souffre qu'il en soit ainsi ! répéta-t-il. Il est bien tard pour montrer des scrupules, après ce que vous avez fait.

Voulez-vous, oui ou non, rentrer en possession de votre confession ?

À cette allusion, elle releva la tête ; ses joues livides se colorèrent légèrement.

Le seul intérêt qui restait à cette femme dans la vie était celui de recouvrer le manuscrit dérobé.

Un appel fait à cet intérêt était le seul auquel son intelligence engourdie pût répondre.

– Rappelez-vous notre marché, continua Geoffrey. Je me le rappellerai, moi, pour ce qui me concerne. Vous savez en quoi il consiste. J'ai lu votre confession, mais je n'y ai pas trouvé tout ce dont j'avais besoin… Vous êtes muette, vous ne pouvez me le dire. Il faut que vous fassiez à ce mur ce que vous avez fait à celui de l'autre maison. Vous ne courez aucun risque. Pas une âme ne peut vous voir. La maison vous appartient. Quand je reviendrai, que je trouve ce mur comme était l'autre mur, à l'aube du jour, quand vous attendiez, *le torchon mouillé à la main, que l'horloge sonnât le premier coup de l'heure.* Que je trouve cela, et demain votre confession vous sera rendue.

L'énergie, éteinte chez cette femme, se réveilla.

Elle saisit son ardoise, écrivit dessus rapidement et la tint avec ses deux mains devant les yeux de Geoffrey : il y lut ces mots :

« Je ne veux pas attendre ; je veux l'avoir ce soir. »

– Pensez-vous que j'aie gardé votre confession sur moi ? dit Geoffrey. Je ne l'ai même pas gardée à la maison.

Elle chancela et leva les yeux sur lui pour la première fois.

– Ne vous alarmez pas, poursuivit-il ; elle est dans un paquet scellé portant mon cachet et confié à la garde de mes banquiers. Je l'ai mise moi-même à la poste. Ne vous attachez pas à

une bagatelle, Mrs Dethridge. Si je l'avais gardé sous clef dans la maison, vous auriez forcé la serrure derrière mon dos. Si je l'avais conservée sur moi, j'aurais pu avoir, moi aussi, le torchon mouillé sur la face à l'aube du jour ! Mes banquiers vous rendront la confession comme ils l'ont reçue de moi, sur un ordre signé de ma main. Faites ce que vous avez dit, et vous aurez l'ordre ce soir.

Elle passa son tablier sur son visage et poussa un long soupir de soulagement.

Geoffrey se dirigea vers la porte.

– Je serai de retour à 6 heures du soir, dit-il. Trouverai-je tout fait ?

Elle inclina la tête.

Sa première condition acceptée, il passa à la seconde.

– Quand le moment opportun s'offrira, reprit-il, je monterai à ma chambre. Je tirerai d'abord la sonnette de la salle à manger. Vous monterez avant moi quand vous l'entendrez et vous me montrerez ce que vous avez fait pendant que vous étiez seule à la maison.

Elle fit encore un murmure d'adhésion.

Au même moment la porte de l'allée s'ouvrit et se referma.

Geoffrey descendit à l'instant.

Il était possible qu'Anne eût oublié quelque chose, et il était nécessaire de l'empêcher de remonter à sa chambre.

Ils se rencontrèrent dans l'allée.

– Vous êtes lasse d'attendre au jardin ? demanda-t-il aussitôt.

Elle montra la salle à manger.

– Le postier m'a remis une lettre pour vous à travers le guichet de la porte, répondit-elle ; je l'ai mise ici sur la table.

Il entra.

L'écriture de l'adresse était celle de Mrs Glenarm.

Il la mit dans sa poche sans la lire et revint près d'Anne.

– Dépêchez-vous, dit-il, nous allons manquer le train.

Ils partirent pour leur visite à Holchester House.

62

LA FIN

Quelques minutes avant 6 heures, ce soir-là, l'équipage de lord Holchester ramena Geoffrey et Anne au cottage.

Geoffrey empêcha le domestique de sonner ; il avait pris la clef sur lui en partant.

Après avoir fait entrer Anne et refermé la porte, il passa devant elle pour aller appeler Hester à la fenêtre de la cuisine.

– Apportez de l'eau fraîche dans le salon et remplissez les vases à fleurs de la cheminée, dit-il ; plus tôt vous mettrez vos fleurs dans l'eau, ajouta-t-il en se tournant vers sa femme, plus longtemps elles dureront.

Il montrait en parlant un bouquet qu'Anne tenait à la main et que Julius avait fait pour elle dans la serre d'Holchester House.

La laissant arranger les fleurs dans les vases, il monta au premier étage. Après un moment d'attente il fut rejoint par Hester Dethridge.

– C'est fait ? demanda-t-il à voix basse.

Hester fit un signe affirmatif.

Geoffrey ôta ses bottes et se dirigea vers la chambre d'amis.

Là, sans bruit, ils replacèrent le lit contre la cloison et sortirent de la chambre.

Quand Anne y entra, quelques minutes après, il était impossible d'y voir le plus léger changement, depuis qu'elle l'avait quittée vers le milieu du jour.

Elle ôta son chapeau et son mantelet et s'assit pour se reposer.

Toute la marche des événements, depuis le soir précédent, avait tendu vers la même fin et avait exercé la même influence trompeuse sur son esprit.

Elle croyait, à cette heure, s'être défiée des apparences sans la moindre raison ; elle avait permis à des soupçons purement imaginaires de l'alarmer sans sujet.

Dans la ferme croyance qu'elle était en danger, elle avait veillé toute la nuit, et rien n'était arrivé.

Dans la pensée que Geoffrey avait fait une promesse sans intention de la tenir, elle avait attendu pour voir quelle excuse il donnerait pour la retenir à la maison ; quand l'heure de la visite était arrivée, elle l'avait trouvé prêt à remplir son engagement.

À Holchester House, il n'avait pas été fait la plus légère tentative pour porter atteinte à son entière liberté d'action et de parole.

Résolue à prévenir sir Patrick qu'elle avait changé de chambre, elle avait raconté l'histoire de l'incendie, et tout ce qui s'était ensuivi dans les plus grands détails, et Geoffrey ne l'avait pas arrêtée une seule fois du commencement à la fin de son récit.

Elle avait parlé confidentiellement à Blanche et n'avait pas été interrompue.

En se promenant autour de la serre, elle était restée en arrière pour remercier sir Patrick et lui demander si son jugement sur la conduite de Geoffrey était bien celui que Blanche lui avait donné à entendre.

Ils avaient causé ensemble pendant plus de dix minutes.

Sir Patrick l'assurait que Blanche lui avait transmis fidèlement son opinion. Il avait même déclaré que, dans sa conviction, la voie aventureuse qu'il proposait était la bonne et qu'Anne ferait bien, avec son assistance, de prendre sur elle l'initiative de la séparation.

– Tant qu'il vous tient sous le même toit que lui, avait dit sir Patrick ; tant qu'il pourra spéculer sur notre désir ardent de vous soustraire à l'oppression que vous subissez en vivant avec lui, il tiendra à son rôle de mari repentant, pour obtenir de meilleures conditions. Mettez le signal à votre fenêtre et tentez l'aventure cette nuit. Rendez-vous à la porte du jardin, et je réponds de vous mettre en sûreté et à l'abri de ses atteintes, jusqu'à ce qu'il se soit soumis à la séparation et qu'il ait signé l'acte qui la consacrera.

C'est en ces termes qu'il avait pressé Anne d'agir avec promptitude.

Il avait reçu d'elle en retour la promesse de se laisser guider par ses avis.

Elle était rentrée au salon et Geoffrey n'avait fait aucune observation sur son absence.

Elle était revenue seule avec lui à Fulham, dans l'équipage de son frère, et il ne lui avait adressé aucune question.

Quelles conséquences devait-elle tirer de tout cela ?

Pouvait-elle lire dans la pensée de sir Patrick et croire qu'il avait à dessein atténué ses inquiétudes pour ne pas augmenter ses propres craintes et paralyser son énergie ?

Non.

Elle ne pouvait que se rendre aux fausses apparences qui lui cachaient la vérité… Elle ne pouvait qu'accepter les choses

sous le point de vue que lui présentait sir Patrick et croire, d'après le témoignage de ses propres observations, qu'il était dans le vrai.

Vers la nuit, Anne commença à sentir l'épuisement, résultat inévitable d'une précédente nuit passée sans sommeil.

Elle sonna et demanda du thé.

Hester répondit à son coup de sonnette.

Au lieu de faire son signe habituel d'assentiment, elle réfléchit un moment et écrivit sur son ardoise les mots suivants :

« J'ai tout l'ouvrage à faire maintenant que la fille est partie. Si vous consentiez à prendre votre thé au salon, cela m'éviterait d'avoir encore à monter. »

Anne y consentit à l'instant.

– Êtes-vous malade ? demanda-t-elle en remarquant, à la faible clarté du jour près de faire place à la nuit, quelque chose d'altéré dans les manières d'Hester.

Sans relever les yeux, Hester secoua la tête.

– Est-il arrivé quelque chose qui vous ait contrariée ?

Le signe négatif fut répété.

– Vous aurais-je offensée ?

Hester avança soudain d'un pas, regarda Anne, s'arrêta en faisant entendre un gémissement, puis elle sortit vivement de la chambre.

Anne pensa que par inadvertance elle avait dit ou fait quelque chose de nature à offenser Hester.

Elle résolut de revenir sur ce sujet, à la première occasion favorable.

En attendant, elle descendit au rez-de-chaussée.

La porte de la salle à manger, toute grande ouverte, lui montra Geoffrey assis à la table, écrivant une lettre, avec la fatale bouteille de brandy près de lui.

Après ce que Mr Speedwell lui avait dit, Anne jugea qu'il était de son devoir d'intervenir.

– Pardonnez-moi de vous interrompre, dit-elle. Je pense que vous avez oublié ce que vous a dit Mr Speedwell.

Elle montrait la bouteille.

Geoffrey la regarda, reporta ses regards sur sa lettre et secoua la tête avec impatience.

Elle fit une seconde tentative de remontrance, mais sans effet. Il se contenta de dire :

– Très bien ! en élevant la voix moins haut que de coutume.

Il était inutile de revenir une troisième fois à la charge ; Anne passa dans le salon.

La lettre qui occupait Geoffrey était une réponse à Mrs Glenarm, qui lui avait écrit pour lui annoncer qu'elle quittait Londres.

Il en était arrivé aux deux phrases qui devaient terminer sa lettre quand Anne vint lui parler.

Elles étaient ainsi conçues :

« Je puis avoir, avant peu, à vous donner des nouvelles auxquelles vous ne vous attendez pas. Restez où vous êtes jusqu'à demain, et attendez-vous à recevoir une communication de moi. »

Après avoir fermé et cacheté sa lettre, il vida un grand verre de brandy et d'eau, et attendit, regardant du côté de la porte ouverte.

Quand Hester traversa le corridor avec le plateau contenant le thé et entra dans le salon, il donna le signal convenu entre eux. Il tira la sonnette.

Hester ressortit en fermant la porte du salon derrière elle.

– Est-elle tranquillement installée à prendre son thé ? demanda-t-il en retirant ses lourdes bottes et en mettant ses pantoufles qu'il avait près de lui.

Hester inclina la tête.

Il allait monter l'escalier.

– Montez la première, murmura-t-il. Pas de sottises et pas de bruit !

Elle obéit. Il la suivit lentement. Quoiqu'il n'eût bu qu'un seul verre de brandy et d'eau, son pied était déjà incertain.

Une main contre le mur, l'autre appuyée sur la rampe de l'escalier, il arriva en haut des marches, s'arrêta, écouta un moment, puis rejoignit Hester dans sa chambre et en ferma doucement la porte.

– Eh bien ? dit-il.

Hester était immobile au milieu de la chambre, n'ayant pas l'air d'une femme vivante, mais plutôt d'une machine, attendant qu'on la mît en mouvement.

Considérant comme inutile de lui parler, il la toucha, ce qui fit éprouver à la fausse muette une étrange sensation de répulsion, et il montra du doigt le mur de séparation.

Cet attouchement l'éveilla.

À pas lents, l'air gêné, marchant comme une personne en état de somnambulisme, elle s'avança vers le mur et s'agenouilla près de la boiserie qui en garnissait la partie inférieure ; elle enleva deux petits clous et souleva une longue bande de papier. Puis elle monta sur une chaise, retourna la bande de papier et la fixa dans l'autre sens, avec les deux clous qu'elle avait gardés.

Aux faibles lueurs du crépuscule, Geoffrey regarda le mur.

Un espace vide s'offrit à sa vue. À trois pieds environ du plancher, les lattes avaient été enlevées et le plâtre avait été retiré morceau par morceau, de manière à former une ouverture assez large pour que les bras d'un homme pussent y passer. La cavité existait sur toute l'épaisseur du mur.

Le papier seul qui couvrait l'autre face empêchait le regard de pénétrer dans la chambre contiguë.

Hester descendit et fit un signe pour demander de la lumière.

Geoffrey prit une allumette dans la boîte.

La même incertitude qui s'était manifestée dans sa marche parut se montrer alors dans le mouvement de ses mains.

Il frotta l'allumette trop fort sur le papier sablé et la brisa.

Il essaya une autre allumette, et cette fois trop doucement pour que la flamme jaillît.

Hester lui prit la boîte des mains. Après avoir allumé une bougie, elle la porta vers le bas du mur, à la hauteur du bord de la boiserie.

Deux petits crochets étaient fixés dans le plancher, près de la partie de ce mur d'où le papier avait été détaché ; deux longueurs de fine et forte corde étaient enroulées deux fois à l'entour ; l'un des deux bouts des cordes, excédant d'une certaine longueur l'endroit où elles étaient fixées aux crochets, était

soigneusement roulé sur lui-même contre le bord de la boiserie ; l'autre bout, bien tendu, disparaissait dans deux petits trous à la hauteur d'un pied du plancher.

Après avoir d'abord déroulé les cordes, Hester se leva et tint la lumière de manière à éclairer la cavité.

Deux autres petites cordes lâches se voyaient là, reposant sur la surface inégale qui marquait la partie inférieure de la cavité.

En levant en l'air ces deux cordes, Hester souleva le papier de l'autre chambre.

Les deux cordes inférieures, qui servaient à tendre le papier sur le mur, glissaient dans leurs trous et permettaient au papier de se mouvoir librement.

À mesure qu'il se levait, Geoffrey vit des petits fragments de corde de coton légèrement attachés au dos du papier, de façon à éviter le bruit qu'il ferait en glissant contre le mur.

Le papier s'éleva lentement jusqu'à ce que la cavité fût mise à découvert.

Hester recula pour faire place à Geoffrey et lui permettre de voir au travers du trou.

Il vit la chambre d'Anne ; il passa le bras par la fente et écarta un peu les légers rideaux qui flottaient au-dessus de son lit. L'oreiller sur lequel elle devait reposer sa tête pour dormir était à la portée de ses mains !

L'habileté de ces dispositions criminelles le fit frissonner, ses nerfs en furent ébranlés.

Il recula.

La terreur avait saisi le coupable ; il regarda autour de la chambre.

Une petite gourde de brandy était près de lui sur la table. Il la porta à ses lèvres, la vida d'un trait et se retrouva maître de lui.

Il fit signe à Hester d'approcher.

– Avant d'aller plus loin, il y a une chose que j'ai besoin de savoir, dit-il. Comment tout cela peut-il être remis en état ? Si la chambre était examinée, ces cordes seraient découvertes.

Hester ouvrit une armoire et en tira une fiole dont elle ôta le bouchon.

C'était une sorte de mixture ressemblant à de la glu.

Partie par signes, partie avec le secours de son ardoise, elle fit comprendre comment la mixture pouvait être appliquée sur la face interne de la bande de papier détachée de la pièce voisine et le papier retendu de nouveau jusqu'au bas du mur ; comment alors les cordes ayant servi à obtenir ce résultat pourraient être enlevées sans danger, et comment le même procédé pourrait être employé dans la chambre de Geoffrey, après que l'ouverture aurait été bouchée à l'aide des matériaux déposés dans la buanderie.

Dans tous les cas, le collage du papier cacherait tout et l'inspection du mur ne révélerait rien.

Satisfait sur ce point, Geoffrey montra les serviettes de sa table de toilette.

– Prenez une de ces serviettes, dit-il, et apprenez-moi comment vous avez fait.

Comme il disait ces mots, la voix d'Anne se fit entendre en bas, appelant Mrs Dethridge.

Il était impossible de dire ce qui pouvait arriver.

Anne pouvait monter à sa chambre et tout découvrir.

Geoffrey montra le mur.

– Remettez tout en état à l'instant, dit-il.

Ce fut bientôt fait.

Hester fit redescendre les deux bandes de papier à leurs places, tendit la bande de papier de la chambre d'Anne en tirant les deux cordes inférieures, et alors retira les clous qui retenaient en l'air la bande de papier du côté de Geoffrey.

En une minute le mur avait repris son aspect accoutumé.

Ils se glissèrent dehors et du haut de l'escalier regardèrent au-dessous dans le corridor.

Après avoir appelé inutilement une seconde fois, Anne parut. Elle alla à la cuisine, revint, la bouilloire à la main, et referma la porte du salon derrière elle.

Hester attendit impassible les nouvelles instructions.

Mais Geoffrey n'avait plus rien à lui demander.

La hideuse représentation du crime que Geoffrey avait exigé d'elle n'était pas nécessaire.

Tous les moyens étaient préparés, et la manière de les mettre en œuvre était évidente.

Il ne manquait qu'une occasion favorable et la résolution d'en profiter pour arriver au but.

Geoffrey fit signe à Hester de descendre.

– Retournez, dit-il, à la cuisine avant qu'elle ne sorte de nouveau. Je me tiendrai dans le jardin. Quand elle montera à sa chambre pour la nuit, montrez-vous à la porte sur le derrière de la maison ; je saurai ce que cela veut dire.

Hester mit le pied sur la première marche, s'arrêta, se retourna, regarda derrière le long des deux murs du corridor d'un bout à l'autre, frissonna, secoua la tête et descendit lentement l'escalier.

– Que regardez-vous ? murmura-t-il derrière elle.

Elle ne répondit ni ne se retourna ; elle continua son chemin.

Il attendit une minute, puis il la suivit.

Avant d'aller au jardin, il entra dans la salle à manger.

La lune s'était levée et les volets des fenêtres n'étaient pas fermés.

Il lui fut facile de trouver la bouteille de brandy et la carafe d'eau sur la table.

Il se versa du brandy qu'il mélangea avec de l'eau et vida encore son verre.

– Ma tête est toute drôle, disait-il.

Il passa son mouchoir sur son visage.

– Quelle chaleur infernale il fait ce soir ! murmurait-il.

Il alla vers la porte ; elle était ouverte et parfaitement visible, et malgré cela il ne la trouva pas.

Deux fois il alla se heurter contre les deux côtés du mur.

Enfin, après une troisième tentative, il sortit et arriva au jardin.

Une étrange sensation se produisait en lui pendant qu'il allait et venait.

Il n'avait pas assez bu pour être ivre.

Son esprit toujours un peu lourd était dans son état habituel, mais son corps ne pouvait aller droit.

La nuit avançait, 10 heures avaient sonné à l'église de Putney.

Anne se montra sortant du salon et montant à sa chambre un flambeau à la main.

– Éteignez les lumières, dit-elle à Hester, à la porte de la cuisine. Je monte à ma chambre.

Elle entra dans cette chambre.

Le sentiment d'une fatigue invincible, après une nuit sans sommeil, l'accablait plus impérieusement que jamais.

Elle ferma sa porte à clef ; mais elle négligea cette fois de fermer les verrous.

La crainte du danger n'assiégeait plus son esprit ; elle avait d'ailleurs une raison pour ne pas faire usage des verrous : c'est que lorsqu'il s'agirait de les tirer, ce serait une difficulté de plus pour elle à sortir sans bruit de sa chambre pendant la nuit.

Elle dégrafa sa robe, releva ses cheveux sur ses tempes et se mit à aller et venir dans sa chambre en réfléchissant.

Les habitudes de Geoffrey étaient irrégulières ; Hester se couchait rarement de bonne heure.

Deux heures au moins, probablement trois heures, se passeraient avant qu'il fût prudent de se mettre en communication avec sir Patrick au moyen du signal convenu…

Les forces lui manquaient rapidement : si elle persistait pendant trois heures à se refuser le repos dont elle avait besoin, elle s'exposait à ce que son énergie lui fît défaut par épuisement, quand le moment d'agir serait arrivé et qu'il faudrait faire un effort pour la fuite.

Elle succombait à l'envie de dormir et il fallait y céder.

Elle ne craignait pas de manquer à s'éveiller quand le temps serait venu.

Elle allait s'endormir en se tenant présente à l'esprit la nécessité de se réveiller à une heure donnée ; comme beaucoup d'autres personnes à organisation nerveuse, elle était sûre de se réveiller instinctivement à l'heure dite.

Elle mit donc sa lumière allumée sur un meuble et s'étendit sur son lit. En moins de cinq minutes, elle était plongée dans un profond sommeil.

L'horloge sonna 10 h 45.

Hester se montra à la porte de derrière la maison ouvrant sur le jardin.

Geoffrey traversa la pelouse et la rejoignit. La lumière de la lampe qui éclairait le corridor donnait en plein sur son visage, elle recula à sa vue.

– Qu'arrive-t-il de mauvais ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête et montra par la porte ouverte de la salle à manger la bouteille de brandy qui était sur la table.

– Je suis aussi à jeun que vous, vieille sotte, dit-il. Je me sens mal à l'aise, mais ce n'est pas cela.

Hester le regarda encore.

Il disait vrai.

Quelque mal assurée que fût sa marche, sa parole n'était pas la parole, ses yeux n'étaient pas les yeux d'un homme ivre.

– Est-elle montée à sa chambre pour la nuit ? demanda-t-il.

Hester fit un signe affirmatif.

Geoffrey monta l’escalier en trébuchant ; il s’arrêta en haut des marches et fit signe à Hester de le rejoindre.

Il alla dans sa chambre, et, après l’avoir invitée par signe à le suivre, il referma la porte.

Il regarda le mur de séparation sans s’en approcher.

Hester attendit derrière lui.

– Est-elle endormie ? demanda-t-il.

Hester s’approcha du mur, écouta et fit une réponse affirmative.

Il s’assit.

– Ma tête est toute drôle ! dit-il. Donnez-moi un verre d’eau.

Il but une gorgée et versa le reste de l’eau sur sa tête.

Hester se dirigeait vers la porte.

Il l’arrêta.

– Je ne puis dénouer les cordes, dit-il ; je ne puis lever le papier. C’est à vous de le faire.

Elle fit un signe énergique de refus et ouvrit résolument la porte pour sortir.

– Voulez-vous ravoir votre confession ? demanda-t-il.

Elle referma cette porte, passant immédiatement à une soumission passive et marcha vers la cloison.

Elle releva les deux bandes de papier de chaque côté du mur, montra l'ouverture libre et se recula jusqu'à l'autre bout de la chambre.

À son tour il se leva de sa chaise et s'avança d'un pas mal assuré vers le pied de son lit.

Il s'y appuya, attendit un moment, et pendant ce temps d'arrêt il eut la conscience d'un changement dans les étranges sensations qu'il éprouvait.

Une sorte de souffle d'air froid passa sur le côté droit de sa tête. Il redevint ferme sur ses jambes, il put calculer les distances, il put passer ses mains par l'ouverture et écarter les rideaux du lit d'Anne.

Il put regarder sa femme endormie.

Elle était faiblement éclairée par la lumière restée allumée à l'autre bout de la chambre.

Son air de lassitude maladive avait disparu de son visage.

Tout ce que ce beau visage avait de plus pur et de plus doux, au temps passé, semblait y être revenu, grâce au profond sommeil qui tenait ses sens enchaînés.

Elle était redevenue jeune à cette faible clarté ; elle était belle, dans son calme repos.

Ce cher visage, complètement à découvert, était à la merci de l'homme qui la regardait dormir, de l'homme qui la regardait avec l'impitoyable résolution de lui ôter la vie.

Après l'avoir examinée un instant, il se retira.

– Elle ressemble plus à un enfant qu'à une femme, cette nuit, murmura-t-il entre ses dents.

Il regarda dans la chambre du côté d'Hester. La bougie allumée qu'elle avait apportée brûlait trop vivement.

– Soufflez la lumière, murmura-t-il.

Elle ne bougea pas.

Il répéta son ordre.

Elle demeurait toujours immobile et sourde à sa voix. Elle regardait fixement vers un des coins de la chambre.

Il se retourna vers l'ouverture pratiquée dans le mur. Il considéra, une fois encore, le tranquille visage qui reposait sur l'oreiller. Il s'efforça de réveiller en lui le sentiment de la vengeance.

« Sans vous, se disait-il à lui-même, j'aurais gagné la course… Sans vous, je me serais réconcilié avec mon père… Sans vous, j'aurais épousé Mrs Glenarm… »

Il revint au milieu de la chambre sous l'empire de ses sentiments haineux. Il prit une serviette, réfléchit un moment et la rejeta.

Une nouvelle idée lui était venue.

En deux pas, il fut au bord de son lit.

Il saisit l'un des oreillers et regarda soudain Hester.

– Ce n'est plus un homme abruti par l'ivresse, cette fois, lui dit-il, c'est une femme qui va lutter pour défendre sa vie. L'oreiller est plus sûr que la serviette.

Elle continuait à ne pas lui répondre, à ne pas le regarder.

Il fit de nouveau un pas vers le mur et s'arrêta à mi-chemin pour lancer un coup d'œil en arrière par-dessus son épaule.

Hester bougeait enfin.

Bien qu'ils fussent seuls dans la chambre, elle semblait suivre une troisième personne marchant le long du mur et par-

tant du coin de la pièce. Ses lèvres s'entrouvraient d'horreur, ses yeux se dilataient. Pas à pas elle s'approcha de Geoffrey, toujours suivant quelque vision qui s'approchait aussi.

Il se demanda si la terreur du forfait qu'elle allait commettre ne la rendait vraiment pas folle... si elle n'allait pas crier et réveiller Anne ?

Il se précipita vers l'ouverture du mur pour saisir la chance pendant qu'elle lui était offerte.

Il assura l'oreiller entre ses mains.

Il se baissa pour le faire passer par l'ouverture.

Il l'appuya sur le visage d'Anne endormie.

Au même moment il sentit les mains d'Hester se poser sur lui. Cet attouchement lui fit passer un frisson glacé par tout le corps.

Il se recula et se trouva face à elle.

Les yeux d'Hester regardaient fixement au-dessus de son épaule, quelque chose qui était derrière lui, ils regardaient comme ils avaient regardé dans le jardin de Windygates.

Mais ce regard sinistre se fixa sur les yeux de Geoffrey.

Pour la troisième fois elle avait vu l'apparition derrière lui.

La frénésie homicide s'était emparée d'elle.

Elle se jeta à sa gorge comme une bête fauve.

La faible femme attaqua l'athlète.

Il lâcha l'oreiller et leva son terrible poing pour se débarrasser d'elle, comme il se serait débarrassé d'un insecte.

Au moment où il levait le bras, une effroyable contorsion s'opéra sur son visage.

Comme sous l'action d'une main invisible, sa paupière s'abaissa du côté droit, sa bouche se tordit, son bras glissa sans force et il tomba.

Hester se précipita sur lui, posa le genou sur sa large poitrine et lui serra la gorge avec ses doigts.

Le bruit de la chute éveilla Anne à l'instant.

Elle leva la tête, aperçut l'ouverture dans le mur, au-dessus de son chevet, et la lumière dans la chambre voisine.

Frappée de terreur, elle sauta au bas du lit, recula, attendit, écouta, regarda.

Elle ne vit rien que la lumière brillant dans la chambre voisine.

Elle n'entendit rien que le bruit rauque d'un râle qui allait s'éteindre.

Ce bruit cessa.

Il se fit un intervalle de silence.

Alors la tête d'Hester se montra par le trou du mur, les yeux éclairés du feu de la folie. Anne se précipita vers la fenêtre, l'ouvrit et cria :

– Au secours !

La voix de sir Patrick lui répondit du dehors.

– À moi, pour l'amour du ciel ! cria-t-elle.

Elle s'enfuit de la chambre, descendit rapidement l'escalier. Un moment après, elle était dans le jardin sur le devant de la maison.

Elle courut à la porte, elle entendit une voix étrangère de l'autre côté.

Sir Patrick l'appela pour lui donner du courage.

– Le policeman est avec nous, lui dit-il, il a fait sa ronde autour du jardin, pendant la nuit, et il a une clef.

Comme il parlait, la porte s'ouvrit.

Elle vit sir Patrick, Arnold et le policeman.

Elle se précipita en chancelant vers eux.

– Là-haut !... dit-elle.

Et elle perdit connaissance.

Sir Patrick la retint dans ses bras, il la plaça sur un banc dans le jardin et lui donna ses soins pendant qu'Arnold et le policeman s'empressaient de courir au cottage.

– Où aller d'abord ? demanda Arnold.

– À la chambre d'où la dame a appelé, dit le policeman.

Ils montèrent au premier étage et entrèrent dans la chambre d'Anne.

L'ouverture dans le mur leur apparut à l'instant.

Ils regardèrent par cette ouverture.

Le corps inanimé de Geoffrey gisait à terre.

Hester Dethridge était agenouillée près de lui et priait.

ÉPILOGUE

UNE VISITE MATINALE

Les journaux avaient annoncé le retour de lord et de lady Holchester à leur résidence de Londres, après une absence de plus de six mois passés sur le continent.

On était au plus beau moment de la saison.

Tout le long du jour, aux heures consacrées, les portes de Holchester House s'ouvraient pour recevoir les visiteurs.

Le plus grand nombre déposaient des cartes et se retiraient.

Certains privilégiés descendaient de voiture et entraient dans la maison.

Parmi ces derniers, arrivant de meilleure heure que de coutume, est une personne de distinction, positivement décidée à voir le maître ou la maîtresse du logis et à n'accepter aucun refus. Pendant que cette personne parlemente avec le premier valet de chambre, lord Holchester, passant d'une pièce dans une autre, vient à traverser l'extrémité du vestibule.

Cette dame s'élance aussitôt vers lui en s'écriant :

– Cher lord Holchester !

Julius se retourne et voit lady Lundie.

Il est bien pris, il s'y résigne de la meilleure grâce du monde ; cependant, tout en ouvrant la porte du salon le plus

voisin pour y introduire Sa Seigneurie, il jette un regard furtif sur sa montre et se dit :

« Comment me débarrasser d'elle avant que les *autres* arrivent ? »

Milady s'installe sur un sofa au milieu d'un tourbillon de soie et de dentelles et devient, dans son genre majestueux, tout à fait charmante.

Elle s'enquiert de la façon la plus affectueuse de lady Holchester, de la douairière Holchester et de Julius lui-même.

Où sont-ils allés ?... Qu'ont-ils vu ?...

Le temps leur a-t-il permis de se remettre du choc de ce terrible événement auquel elle n'ose pas faire une allusion plus directe ?

Julius répond d'un air un peu distrait.

Il s'informe poliment des actions de lady Lundie.

Lady Lundie a peu de chose à dire sur elle-même.

Elle n'est en ville que depuis quelques semaines. Sa vie est une vie de réclusion.

– Je ne connais, dit-elle, que le cercle de mes modestes devoirs à Windygates, lord Holchester. Mon esprit en est accidentellement soulagé par la société des quelques amis dont les vues sont en harmonie avec les miennes, et mon existence se passe ainsi sans être, je l'espère, complètement inutile. Je n'ai pas de nouvelles. Je ne vois rien. Cependant hier, il m'est arrivé de voir la plus triste chose.

Elle s'arrête là. Julius observe qu'elle attend d'être invitée à s'expliquer et il s'exécute.

Lady Lundie hésite.

– Ces nouvelles se lient, dit-elle, à ce pénible événement auquel j'ai déjà fait allusion.

Elle avoue qu'elle ne pouvait se trouver à Londres sans considérer comme un devoir d'aller prendre des informations à l'asile dans lequel Hester Dethridge est enfermée pour la vie.

Elle annonce que non seulement elle a pris des informations, mais qu'elle a été assez malheureuse pour voir cette femme, pour lui parler et la trouver inconsciente de sa fatale position, incapable du moindre effort de mémoire, résignée à l'existence qu'elle mène et destinée probablement, selon l'opinion des médecins, à vivre ainsi des années.

Après avoir exposé ces tristes faits, Sa Seigneurie va se livrer à des observations appropriées au sujet, ce en quoi elle excelle, quand la porte s'ouvre, et lady Holchester, à la recherche de son mari, entre dans le salon.

Nouvelles démonstrations d'intérêt de la part de lady Lundie civilement, mais non cordialement accueillies par lady Holchester.

La femme de Julius, comme Julius lui même, semble avoir désagréablement conscience de la marche du temps ; comme Julius elle se demande combien de temps lady Lundie va prolonger sa visite.

Lady Lundie ne paraît avoir aucune intention de quitter le sofa ; elle est évidemment venue chez lord Holchester pour dire quelque chose qu'elle n'a pas dit encore.

Va-t-elle le dire ?

Oui.

Elle va, par un détour, y arriver tout à l'heure ; mais elle a d'autres questions d'une nature affectueuse à adresser à ses amis.

Peut-elle se permettre de revenir sur le voyage de lord et lady Holchester ?

Ils sont allés à Rome.

Peuvent-ils confirmer la choquante nouvelle qui lui est parvenue de l'apostasie de Mrs Glenarm ?

Lady Holchester peut lui confirmer cette nouvelle.

Mrs Glenarm a renoncé au monde et a cherché un refuge dans le sein de la Sainte Église catholique.

Lady Holchester l'a vue dans son couvent à Rome, traversant la période de son noviciat et paraissant résolue à prendre le voile.

Lady Lundie, comme une bonne protestante, lève les mains en l'air avec horreur et déclare ce sujet trop pénible pour s'y appesantir.

Pour changer de conversation, elle va droit à son but.

– Lady Holchester, dans le cours de vos voyages sur le continent, auriez-vous eu l'occasion de rencontrer ou d'entendre parler de Mrs Arnold Brinkworth ? J'ai cessé, comme vous le savez, d'entretenir aucune relation avec mes parents. La conduite qu'ils ont tenue, à l'époque de notre épreuve de famille, la sympathie qu'ils ont ressentie pour une personne que je ne puis encore prendre sur moi de désigner plus particulièrement, nous a rendus étrangers les uns aux autres. Je puis être affligée, chère lady Holchester, mais je ne sais pas ce que c'est que la méchanceté ! Et je ressentirai toujours un intérêt maternel en apprenant des nouvelles de Blanche. Il m'a été dit qu'elle voyageait avec son mari, pendant que vous et lord Holchester vous étiez vous-mêmes en voyage. Les avez-vous rencontrés ?

Julius et sa femme se regardent.

Lord Holchester reste muet ; c'est lady Holchester qui se charge de répondre.

– Nous avons vu Mr et Mrs Arnold Brinkworth à Florence et ensuite à Naples, dit lady Holchester. Ils sont de retour en Angleterre depuis une semaine, dans l'expectative d'un heureux événement qui accroîtra votre cercle de famille. Ils sont actuellement à Londres, et je puis même vous dire que je les attends aujourd'hui pour le lunch.

Après avoir fait cette déclaration catégorique, lady Holchester regarde lady Lundie.

« Si cela ne doit pas hâter son départ, rien n'y fera », pensa-t-elle.

Complètement inutile !

Lady Lundie reste ferme sur son terrain.

N'ayant eu absolument aucunes nouvelles de ses parents depuis six mois, elle brûle de la curiosité d'en apprendre davantage.

Il y a un nom qu'elle n'a pas prononcé encore.

Elle fait un certain effort sur elle-même et s'y décide enfin.

– Et sir Patrick ? dit-elle, cédant à une douce mélancolie qui donne à penser que le sentiment des injures passées cède au sentiment chrétien qui veut qu'on pardonne. Je ne sais que ce qui m'est rapporté. L'avez-vous rencontré aussi, soit à Naples, soit à Florence ?

Julius et sa femme se regardent encore.

L'horloge de l'antichambre sonne.

Julius frémit.

Lady Holchester commence à perdre patience.

Il se fait un silence embarrassant.

Quelqu'un doit dire quelque chose.

C'est lady Holchester qui prend la parole.

– Sir Patrick est parti en voyage avec sa nièce et son mari, et sir Patrick est revenu avec eux.

– En bonne santé ? demanda Sa Seigneurie.

– Plus jeune que jamais ! réplique lady Holchester.

Lady Lundie sourit d'un air railleur.

Lady Holchester remarque ce sourire et décide que la pitié qu'elle ressentait envers cette femme était une pitié mal placée ; elle annonce, au grand effroi de son mari, qu'elle a des nouvelles de sir Patrick, qui probablement surprendront fort sa belle-sœur.

Lady Lundie est impatiente d'apprendre quelle est la nature de ces nouvelles.

– Ce n'est pas un secret ! continue lady Holchester, bien que cela ne soit connu que de quelques amis intimes. Sir Patrick a apporté un grand changement dans sa vie.

Le charmant sourire de lady Lundie disparaît à l'instant.

– Sir Patrick est non seulement un homme habile et très agréable, reprend lady Holchester avec un peu de malice, il est aussi dans toutes ses habitudes et sa manière d'être, comme vous le savez parfaitement, beaucoup plus jeune que son âge et possède encore beaucoup de qualités qui manquent rarement d'être appréciées par les femmes.

Lady Lundie bondit sur ses pieds.

– Vous n'avez pas l'intention de dire, lady Holchester, que sir Patrick s'est marié ?

– Si fait.

Sa Seigneurie se laisse retomber sur le sofa, sans force, absolument sans force contre le double coup qui la frappe.

Elle perdait non seulement le premier rang féminin dans la famille, mais n'ayant à peine que la quarantaine, elle se trouvait socialement vieillie par le titre de lady douairière Lundie ; elle y était pourtant condamnée pour le reste de sa vie.

– À son âge !... s'écrie-t-elle, aussitôt qu'elle peut parler.

– Pardonnez-moi de vous rappeler, répond lady Holchester, qu'un grand nombre d'hommes se marient à l'âge de sir Patrick. Pour ce qui le concerne, on ne fait que lui rendre la justice qui lui est due en disant que les motifs qui l'ont guidé le mettent à l'abri du ridicule ou du blâme. Son mariage est une bonne action dans la plus haute expression du mot. Il lui fait honneur aussi bien qu'à la dame qui partage à présent sa position et porte son nom.

– Une jeune fille ? insinue lady Lundie.

– Non, une femme qui a été éprouvée d'une façon peu commune et qui a supporté noblement sa rude destinée... Une femme qui mérite bien la vie calme et heureuse que son mari lui a donnée.

– Puis-je vous demander qui est cette jeune femme ?

Avant que cette question eût reçu une réponse, un coup de marteau frappé à la porte extérieure annonça des visites. Pour la troisième fois Julius et sa femme se regardèrent, et cette fois Julius intervint.

– Ma femme vous a dit déjà, lady Lundie, que nous attendions Mr et Mrs Brinkworth pour le lunch. Sir Patrick et la nouvelle lady Lundie les accompagnent. Si je me trompe en supposant qu'il pourrait ne pas vous être tout à fait agréable de les rencontrer, pardonnez-moi. Si je ne me suis pas trompé, je lais-

serai lady Holchester recevoir nos amis, et j'aurai l'honneur de vous conduire dans une autre pièce.

Il fait un pas vers la porte d'un salon intérieur.

Il offre son bras à lady Lundie.

Sa Seigneurie reste immobile, décidée à voir la femme qui l'avait supplantée.

Un moment après, la porte d'entrée s'ouvre et le valet de pied annonce :

– Sir Patrick et lady Lundie, Mr et Mrs Brinkworth.

Lady Lundie regarde la femme qui a pris sa place à la tête de la famille, et voit :

ANNE SYLVESTRE

APPENDICE

NOTE A

Je n'ai pas le désir d'accumuler dans les dernières pages de cet ouvrage d'inutiles extraits des relations de journaux que chacun peut consulter. Mais les désordres survenus à la Commémoration d'Oxford, en 1869, et le sac de la bibliothèque de Christ Church, qui a eu lieu à la même université en 1870, présentent une si remarquable relation entre la cause et l'effet, qu'un exposé succinct des faits qui se sont passés dans ces deux occasions peut être considéré comme offrant un épisode de l'histoire de l'Angleterre de notre temps.

Pour les lecteurs français, il peut être nécessaire d'expliquer que la Commémoration d'Oxford est une réunion annuelle de dignitaires de l'université, d'étudiants, et d'invités ; l'objet de la réunion est de conférer les degrés honorifiques et de donner lecture des compositions en vers et en prose. Qu'on nous permette de rappeler à ce sujet, à nos lecteurs, tant anglais qu'étrangers, que ces scènes de désordre, se produisant dans la galerie des étudiants, sont devenus un usage toléré depuis des années. La destruction des œuvres d'art dans la bibliothèque de Christ Church, qui est survenue quelques mois après, apparaîtra sous son véritable jour, si on la considère comme le résultat nécessaire d'un mauvais système d'administration de l'université, heureusement sans parallèle dans tout le monde civilisé.

MANIÈRES ET COUTUMES DES JEUNES GENTLEMEN ANGLAIS

PREMIER SPÉCIMEN

Rapport abrégé sur les troubles arrivés à la fête de la Commémoration d'Oxford, en 1869. Le Times du 10 juin 1869.

« L'orage préluda par quelques cris provoqués par les chapeaux que quelques étrangers, tout récemment entrés, avaient gardés sur leurs têtes, mais ces murmures furent bientôt étouffés par les vociférations furieuses soulevées par un malheureux jeune homme qui, sans réflexion, avait orné son cou d'une cravate de couleur voyante. Des cris de : "À bas le nœud vert !" s'élevèrent et furent répétés pendant près de trois quarts d'heure. Le jeune homme en question fut invité à se retirer, ses voisins furent interpellés avec injonction de le mettre à la porte. On le pria de changer le nœud de sa cravate ou de l'ôter. Tout, pendant près d'une heure, sembla devoir être inutile, mais il fallut céder enfin à l'importunité ; le délinquant, au milieu de tonnerres d'applaudissements, quitta la salle et la jeunesse académique put donner son attention à d'autres sujets.

» Le vice-chancelier ouvrit la séance assez tranquillement ; mais le discours prononcé par l'orateur public fut le signal de nouveaux troubles. L'orateur fut assailli par un feu roulant de questions et d'observations, plus spirituelles que flatteuses, et fort peu de son discours arriva à d'autres oreilles que les siennes. Quand il se rassit, le vice-chancelier se leva, et après avoir à grand-peine obtenu le silence, annonça que si de nouvelles interruptions survenaient, la séance serait immédiatement close. La lecture des compositions commença alors, mais il ne fut pas possible d'en entendre grand-chose ; le *Newdigate* seulement fut écouté avec un peu d'attention et moins interrompu que d'habitude.

» La série des lectures touchait à sa fin, quand l'attention fut malheureusement attirée par un chapeau blanc tenu, quoique non porté, par un gentleman dans l'auditoire. L'étudiant d'Oxford est affligé d'une maladie qu'à défaut d'un meilleur nom nous pouvons appeler *pileo-albophobia*. À la vue d'un chapeau de cette malencontreuse couleur, il écume et crie, et il n'est plus maître de ses actions.

» Le solennel avertissement donné par le vice-chancelier, avertissement qui, bien entendu, implique tout au moins la probabilité de l'abolition de la fête de la Commémoration, pour l'avenir, et dont chacun devrait pouvoir apprécier les terribles conséquences, reste sans effet. Tout est inutile. Quand elle a devant les yeux l'odieux chapeau blanc, la multitude furieuse des étudiants ne peut que s'exalter jusqu'au délire et pousser des cris, et le vice-chancelier, incapable d'obtenir l'attention, se lève de son siège et sort de la salle, accompagné par tous les docteurs. »

SECOND SPÉCIMEN

Amusements des étudiants à *leurs heures de loisir. Éléments d'un feu de joie à l'université tirés de la bibliothèque. Observations sur ce qui s'est passé à Christ Church, Oxford. Le Times du 18 mai 1870.*

» ... Le plus brutal et le plus stupide acte de vandalisme qui pouvait déshonorer notre siècle a été commis par les membres du grand établissement de Christ Church, jeunes gens appartenant aux plus hautes classes de la société, élevés au milieu de tous les raffinements de la civilisation et recevant la plus coûteuse éducation que l'Angleterre puisse offrir.

» Dans la soirée du mardi de la semaine dernière, la bibliothèque de Christ Church fut envahie, et plusieurs bustes et une statue de marbre représentant une Vénus, œuvres d'art d'un grand prix, furent emportés par des étudiants. Dans le cours de

la soirée, un bûcher, composé de fagots et de paillassons, fut élevé, les sculptures furent placées sur ce bûcher, on y mit le feu, et les œuvres d'art furent complètement détruites.

» Il n'y a pas eu de rapports officiels sur ces méfaits et leurs auteurs, mais naturellement les faits sont fort connus dans le cercle des étudiants. Deux séries de jeunes gens prirent part, dit-on, à cette triste affaire. Les uns enlevèrent les sculptures de la bibliothèque et les placèrent dans Peckwater (l'une des cours de l'établissement) avec l'intention de faire une plaisanterie ; les autres les trouvèrent dans Peckwater, les renversèrent, firent un feu de joie et les détruisirent.

» ... La pensée suggérée nécessairement par ces faits, c'est qu'il y a absence de discipline quand les frasques des étudiants sont poussées jusque-là. On n'arrive pas tout d'un coup à ces excès dans le mal, et des jeunes gens capables d'actes pareils ne se produiraient pas, si des délits moins sérieux n'avaient pas été tolérés antérieurement. S'il en est ainsi, nous ne pouvons que penser qu'il est du devoir des autorités d'intimer aux étudiants que de pareils abus seront sérieusement punis à l'avenir. Ce sont simplement de stupides traditions qui se transmettent d'une année à l'autre.

» Des choses pires encore se passaient dans l'armée il y a quelques années ; un nouveau venu impopulaire, par exemple, était soumis dans sa propriété et dans sa personne à des persécutions véritablement incroyables. L'indignation publique, provoquée par un cas particulier, força l'administration de la guerre à agir, et la destruction des effets mobiliers et autres excès de ce genre cessèrent à l'instant. La même fermeté produirait le même effet à l'Université.

» Il est nécessaire d'ajouter que les personnes impliquées dans ces désordres ont reçu la punition que les autorités de l'Université avaient le pouvoir de leur infliger. Que feront ces autorités, après cet avertissement, pour améliorer la discipline

et répandre les bienfaits de la civilisation parmi les étudiants ? Voilà ce qu'il faudra voir.

NOTE B

Autorité consultée sur l'état des lois du mariage en Irlande et en Écosse

Certains lecteurs sont disposés à douter de la réalité des faits quand ils les rencontrent dans une œuvre d'imagination. Les personnes dans ces dispositions d'esprit peuvent être utilement renvoyées au livre qui a suggéré la première idée d'écrire ce roman. Ce livre est le *Rapport des commissaires royaux sur lestais du mariage*, publié par l'imprimeur de la Reine, en 1868.

Ce que dit sir Patrick sur les mariages écossais est emprunté à cette haute autorité. Ce que dit l'homme de loi, dans le prologue, sur les mariages écossais, est aussi puisé à la même source. Comme moyen de donner satisfaction à mes lecteurs, autant qu'il dépend de moi, je joins un extrait de la liste des emprunts que j'ai faits au *Rapport de la Commission du mariage*, que toutes les personnes qui en éprouveront le désir pourront consulter.

Mariages irlandais (dans le prologue). – Voir le rapport, pages XII, XIII et XIV.

Mariages irréguliers en Écosse. Exposé de la loi par lord Deas. Rapport, page XVI. Mariage de jeunes enfants. Interrogatoire de Mr Muirhead par lord Chelmsford (question 689). Échange de consentement, établi par induction. Interrogatoire de Mr Muirhead par le Lord Justice Clerk (question 654). Mariage où il n'y a jamais eu échange de consentement. Observations de lord Deas. Rapport, page XIX. Contradiction d'opinion entre les autorités. Rapport, pages XIX et XX. Conditions lé-

gales pour la vente des chevaux et des chiens. Pas de conditions légales pour les mariages entre hommes et femmes. Remarques de Mr Seeton. Rapport, page XXX. Conclusions des commissaires. En dépit des arguments soutenus devant eux, pour qu'on n'intervienne pas dans les mariages irréguliers en Écosse, les commissaires déclarent que leur opinion est que de tels mariages ne devaient pas continuer à exister. Rapport, page XXXIV.

Au sujet des arguments auxquels il est fait allusion plus haut, et qui sont en faveur du maintien du fâcheux état de choses actuel, je trouve qu'ils s'appuient principalement sur ce que : l'Angleterre ne doit pas intervenir dans la législation d'Écosse !

Sur ce que : les mariages irréguliers ne coûtent rien ! !

Sur ce que : ils diminuent en nombre et qu'il y a lieu d'espérer qu'avec le temps ils disparaîtront d'eux-mêmes ! ! !

Sur ce que : ils agissent, en certains cas, comme un piège moral pour attraper les libertins ! ! ! !

Tel est le point de vue élevé duquel l'institution du mariage est regardée par des hommes très pieux et très savants d'Écosse. Un règlement légal pour la vente de votre femme quand vous avez assez d'elle, ou de votre mari, quand vous ne pouvez vivre avec lui plus longtemps, paraît être, pour ces jurisconsultes du Nord de l'Angleterre, tout ce qui est nécessaire pour rendre l'état de mariage pratiquement complet. Il est juste d'ajouter que, sur les témoignages oraux ou écrits produits devant les commissaires touchant les mariages irréguliers en Écosse, la moitié au moins envisagent la question au point de vue chrétien et civilisé, et adhèrent aux conclusions déjà citées du rapport : Que de tels mariages doivent être abolis.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2012

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.